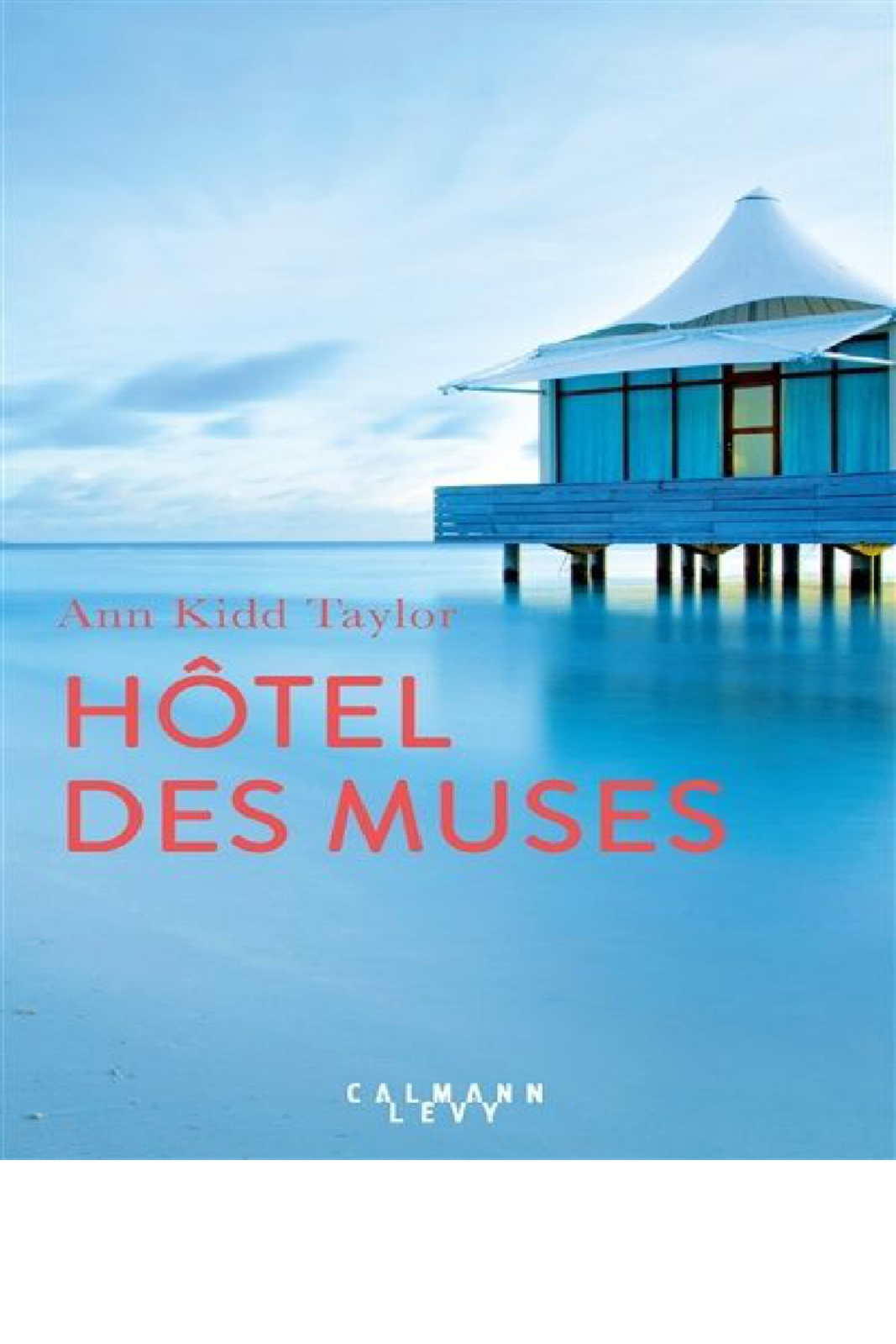


Hôtel des Muses

Kidd Taylor, Ann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Ann Kidd Taylor

HÔTEL DES MUSES

CALMANN
LEVY

ANN KIDD TAYLOR

HÔTEL DES MUSES

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christine Barbaste*

CALMANN
LEVY

*Pour mes parents, Sue et Sanford,
qui sont aussi mes amis,
avec mon amour et ma gratitude.*

« On ne sait quel doux mystère dissimule cet océan dont les mouvements, redoutables dans leur suavité, sont semblables à ceux des profondeurs d'une âme. »

Herman MELVILLE

J'ai écarté la longue mèche qui flottait devant mon masque et me suis propulsée d'un battement de palmes dans les eaux bleu-vert de la mer des Caraïbes. En ce dernier jour de mon semestre d'études aux îles Bimini, je guettais l'apparition de Sylvia, un requin citron de quatre ans et un mètre cinquante que j'avais ainsi baptisé en hommage à l'océanographe Sylvia Earle. Les échardes de lumière qui, un peu plus tôt, transperçaient les fonds marins, s'étaient déjà émoussées et seules des ombres caressaient maintenant la surface. Gagnée par la nervosité, j'ai lancé un regard à mon partenaire de plongée, Nicholas, avant de consulter ma montre. Sylvia aurait déjà dû se manifester. Récemment sortie de la phase juvénile, elle commençait à s'aventurer au-delà des pépinières protectrices de mangroves qui l'avaient vue naître et l'avaient protégée. Une habitude qui m'inquiétait, mais forçait aussi mon admiration.

À Palermo, petite île du golfe du Mexique au large de la pointe de la Floride, où j'habitais et travaillais comme biologiste marine, on m'appelait Maeve, « celle qui murmure à l'oreille des requins ». Ce surnom, qui laissait entendre que j'étais capable d'approcher ces superprédateurs, voire de les apprivoiser – une forme de folie dont je ne serais pas sortie vivante, bien entendu –, m'avait suivie ici, au laboratoire de recherche de Bimini, où je venais de consacrer six mois à étudier une cohorte de requins citrons : je les avais marqués avec des micropuces afin de les suivre, j'avais collecté leur ADN, je les avais photographiés et catalogués matin, midi et soir. J'en avais observé près d'une centaine, mais c'était Sylvia qui m'avait peu à peu charmée.

Elle avait une drôle de manie : après avoir dévoré ses proies, elle aspirait les miettes de chair restées en suspens, jusqu'à la dernière, comme si elle ne supportait pas le gaspillage. Sa frugalité m'amusait et me la rendait attachante. J'aimais sa façon de se reposer sur le plancher de l'océan alors que ses congénères s'étaient déjà éloignés, comme pour revendiquer son droit à prendre du bon temps. La petite paresseuse. En général, je parvenais à l'identifier avant même de

repérer la cicatrice en forme d'accent circonflexe dissymétrique sur sa seconde dorsale. Elle était souvent venue nager plus près de moi qu'il n'était confortable, même si je savais qu'en théorie les requins citrons ne sont pas agressifs, et sans doute était-ce mon imagination, plutôt que mes connaissances scientifiques, qui me donnait cette curieuse sensation qu'elle me reconnaissait elle aussi. Comme l'avait une fois fait remarquer Nicholas, en ne plaisantant qu'à moitié, elle et moi avions des atomes crochus.

Ce jour-là, 12 juin 2006, c'était mon anniversaire. Trente ans. J'aurais déjà dû être en train de boucler ma valise dans ma chambre, ou d'enfourner un plat tout prêt dans la cuisine commune afin de partager, après dîner, un gâteau avec les autres chercheurs, histoire de marquer le coup. Mais je ne voulais pas quitter Bimini sans une dernière plongée d'adieu. Le lendemain matin, Nicholas et moi nous envolerions pour Miami dans un avion de tourisme affrété spécialement à notre intention, et Nicholas filerait à Sarasota retrouver ses raies pastenagues. Originaire de Twickenham, en Angleterre, il était venu étudier aux États-Unis quinze ans plus tôt. Après avoir brièvement travaillé à Londres, il avait intégré le prestigieux aquarium de Sarasota où il avait été récemment nommé directeur de leur programme de recherche sur les raies. À trente-cinq ans, il était le plus jeune chercheur à accéder à ce poste. Il venait de passer dix mois à Bimini – soit plus longtemps que n'importe lequel d'entre nous – dans le cadre d'un congé sabbatique ; nul doute qu'à l'aquarium on devait attendre son retour avec impatience. Quant à moi, j'allais retourner à Palermo, retrouver le Laboratoire de recherche marine et l'hôtel de ma grand-mère, Perri, perché sur la côte du golfe du Mexique.

L'Hôtel des Muses, où j'avais grandi et où je vivais encore, se démarquait des autres établissements de Palermo. Là où la plupart déclinaient sans grande surprise une thématique nautique – paysages marins au-dessus des lits, gouvernails de bateau aux murs des restaurants, aquariums dans les halls –, celui de mon intello de grand-mère était entièrement dédié aux livres. Le hall accueillait des lectures et des causeries littéraires ; les clients pouvaient emprunter les ouvrages de la bibliothèque et faire leur choix sur le chariot qui circulait dans les étages en même temps que celui des femmes de chambre. Chacune des quatre-vingt-deux chambres se voulait un hommage à un écrivain dont Perri admirait l'œuvre – Charlotte Brontë, Jane Austen, Gwendolyn Brooks, Octavio Paz, Edna St. Vincent Millay, Henry David Thoreau... À en croire le *Tampa Bay Times*, l'Hôtel des Muses était le « véritable trésor enfoui du golfe du Mexique, un hôtel-bibliothèque fantasmagorique ». À la fin de l'été, je m'arracherais une fois encore à cette « rêverie » pour aller étudier les

requins-baleines au Mozambique.

Comme à chaque fois qu'une mission de recherche se terminait, tout ce que je m'étais ingénié à occulter – et en particulier Daniel – revenait inévitablement avec le même empressement que la marée reprenant possession du rivage. Je sentais déjà le passé affluer : la dernière image de Daniel le jour où nous nous étions dit adieu, le souvenir vivace de son dos encadré par la réverbération agressive du soleil de Miami sur la fenêtre et du silence qui avait suivi, se rappelaient à moi plus impitoyablement que jamais. *Trente ans*. Quel était donc le problème avec cet anniversaire ? Le tic-tac de toutes les horloges semblait subitement gagner en puissance.

En nous éloignant un peu plus de la quille bleu cobalt de notre bateau, Nicholas et moi avons dérangé un banc de fretins, de minuscules poissons argentés qui se sont égaillés d'un coup en une nuée scintillante. Quelques instants plus tôt, attiré par les bulles qui s'échappaient de nos bouteilles, un mérrou était venu nous rôder autour, visiblement fasciné, et s'était même approché au point que j'avais pu distinguer l'intérieur orange vif de sa bouche. Chez les poissons comme chez les humains, il semble y avoir deux grandes écoles : les téméraires et les circonspects.

Nicholas m'a désigné une paire de raies pastenagues qui fendaient l'eau avec la grâce d'un duo du *Lac des cygnes*. J'ai aussitôt senti les vibrations de leurs ailes et leur réverbération a produit, comme toujours dans les profondeurs marines, un son brouillé, étouffé, qui évoquait d'étranges percussions au ralenti. Passionné par les raies, et notamment les aigles à pois et les mantas géantes, autant que je l'étais par les requins, Nicholas les a photographiées juste avant qu'elles ne disparaissent.

Quand il a avancé sa paume vers moi pour m'inviter à ne plus bouger, j'ai d'abord cru qu'il avait repéré les citrons – mais non. Il a secoué la tête puis haussé les épaules, et ces gestes-là signifiaient : « Toujours pas de requins en vue, et on sera bientôt à court d'oxygène. » Depuis six mois que nous plongeons en tandem, nous étions devenus experts dans l'art de décrypter nos signaux corporels. J'ai incliné la tête de côté et écarté les cinq doigts d'une main. *Encore cinq minutes ?*

Nicholas a dressé le pouce puis m'a désigné un tapis de gorgones sur le plancher de l'océan – *Okay, mais on attend ici*. J'ai opiné.

Il allait me manquer et, ça, c'était une surprise. Qu'un autre que Daniel puisse me manquer en était toujours une.

Je me suis laissée flotter jusqu'au parterre ondoyant d'éventails roses et fuchsia tout en observant une murène verte, partiellement attirée hors de sa grotte ; une crevette nettoyeuse s'affairait avec diligence sur sa tête. À en juger par sa peau ridée et couturée de

cicatrices, cette murène devait être très vieille et elle dégageait une étrange sérénité. Il n'était pas impossible qu'elle et moi ayons le même âge. Sa bouche s'ouvrait et se refermait dans un mouvement continu, produisant des *Ommm* que seules les créatures marines pouvaient entendre.

Autrefois, quand j'imaginai ma vie à trente ans, je me voyais faire très exactement ce à quoi je me consacrais en cet instant : étudier les requins. Cependant, dans ces projections, j'étais une mère, aussi, et j'apprenais à nager à mon enfant. Un gilet de sauvetage bouclé jusque sous le menton, mon petit garçon battait des jambes dans des eaux transparentes et vert menthe. Parfois, cet enfant était une petite fille avec des boucles sombres et humides collées aux joues et je nous imaginai regagner à pied une petite maison flanquée d'un oranger. Je secouais ses branches alourdies de gros fruits gorgés de jus et, du pouce, je crevais le réceptacle d'une orange, comme mon père l'avait fait pour moi. Parfois, il préférait décalotter l'orange avec son canif et graver sur l'écorce un M, pour Maeve. Je m'étais toujours dit que j'en ferais autant pour ma petite fille, pour qu'elle puisse boire à même le fruit. Daniel nous attendrait dans la cuisine, en remuant une poêlée de cèpes sur la cuisinière.

Jusque-là, ce futur rêvé ne s'était pas concrétisé. Rien n'était encore joué, cela dit ; à trente ans, je n'étais pas hors course, je pouvais encore devenir mère. Mais si, dans un futur proche, je n'avais toujours personne d'autre que les requins (et heureusement qu'ils étaient là), il se pouvait que je tire un trait sur mes rêves de vie de famille. Robin, mon frère jumeau, aurait peut-être un jour des enfants, et je pourrais devenir leur tante Maeve, et épouser l'océan. Pas mal de gens, y compris Robin, auraient dit que c'était déjà le cas.

Si Sylvia nageait dans les parages, elle avait déjà connaissance de notre présence. Grâce à sa vue, qui gagnait en force dans un environnement à luminosité réduite, et à son odorat, dix mille fois plus développé que le mien, mais aussi parce que les rangées de cellules sensorielles qui se déployaient depuis sa tête jusqu'à sa queue auraient enregistré des variations dans la pression de l'eau et envoyé le message à son cerveau. Puis, en approchant, Sylvia détecterait le champ électrique émis par mes battements cardiaques et mon activité cérébrale grâce aux capteurs situés tout autour de sa tête et de son museau – une sorte de GPS qui permettait aux requins de traverser les océans en suivant le champ magnétique de la Terre. Contrairement à Nicholas et moi, réduits à communiquer par langage des signes et tributaires de nos bouteilles d'oxygène, Sylvia était somptueusement équipée.

Soudain, la murène a battu en retraite dans sa cavité avec la fulgurance d'un élastique qui claque. Immédiatement, j'ai été sur le

qui-vive, attentive aux poissons qui se hâtaient de remonter vers la surface dans un grand sauve-qui-peut. J'ai lentement opéré une pirouette et remarqué que Nicholas faisait de même. On se sent bien petits, dans l'immensité de l'Atlantique. Tout en prenant quelques inspirations soigneusement calibrées, j'ai écouté le grésillement dans mon détendeur en scrutant, loin devant moi, des variations dans la couleur de l'eau, qui se sont stabilisées en trois bandes horizontales, comme dans un tableau de Rothko – indigo, violet et, près de la surface, vert pâle.

Quand il a émergé d'entre ces aplats, propulsé par un battement de queue aussi hypnotique qu'un métronome, j'ai aussitôt dressé une main à la verticale sur ma tête – notre signal pour indiquer la présence d'un requin – et Nicholas a fait de même, presque simultanément.

Et puis, l'animal se rapprochant, j'ai distingué la balafre sur la seconde dorsale et les éraflures sur le museau. Sylvia.

Elle n'était pas seule. Un deuxième requin, puis un troisième sont apparus à sa suite – le Capitaine et Jacques, deux autres des citrons de mon panel d'étude.

Nous les avons observés en nous interdisant le moindre mouvement. Combien de fois m'étais-je ainsi trouvée en suspens dans les fonds marins tandis qu'un requin approchait ? La sensation demeurerait pourtant celle d'une première fois. Sylvia nageait droit sur moi, mi-petit rat de l'opéra, mi-missile furtif, et mon adrénaline a fait un pic. Je me suis surprise à retenir mon souffle. Une apnée de une seconde à peine, mais même un débutant sait qu'une respiration régulière est primordiale, et que toute entorse à cette règle peut provoquer une dangereuse surpression pulmonaire pendant la remontée. J'ai expiré, lentement, pour évacuer l'air emprisonné dans ma gorge et j'ai commencé à photographier son long corps élégant, enveloppé d'une peau couleur papier de verre, jusqu'à ce qu'elle passe devant moi. Là, la main qui tenait l'appareil photo est retombée le long de mon corps, et j'ai fait quelque chose que jamais, avant ce jour, je n'avais tenté : j'ai nagé à côté d'elle.

Même en observant une distance respectueuse d'avec ses nageoires pectorales, je sentais l'incroyable puissance de son corps. L'onde sonore de son déplacement évoquait celle d'un grondement de tonnerre dans le lointain, mais dont la trépidation parvenait jusqu'à moi. J'ai nagé instinctivement, sans penser à quoi que ce soit, et je flottais quelque part entre rêve et réalité quand s'est imposée à mon esprit la citation imprimée sur le mur de la chambre 202, à l'Hôtel des Muses – la chambre Keats : « L'amour est ma religion. Je pourrais mourir pour elle. » Les océans, leurs créatures, leurs requins – ils étaient ma religion. Je pourrais mourir pour eux.

Sylvia a tourné la tête et il m'a semblé que j'avais éveillé son

intérêt. La voir prendre subitement ma présence en considération a été pour moi comme un réveil. Quelle que soit mon affection pour elle, je ne devais jamais oublier qu'elle pouvait être incitée à m'agresser. Je me suis immobilisée et, une main posée sur le cœur, je l'ai regardée s'éloigner, et se faire avaler par l'obscurité bleu-gris.

Comme électriée, j'ai battu des palmes.

Et quand je me suis retournée vers Nicholas, il agrippait les poignées de son appareil photo, et son visage était comme un miroir. Ma propre exubérance se reflétait dans le sourire que ses lèvres dessinaient autour de l'embout de son régulateur.

Quand on me demande d'où me vient ma passion pour les requins, je réponds que l'un d'entre eux m'a attaquée quand j'avais douze ans. Si on s'en tient aux statistiques, j'avais plus à craindre des cocotiers qui foisonnaient aux abords de l'hôtel que des requins en vadrouille dans le golfe du Mexique. Sachant que les noix de coco dégringolaient comme des torpilles, il est plus qu'étrange que j'aie échappé à un traumatisme crânien pour être finalement mordue par un requin – une espèce vieille de quatre cents millions d'années, présente sur Terre avant les arbres, avant les dinosaures, avant les hommes. Mon agresseur était un requin bordé, *Carcharhinus limbatus*, celui qui a la réputation de crever la surface de l'eau et de pirouetter en l'air quand il vient se nourrir des poissons près de la surface. La morsure s'est soldée par trente-trois points de suture, une cicatrice de trente-trois centimètres, et une obsession pour les requins.

Robin, réagissant en authentique jumeau, a fait contrepoids à ma fascination morbide en développant une phobie des requins quasi insultante. À l'époque, je n'en ai pas voulu à Perri de me renvoyer consulter le docteur Marion, pédopsychiatre à Naples, Floride, et je ne lui en veux toujours pas, mais je me posais tout de même des questions : pourquoi ma passion pour les requins était-elle jugée malsaine quand la haine qu'ils inspiraient à Robin était, elle, considérée comme parfaitement normale ?

« Si tu te faisais renverser par une voiture, deviendrais-tu mécanicienne ? argumentait mon frère. Deviendrais-tu géologue parce qu'un rocher t'a assommée ? Ou coureur, si tu tombais d'un toit ? Ou jockey, si un cheval te piétinait ? » Dérouler la liste de carrières induites par une catastrophe était comme une plaisanterie dont il ne se lassait pas, sauf qu'en réalité il ne plaisantait pas, loin de là. Mon frère avait failli me perdre et il n'arrivait pas à s'en remettre. Après ce qui était arrivé à nos parents, je ne pouvais guère le lui reprocher.

J'ai longtemps entretenu le fantasme que mes parents, s'ils avaient encore été de ce monde, auraient minimisé les inquiétudes que ma « squalophilie » inspirait à Perri et Robin.

En bon professeur de littérature et digne fils de sa mère, mon père avait aimé les livres plus encore que ne les aimait Perri – si tant est que cela fût possible – et avait même publié deux petits recueils de poésie. Il était l'antithèse de notre ingénieur de mère : là où lui avait perpétuellement le nez plongé dans des ouvrages de Keats, de Shelley ou de Byron, notre mère vivait dans les nuages et n'avait d'yeux que pour le ciel et l'espace.

Elle possédait sa licence de pilote privé depuis deux ans quand s'est produit l'accident. Pour son anniversaire, elle avait préparé une surprise à notre père : un week-end à Key West. Elle avait affrété un Piper 1980, renseigné un plan de vol et elle s'était entendue avec Perri, qui est venue nous chercher, Robin et moi, six ans, à Juniper, Floride. Leur avion s'était écrasé dans les Everglades avant même qu'on ne soit arrivés à l'hôtel ; avant qu'on ne fonce dans le hall pour grimper l'escalier quatre à quatre, en nous disputant déjà le lit à côté de la fenêtre ; avant qu'on n'enfile nos maillots pour courir à la plage et découvrir, tout étourdis d'excitation, ces centaines de conques batailleuses rejetées sur le sable pendant la nuit et qui nous arrachaient des glapissements quand le corps gluant de l'escargot s'aventurait timidement au creux de notre paume.

Il avait fallu envoyer un hydravion pour repêcher leurs corps. Notre mère, selon le rapport du Conseil national de la sécurité des transports, avait rencontré un cisaillement de vent d'orage. Pendant un certain temps, le bourdonnement d'un avion de plaisance au-dessus de ma tête, ou la seule mention d'un hydravion suffisait à faire ressurgir la scène : je voyais mes parents attachés à leurs sièges, morts, enlisés dans la vase avec les alligators. Avec le temps, cette image a cessé de me hanter. Aujourd'hui, je peux me représenter mes parents tels qu'ils étaient avant l'accident : je nous revois attablés dans la cuisine avec mon père nous lisant des poèmes qui nous passent par-dessus la tête ; ou allongés par nuit claire sur la terrasse couverte à côté de la piscine avec ma mère qui, avec une patience parfois mal récompensée, nous apprend à voir et à nommer les constellations, la Grande Ourse, la Petite Ourse, la Ceinture d'Orion.

Après les obsèques, Perri a vendu notre maison de Juniper, avec la terrasse où nous apprenions le nom des étoiles de maman, et la table de cuisine où nous écoutions papa nous réciter ses poèmes, et nous sommes allés vivre avec elle, à Palermo, à l'Hôtel des Muses. Elle a réquisitionné quatre pièces du premier étage, fait abattre des cloisons et recomposé un appartement pour nous trois.

— Ce sera une aventure, comme celle de la famille du Robinson suisse ! disait-elle, en forçant son enthousiasme pour le bénéfice de deux jeunes enfants tristes.

Soir après soir, on se glissait dans son lit pour qu'elle nous lise le

roman de Johann David Wyss¹, mais aussi *Peter Pan*, *Alice au pays des merveilles*, *Le Jardin secret* et quantité d'autres perles de la littérature enfantine.

Perdre nos parents nous avait l'un et l'autre dévastés, mais Robin et moi avons fait notre deuil chacun à notre façon, et très différemment. Mon frère muselait et cachait son chagrin, qui ne se libérait qu'à son insu par des cris durant son sommeil ; j'exprimais le mien ouvertement, et abondamment. Perri, qui perdait pied et ne savait plus comment nous aider, nous a confiés aux mains compétentes du docteur Marion. Cela a été mon tour de chauffe avec la thérapie ; des années plus tard, quand au lendemain de la morsure j'ai repris le chemin de son cabinet, je connaissais déjà la chanson.

Robin et moi passions des heures chez le docteur Marion, assis côte à côte sur son canapé vert. Robin, mutique, refusait obstinément de dessiner les images censées nous aider à exprimer nos sentiments, et plus il se retranchait en lui-même, plus j'évoquais les alligators rôdant autour de l'épave de l'avion, les cercueils hermétiquement scellés aux obsèques. Et plus mes dessins se faisaient élaborés. Avec le recul, tous les problèmes que Robin devait rencontrer par la suite ont peut-être bien commencé avec ces dessins. L'un deux, en particulier, s'agitait dans quelque obscur recoin de ma mémoire. Je me revoyais, sous le regard attentif de mon frère, piocher des crayons de couleur dans la grosse boîte et commencer à dessiner la même scène d'horreur que d'habitude, un enchevêtrement de jungle verte, un ciel noir, des eaux brunes striées de rouge, une carlingue grise à moitié immergée et, sous l'eau, deux bonshommes allumettes en morceaux.

Le docteur Marion avait tendu un crayon bleu à Robin.

— Tu es sûr que tu ne veux pas dessiner, toi aussi ? Ce pourrait être ce que tu veux. Ta chambre, par exemple ? À quoi elle ressemble ?

Robin, bras croisés, lui avait décoché un regard noir avant d'accepter le crayon. Et peut-être aurait-il bel et bien dessiné quelque chose, ce jour-là – la grenouille en peluche sur son lit, l'affiche de *L'Empire contre-attaque* au mur de sa chambre, ou les cartes de baseball punaisées au tableau – s'il n'avait pas été distrait par un troisième bonhomme allumette, plus petit, que j'étais en train de tracer à côté des deux autres.

— C'est quoi ? avait-il demandé, surpris par cet ajout.

Et tandis que je griffonnais un enchevêtrement de traits rouges sur le petit corps, Robin avait insisté.

— C'est qui ?

La note de panique dans sa voix ne m'avait pas échappé mais je n'avais pas répondu, et le docteur Marion était intervenu.

— Maeve, tu veux bien nous le dire ? Rien ne t'y oblige, mais ton frère... Ça l'intéresse.

— C'est moi, avais-je répondu en fixant le dessin qui, déjà, se déformait à travers mes larmes. Je ne veux pas être ici sans eux.

— Tu veux mourir toi aussi ? avait demandé Robin, d'un filet de voix qui semblait venir de loin, très loin.

Il avait éclaté en sanglots, des sanglots déchirants, entrecoupés de hoquets. C'étaient les premières larmes qu'il versait depuis la mort de nos parents. En voyant ce que j'avais provoqué, ces tremblements qui le secouaient des pieds à la tête, je m'étais mise moi aussi à sangloter. Je savais, même à l'époque, que mes paroles avaient dépassé ma pensée, et que je ne pouvais pas regretter de ne pas avoir été à bord de l'avion. Ce regret semblait néanmoins être mon seul moyen d'exprimer la puissance de ma détresse, de communiquer combien mes parents me manquaient.

Le docteur Marion nous avait encouragés à pleurer, ce qui maintenant semblait se retourner contre lui. Et pour endiguer ces flots ininterrompus de larmes et de gémissements déchirants, il avait fini par aller chercher Perri dans la salle d'attente. Elle s'était glissée entre nous deux, sur le canapé, et nous avait serrés contre elle. La crise enfin apaisée, le docteur Marion avait tenté d'aider Robin à comprendre ce que j'avais voulu exprimer – en pure perte, je crois. Ma confession l'avait assommé, il l'avait vécue comme une trahison, un rejet brutal. Suite à cet épisode, le docteur Marion nous avait reçus séparément, et je n'ai jamais rien su de ce qui se passait pendant les séances de Robin.

Pour moi, c'est ce jour-là, en révélant mon souhait morbide, que j'ai entamé un processus de reconstruction. Mon chagrin s'est transformé, et l'insupportable tristesse s'est muée en une sorte de résignation qui, pour finir, m'a apporté la paix. Perri est devenue ma plus grande source de réconfort et ma plus proche confidente. En revanche, dans les cauchemars de Robin, les avions continuaient à dégringoler du ciel, et ce n'était plus nos parents qui se trouvaient à leur bord, mais moi. Il se réveillait en sursaut et en hurlant mon nom, si fort qu'une nuit, un client de l'hôtel a même alerté la réception. Terrifiée par ses cris, j'allais me faufiler dans son lit et je lui serrais la main, fort, sous les couvertures.

— J'ai cru que tu étais morte toi aussi, gémissait-il.

L'année suivante, ses terreurs nocturnes ont cessé et leur ont succédé des écarts de conduite et des bêtises en tous genres : dans notre nouvelle école, il bousculait nos camarades, il les mordait, il répondait au professeur ; une fois, il s'est déchaîné contre Perri, qui lui avait ordonné de ranger sa chambre, en vociférant :

— Ne me dis pas ce que je dois faire ! Tu n'es pas ma mère !

Avec le temps, son comportement a repris un tour plus normal. Nous avons noué notre alliance avec Daniel, en traînant sur la plage

ou dans l'hôtel. Je revois encore Robin régaler des clients d'une imitation de Rocky Balboa – un de ses nombreux talents charismatiques qui commençait alors à bourgeonner – mais son chagrin semblait ne jamais guérir, ou du moins jamais totalement, et il continuait de n'évoquer nos parents qu'avec réticence, comme si son esprit refusait de s'aventurer sur le sujet.

Pour exprimer ce chagrin, s'en libérer et se reconstruire, Robin a fait les quatre cents coups. Et l'écriture, selon moi, lui a également servi d'exutoire. À chacun ses méthodes. Il a pratiqué l'une et l'autre, par intermittence, et excellé dans les deux.

Je m'en suis toujours voulu pour ce dessin, je n'ai jamais cessé de me sentir responsable.

Perri aimait bien dire que là où d'autres gamins avaient une balançoire dans leur jardin, nous avions, nous, le golfe du Mexique à la porte du nôtre. L'île et chacune des créatures qui nageaient dans ces eaux sont devenues mon jardin du paradis. Et Daniel... Lui aussi est devenu mon Éden.

Sa mère, Van, quand elle ne donnait pas des cours de danse classique, travaillait à la réception de l'hôtel. Daniel venait l'y retrouver et était perpétuellement là, à tourner en rond avec son skateboard qu'il faisait parfois rouler sur le sol en marbre du hall. De presque un an notre aîné, il était le premier ami qu'on s'était fait à Palermo, et nous sommes très vite devenus inséparables. Le mari de Van avait été l'entraîneur de l'équipe de base-ball du lycée et avait tout du père idéal. Jusqu'au jour où il avait quitté la maison et disparu de la vie de son fils – un cataclysme que celui-ci n'évoquait que rarement. Daniel, Robin et moi avions en commun d'être privés de père, et cette tragédie, qu'elle résultât d'un abandon ou d'un accident fatal, a cimenté notre lien d'une façon qu'aucun d'entre nous n'était réellement à même de comprendre. Daniel, qui avait comme nous une tignasse brune mêlée de mèches châtain doré décolorées par le soleil, était perpétuellement pris pour notre frère aîné. Mais si Robin appréciait qu'on le prenne pour le frère de Daniel, moi, je n'ai jamais voulu être sa sœur.

Le requin a attaqué le 30 juillet 1988, tôt le matin, à une heure où un voile de brume brouille encore le ciel et où la plage est déserte. Alors que Daniel et moi avions avancé jusqu'au bord de l'eau pour examiner de plus près un crabe fer à cheval rejeté par la marée, j'avais remarqué, flottant à une dizaine de mètres du rivage, une belle plume de balbuzard, à rayures marron et blanches. Ai-je voulu impressionner Daniel par mon audace, ma hardiesse ? Ou bien désirais-je juste repêcher cette superbe plume ? Toujours est-il que je me suis élancée

dans les vagues, en short et tee-shirt, jusqu'à ce qu'un étai froid m'enserme la taille.

— Qu'est-ce que tu fais ? a crié Daniel depuis le rivage, bouche bée.

J'ai cueilli la plume et je l'ai agitée vers lui, en l'asticotant :

— Tu as peur de mouiller ton bermuda ?

Son visage s'est fendu d'un grand sourire et, bras levés et épaules haussées pour mieux braver l'eau frisque, il est venu me rejoindre. Il a dérobé la plume d'entre mes doigts et l'a plantée dans l'élastique de ma queue-de-cheval.

— Et voilà !

J'ai replié le bras et effleuré la plume mais mon attention était toute entière mobilisée par Daniel, notre proximité physique, ses épaules saupoudrées de taches de rousseur, sa peau caramélisée, ses yeux d'un bleu aussi vif que la robe d'un poisson chirurgien. Je me suis penchée vers lui, et je l'ai embrassé. La façon dont il a alors répondu à mon baiser, et la saveur iodée de ses lèvres, m'ont arraché un tressautement et un vertige m'a saisie. J'ai eu la sensation que le monde dans lequel je m'étais réveillée le matin s'était évanoui et que j'étais devenue une autre. J'étais à la fois subjuguée et terrifiée.

— Je pense que je t'aimerai toujours, ai-je déclaré.

Daniel a jeté un coup d'œil vers la plage, où Robin et Perri commençaient à déplier les transats sous les huttes coiffées de palmes qui parsemaient la bande de sable devant l'hôtel.

— Moi aussi, a-t-il répondu.

Brusquement, il a vacillé et tangué, comme s'il avait reçu un coup au creux des genoux.

— C'était quoi, ça ? s'est-il exclamé.

J'ai d'abord cru qu'il jouait à me faire peur, mais ce qui venait de le bousculer m'a ensuite fauché brutalement. J'ai perdu l'équilibre en même temps qu'une force mystérieuse s'accrochait à ma jambe et m'entraînait sous l'eau. Tout en retenant ma respiration, je me suis mise à battre des bras pour essayer de m'envoler, comme ces oiseaux de mer qui, après avoir plongé, crèvent la surface de l'eau et remontent en flèche dans le ciel. Mais je voyais très nettement la tête grise du requin, ses dents refermées en étau sur ma jambe, la pointe noire de l'aileron et le va-et-vient de sa queue.

Entre ce mouvement semblable à celui d'un safran et mes gesticulations, l'eau résonnait de vibrations assourdissantes. Des volutes de sang s'échappaient de ma jambe, aussi évanescentes qu'un gaz qui s'échappe d'une bombe lacrymogène. Je ne pensais à rien, je ne sentais rien, hormis un instinct primaire, féroce, de survie.

En étirant le cou en direction de la surface, j'ai aperçu un œil – une petite perle de nuit noire et impassible – et j'ai eu la certitude que ce requin regrettait d'avoir enfoncé ses dents dans ma jambe. À moins

que cette pensée ne me soit venue que plus tard ? Une paupière est remontée et a obturé l'œil, et le tumulte a cessé aussi soudainement qu'il avait commencé.

Le requin a libéré ma jambe et s'en est allé. Pourquoi ? Je l'ignorais. Aujourd'hui, je sais que ce repli n'était rien qu'un classique délit de fuite : le requin entre en collision avec sa proie, la mord, puis bat en retraite dès lors qu'il s'aperçoit de sa méprise et qu'elle n'est pas de la nourriture.

Alors que la morsure avait été dans un premier temps étrangement indolore, j'ai soudain eu la sensation que ma jambe prenait feu. De l'air – il me fallait de l'air. J'ai refait surface en aspirant goulûment et j'ai essayé de me remettre debout, mais ma jambe droite ne voulait rien entendre. J'ai fait la planche, en poussant du pied gauche sur le sable pour me déplacer.

Mes halètements frénétiques m'empêchaient d'extraire le moindre son de ma gorge. En dépit de mes oreilles bouchées, il me semblait entendre quelqu'un crier – *Maeve ! Maeve !* Puis Daniel m'a empoignée par les aisselles et pendant qu'il me remorquait vers la plage en courant à reculons, je lui ai dit, aussi calmement que si j'avais été piquée par une méduse :

— Un requin m'a mordue puis il est reparti.

Daniel, lui, appelait Perri à grands cris, d'une voix éraillée par la panique. Je me suis mise à tousser, à cause de l'eau qui s'engouffrait dans mes narines et du sel qui piquait désagréablement ma gorge et mon nez, mais dans ma jambe, l'incendie s'était calmé et seule demeurait la sensation d'une brûlure diffuse, depuis la hanche jusqu'aux orteils.

Daniel m'a étendue sur le sable et s'est penché au-dessus de moi, en calant les mains sur ses genoux. J'ai remarqué qu'une pellicule d'eau voilait ses yeux.

— Un requin m'a mordue puis il est reparti, ai-je répété.

Ayant réussi tant bien que mal à me dresser sur les coudes, j'ai scruté mon mollet. La plaie était ouverte, la chair déchiquetée et ensanglantée, comme après une dissection en cours de biologie qui a très mal tourné. Je me suis rallongée à l'instant où Perri parvenait à notre hauteur et se métamorphosait en une de ces femmes passées à la postérité, qui, face à une situation de crise, conservent leur lucidité et déploient la force d'un super-héros, soulèvent des voitures pour dégager des enfants et aboient des ordres comme le général Patton.

— Robin, cours à l'hôtel. Appelle une ambulance. Daniel, va chercher des serviettes !

Un liseré d'obscurité commençait à grignoter ma vision. J'ai fermé les paupières pour le dissiper et Perri a dégagé de mon visage plusieurs mèches de cheveux.

— Maeve, ma chérie, ouvre les yeux.

Je me suis concentrée sur un vol de pélicans qui traçaient un V dans le ciel et semblaient glisser sur la voûte bleue, ailes immobiles, tous prêts à infléchir leur course si le chef de file le décidait.

Sitôt que Daniel a lâché une brassée de serviettes sur le sable, Perri en a entortillé et noué une autour de ma cuisse, en serrant fort. Ses cheveux coupés au carré dansaient devant son visage, mais je ne voyais plus qu'une tache blanche.

— Il faut arrêter ce saignement, a-t-elle dit, d'une voix qu'on sentait gagnée par l'urgence.

Quand elle a fait pression sur la plaie, la sensation de brûlure diffuse s'est embrasée et une douleur exquise m'a incendié la jambe. Ma tête a roulé de côté en même temps qu'un gémissement déchirant montait dans ma gorge. J'ai commencé à me débattre.

Robin, blanc comme un linge, visiblement terrifié, s'est laissé tomber près de moi et a collé ses lèvres contre mon oreille.

— Tu vas bien. Tu vas bien. Tu vas bien.

Perri restait penchée au-dessus de moi pour m'abriter du soleil.

— Une ceinture ! a-t-elle crié à la petite foule qui commençait à s'agglutiner. Donnez-moi une ceinture !

Elle s'en est servie pour me fouetter la cuisse.

— Ça va aller, ma chérie. Inspire, à fond. Allez ! (Elle m'a encouragée d'un signe de tête et j'ai aspiré l'air avec l'énergie d'un homme qui se noie.) Voilà, c'est bien. Plus lentement. Oui, c'est bien.

Elle a posé la main sur mon sternum et la tension qui m'oppressait s'est un peu relâchée. Je me sentais en sécurité.

— Il faut la réchauffer, a-t-elle repris.

Un dais corail s'est immédiatement ouvert au-dessus de moi et j'ai vu se rapprocher l'emblème de l'hôtel, une coquille d'huître dans laquelle un petit livre brodé au fil bleu marine tenait lieu de perle,

Joue écrasée sur le sable, j'ai cherché Daniel des yeux. Il était là, à quelques mètres de moi.

— Le requin l'a tirée sous l'eau, expliquait-il à Perri. J'ai essayé de la rattraper. Tout s'est passé tellement vite. Je... n'y suis pas arrivé.

— Combien de temps est-elle restée sous l'eau ?

— Je ne sais pas. Cinq secondes ? Dix ?

Cela m'avait semblé tellement plus long.

Bien plus tard, Daniel m'a parlé de ce qu'il avait vécu ce jour-là, il m'a raconté comment, quand il m'avait vue disparaître, le golfe s'était soudain transformé en un abîme sans fond ; comment il m'avait cherchée sous l'eau, terrorisé à l'idée de ce qu'il pourrait découvrir une fois dissipée cette tempête de sable mêlé de sang.

Juste avant que je ne perde connaissance, Daniel s'est retourné et m'a regardée, et j'ai vu qu'il avait à la main la plume de balbuzard qui

s'était détachée de ma queue-de-cheval.

Selon moi, Perri voyait d'un mauvais œil que je me sois entichée de mon agresseur, le requin bordé, mais le docteur Marion lui assurait que, tout inhabituel que ce fût, ce que je traversais restait inoffensif. Et un jour, en consultation, quand j'ai détaché les yeux de mes genoux pour les lever vers Perri, assise à côté de moi, j'ai vu qu'elle me regardait avec empathie et bienveillance. Elle venait de prendre une décision : les bocaux d'eau de mer que je collectionnais et stockais sous mon lit, le gobelet doseur que je remplissais de dents de requin, les yeux de requin que je dessinais et affichais au mur ne seraient plus pour elle un sujet d'inquiétude. Le soir même, je l'ai entendue expliquer à Robin que le docteur Marion n'était aucunement soucieux à mon sujet, et qu'il ne devrait pas l'être lui non plus. Mon frère a fait des efforts en ce sens et il a fini par accepter de s'aventurer dans le golfe avec moi, mais il n'avait de cesse d'inventer de bonnes raisons d'écourter les baignades. La terreur qu'un danger puisse rôder dans l'eau et lui enlever la seule famille qui lui restait ne l'a jamais quitté.

Perri a continué à m'envoyer chez le docteur Marion. À douze ans, il me fallait décoder les milliers de pensées qui s'enchevêtraient dans ma tête. Les flash-backs de l'accident de mes parents. Mes sentiments ambivalents quant au fait que Robin et moi habitions dans un hôtel, comme la famille du Robinson suisse, certes, mais qui nous transformaient en bêtes curieuses aux yeux de mes amis. Je confiais au thérapeute que j'aspirais parfois à vivre dans une vraie maison, une maison normale ; que je détestais la cicatrice en zigzag sur mon mollet mais que je pardonnais au requin, qui n'avait fait qu'obéir à sa nature. Je lui parlais aussi de Daniel, qui m'avait sauvée. Daniel, que j'aimais.

J'avais quatorze ans lorsque j'ai consulté le docteur Marion pour la dernière fois. On subissait ce jour-là une de ces tempêtes tropicales d'août qui, dans la région, se déchaînent sans crier gare. Un rideau de pluie oblique fouettait les fenêtres du cabinet, et des éclairs, au loin, déchiraient le ciel. Lorsqu'un coup de tonnerre m'a fait sursauter, le docteur Marion m'a demandé si j'avais peur de l'orage.

— Non, ce n'est pas ça.

Il a posé son stylo sur la tablette.

— De quoi as-tu peur, alors ?

— Tout le monde me prend déjà pour une folle. Je n'ai pas envie que vous en fassiez autant.

— Je ne pense pas que tu es folle, Maeve. Je ne l'ai jamais pensé. De quoi as-tu peur ?

Les minutes ont défilé ; je m'obstinais dans mon silence, terrifiée à l'idée de répondre. Mais les mots embrasaient ma gorge et, pour la

première fois, j'ai senti que les garder en moi serait pire que les laisser sortir.

— Eh bien, je... je veux tout savoir des requins. Quand je serai grande, je veux les étudier, pour les comprendre vraiment. Savoir qui ils sont. Je lis pleins de livres sur le commandant Cousteau et les biologistes marins. C'est le métier que je veux faire, plus tard, mais j'ai peur que ma grand-mère s'y oppose. J'ai peur aussi qu'il puisse nous éloigner, Robin et moi. Et que Daniel et mes amis me trouvent... bizarre. Tordue.

Je me suis tue, au bord des larmes. J'ai écouté le martellement de la pluie, j'ai attendu que le docteur Marion dise quelque chose, mais il attendait lui aussi.

— Je ne suis pas idiote, ai-je repris. Je sais ce que le requin aurait pu me faire, ce jour-là. Mais il ne l'a pas fait. Il m'a laissée partir. Il aurait pu me déchiqueter, mais il m'a relâchée. Cette année, à l'école, j'ai joué dans une pièce de théâtre, j'ai visité le musée Edison avec ma classe, j'ai lu le *Journal d'Anne Frank* – et j'ai adoré faire tout ça. Mais rien ne m'inspire jamais les mêmes sentiments que les requins.

— Et quels sont-ils, ces sentiments ?

Mon désir de répondre à cette question, de dire ces mots à voix haute, était si intense qu'un flot d'émotions m'a submergée et a libéré les larmes que je retenais.

— Je sais que c'est bizarre, ai-je répondu en m'essuyant les joues, mais les requins me rendent heureuse. Quand je pense à eux, je suis heureuse.

Le docteur s'est reculé dans son fauteuil et m'a souri.

— Le commandant Cousteau m'a tout l'air d'être un homme heureux. Et je parie qu'Eugenie Clark l'est aussi. As-tu entendu parler d'elle ?

J'ai secoué la tête.

— À Sarasota, ils la surnomment la femme-requin à cause de ses recherches sur ces animaux. Elle les dressait. Elle est parvenue à leur faire actionner une cloche pour réclamer leur pitance. Incroyable, non ? Et puis il y a Sylvia Earle – elle aussi a grandi en Floride. Son nom te dit quelque chose ?

— Non.

— Figure-toi qu'elle est la seule personne à jamais avoir foulé en solo le plancher marin par quatre cents mètres de fond. On l'a surnommée Sa Profondeur. Tu devrais te documenter sur ces femmes.

— Je vais le faire, l'ai-je assuré et il m'a semblé que quelque chose s'ouvrait dans ma poitrine – un coquillage.

— Je n'en sais guère plus sur le travail des océanographes, a repris le docteur Marion, mais je sais en revanche ceci : tout, absolument tout ce qui nous donne la sensation d'être bien en vie mérite notre

attention. Alors si les requins te rendent heureuse, c'est une idée qui vaut la peine d'être creusée.

1. *Le Robinson suisse, ou Histoire d'une famille suisse naufragée*, 1812. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Nicholas et moi avons refait surface en même temps. Le soleil était plus bas que je ne m'y attendais et le vent s'était levé. Flancs fouettés par les remous, notre Twin Vee 19 pieds tanguait et cahotait sur les vagues hérissées de moutons. Tout en nageant vers lui, j'ai reconnu une chanson de Midnight Oil qui passait à la radio. Sitôt hissés à bord et délestés de notre matériel, Nicholas et moi sommes tombés spontanément dans les bras l'un de l'autre. Cette ultime plongée méritait bien une accolade ruisselante, combinaison contre combinaison.

Notre capitaine, Simon, un insulaire qui pilotait notre bateau depuis les six derniers mois, s'est fendu d'un sourire sous l'immense chapeau de paille dont la cordelette lui cisailait le menton.

— Je parie que tu as vu tes citrons...

— Oui. Sylvia, le Capitaine et Jacques.

Simon a mis le contact et opéré un demi-tour vers le ponton du laboratoire. Quand il a accéléré et qu'on n'a plus entendu que le rugissement du moteur, Nicholas et moi, debout à l'avant du bateau, avons dû batailler ferme pour nous extirper de nos combinaisons sans perdre l'équilibre.

J'ai drapé une serviette par-dessus mon maillot une pièce et je me suis assise sur une glacière, le temps d'essorer mes cheveux et de les étaler sur mes épaules en secouant la tête. En contemplant l'immensité de l'océan qui s'ouvrait derrière nous, j'ai senti monter une bouffée de tristesse. Je détestais les claps de fin.

J'ai tourné la tête. Nicholas était en train de m'observer. Ses lèvres ont remué. *Bon anniversaire.*

Merci, ai-je répondu. Je m'attendais à ce qu'il détourne le regard, mais il n'en a rien fait, du moins jusqu'à ce que Simon lui demande de le remplacer à la barre.

Perdre Daniel a été le plus gros chagrin de ma vie d'adulte. Les souvenirs étaient d'un naturel combatif. Certes, ils s'éclipsaient

pendant de longs moments, mais uniquement pour revenir à la charge de plus belle, comme requinqués après un bon petit repos. Daniel m'avait demandée en mariage sur le ponton derrière la maison de son enfance, en 1998, le soir de Noël. La chanson *Let it Snow* s'échappait d'un patio voisin et flottait jusqu'à nous, totalement incongru par cette température de vingt degrés. J'avais dit oui. Évidemment.

De retour à Miami, où j'effectuais mon troisième cycle à l'université et où Daniel était élève à l'école hôtelière, on a loué une maison avec un affreux crépi turquoise et on s'est attelés aux préparatifs du mariage. Il devait avoir lieu sur la plage de l'Hôtel des Muses. Nous avions fixé la date – le 5 juin 1999.

Pendant les quelques premières semaines, notre vie commune a donné l'impression d'être parfaite, à toute épreuve. Mais les lignes de fracture n'ont pas tardé à apparaître. Un soir de janvier, en rentrant de la fac, j'ai trouvé Daniel dans la cuisine, en train de vider une demi-douzaine d'avocats à la cuillère, l'air morose et distrait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il a balayé ma question d'un geste. *Ce n'est rien*. Mais ce n'était pas rien, loin de là : il venait de refuser l'opportunité d'étudier pendant deux mois en Italie, au printemps. Parce qu'il ne voulait pas s'absenter aussi longtemps, a-t-il expliqué, et que, de plus, son retour n'aurait précédé que de peu la date de notre mariage.

— Mais, Daniel, on parle de *l'Italie* ! Tu devrais y aller. Je peux me débrouiller seule, pour les préparatifs. Perri m'aidera.

— Non, je t'assure, c'est réglé. Tout va bien.

Il a eu beau me sourire, j'ai senti sa déception fondre sur moi depuis l'autre bout de la pièce, et me heurter comme une gifle.

À compter de ce jour, le mot « Italie » a été banni de nos conversations. Jusqu'à ce rebondissement incroyable et cinglant d'ironie plusieurs semaines plus tard, quand j'ai été sélectionnée, avec un autre doctorant, pour participer à un programme de recherche au prestigieux Institut de recherche et de préservation des requins des îles Fidji. Un programme de dix semaines, du 18 mai au 27 juillet, qui me permettrait de boucler ma thèse en beauté. J'ai déboulé chez nous aveuglée par l'euphorie, et certaine de pouvoir convaincre Daniel que je ne pouvais pas laisser passer cette chance.

Il s'est assis sur le canapé en cuir tout décati que nous avions acheté dans un vide-grenier, et il est resté mains ballantes entre les genoux pendant que je m'évertuais à expliquer et à justifier ma décision. Pour finir, je me suis agenouillée devant lui.

— On va devoir repousser le mariage. Mais seulement de deux mois, Daniel. Ce n'est pas la mer à boire.

Il m'a décoché un regard presque inexpressif, puis il s'est levé et s'est avancé au milieu de la pièce, m'abandonnant là, par terre.

— Moi, j'ai renoncé à l'Italie, a-t-il dit, et j'ai entendu toute la souffrance, toute l'incrédulité qui résonnaient dans ces mots.

Je l'ai rejoint et j'ai voulu l'enlacer, mais il s'est écarté.

— J'aurais adoré saisir cette opportunité, pourtant, mais je l'ai refusée parce que...

— Parce que quoi, Daniel ? Tu es en train de dire que tu as refusé d'aller en Italie à cause de moi ?

— Non, pas à cause de toi. De *nous*.

— J'ai été la première à t'encourager à y aller.

La colère a embrasé son visage.

— À quoi tu joues, Maeve ? Tu es prête à repousser notre mariage pour pouvoir filer aux îles Fidji pendant deux mois et demi ! Moi, j'ai choisi ma priorité, et c'est notre couple. Notre *mariage*. Ce serait si dur pour toi d'en faire autant ?

— Tu réagis comme si je partais en vacances. Je fais ça pour ma thèse. C'est une opportunité qui ne se présente qu'une fois dans la vie.

— Ouais, c'est ça.

Il a foncé vers la porte d'entrée.

— Daniel ! Je ne veux pas être un frein pour toi, alors s'il te plaît, n'en sois pas un pour moi.

Il a fini par entendre raison et accepter de repousser la date du mariage au mois d'août, mais, ce soir-là, une étrange crevasse s'était ouverte entre nous, et dès que les activités du quotidien cessaient de nous accaparer et qu'on se retrouvait seuls, la distance devenait palpable. La semaine précédant mon départ, Daniel a commencé à passer de plus en plus de temps à l'école. Pour se protéger de la douleur que lui causait la séparation, me disais-je. Je sais à quel point il a dû se sentir blessé. Et croire qu'il importait moins à mes yeux que les requins ou mes études. Peut-être avait-il le sentiment que je l'abandonnais, comme l'avait fait son père. Mais rien, dans ma décision de partir coûte que coûte, ne pourrait jamais excuser ce qu'il a fait pendant mon absence.

Je suis revenue de ce voyage décisif fin juillet, dix jours avant la date de notre mariage. À l'aéroport, Daniel a fondu sur moi pour me serrer dans ses bras. Il semblait ne plus vouloir me lâcher, jusqu'à ce que j'éclate de rire :

— Dis donc, on dirait que je t'ai manqué !

Il s'est écarté et un sourire triste s'est peint sur son visage. Tout au long du trajet en voiture, je l'ai trouvé étrangement silencieux.

Pendant qu'il préparait du café, j'ai fait le tour de la cuisine et remarqué qu'il avait réorganisé les plans de travail. J'étais encore sonnée par le décalage horaire et la joie de le revoir, et j'avais l'impression de flotter sur un nuage. Nous sommes allés nous installer dans la petite véranda avec nos tasses, et je me suis laissée tomber sur

ses genoux.

— Tu n'imagines pas combien tu m'as manqué !

Il m'a tapoté la cuisse pour m'inviter à me relever, ce que j'ai fait. Il a posé son café et est allé s'appuyer contre l'embrasure de la porte cintrée. Ses traits s'étaient figés, son visage était devenu grave. Une crampe m'a tordu l'estomac.

— Pendant ton absence..., a-t-il commencé. Pendant ton absence, j'ai dérapé.

J'ai immédiatement pensé à des chèques de loyer refusés faute de provisions. À un acompte oublié chez le fleuriste. Ou bien... Avait-il décidé d'aller en Italie, finalement ? Cela nous obligerait à reporter le mariage en décembre.

— Quel genre de connerie ?

Il a détourné le regard vers la baie vitrée, derrière laquelle de gros nuages viraient au gris.

— Daniel, de quoi s'agit-il ?

— Je te demande pardon. Ce n'est pas facile de te dire une chose pareille... (Ses yeux se sont mis à briller, soudain pleins de larmes.) Je vais être père.

Je suis restée bras ballants. Assommée. Désorientée.

— Elle est à l'école de cuisine avec moi, a-t-il poursuivi. Je n'ai jamais voulu ça. Je ne l'ai appris qu'avant-hier.

Daniel, père. Avec une autre femme.

Pendant un long moment, le choc m'a laissée comme anesthésiée, puis j'ai eu la sensation que je ne pouvais plus respirer, que je suffoquais. Daniel a fait un pas vers moi mais j'ai levé la main. *N'approche pas.*

— Je te demande pardon, Maeve. Mon Dieu, je m'en veux tellement !

Je me suis traînée jusqu'à une chaise. Daniel continuait à parler, il me suppliait de le pardonner, mais je n'arrivais plus vraiment à entendre ce qu'il me disait.

Ce n'est pas la colère que j'ai sentie exploser en moi – cela viendrait plus tard – mais une angoisse qui me cisailait les entrailles, et la sensation que plus rien n'avait de fond. J'ai tenté de me ressaisir en posant calmement des questions rationnelles.

— Tu es sûr, pour le bébé ? Sûr qu'il est de toi, je veux dire ?

Il a hoché la tête.

— Oui, il est de moi.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Quelle importance ?

— Ça en a pour moi.

— Holly.

Holly.

— Combien de fois ?

— Maeve...

— Combien de fois ? Tu l'as fréquentée pendant toute mon absence ?

— Non.

Il a fait un pas vers moi.

J'ai pris sa tasse et je l'ai lancée en travers de la véranda. La céramique a éclaté en mille morceaux et l'odeur du café nous a enveloppés.

— Mais assez longtemps pour la mettre en cloque. Bien joué.

J'ai gagné la porte d'entrée, à côté de laquelle mes sacs attendaient d'être défaits. J'ai pris les clés de ma voiture dans la coupe en bois, sur la console, et à leur place j'ai laissé tomber ma bague de fiançailles.

L'infidélité est une chose banale et triviale, jusqu'au jour où elle nous concerne. À ce moment-là, on a l'impression que jamais personne avant nous n'a essuyé pareille trahison.

Dans la semaine même où Daniel m'a annoncé la nouvelle, j'ai écrit à chacun de nos invités pour les informer que le mariage n'aurait malheureusement pas lieu. J'ai récupéré l'acompte versé au trio de calypso que nous avions retenu pour la fête ; annulé la réservation de toutes les chambres que Perri avait mises de côté pour nos hôtes venus de loin ; informé le pasteur du changement de plan, et clôturé la liste de mariage. Une fois tout cela accompli, j'ai entamé une immersion, à plus d'un sens.

Daniel a filé en Italie, quelque part dans le nord. En dépit du fait qu'il était vivant et bien portant, et qu'il s'entraînait à rôtir des prunes, griller des asperges et maîtriser l'art de la salaison ou qu'il dégustait des polentas au parmesan, j'ai eu l'impression de vivre un deuil, comme s'il était vraiment mort. Un jour, il existait. Le lendemain, il n'était plus de ce monde.

J'ai tiré un trait sur lui, mais aussi sur tous nos projets – le mariage à l'hôtel, sur la plage, sous un dais de palmes ; l'enfant qui aurait pu hériter de ce méplat sur l'arête de son nez ; le chiot que nous aurions pu éduquer ; nos discussions autour de mes recherches sur les requins, ou de ses risottos.

Je me suis jetée dans l'achèvement de ma thèse et j'ai décroché un poste au Labo, qui lui m'a jetée à l'eau avec les requins, et ce sont eux qui m'ont sauvée. Durant la journée, j'avais bien trop à faire pour laisser le chagrin me tourmenter ; la nuit, il revenait me torturer. J'imaginai Daniel, dans un futur proche, en train d'assembler un berceau en kit ou de visionner une échographie. De se plonger dans la lecture d'*À quoi s'attendre quand on attend un enfant ?* et de poser des questions telles que : « Est-ce que le bébé donne déjà des coups de pied ? Ça commence vers le cinquième mois, non ? » Le plus

douloureux, cependant, n'était pas de songer que Daniel allait élever un enfant avec une autre femme, mais de découvrir que je ne pouvais pas faire confiance à cette personne que je connaissais, et aimais, depuis l'enfance.

Même si, sous la plume de Keats, la perspective ne manquait pas de panache et de noblesse, je n'étais pas prête à me sacrifier sur l'autel de l'amour.

Cela m'a coûté deux années entières de travail mais, pour sauver une vie – la mienne –, je me suis obligée à aller de l'avant du mieux que je pouvais. Les océans abritent des lieux bien plus profonds que l'Everest n'est élevé, des lieux que la lumière ne peut pas atteindre. C'est là que j'ai enfoui Daniel.

Dès que Simon avait apporté, Nicholas et moi avions déchargé le matériel et rangé les blocs de plongée, les glacières et les appareils photo dans le local réservé aux équipements. Nous étions maintenant côte à côte devant le grand évier d'extérieur, en train de rincer les masques à l'eau claire, et ce sans doute pour le bénéfice de la prochaine fournée de chercheurs qui s'extasieraient aussi béatement que nous l'avions fait devant telle ou telle somptueuse créature marine, ici une langouste, là un hippocampe dont la queue s'est enroulée autour d'un cheveu d'ange.

Nous avons suspendu les combinaisons pour les faire sécher. J'ai enfilé un bermuda par-dessus mon maillot et tortillé des orteils pour les glisser dans une paire de tongs. Nicholas était resté pieds nus, comme d'habitude – je ne me souvenais pas l'avoir déjà vu avec des chaussures. Tandis qu'une pompe se mettait en marche avec un bourdonnement sourd dans la cabane du dessalinisateur, il a soulevé le grand seau blanc contenant le filet que Simon et lui avaient lancé dans les hauts fonds, près des mangroves, et l'a déployé sur le béton.

— Ne jamais laisser d'empreinte de pas. Ni de filet sale, a-t-il dit en braquant le tuyau d'arrosage sur les mailles.

Je suis restée à côté de lui et je l'ai regardé éliminer les résidus de vase. Cela fait, il m'a donné un coup de hanche.

— Tu avais l'air un peu déprimé, tout à l'heure, sur le bateau. Allons, haut les cœurs ! C'est ton anniversaire.

— Ça va. Mais Sylvia va me manquer. Ils vont tous me manquer, d'ailleurs.

— Alors, quelle est la prochaine étape ? L'Afrique ?

Son nez avait rosi au soleil ; des grains de sable et quelques premiers fils blancs scintillaient dans la masse de ses cheveux bruns et courts. Au-dessus de son genou droit, la peau restait enflammée, là où une méduse l'avait piqué quelques jours plus tôt.

— Le Mozambique, en passant par Palermo. Avant toute chose, je vais retourner au Labo et essayer de compiler la masse de données que j'ai collectées ici en quelque chose de publiable. Et toi ? Tu seras content de revoir tes copines les raies, j'imagine.

Nicholas a éclaté de rire.

— Oui. Je projette de leur enseigner quelques nouveaux tours. Assis. Debout. Roulade.

Le spectre de couleurs qui, par un jeu de lumières, avait surgi dans le jet de fines gouttelettes, s'est évaporé d'un coup quand Nicholas a coupé l'eau. Il s'est agenouillé pour examiner de plus près le filet.

— Regarde. Un jeune crabe caillou. Il est vivant.

— Où ça ? ai-je demandé en me courbant, et Nicholas a tendu le doigt.

— Là.

Pas plus gros qu'un noyau de prune, il s'agrippait de ses minuscules pinces au fil de Nylon.

— Mon Dieu, il est...

— Quasi microscopique.

— J'allais dire violet.

Nicholas a enfilé un tee-shirt gris, puis il a rassemblé délicatement le filet et l'a replacé dans le seau.

— Viens, on va le relâcher sur la plage.

Comme chaque semaine depuis les six derniers mois, sacs suspendus à l'épaule, nous avons emprunté le sentier qui, tout en longeant les logements et le laboratoire, conduisait à la plage. Les lampes solaires qui balisaient le chemin s'étaient déjà illuminées, enveloppant nos chevilles d'un halo doré. On voyait des crabes violonistes et de minuscules geckos détalier à notre approche.

Quand nous avons débouché sur la plage, le ciel était comme délavé par endroits et le soleil flottait au raz de l'horizon, congestionné, prêt à répandre sa palette de couleurs. Nicholas a étendu le filet sur le sable et nous nous sommes mis à quatre pattes pour localiser le crabe, en effleurant la résille des doigts, comme nous aurions pu le faire des cordes d'une harpe rejetée par la mer.

Au bout de quelques minutes, j'ai repéré la carapace pourpre piquetée de points blancs.

— Ah, te voilà.

Nicholas l'a libéré en le soulevant délicatement entre l'index et le pouce.

— Le petit prince, a-t-il dit, et cela m'a arraché un sourire.

La couleur de ses yeux était un curieux métissage de marron clair et de vert foncé. Une traînée de boue que je n'avais pas remarquée plus tôt descendait, depuis la mâchoire, le long de son cou. Le vent, en les séchant, avait dressé ses cheveux à la verticale.

Durant tout mon séjour, on s'en était tenu à des rapports strictement professionnels. Amicaux, bien sûr, et peut-être teintés d'une note discrète de séduction, mais avant tout professionnels. Nicholas était mon partenaire de plongée – au centre, il existait des règles de conduite entre chercheurs, et je ne m'étais pas permis d'envisager de les enfreindre. Marié depuis quatre ans, Nicholas était séparé de sa femme depuis un an, en instance de divorce, et sans enfant. Il m'avait révélé tout cela un jour où l'on découpait des appâts, peu après que nous avions commencé à faire équipe. Je ne me souviens plus aujourd'hui comment la conversation avait pris un tour personnel, je sais seulement qu'il s'était livré spontanément, et j'avais eu le sentiment qu'il tenait à ce que je sois au courant. Nous avions failli enfreindre la règle une fois seulement, peu après mon arrivée – le soir du réveillon, quand chacun avait l'esprit embrumé par le champagne.

— Tu ferais mieux de relâcher ce malheureux avant qu'il ne panique et ne s'arrache une pince, non ? ai-je demandé.

— Ça m'est arrivé à Curaçao. J'avais ramassé un bernard-l'ermite sur la plage, et ce petit guerrier s'est auto-amputé une pince au creux de ma main.

Il s'est avancé dans l'eau puis s'est retourné.

— À toi l'honneur ?

— Non, je t'en prie.

Tandis qu'il relâchait le crabe dans les vagues, j'ai pensé à Daniel et ça m'a mise en colère de l'avoir laissé s'immiscer dans mon présent. Dans ce moment. Après notre rupture, Robin était si remonté contre lui qu'il semblait capable de sauter dans un avion pour aller lui casser la figure en Italie. Cela n'avait duré qu'un temps et ils s'étaient finalement réconciliés, contrairement à Daniel et moi. Nous n'avions plus eu aucun contact depuis le jour où j'avais rompu nos fiançailles. Mais j'avais eu de ses nouvelles, épisodiquement, par Robin ou Perri. Je savais que la mère de son enfant vivait quelque part en Floride. Je savais qu'il lui rendait régulièrement visite mais que – tout le monde s'accordait à le dire – il n'avait jamais été en couple avec elle. Je savais qu'il était devenu chef et officiait désormais dans un restaurant de Miami dont j'aurais préféré ne jamais connaître le nom. J'en savais trop. Avant mon départ pour Bimini, j'avais demandé à Robin et à Perri de me dispenser des mises à jour, à l'avenir. Lui interdire de s'inviter dans mes pensées, c'était une autre affaire.

Nicholas a scruté pendant quelques secondes l'endroit où son protégé avait disparu, avant de revenir vers moi et d'étudier mon visage tout aussi attentivement, sans dire un mot.

J'ai détourné le regard vers les amples traînées rose pêche qui étaient apparues dans le ciel.

— On a loupé le coucher du soleil.

— Viens, asseyons-nous, a proposé Nicholas, et nous nous sommes posés au bord de l'eau, les orteils au ras des festons d'écume que venaient broder les vagues. Tu te souviens de notre première rencontre ?

— Oui, c'était dans le couloir du dortoir, le jour de mon arrivée. Tu as dit, « C'est donc toi l'amie des requins », puis tu as reluqué ma cicatrice, comme si elle pouvait te servir d'échelle pour évaluer la puissance de la morsure.

— Exact. Et j'ai calculé que ton requin n'y avait pas été de main morte.

J'ai éclaté de rire.

— Ensuite, en regagnant ma chambre, je me suis dit : *Voilà une mordue des requins, au propre comme au figuré*. Ça faisait de toi la personne la plus fascinante que j'aie jamais rencontrée.

— Ou la plus folle.

— Sans compter que tu vis à l'hôtel. Ce n'est pas banal non plus.

— Tu n'avais jusque-là jamais rencontré de fille qui habite dans un hôtel avec une grand-mère obsédée par les livres et un bon à rien de frère jumeau ? J'ai du mal à te croire.

— Vous avez ce fameux lien télépathique, ton frère et toi ? Lui aussi est passionné par les requins ?

— Ah non, pas vraiment. Robin gère l'hôtel tout en travaillant depuis un petit moment sur un roman.

— Ah bon ? Ce n'est pas l'idée que je me fais d'un bon à rien.

— Disons que pendant des années, il a été infichu de garder un boulot. Il était abonné aux ennuis en tous genres, et j'ai pris l'habitude de voler à son secours. C'est peut-être là que se trouve le fameux lien télépathique.

Quand sa voiture partait à la fourrière, je réglais l'amende. Quand, à force de faire la fête, il risquait d'écoper de notes éliminatoires, j'écrivais ses dissertations. Chaque fois qu'il se réveillait avec la gueule de bois sur un canapé de fraternité, j'allais le chercher en voiture pour le ramener dans sa chambre et le mettre au lit.

— Disons que j'ai parfois plus d'atomes crochus avec les requins qu'avec mon jumeau, ai-je repris, et je m'en suis voulu – n'était-ce pas me montrer un peu trop dure ? J'ai pu donner l'impression que Robin est un mauvais garçon, mais rien n'est plus faux, ai-je tempéré. À l'hôtel, il fait du bon boulot. Il s'est vraiment rangé, ces dernières années. Il a renoncé au rôle de chauffeur d'ambiance de service mais, où qu'il aille, il continue à aimer tous les regards. Il peut être égocentrique, c'est vrai, mais c'est mon frère, et je l'aime de tout mon cœur.

J'ai regardé Nicholas, gênée par ce subit déballage de détails

familiaux.

— Alors, est-ce qu'après toutes ces révélations je reste la personne la plus fascinante que tu aies jamais rencontrée ?

— Non, je suis carrément en train de réviser cette déclaration, m'a-t-il taquinée.

— Le premier jour, je t'ai demandé quel était ton champ d'étude, tu te souviens ? Et tu m'as répondu que tu étais passionné par les raies. Mais tu ne m'as jamais expliqué pourquoi.

— La version courte, c'est que quand j'étais gamin – j'avais environ huit ans –, ma mère m'a emmené à l'aquarium, et il y avait un « bassin à caresses » rempli de pastenagues qui allaient et venaient, en décrivant des boucles. J'ai plongé la main dans l'eau, un peu nerveux, ne sachant pas trop à quoi m'attendre, et j'en ai effleuré une. Sa peau était douce comme du velours. Je suis tombé des nues.

Je prenais plaisir à l'écouter, et également à l'observer me raconter son histoire, le regard fixé droit sur l'océan, comme si celui-ci était partie prenante de notre conversation.

— Il y en avait une, en particulier, qui n'arrêtait pas de rompre les rangs pour venir flotter sous ma main, a-t-il poursuivi. On aurait dit un cocker anglais qui voulait se faire gratter le ventre. Elle n'effleurait pas ma main par hasard, mais délibérément. J'ai compris que ces animaux me réservaient bien d'autres surprises, et c'en était fait de moi : j'étais accro aux raies.

— À t'entendre, on croirait que tu as eu une révélation.

— Il y avait un peu de ça. Mon père était très pratiquant. Il nous emmenait à la messe, mon frère et moi – dans cette bonne vieille église anglicane. Je n'avais rien contre, ça me plaisait bien, même. Un dimanche, le prêtre a lu un passage des Écritures qui affirme que l'homme règne en maître sur tout ce qui vit dans les océans et sur terre, et ce jour-là je me suis dit, oh-oh, voilà pourquoi tout est parti en vrille. Non pas que je veuille intenter des procès d'intention à Dieu mais, au prétexte de cette domination, on se retrouve maintenant avec des océans remplis de détritiques, dévastés par la pêche au chalut et aux filets maillants, par les marées noires, et on assiste à la disparition d'espèces entières d'animaux marins, sans parler du saccage des récifs coralliens.

Le grondement des vagues gagnait en volume, s'atténuait, remontait. La voûte au-dessus de nous s'était obscurcie sans que j'y prenne garde et, en me retournant, j'ai distingué un croissant de lune fantomatique en train de se hisser dans le ciel. J'ai tendu la main vers le visage de Nicholas et effleuré, sous sa mâchoire, la traînée de boue séchée, puis j'ai fait glisser mon pouce le long de son cou.

Une ride en forme de S s'est creusée autour de son sourcil gauche.

— Sarasota n'est jamais qu'à deux heures de Palermo, a-t-il fait

remarquer.

— Est-ce une façon de me dire que je vais te manquer ?

C'est là qu'il m'a embrassée. Il sentait l'eau de mer et la crème solaire. Les poissons, la boue et les crabes cailloux.

— J'en avais envie depuis...

— ... Le premier jour ?

— Depuis le quinzième, pour sûr.

— Tu pourrais me rejoindre au Mozambique, ai-je lancé, et je me suis empressée d'ajouter, parce que j'ai senti combien ces mots à l'adresse d'un homme séparé mais pas encore divorcé étaient lourds d'implications : L'océan Indien est un vivier de premier choix pour les raies mantas. En tous les cas, tu devrais y réfléchir.

— C'est tout réfléchi.

Une bouffée d'air polaire m'a sauté au visage, chargée de tous les parfums familiers de l'hôtel – lys orientaux, grains de café, ananas, crème solaire à la noix de coco. L'enfilade de baies vitrées, à l'extrémité du hall, inondait la réception de lumière et dévoilait, au-delà du galbe avenant d'une piscine, une prairie de sable blanc et l'infinité verte du golfe.

Je me suis avancée jusqu'au milieu du hall en traînant ma valise et j'ai marqué un temps d'arrêt devant une sculpture en verre, d'un bon mètre de haut et toute en sinuosités, qui trônait sur un piédestal et reflétait les mosaïques bleu lapis du plafond. C'était une nouveauté que Perri avait introduite pendant mon séjour à Bimini. L'œuvre évoquait certaines pièces de Dale Chihuly – ou un bouquet d'algues radioactives.

Un sourire m'a échappé. Je ne pouvais décidément pas tourner le dos une minute sans qu'un nouveau spectacle s'invite à l'Hôtel des Muses. Deux ans plus tôt, au retour d'un trimestre de recherche en Australie, c'était le réaménagement du hall d'entrée baptisé Bibliothèque que j'avais découvert : ma grand-mère y avait introduit des petits canapés disposés autour d'ottomanes minuscules, et n'avait pas lésiné sur la quantité de coussins mandarine et bleu acier. Pour l'heure, ces canapés étaient inoccupés mais une poignée de clients parcouraient des yeux les rayonnages de livres. Et deux femmes en paréo s'étaient arrêtées pour lire la pancarte dressée sur un chevalet en laiton.

13 juin

Bon anniversaire, William Butler Yeats !

Rejoignez-nous dans la Bibliothèque à 19 heures

pour le fêter en sa compagnie.

Collation, boissons et poésie offertes

Ces soirées d'anniversaire données en l'honneur d'un écrivain avaient vu le jour quand j'étais encore petite. Une année, Perri avait eu la lubie de fêter Virginia Woolf pendant tout janvier, son mois de naissance. Détournant de son usage la vitrine à menu du Botticelli, le

restaurant de l'hôtel, elle avait mis à l'honneur *Mrs Dalloway*, *La Promenade au phare* et *Une chambre à soi*, et engagé une comédienne locale pour en faire des lectures dramatiques en costume d'époque. Une tradition était née et, au fil des années, quantité de clubs de lecture étaient venus à l'hôtel rendre hommage à leurs auteurs fétiches.

À défaut d'apercevoir Perri, j'ai avisé Robin au comptoir de la réception, occupé avec un client. Il n'a pris garde à ma présence que lorsque j'ai marché droit sur lui, et il s'est empressé de confier le client à un employé qui – autre nouveauté – arborait une chemise mandarine assortie aux coussins. Je n'avais pas revu Robin depuis Noël et, pendant mon séjour à Bimini, nous n'avions guère été assidus dans nos contacts. En voyant avec quelle hâte il contournait le comptoir, je m'en suis voulu de n'avoir pas été plus prodigue en e-mails.

— Tiens, tiens, ne serait-ce pas le docteur Donnelly qui a refait surface ?

Il m'a attirée dans ses bras, je l'ai serré fort contre moi avant de reculer pour le regarder. Ses cheveux avaient poussé ; ils bouclaient au creux de la nuque et étaient rabattus de côté sur le front, comme du temps où Robin était à la fac. Sa ressemblance avec notre père devenait de plus en plus flagrante – les pattes, le menton, les yeux marron clair. D'ici peu, mon frère et moi aurions vécu plus longtemps que notre père, qui avait trente-deux ans au moment de l'accident. Cette pensée s'est accompagnée d'une minuscule décharge de douleur, et j'ai étreint de nouveau Robin, un peu plus longtemps cette fois.

— Tu as rasé ta barbe.

— Si on pouvait appeler ça une barbe... (Il s'est frotté la joue du dos de la main.) En plus, ça me tenait chaud.

— J'aime bien pouvoir voir ton visage.

— Pour ça, il te suffit de te regarder dans le miroir, a-t-il répliqué.

À juste titre. Nous avions des traits presque identiques, à ce détail près, peut-être, que j'avais toujours eu le teint plus clair, pâle, comme notre mère. Je trouvais assez injuste que Robin, qui ne s'aventurait que rarement au soleil, bronze comme un dieu grec quand, moi qui passais ma vie au grand air, j'en étais réduite à rosir et à me couvrir de taches de rousseur.

— Ça te va bien, la trentaine.

— À toi aussi.

Nous nous sommes installés sur un des petits canapés et j'ai replié les pieds sous les fesses, démantelant au passage les tas de coussins.

— Alors comme ça, c'est l'anniversaire de Yeats...

— Oui. Et espérons que ce ne sera pas le même cirque qu'en avril. Les amateurs de Shakespeare ont le gosier sacrément en pente. (Son visage s'est éclairé de ce fameux sourire auquel personne ne pouvait

résister.) J'espère que tu ne rapportes aucune nouvelle cicatrice de Bimini.

— Je suis intacte, ai-je certifié en lui présentant mes bras à titre de preuve. Où est Perri ?

— Tu ne l'as pas encore vue ?

— J'arrive à l'instant.

— Elle ne parlait que de ton retour.

— Tu as fait quoi, pour notre anniversaire ?

— J'ai picolé. Trop. Et toi ?

— Rien de spécial. J'ai nagé avec les requins, et fait mes valises. D'où ça sort, ce truc ? ai-je demandé en désignant la sculpture – je préférerais passer sous silence ma soirée avec Nicholas.

— C'est affreux, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas... Ça ne me déplaît pas.

Robin a fixé la sculpture pendant un petit moment, et son visage est peu à peu devenu grave. Il s'est trémoussé et perché sur le bord du canapé.

— Il faut que je te dise quelque chose.

Prise d'une soudaine inquiétude, j'ai scruté son expression pendant qu'il calait les coudes sur ses genoux et joignait les mains.

— Que se passe-t-il ? Ça ne va pas ?

— Si, si. Pardon. C'est sûr que présenté comme ça, je laisse entendre le pire. Alors qu'en réalité il s'agit d'une bonne nouvelle. Un éditeur a accepté mon livre.

— Robin ! me suis-je exclamée, mains sur la tête. C'est fantastique ! Quand l'as-tu appris ?

— Cette semaine.

Je lui ai secoué le genou, sincèrement stupéfaite, même si je n'avais jamais douté que Robin eût hérité des gènes créatifs et du talent d'écriture de notre père. Au lycée, il avait décroché une bourse offerte par le quotidien de Naples, quand celui-ci l'avait sacré lauréat de son concours annuel de nouvelles. À la fac, il s'était inscrit en licence d'anglais, en annonçant son ambition de devenir romancier – parce qu'il se disait, sans doute, qu'il pourrait se comporter en écrivain libre d'esprit et boire jusqu'à plus soif. Et quand *The Lyceum*, le journal littéraire de la fac, avait refusé l'une après l'autre toutes les nouvelles qu'il leur avait soumises, il était tombé des nues.

Ces refus l'ont aigri, sans pour autant entamer son assurance. Il s'est rapidement attelé à l'écriture de son Grand Roman américain, et même si sa principale motivation semblait être de prouver au *Lyceum* son manque de flair, il s'est jeté à corps perdu dans ce projet, quitte à sécher des cours, louper des examens et passer ses étés à travailler. Écrire est devenu une obsession – qui a accouché d'un livre dont le héros perdait ses parents dans un accident d'avion.

Peu avant l'obtention de son diplôme, Robin l'a fait lire à son professeur de littérature anglaise. Il s'attendait, je pense, à ce que ce dernier le couvre d'éloges. Au lieu de quoi le prof lui a dressé une longue liste de défauts et a décrété que le roman n'était pas prêt pour publication, tout en enjoignant cependant son élève à persévérer dans son travail. Robin, anéanti, a récupéré rageusement le manuscrit sur le bureau et passé la porte sans prendre congé. Il a obtenu son diplôme, de justesse, et il est revenu vivre à l'hôtel, où je l'ai vu devenir le Ernest Hemingway de Palermo – non pas en termes de productivité mais en matière de dissipations et fraternisations : les parties de pêche, les bringues, les paris aux courses de lévriers. D'un bout à l'autre de l'île, rien ni personne ne résistait à son charme. Robin était devenu une denrée rare et déconcertante : un écrivain qui n'écrit rien. Ses aspirations, cependant, demeuraient intactes. Adresser son roman à un éditeur, et essuyer un refus en retour, a pris un air de douloureux rituel. Après la seizième tentative, j'ai arrêté de tenir le compte.

C'est pendant cette période qu'il a commencé à collectionner les petits boulots. Employé dans une boutique de plongée, guide touristique sur l'île, gestionnaire de propriété, chauffeur de VTC... Son problème n'était pas tant de trouver du travail que de le conserver. Après une vague de renvois et de démissions, j'ai réussi à le faire embaucher au Labo, uniquement pour le voir jeter l'éponge un mois plus tard. Le poste – rédiger du contenu marketing pour les brochures – était selon lui ingrat, et ennuyeux.

À la suite de ça, Perri a pris la relève. Elle l'a formé dans la perspective de lui confier un jour la direction de l'hôtel. Peu après, Robin a recommencé à écrire. Cela faisait maintenant trois ans qu'il travaillait sur son roman, et il montrait de la détermination. Il écrivait le soir ; souvent, il embarquait son ordinateur au Spoonbills Bar, faisant grimper au passage le montant de son ardoise. À un moment donné, il a déclaré forfait, pour finalement s'y remettre un mois plus tard, incapable d'abandonner cette chose qui semblait le ronger mais dont il ne parlait jamais. Avait-il repris ce vieux manuscrit du temps de la fac pour finalement le réécrire ? Chaque fois que je l'interrogeais à ce sujet, il se montrait vague : c'était toujours trop tôt pour en parler, ou trop difficile ; il avait besoin de laisser l'idée faire son chemin en silence ; il ne voulait pas en disperser l'énergie. Le seul détail qu'il avait accepté de me révéler, c'est que le roman avait pour cadre un hôtel qui ressemblait à s'y méprendre à l'Hôtel des Muses.

— C'est donc autobiographique ? avais-je demandé.

— Un peu, avait-il concédé, et je m'étais alors demandé si le roman parlait de la – modérément – célèbre Rachel Gregory.

Trois étés plus tôt, alors à l'apogée du succès après la publication de son second roman, Rachel avait inauguré le programme de résidence

d'auteur que Perri venait de créer : un écrivain reconnu séjournait à l'Hôtel des Muses tous frais payés pour se consacrer à l'écriture sans être distrait, et se prêtait, en échange, à des lectures et à des séances de dédicaces. Robin, depuis peu employé à l'hôtel, s'était amouraché d'elle dès l'instant où il avait été la chercher à l'aéroport.

Le soupçon qu'il se tramait quelque chose entre eux m'est venu pour la première fois le jour où, en entrant dans l'ascenseur, j'ai noté qu'ils se tenaient très près l'un de l'autre, si près que leurs bras se touchaient presque, et que l'ambiance était lourde d'embarras.

Deux soirs plus tard, je bouquinais au lit quand j'ai entendu, provenant de la chambre de Robin, un son reconnaissable entre tous – un rire féminin. Et quand je suis allée jeter un coup d'œil dans le salon, j'ai remarqué la présence du cabas en cuir rouge dont Rachel ne se séparait jamais.

J'étais curieuse d'en savoir un peu plus sur elle. Quand elle a donné une nouvelle lecture, j'ai pris place au dernier rang. Toutes les chaises étaient occupées, par les clients de l'hôtel mais aussi par des îliens. À en croire la quatrième de couverture, le roman disséquait la résilience d'une famille plongée dans la tourmente. Il était également indiqué que l'auteur vivait dans le Vermont, avec son mari et un saint-bernard.

Robin qualifierait plus tard leur rencontre de sismique. Effectivement, on aurait dit que le monde s'ouvrait enfin à lui et, pour la première fois, il est tombé amoureux. J'avais peur que ses sentiments ne soient pas partagés et qu'il n'en sorte pas indemne. Que la romancière de trente-huit ans ait un mari ne semblait cependant pas le perturber, et ils sont devenus inséparables. Ils se montraient néanmoins discrets et s'installaient dans l'appartement que Robin et moi partagions au premier étage pour se lire pendant des heures leurs travaux respectifs. Il leur arrivait aussi de disparaître toute une journée ; une fois, ils sont revenus d'une visite au musée Salvador Dalí en arborant de fausses moustaches achetées à la boutique du musée, hilares. Robin croyait dur comme fer qu'elle allait quitter son mari, mais, à la fin de l'été, Rachel est rentrée chez elle.

— Waouh ! Mon frère l'écrivain ! Perri doit être aux anges.

Tout en me remémorant les dégâts que cette femme avait causés dans sa vie, je contemplais Robin, assis à côté de moi sur le canapé. Pourquoi avait-il la mine de celui qui vient d'écrire son propre éloge funèbre ?

— Mais toi, tu n'as pas l'air heureux...

— Si, si, je le suis.

Il m'a souri, mais c'était cette fois un sourire éteint.

— Il faut que tu me le laisses lire, ai-je repris.

— C'est bien mon intention, et je ne veux pas t'en parler avant que tu l'aies fait.

— Je n'en reviens pas que tu fasses encore tant de mystères ! Tu es bien conscient que ce livre sera en vente dans les librairies, n'est-ce pas ?

Il a éclaté de rire.

— Je sais. C'est juste que ton avis m'importe plus que celui de n'importe qui d'autre.

— Je parie que Perri est déjà en train de concocter une fête. Une soirée en compagnie de Robin Donnelly.

— Je lui ai demandé de ne rien organiser avant qu'on ait parlé, toi et moi.

Cette réponse aurait dû me mettre la puce à l'oreille mais, sur le moment, je n'y ai pas prêté attention.

— Elle a lu le manuscrit ?

— Oui. Et Daniel aussi.

Entendre son nom m'a prise au dépourvu et j'ai cillé imperceptiblement quand une bouffée de nostalgie douloureuse et familière m'a traversée.

Ma réaction n'avait pas échappé à Robin.

— Maeve, Daniel est mon ami.

— Je sais.

— Je te passerai une copie du manuscrit ce soir.

— Je suis impatiente de le lire, l'ai-je assuré, au prix d'un gros effort pour rayonner de joie et de fierté.

Quelque chose clochait, dans l'attitude de Robin. Et tout en traînant ma valise jusqu'à l'ascenseur, je sentais une appréhension battre sourdement dans ma poitrine.

En entrant dans notre appartement, j'ai pris le temps d'embrasser la pièce du regard. Au moment où nous terminions nos études au lycée, Perri, par souci d'intimité, avait emménagé dans ses propres quartiers et laissé tout l'appartement à notre disposition. Nous avions conclu un arrangement : Robin investissait la vaste chambre de notre grand-mère, attenante au salon ; je conservais la mienne, avec son entrée séparée, et héritais en sus de son ancienne chambre – que j'avais transformée en espace de travail et que Robin avait rebaptisée la Chambre 20 000 lieues sous les mers, à cause des murs recouverts de paysages sous-marins et de photos des requins que j'avais marqués et suivis.

Le salon était plus en ordre que je ne m'y attendais. Robin avait ramassé tout ce qui pouvait traîner. Pas l'ombre d'une assiette sale abandonnée, aucun tas de courrier, papiers ou vêtements en vrac. La

pile de magazines sur la table basse était rangée au cordeau. Dans la kitchenette, la vaisselle séchait sur l'égouttoir. J'ai ouvert le réfrigérateur : moutarde extraforte, sauce de soja, fromage à tartiner, assortiment de bières d'une micro-brasserie d'Ybor City, le quartier branché de Tampa, et pas grand-chose d'autre. J'ai passé la tête dans la chambre de mon frère ; un jeu de serviettes de toilette propres et pliées était posé sur le bord du lit. Je commençais à me dire que Robin avait mis les petits plats dans les grands en mon honneur quand j'ai aperçu une paire de ballerines turquoise à côté de la porte-fenêtre. *Hm hm*, à qui pouvait-elle bien être ?

Dans ma chambre, j'ai été accueillie par la photo XXL du requin bleu accrochée au-dessus de la tête de lit en rotin. J'avais croisé cette reine migratrice dans les eaux profondes des Caraïbes au tout début de son périple qui devait la conduire ni plus ni moins jusqu'aux côtes du continent européen. Elle restait à ce jour le requin le plus rare, et probablement le plus dangereux, qu'il m'avait été donné d'observer. Pour un cliché pris à la volée, j'avais réussi mon coup et capturé sa large pupille noire en même temps que sa formidable gueule comme fendue d'une ébauche de sourire. Je l'avais baptisée Mona Lisa.

Ma chambre était dans l'état dans lequel je l'avais laissée. Le peignoir en éponge en travers du lit. Par terre, les photos de Noël que j'avais oublié de glisser dans ma valise. Dans la coupe sur la table de chevet, des coquillages – des *busycon perversum*, des *cinctura lilium*, des *terebridae*, des *anomia simplex* iridescentes – recouverts d'un voile de poussière. La plume de balbuzard qui m'avait attirée dans l'eau, le jour où le requin m'avait mordue, était toujours plantée dans un soliflore sur la commode, l'air pitoyable, esseulé. J'aurais dû la jeter depuis longtemps mais je n'avais jamais pu m'y résoudre. Autrefois, je projetais de la piquer dans mon bouquet de mariée.

J'ai ouvert la valise sur le lit et j'avais commencé à la vider quand on a frappé à ma porte. J'ai enjambé d'un bond les vêtements à laver entassés par terre, m'attendant à voir Perri. À sa place, j'ai trouvé Marco, avec sa courte barbe grise et son habituel uniforme de guide de pêche. Marco aimait bien plaisanter sur le fait que nous avions des garde-robes interchangeables : les pantalons transformables en shorty d'un coup de fermeture Éclair, les tee-shirts anti-UV et les lunettes Costa Del Mars avec verres polarisés.

Il m'a enveloppée dans une étreinte et j'ai senti mes pieds quitter le sol. Son cou était poisseux à cause de la crème solaire et sa chemise humide de transpiration.

— Ça met du baume au cœur, de te voir.

— À ce point ? Les poissons ne mordent pas ?

— J'étais coincé depuis l'aube sur mon bateau, avec un de ces nantis de Nouvelle-Angleterre qui se prend pour le centre du monde et

sa progéniture.

— Voilà pourquoi je travaille avec les requins. Ils sont plus sympas.

Je suis allée lui servir un verre d'eau dans la cuisine et, pendant qu'il buvait, j'ai observé sa pomme d'Adam monter et descendre.

— Sauf erreur de ma part, tu étais toi-même autrefois un de ces nantis de Nouvelle-Angleterre sortis de la cuisse de Jupiter.

— C'est vrai, a-t-il convenu. C'est aussi pour ça que je suis expert dans l'art de les repérer.

À cinquante-huit ans, divorcé et malheureux, Marco avait plaqué sa carrière de banquier d'affaires à Boston et s'était reconverti en guide de pêche à Palermo.

Nous n'avions jamais abordé ouvertement la nature de notre relation mais, à mes yeux comme à ceux de Robin, je crois que Marco était un substitut du père ou du grand-père que nous n'avions plus, du moins en partie. C'est lui qui nous avait appris à faire des doubles nœuds, à pêcher à la ligne ou encore à piloter un bateau, et il avait fait de nous des supporters des Red Sox.

Perché sur un des tabourets de bar, Marco occupait tout l'espace de la kitchenette.

— Perri a réussi à me coller une troisième croisière au coucher du soleil, a-t-il annoncé.

Aussi loin que remontaient mes souvenirs, deux soirs par semaine, Marco emmenait les clients en balade sur le bateau ponton de l'hôtel. Les départs se faisaient depuis le débarcadère de l'hôtel et les horaires de ces croisières étaient réglés à la minute près pour se trouver au large quand le ciel s'embraserait de couleurs psychédéliques.

— Tu as donc fini par céder.

— Ouais, et qu'importe que j'aie ma propre affaire à faire tourner – je ne peux rien refuser à Perri.

Ma grand-mère et lui s'étaient rencontrés l'été où le requin m'avait mordue. Ils étaient devenus amis, et même plus, et un an plus tard, le jour des soixante ans de Perri, Marco lui avait demandé sa main. À l'étonnement général, puisque tout le monde pouvait voir qu'elle aimait cet homme, elle la lui avait refusée : elle ne voulait pas, avait-elle insisté, redevenir une épouse. Mon grand-père était mort avant notre naissance et Perri avait fini par filer le parfait amour avec sa vie de célibataire. Elle avait acheté l'hôtel. Elle s'était mise à la peinture. Elle s'était lancée dans l'organisation de grands raouts pour fêter l'anniversaire d'écrivains morts et enterrés. Au début, Marco avait été meurtri par cette décision, puis il l'avait acceptée remarquablement bien, et il ne lui avait jamais mis la moindre pression. Ainsi qu'il me l'avait confié une fois, ce qu'il voulait avant tout ce n'était pas tant une épouse que Perri. Qui, à maintenant soixante-dix-huit ans, allait fêter dix-huit années de compagnonnage avec Marco.

Celui-ci, soudain silencieux, s'est mis à jouer avec son verre vide.

— Je... Écoute, il faut que je te parle de quelque chose. Je m'en veux de t'accueillir avec ça, mais j'estime que tu dois savoir. Si ce n'est pas déjà le cas...

Pour la deuxième fois en une demi-heure on me faisait le coup de la nouvelle qui ne peut pas attendre, et voilà que Marco tergiversait, reposait son verre, s'éclaircissait la voix, contemplait le balcon derrière la porte-fenêtre coulissante... Je commençais à trépigner d'impatience. Qu'on en finisse ! Les retours au bercail ne se passent jamais comme on l'imagine. J'ai pensé à Robin, qui avait laissé Daniel lire son mystérieux manuscrit. Et Perri ? Où diable était-elle passée ?

— Ils ont chopé un gars, à Bonnethead Key, qui avait près d'une centaine d'ailerons de requin en train de sécher dans son jardin. D'après les gens du *Fish & Wildlife*, il se pourrait qu'un trafic d'ailerons se soit localisé dans le coin.

Je me suis laissée tomber sur le tabouret à côté du sien, saisie par une vive nausée. J'ai fermé les yeux et j'ai imaginé le cimetière d'ailerons...

— *Une centaine ? D'un coup ? Mon Dieu.*

Un jour, à une conférence, j'avais vu une vidéo sur l'aileronnage : la découpe des ailerons avait été filmée en caméra cachée depuis un bateau, au large des côtes du Costa Rica. On voyait ces « pêcheurs » capturer un requin-marteau après l'autre, trancher leur aileron puis rejeter à la mer l'animal qui coulait en se vidant de son sang, promis à la torture d'une mort lente. Ces amputations sauvages étaient encore plus effroyables que tout ce à quoi je m'étais préparée. Épouvantée, j'avais écrasé la main sur ma bouche tandis qu'un chœur de hoquets et de gémissements envahissait l'auditorium plongé dans le noir. La nausée qui était montée en moi comme une lame de fond était la même que celle qui m'assaillait maintenant. J'ai croisé et écrasé les bras sur mon ventre.

— Il y a donc une centaine de requins morts au fond du golfe, et qui sait combien d'autres encore, ai-je dit, plus pour moi-même que pour Marco, comme si j'avais besoin de le répéter à voix haute pour pouvoir y croire. Et dans le lot, il y en a forcément qui faisaient partie de mon panel de recherche au Labo.

Mes yeux se sont mis à brûler, puis des larmes sont apparues. Marco m'a serré affectueusement l'épaule.

— Foutus trafiquants..., a-t-il sifflé entre ses dents.

Cette colère sourde a tari net mes larmes et embrasé ma rage.

— Ils sont en train d'exterminer l'espèce ! D'après certaines estimations, ils en ont massacré quatre-vingts millions l'an dernier. Quatre-vingts millions, Marco, et pourquoi ? Pour faire de la soupe aux ailerons de requin, ce machin visqueux et gélatineux qui se

prétend un mets gastronomique ! Pitié !

J'étais maintenant en train d'arpenter le salon, trop énervée pour tenir en place.

— Et le pire, tu sais ce que c'est ? Tout le monde s'en contrefiche !

— Je sais, a dit Marco en me rejoignant. Je sais, les gens voient les requins comme des monstres.

— Ça me rend folle ! Je surveille l'évolution du registre des attaques de requin comme le lait sur le feu. Sais-tu combien de baigneurs ont été mordus par un requin, l'année dernière ?

— Deux cents ? a hasardé Marco.

— Cinquante-huit, et seulement quatre en sont morts. Et sans doute s'agissait-il à chaque fois d'une méprise.

Marco a attendu que je me calme en hochant la tête. Ce n'était pas la première fois qu'il essayait mes diatribes sur la menace d'extinction qui pesait sur les requins.

J'ai pris une vive inspiration.

— Excuse-moi. Quand cela s'est-il passé ?

— Ça remonte à quinze jours. Ils en ont parlé à la télé, juste aux infos locales, et, à ma connaissance, nulle part ailleurs.

Je m'étonnais que Russell, mon patron au Labo, ne m'ait pas envoyé un e-mail à ce sujet.

— Tu te souviens de Troy Fuller ? a repris Marco.

Évidemment que je me souvenais de lui. Comme Marco, il était guide de pêche dans les Dix Mille Îles. Quand il m'arrivait de le croiser au Spoonbills, on se saluait.

— Troy passe pas mal de temps à Bonnethead Key, et il connaissait le type qui s'est fait prendre avec les ailerons. D'après lui, il n'est qu'un rouage du trafic, un intermédiaire. Il n'a pas livré les chefs de bande.

La porte-fenêtre était ouverte et j'entendais au loin la musique cadencée des vagues. Je mourais d'envie d'aller m'engloutir dans l'océan.

— Cet homme a bien été arrêté, n'est-ce pas ? Il a violé les lois de conservation de la faune marine, à tout le moins...

— Oui, il a été arrêté. Et libéré sous caution, a dit Marco en se levant. Bon, malheureusement, je dois filer, j'ai un client et la marée n'attend pas. Si jamais Troy m'en apprend plus sur ce trafic d'ailerons, je te tiens au courant.

Il a déposé un baiser sur ma joue.

— On se revoit très vite ?

— Oui, promis.

J'ai refermé la porte derrière lui et le silence qui a envahi l'appartement est devenu presque douloureux. J'ai regagné ma chambre. Machinalement, j'ai ramassé le linge sale par terre, avant de

le relâcher. À quoi servait mon travail ? Quelle différence faisait-il ? *Quatre-vingts millions de requins massacrés*. Jamais il ne serait en mon pouvoir de les sauver. Mon action n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan.

Je me suis assise sur le lit, accablée de tristesse, incapable de regarder la photo du requin bleu et de croiser cet œil noir qui avait contemplé plus de grands fonds que je pouvais espérer en voir dans ma vie. Incapable de croiser le sourire de Mona Lisa.

J'ai contourné la piscine et slalomé entre les parasols corail de la terrasse du *Courtyard Café* pour gagner les marches qui menaient à la plage. J'espérais pouvoir nager un peu avant que Perri daigne se montrer. Le vent balayait l'île et ébouriffait mes cheveux en une chevelure à la méduse. Il hérissait même les plumes des mouettes qui se reposaient près du rivage et les affublait de crêtes d'Iroquois. Exception faite de quelques touristes qui ramassaient des coquillages ou taquinaient les poissons depuis la digue de rochers, la majorité des amateurs de plage était en train de bouquiner sous les parasols en palmes de l'hôtel, à l'abri du soleil féroce de l'après-midi. Le bateau ponton, vide, brinquebalait sur l'eau.

J'avais sorti de mon sac le tuba et le masque et j'enfilais ce dernier quand une fillette de cinq ou six ans, en robe dos-nu jaune, s'est élancée à toute vapeur vers le groupe de mouettes. La volée s'est soulevée et enfuie à tire d'aile telle une débandade de fantômes menacés d'exorcisme, et leurs cris, portés par le vent, ont résonné dans le ciel jusqu'à ce qu'elles reviennent décrire des cercles au-dessus de la plage et retrouvent leur position de départ.

Je me suis retournée vers la fillette à l'origine de ce maelström. Elle fixait le large, mains sur les hanches et épaules rejetées en arrière. On aurait dit un conquistador d'un mètre vingt.

Combien de fois avais-je dit à Perri de placer une pancarte demandant aux gens de ne pas pourchasser les mouettes ?

— Les oiseaux se fatiguent. Ils parcourent de longues distances, ils ont besoin de récupérer, lui serinais-je.

Et une fois où elle me rappelait que, petite, je ne me privais pas de leur faire peur, je lui avais répondu :

— Oui, mais à l'époque je ne savais pas tout ça.

Elle m'avait traitée de rabat-joie.

Sachant combien je prenais au sérieux la sauvegarde et le salut de la planète, au point d'en perdre parfois ma légèreté, ma grand-mère grossissait le trait pour veiller tant bien que mal à ce que je fasse la part des choses. Elle seule pouvait se permettre de me taquiner de la

sorte.

Je me suis avancée dans l'eau en traînant des pieds pour déloger les pastenagues qui auraient pu être enfouies dans le sable, et j'ai pensé à Nicholas qui avait retrouvé une maison sans âme et qui, sitôt déballé ses bermudas et ses tee-shirts, avait filé à l'aquarium voir comment se portaient ses raies.

— On devrait passer un peu de temps ensemble sur la terre ferme, avait-il suggéré lorsqu'on s'était séparés à l'aéroport.

— Tu veux dire par là que tu as envie de discuter avec moi, plutôt que simplement communiquer par gestes sous l'eau ?

J'aurais aimé pouvoir lui parler de la nouvelle calamiteuse que j'avais apprise à peine rentrée chez moi. Il aurait compris mieux que la plupart des gens combien ces requins massacrés étaient un gâchis et un désastre. Mes collègues étaient des passionnés entièrement dévoués à leur travail, mais pour Nicholas, comme pour moi, la mer était une religion. Tout comme il avait secouru le crabe prisonnier du filet, il serait toujours prêt à se battre pour les raies. Je me suis dit que j'allais l'appeler. Tout ce que je voulais en cet instant, c'était entendre sa voix.

J'ai glissé l'embout du tuba dans ma bouche et je me suis laissée flotter à plat ventre. L'eau qui s'était engouffrée dans mes oreilles étouffait le bruit du vent, les cris des mouettes, le vrombissement des moteurs de bateaux. J'écoutais le chuintement de ma respiration dans le tuba, attentive à tout et rien à la fois, hantée par l'idée que de nombreux requins que j'avais marqués et photographiés dans ces eaux puissent avoir été massacrés.

Le nœud dans mon estomac s'était presque défait. J'ai roulé sur le dos, face au soleil, et fermé les yeux ; des taches phosphorescentes se sont mises à danser sous mes paupières. Pour me forcer à penser à autre chose qu'à des *requins noyés* – deux mots qui n'avaient rien à faire ensemble –, j'ai essayé de me représenter le Mozambique, que je n'avais vu qu'en photo. Dans mon diaporama mental défilaient des requins-baleines, *Rhincodon typus*, et Nicholas, pieds nus – le premier homme depuis Daniel pour qui j'éprouvais quelque chose.

J'ai fait la planche un moment, sans jamais perdre trop longtemps de vue les tuiles ocre rouge de l'hôtel pour m'assurer que je ne dérivais pas vers Cuba. Parvenue à une trentaine de mètres du rivage, à mi-chemin entre la bouée et le chenal, j'ai regagné la plage à la nage puis j'ai appelé Perri. Après quelques sonneries, l'appel a basculé sur la messagerie.

— Coucou ! Je suis arrivée ! Je viens de me baigner et je vais maintenant me lancer à tes troussees. Gare à toi ! ai-je annoncé, avec un enjouement que j'étais loin d'éprouver.

Une escouade de Jet-Ski est passée à vive allure en rabattant des

traits d'écume entre les rochers de la digue. J'ai observé un instant les pélicans osciller sur l'eau tels des canards en caoutchouc, en songeant qu'ils étaient l'image même de la mélancolie et, subitement, elle était de nouveau là, la fillette qui avait importuné les mouettes. Elle se tenait au ras de l'eau, une bouteille en verre à la main ; j'ai attendu de voir quels dégâts allait occasionner cette fois cette aventurière poids plume.

Elle a lancé la bouteille dans les vagues, une fois, deux fois : le courant la rapportait obstinément à ses pieds. À la troisième tentative, un lancer à la cuillère l'a catapultée haut dans les airs, en lui faisant décrire un arc inutile. La bouteille lui est revenue une fois de plus. Le manège se poursuivant, j'ai fini par prendre cette gamine en pitié. Pourquoi sa mère ne venait-elle pas l'aider ? Ou, mieux encore, ne lui interdisait-elle pas de jeter des ordures dans l'océan ?

J'étais en train d'enfiler ma tunique et de l'ajuster sur les hanches quand la fillette a couru vers moi, s'immobilisant à quelques centimètres de mes orteils.

— Tu pourrais la lancer pour moi ?

Elle m'a tendu la bouteille et c'est là que j'ai remarqué le bout de papier enroulé à l'intérieur.

Avant que j'aie pu répondre, elle a désigné la cicatrice en dents de scie sur mon mollet.

— Comment tu t'es fait ça ?

— J'ai été mordue par un requin.

Peut-être aurais-je dû mentir et, pour éviter de déclencher chez elle une peur de l'océan, lui dire que j'avais eu un accident de bicyclette ?

— Il était gros ?

— Non, pas vraiment. Et c'est rare de se faire mordre par un requin.

— Un mégalodon, lui, il t'aurait arraché toute la jambe. Ou t'aurait *déchiqueté tout le corps*.

J'ai remisé mes scrupules.

— Contre un mégalodon, je n'aurais pas donné cher de ma peau, ai-je convenu.

— Ou un plésiosaure. Ils avaient, genre, quatre cents dents. Je les ai vues au musée.

— Tu as de la chance. Et tu es drôlement calée sur les animaux préhistoriques.

— Oui, enfin, surtout sur les animaux marins, a-t-elle nuancé en lissant quelques courtes mèches de cheveux blond platine blanc derrière les oreilles.

Elle me rappelait quelqu'un. Je me suis demandé si c'était moi, enfant.

— Les plésiosaures sont tes animaux préhistoriques préférés ?

— Ouais. Avec les liopleurodonts. Tu as vu *Les monstres du fond des*

mers ?

La question m'a plu :

— Ah non, celui-là, je ne l'ai pas vu. Moi, ma passion, c'est les requins.

Elle est restée bouche bée.

— Mais il y en a un qui t'a mordu.

— Oui, mais juste parce qu'il voulait savoir si j'étais bonne à manger ou pas.

Elle a éclaté de rire.

— Tu n'es pas de la nourriture !

— Et j'ai conservé une de ses dents. Le docteur l'a retrouvée enfoncée dans ma jambe, lui ai-je expliqué en la voyant écarquiller les yeux de surprise. Elle est rangée dans ma boîte à bijoux. Je trouve très souvent des dents de requins, dans le coin.

— Tu peux m'aider à en trouver une ?

— Je pense qu'on pourra faire ça un jour, ai-je répondu, brusquement inquiète – dans quoi m'embarquais-je ?

— Promis ?

— D'accord, promis.

Il y avait de bonnes chances que je ne la revoie jamais.

— D'où viens-tu ?

— Avant, j'habitais à St. Petersburg. Et j'ai joué dans *La Belle et la Bête*.

— Tu étais la Belle ?

— Non, une cuillère. Tous les petits devaient faire les fourchettes et les cuillères.

— Je parie que tu t'en es bien sortie.

— Ouais. Alors, tu veux bien jeter ma bouteille ?

En toute objectivité, c'était une mauvaise idée. L'océan n'avait pas besoin d'un déchet supplémentaire. Mais il y avait un message, dans cette bouteille, et ce n'était qu'une même. Je ne voulais pas faire ma rabat-joie.

— D'accord, ai-je dit en songeant à Perri – elle serait fière de moi.

On s'est avancées de quelques pas dans l'eau. J'ai fait tourner la bouteille dans ma main. L'étiquette, *Giacomo's olive oil, Extra Virgin*, était craquelée et détrempée, et je l'ai sentie pelucher sous mes doigts. Un reste d'huile couleur ambre s'était coagulé et collé au papier glissé à l'intérieur. J'ai armé mon bras et j'ai lancé la bouteille aussi loin que je le pouvais.

Lorsque je me suis retournée, la fillette contemplait les rides à la surface de l'eau, là où la bouteille avait disparu.

— Regarde ! Elle revient pas ! a-t-elle piaillé, et elle a poussé un cri suraigu, un cri de guerre, exubérant et victorieux.

J'avais beau ne rien connaître aux enfants, il m'a semblé que cette

petite fille sortait du lot. Nous sommes restées un moment à observer la bouteille qui, miraculeusement, à la faveur des courants sous-marins, entamait sa dérive vers le sud.

— C'est mon papa qui m'a donné l'idée de la jeter, a repris la gamine. Il y a un message dedans. Papa m'a dit que ça m'aiderait.

Elle m'a regardée à la dérobée. Elle attendait que je lui demande en quoi ce geste était censé l'aider. Il y avait dans ses yeux noisette des pixels dorés qui me faisaient penser aux perles d'huile emprisonnées dans la bouteille. J'ai mordu à l'hameçon.

— Que ça t'aiderait à quoi ?

— Ma maman est morte.

— Oh. Je suis vraiment désolée.

J'ai instantanément perdu pied. J'ai scruté la plage, en quête de ce père si inventif qu'elle venait de mentionner. Les collectionneurs de coquillages s'en étaient allés, et il y avait bien ces deux hommes en train de pêcher, mais personne alentour ne semblait se soucier d'une petite fille partie en vadrouille. Car elle était petite, et peu méfiante. Je m'inquiétais de la voir seule sur la plage, livrée à elle-même.

— Tu crois qu'elle ira jusqu'où, la bouteille ?

Selon moi, et selon toute probabilité, elle irait s'échouer sur Shell Point Key, la première des îles-barrières au large de Palermo. Shell Point était connue pour l'abondante variété de coquillages, mais aussi de déchets, que l'océan rejetait sur ses plages. Au lycée, dans le cadre d'un atelier de citoyenneté, nous avions choisi de nettoyer Shell Point.

— À mon avis, elle va voguer jusqu'au Mozambique.

Le nom peu familier lui a arraché un sourire pensif, mais elle paraissait satisfaite de ma réponse exotique. À moins que ce n'ait été qu'un sourire de politesse ?

— Tu te sens mieux ? ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules.

— Et toi, ta maman, elle est où ?

J'ai marqué une hésitation.

— Elle est morte, elle aussi. Il y a longtemps, quand j'étais petite, comme toi.

— Ah..., a-t-elle fait, avant d'esquisser une moue qui semblait suggérer que nous étions toutes les deux taillées dans une même étoffe.

— Y a-t-il un adulte avec toi ?

— Mon papa m'attend à l'hôtel. Il a dit que je pouvais aller jeter la bouteille mais que je devais revenir tout de suite.

— Ce que tu devrais probablement faire. C'était un plaisir de faire ta connaissance. Je m'appelle Maeve. Et toi ?

— Hazel.

— Tu es la première Hazel que je rencontre, ai-je répondu, avant

que ma respiration ne se bloque dans ma gorge.

Une seule seconde m'a suffi pour comprendre que je connaissais déjà cette fillette. Je me l'étais imaginée bien des fois.

— Hazel ! a trompété une voix en haut de la plage. Hazel !

Nous avons tourné la tête en même temps vers celui qui appelait, depuis l'orée de l'allée menant à l'hôtel.

Daniel.

— Tu dois m'aider à trouver des dents de requin, tu te souviens ? Tu as promis.

J'ai ébauché un hochement de tête et je l'ai regardée décamper. Les bretelles de son maillot de bain avaient imprimé une croix blanche entre ses omoplates. Daniel l'a soulevée dans ses bras et ils ont échangé quelques mots, nez contre nez. Lorsque Hazel a tendu le doigt dans ma direction, j'étais déjà en train de disparaître sous l'eau.

Je venais de laisser une traînée d'empreintes sableuses qui s'interrompait devant la porte de Perri. J'ai frappé, fort, et en attendant que ma grand-mère réponde, j'ai jeté un coup d'œil à mon reflet dans le miroir au fond du couloir : dégoulinante, la bouche entrouverte et l'air un peu sonné, je ressemblais à un gobie aux yeux exorbités.

Perri a ouvert la porte à la volée. Ses cheveux étaient plus courts que dans mon souvenir et coupés en un carré bien droit au ras du menton.

— Ah, te voilà ! a-t-elle dit. Et tu ruisselles.

Dès que Daniel et Hazel avaient quitté la plage, j'étais sortie de l'eau pour foncer à l'hôtel sans vraiment prendre le temps de me sécher. Ce qui n'a pas empêché Perri de me serrer contre elle en faisant tintinnabuler ses bracelets en argent et de me faire entrer dans son appartement. Pendant qu'elle allait chercher des serviettes dans la salle de bains, je suis restée à frissonner, pieds nus sur son tapis persan rouge cerise. Tout en me frictionnant les bras, j'ai balayé des yeux cette pièce qui avait toujours été ma préférée : avec ses murs tapissés de bibliothèques du sol au plafond, le salon de Perri était un sanctuaire dédié aux livres. Ils surchargeaient les rayonnages, s'empilaient sur la table à piédestal devant la fenêtre, d'autres encore étaient entassés par terre à côté de son fauteuil de repos. Sans le carnet de croquis sur la table basse et le chevalet dressé dans un coin, on aurait pu croire que Perri passait sa vie entière à lire.

J'ai pensé à la fresque qu'elle avait réalisée dans un renforcement du hall d'entrée. Elle avait transformé ce qui était autrefois un débarras en une alcôve paisible où les clients pouvaient s'installer pour lire, ou simplement contempler une Charlotte Brontë juchée sur un coquillage, cernée de vagues émeraude qui léchaient l'ourlet de sa robe bleue et assaillie par d'impétueux tourbillons de vent qui faisaient voler les pages d'écriture, les livres, les plumes d'oie et les encriers.

— J'ai appelé dans ta chambre, tout à l'heure, et je viens d'essayer

ton portable, a dit Perri en me tendant une épaisse serviette blanche – pour elle, c'était du coton égyptien, ou rien.

Une fois épongés visage, bras et cheveux, j'ai drapé la serviette sur mes épaules et je me suis laissée tomber sur une chaise en bois.

— J'étais à la plage.

Un de ses CD de percussions polynésiennes passait en arrière-plan. Perri s'est installée dans son fauteuil et a retiré ses lunettes à fine monture noire.

— Je suis tellement contente que tu sois de retour. Quand tu n'es pas là... eh bien, tu me manques.

— Tu m'as manqué toi aussi. Et loin de moi l'idée que rien ne doit changer en mon absence... La vie continue, c'est normal, mais là, je rentre et j'apprends que Robin va être publié, qu'on massacre mes requins et que...

J'ai laissé ma phrase en suspens et grimacé pour retenir mes larmes.

— Daniel est ici, a complété Perri à ma place. J'ai su que tu savais à la seconde où je t'ai vue.

— Je viens de rencontrer sa fille.

— Tu as donc fait la connaissance de Hazel.

— Je l'ai même aidée à jeter un message à la mer pour sa mère. Dans une bouteille.

J'ai inspiré et ajouté, à voix basse :

— Elle lui ressemble.

Bien plus grave : elle était l'incarnation de sa trahison.

Sentant les larmes affluer, et pour fuir le regard scrutateur de Perri, j'ai levé les yeux au plafond. Quand je me suis résolue à la regarder, ma grand-mère avait ce sourire que l'on croise aux enterrements et qui exprime non pas de la pitié, mais une compassion mêlée de tristesse.

— Elle a l'air super, ai-je repris. Elle parle au premier venu mais... c'est une super gamine.

Perri a rapproché son fauteuil jusqu'à ce que nos genoux se touchent presque.

— Ça va, l'ai-je rassurée.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes.

J'ai pressé un instant les doigts sur mes yeux. À quoi bon vouloir donner le change ? Je n'en avais même pas envie. À la faveur de ce blanc dans la conversation, les percussions sont devenues assourdissantes et Perri s'est levée pour éteindre la chaîne. En revenant s'asseoir, elle a posé les mains sur mes genoux.

— J'ai l'impression d'avoir de nouveau vingt-trois ans, ai-je dit. D'en être revenue au jour où Daniel m'a parlé de...

— Holly.

Holly. Je crois que je l'avais haïe de toutes mes forces, jusqu'au moment où j'avais appris sa mort. Je ne l'avais jamais rencontrée,

jamais vue, mais je l'avais imaginée très belle, et dotée de qualités qui me faisaient défaut. La nuit, elle ne grinçait sans doute pas des dents. Elle comprenait la nécessité d'ajouter des fleurs comestibles et du coulis de framboises sauvages sur le bord d'une assiette. Néanmoins, elle avait élevé cette adorable fillette et, soudain, elle m'apparaissait comme une mère modèle, le genre de mère qui veut que sa fille porte comme elle un nom de plante¹ et qu'elles aient les mêmes initiales, une mère qui déguise sa fille en cuillère pour jouer dans *La Belle et la Bête*, qui lui achète des livres sur les créatures marines préhistoriques et des robes de plage couleur bouton-d'or.

— Que lui est-il arrivé ? ai-je demandé à Perri.

— Elle a eu une crise d'asthme.

— *D'asthme* ? Je ne savais pas qu'on pouvait en mourir.

— Apparemment, le sien était très sévère.

— C'est terrible, ai-je lâché, soulagée de sentir mes larmes refluer dans ce lieu mystérieux, nébuleux, d'où elles s'étaient échappées.

— C'est Hazel qui l'a trouvée. Elle était inconsciente, avec son inhalateur à la main. La petite a appelé elle-même les secours, mais c'était trop tard. Elle est morte avant qu'ils n'arrivent.

— Mon Dieu. La pauvre.

Je savais, sans même avoir besoin de me livrer à un calcul mental, que Hazel avait maintenant aux alentours de six ans. L'âge auquel j'avais perdu mes parents.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a cinq mois, peu après ton départ pour Bimini. Je crois que ça a été très dur pour elle, mais elle semble faire face plutôt bien. Daniel a été formidable. Comme il travaillait dans un restaurant de Miami, il a immédiatement pris un congé sans solde pour s'installer à St. Petersburg et s'occuper d'elle. Puis il est revenu à Miami au bout de quelques semaines. Avec elle.

Comment diable gérait-il cette situation, compte tenu de ses horaires de travail ? me suis-je aussitôt demandé.

Perri s'est tue et s'est reculée dans son fauteuil. Elle a passé les doigts dans le petit épi qui se dressait au-dessus de son front. Un geste révélateur. Elle me cachait quelque chose.

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

— Ils sont ici, maintenant. Daniel et Hazel.

— Je sais. Ils sont venus voir tante Van.

Pour moi, la mère de Daniel avait toujours été tante Van.

— Non, pas exactement, a repris Perri d'une voix douce, presque un murmure. Ils habitent ici. Ils sont installés chez Van depuis trois semaines. (Elle a fermé les yeux et les a rouverts.) C'est de ma faute, Maeve. Je lui ai proposé du travail. Daniel est le nouveau chef du Botticelli.

— Il *travaille* ici ?

— Peu après son retour à Miami avec Hazel, son restaurant a fermé. Le propriétaire a mis la clé sous la porte. Daniel sentait bien de toute façon que, sans aide, rester à Miami serait intenable. Il avait besoin de sa mère, et Dieu sait que Hazel avait besoin de sa grand-mère. Et moi, il me fallait un chef.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? ai-je riposté, en laissant entendre plus de colère que je n'en avais l'intention.

Perri a rechaussé ses lunettes avant de répondre.

— Je ne vais pas inventer des excuses, je déteste ça. Je me suis dit, d'une part, que tu avais mis un moratoire sur toute discussion concernant Daniel et que je m'y conformais, et que d'autre part, le retour de Daniel à Palermo n'était pas le genre de nouvelle que je pouvais t'apprendre par e-mail. Mais peut-être ai-je eu tort. Je me suis persuadée qu'il valait mieux te l'annoncer de vive voix. Et, franchement, j'avais peur, en te prévenant, que tu décides de ne pas rentrer.

Sur ce dernier point, elle avait raison. Si j'avais su que Daniel s'était réinstallé à Palermo avec sa fille, je serais restée à Bimini, pour essayer de négocier une prolongation de mission.

— Robin s'est bien gardé de m'en parler, lui aussi.

— Ça encore, c'est de ma faute. Je lui avais promis de te l'annoncer sitôt que tu serais de retour. Mais rien ne s'est passé comme je l'espérais. Je te demande pardon. Je regrette que tu aies été prise en traître sur la plage.

Je voulais lui dire que tout allait bien, mais je n'y arrivais pas.

— Rien ne m'obligeait à l'embaucher, j'imagine, a repris Perri. Mais il était aux abois, et sa présence ici est un atout pour nous. Daniel Wakefield est un nom qui jouit maintenant d'une certaine réputation dans les cercles de gastronomes de Floride.

— Je comprends, ai-je lâché d'un ton sec, peu désireuse d'entendre ses justifications.

Cette conversation m'insupportait – Daniel a fait ci, Daniel a décidé ça. Tout ça à propos de quelqu'un que je ne connaissais plus. Pourquoi me mettre dans tous mes états ? Daniel était comme une blessure qui faisait partie de moi, et ne guérirait jamais.

Mon regard s'est posé sur le mur derrière Perri, sur le portrait qu'elle avait réalisé de mon grand-père. Le tableau était légèrement de travers. Le modèle me fixait de ses yeux noir graphite. Comment Perri avait-elle surmonté sa disparition, puis, plus tard, celle de mon père ? Je n'en savais rien. Cela faisait beaucoup d'épreuves à traverser. Mais les livres l'avaient aidée. Les livres l'avaient sauvée, comme moi les requins.

Daniel, lui, s'était raccroché à la cuisine pour aller de l'avant. Une

fois l'an, son père avait préparé des spaghettis avec une sauce maison *alla marinara*, *puttanesca* ou *bolognese*. Sa participation aux tâches domestiques se résumait à ça – et encore, uniquement le jour de l'anniversaire de Van ; mais c'était une tradition qui ne souffrait pas plus d'exception que la dinde de Thanksgiving. Aussi, l'année qui avait suivi le départ de son père, pour ne pas y déroger, Daniel, douze ans à l'époque, avait déniché dans un des livres de cuisine maternels une recette de sauce, qu'il avait lui-même préparée. Il cherchait à réconforter sa mère et à perpétuer la tradition, bien sûr, mais peut-être est-ce aussi à ce moment-là qu'il avait commencé à prendre la place de son père. Une tâche qu'il avait adoptée très consciencieusement : cette saison-là, il avait quitté l'équipe de baseball, pour être plus présent à la maison et pouvoir donner un coup de main, avait-il expliqué, mais je me doutais qu'il s'agissait également de défier son entraîneur de père. Presque chaque soir, il préparait le dîner et cuisiner était devenu pour lui une échappatoire, un refuge, un lieu où la douleur ne pouvait pas l'atteindre. La surprise avait été de découvrir combien il aimait émincer, mesurer, remuer – toutes ces opérations mystérieuses qui permettaient de créer quelque chose à partir de rien. Et quand il était entré au lycée, Perri lui avait offert un poste aux cuisines de l'hôtel ; il avait grimpé les échelons, passant de plongeur à garçon de salle puis à chef de rang. À ses yeux, cela devait compter pour beaucoup, de revenir là où tout avait commencé.

— Je comprends, je t'assure..., ai-je répété, avec douceur cette fois. Je ne t'en veux pas – c'est juste que rentrer à la maison et le trouver ici... Je pense toujours à lui. Bien malgré moi, mais c'est ainsi.

Perri m'a pris la main et le parfum de sa crème fétiche aux fleurs de cerisier a fait remonter un souvenir : avant mon départ pour Bimini, elle nous avait conviés, Robin et moi, à la croisière organisée par l'hôtel au soleil couchant. Je me suis souvenue comment le parfum de sa crème pour les mains flottait dans le vent et se mêlait aux embruns tandis qu'on se penchait par-dessus bord pour observer les dauphins s'ébattre dans les vagues.

Sa chambre donnait sur le salon et, par la porte restée ouverte, je distinguais la première partie de la citation imprimée à même le mur au-dessus du lit. Chaque chambre de l'hôtel était ornée d'une citation littéraire, à l'exception de la mienne. Je n'avais jamais pu choisir une phrase qui puisse, à mes yeux, me définir fidèlement. La citation que Perri avait choisie pour sa chambre était signée Charlotte Brontë, et lui allait comme un gant : « J'aime mieux être heureuse que digne. »

— Je n'ai pas seulement rencontré Hazel, ai-je repris. Daniel était là, lui aussi. Sur la plage, en train de l'attendre. Et comme je ne voulais pas qu'il me voie, je me suis dépêchée de plonger. (J'ai lâché un rire empreint d'amertume.) Je suis ridicule.

— Pas du tout. Tu n'es pas la première qui évite de croiser un ancien fiancé.

Perri faisait preuve d'indulgence. J'étais douée dans l'art de la fuite. En cet instant, d'ailleurs, une part de moi tramait déjà le projet de sauter dans un avion pour filer quelque part. Loin. En Afrique, par exemple. Peut-être pourrais-je convaincre le centre de recherche du Mozambique de me laisser commencer ma mission avant le mois d'août ?

— Tu ne t'attendais pas à le voir, c'est tout, était en train de dire Perri. Ou à voir Hazel, plus exactement.

L'hiver précédent, dans la salle d'attente du dentiste, j'étais tombée sur un article intitulé « La science de l'amour ». Je l'avais lu lentement, comme s'il recelait le secret de mon bonheur ou, tout au moins, une réponse. J'avais arraché les pages et je les avais fourrées dans mon sac, en espérant que les émotions que m'inspirait Daniel, de quelque nature qu'elles soient, puissent bel et bien se résumer à un dysfonctionnement de deux ou trois neurotransmetteurs, ou à une surproduction d'ocytocine. Y avait-il quelque chose qui clochait dans mon cerveau – mon tégument produisait-il de la dopamine à tort et à travers ? Mon noyau caudé, également connu comme centre de gratification, était-il resté coincé en 1999 ?

Je n'avais pas renoncé à trouver une explication à ce qui nous était arrivé, à Daniel et à moi.

— Voilà pourquoi j'ai interdit de prononcer son nom en ma présence. Je ne veux pas rester coincée dans le passé.

— L'es-tu ? a demandé Perri.

— J'ai rencontré quelqu'un à Bimini, donc il y a du progrès.

J'ai observé les yeux de Perri s'arrondir derrière ses lunettes ; il m'a même semblé qu'elle se soulevait imperceptiblement de son fauteuil.

— Quelqu'un ?

— Un biologiste. Nicholas. Il est anglais.

— Et vous étiez... ensemble, à Bimini ?

J'aurais préféré ne pas lui voir un air à ce point médusé, mais comment aurait-il pu en être autrement ? On pouvait probablement compter sur les doigts d'une main les hommes que j'avais fréquentés au cours des sept dernières années, sans que cela ne débouche jamais sur une relation sérieuse.

— Nous étions partenaires de plongée, jusqu'au dernier soir... où nous ne l'étions plus.

Perri a pincé les lèvres pour réprimer un sourire.

— Bon, dans les faits, il est marié. Et en instance de divorce. Les procédures sont beaucoup plus rapides en Angleterre.

— Cela me semble prometteur.

— Peut-être. Hier, je lui ai demandé de venir avec moi au

Mozambique. Aujourd'hui, Daniel surgit et... me voilà de nouveau coincée.

— Maeve, puis-je te dire ce que je pense ?

Et sans me laisser le temps de répondre par la négative, elle a enchaîné :

— À l'évidence, concernant Daniel et toi, l'eau n'a pas fini de couler sous les ponts. Voilà des années que vous évitez de vous trouver dans cette situation, et oui, peut-être pourriez-vous marcher un peu moins dans les pas de Cathy et Heathcliff, et tourner la page une bonne fois pour toutes. Que Daniel soit ici, à Palermo, pourrait être une bonne chose. Tu ne peux plus l'éviter. Tu ne peux plus te cacher, ni de lui ni de toi-même.

Cette vérité évidente que Perri énonçait, je la trouvais détestable à entendre, mais cela s'accompagnait d'un étrange soulagement, d'un soupir de délivrance : pour la première fois, j'acceptais la situation telle qu'elle était. Je n'avais nulle part où fuir. Je ne pouvais pas plonger et disparaître dans un autre monde. Je ne pouvais pas faire disparaître Daniel – ni sa fille. J'étais remontée à la surface pour respirer, et voilà que nous étions là, Daniel et moi, sur la même île. Il n'y avait plus d'échappatoire.

Perri s'est levée et a épousseté son pantalon noir.

— Viens, a-t-elle dit en me tirant de ma chaise pour m'entraîner vers la table à côté de la fenêtre. J'ai quelque chose pour toi. Un cadeau d'anniversaire.

Elle m'a tendu un petit paquet enveloppé de papier kraft. À l'intérieur, j'ai découvert un portrait de moi. Perri m'avait représentée au bord du golfe, juchée sur une carapace de tortue caouanne, en maillot de bain une pièce noir, légèrement de profil, juste assez pour révéler l'aileron de requin argenté et brillant greffé sur mon dos. Le vent rabattait mes cheveux d'un côté, les vagues se brisaient sur la carapace de la tortue et des rubans d'écume s'enroulaient autour de mon mollet, sur lequel flamboyait une cicatrice irrégulière, couleur de lave incandescente. Des escargots de mer – des *pleuroploca gigantea*, des *busycon perversum* et un unique et rare *junonia* – scintillaient sur le sable devant moi tandis que, dans mon dos, l'océan étendait ses eaux topaze jusqu'à la ligne d'horizon et qu'au-dessus de moi, les ailes déployées, planait un balbuzard.

J'ai contemplé le tableau, sans voix. Perri faisait une fixation sans gravité sur *La Naissance de Vénus* de Botticelli. Au fil des années, elle avait peint ses propres versions de cette célèbre scène, à l'instar de la fresque Charlotte Brontë qui ornait l'alcôve, ainsi que quantité d'autoportraits qui la représentaient debout sur la fameuse coquille avec un livre, ou parfois un pinceau, à la main. Mais c'était la première fois qu'elle peignait mon portrait.

- Je n'en reviens pas, ai-je dit en passant le doigt sur l'aileron.
- Il te plaît, j'espère.
- Je l'adore ! Tu m'as peinte en femme-requin.
- N'est-ce pas ce que tu es ? Retourne-le.

Au dos du tableau, elle avait écrit : *La naissance de Maeve (le jour de ses 30 ans)*.

Je me suis jetée à son cou, laissant dégringoler la serviette de mes épaules.

- Merci !
- File te changer.

Dans le couloir, j'ai appelé l'ascenseur et quand les portes ne se sont pas ouvertes immédiatement, je me suis acharnée sur le bouton. Peut-être était-ce la vue de cet aileron de requin sur mon dos, ou du balbuzard qui planait au-dessus de ma tête... ou de Maeve accostant lentement sur une carapace de tortue, émergeant enfin des flots telle la Vénus de Botticelli après sept ans d'exil auto-imposé. *Rien ne sert de te cacher, ni de lui ni de toi.*

J'ai pris une décision. Je n'attendrais pas bras ballants que Daniel vienne à ma rencontre. J'allais me changer, enfiler des vêtements secs et descendre en cuisine. Je trouverais bien quelque chose à lui dire.

En sortant de l'ascenseur au premier étage, j'ai accéléré le pas, j'avançais en sautillant plus qu'en marchant. Et au détour du couloir, je l'ai vu, devant la porte de ma chambre.

Je me suis arrêtée net. Ma poitrine s'est remplie d'un martèlement furieux.

Daniel s'est retourné, et il m'a semblé le voir inspirer longuement.

-
1. *Holly* : houx. *Hazel* : noisette.

— Désolé de débarquer sans crier gare, a dit Daniel.

— Tu m'épargnes un voyage. J'allais descendre à ta recherche, ai-je répondu en m'efforçant de garder une voix impassible.

Quelle attitude devais-je adopter ? Amicale, ou au contraire froide, indifférente ? Existait-il un délai de prescription pour les sentiments que doit inspirer la trahison ? Comment, après tout ce temps, sa force d'attraction pouvait-elle être à ce point intacte ?

Il a passé une main dans ses cheveux châtain clair et courts, comme s'il cherchait à balayer ses propres incertitudes quant à ses sentiments, puis il a enfoncé les poings dans les poches de son pantalon de travail. Une pointe de tee-shirt gris dépassait sous l'encolure en partie déboutonnée de sa veste à manches courtes, au plastron orné d'un *Botticelli* brodé en lettres bleu marine. Il sentait les pâtes aux fruits de mer et au parmesan, le pain en train de cuire dans le four.

Il paraissait plus vieux, bien sûr. Ce que ses traits avaient pu conserver de juvénile avait disparu. La mâchoire s'était affirmée. Des ridules commençaient à se creuser autour de ses yeux. Mais le méplat sur l'arête du nez était toujours là, et ses yeux restaient de la couleur dont je les avais toujours vus. Le bleu électrique d'un poisson chirurgical.

— Tu voudrais bien..., ai-je repris en lui tendant le tableau, le temps de sortir ma clé du sac.

Des croissants de sable étaient incrustés sous mes ongles, des relents d'eau de mer suintaient de ma peau gorgée de chaleur, j'avais les yeux rouges, les cheveux mouillés. Chez Perri, je les avais tirés en queue-de-cheval, ce qui faisait ressortir mes taches de rousseur. Je déplorais de le revoir après sept ans en offrant un spectacle à ce point débraillé.

Les trépidations que j'avais ressenties contre mes côtes s'étaient déplacées et avaient gagné mes mains. Je les voyais trembler et j'avais du mal à introduire la clé dans la serrure. Elle m'a échappé et je l'ai laissée tomber sur la moquette à croisillons bleus et marron. Zut.

Je l'ai vite ramassée avant que Daniel ne s'en charge, et j'ai ouvert la porte.

Quand il m'a suivie à l'intérieur, j'ai immédiatement regretté de ne pas pouvoir faire machine arrière. Il aurait mieux valu que nous entrions par la porte principale, qui donnait dans le salon, plutôt que par celle-ci qui ouvrait directement dans ma chambre, ce qui semblait suggérer que notre intimité d'autrefois était la même. Combien de fois avons-nous emprunté cette entrée privative ? Des centaines ? J'ai rougi, tout en me houspillant *in petto*.

Ma valise était grande ouverte sur le lit, les vêtements sales étaient rassemblés en trois tas par terre. Le blanc, les couleurs, les maillots de bain. Daniel les a contournés tandis que je ravalais un désir urgent de m'excuser pour le désordre.

Je l'ai observé dresser le petit tableau contre le miroir au-dessus de ma commode, puis il a croisé les bras et l'a étudié.

— Perri à l'œuvre, ai-je dit

— Plus que ça, a-t-il répliqué. Il y a autre chose... Maeve, le requin.

— C'est un cadeau d'anniversaire.

Ça aussi, j'aurais voulu le reprendre – effacer l'allusion à cette date, à ces anniversaires que nous fêtions autrefois ensemble, avec un gâteau glacé de Baskin-Robbins. Il y avait tant de petites choses que je n'avais pas oubliées à son sujet. *Ring of Fire* était selon lui la plus belle chanson d'amour de tous les temps. Il pouvait exécuter avec maestria n'importe quelle recette mais pour rien au monde il n'aurait fait un gâteau. L'une et l'autre pouvaient ne plus être vraies aujourd'hui. Détestait-il toujours la fondue ? Avait-il dépassé son aversion pour les cirques ? Fait ce voyage en France dont il rêvait ?

— Bon anniversaire. Trente ans, hein ?

— Oui. Une grande fille.

Il s'est avancé jusqu'à la table de nuit puis s'est posté devant la porte-fenêtre, comme s'il se remémorait l'endroit où trônait autrefois sa photo, comme s'il nous revoyait blottis l'un contre l'autre et assoupis sur la chaise longue du balcon. J'ai imaginé que l'œil noir de Mona Lisa le requin bleu ne perdait pas une miette de cette scène. Finalement, il a tiré la chaise du bureau et s'est assis. J'en ai fait autant, sur le lit.

— Tu te rends compte que Robin a terminé son livre ? (Je voulais à tout prix que cette conversation reste banale et détendue.) Il m'a dit que tu l'avais lu.

— Je l'ai dévoré en une soirée.

Il a souri et j'ai dû regarder ailleurs. Pendant ce qui m'a semblé une éternité, mais n'a sans doute duré que quelques secondes, nous n'avons plus rien dit. C'est Daniel qui s'est jeté à l'eau le premier.

— Je crois savoir que tu as rencontré Hazel, aujourd'hui.

J'ai eu la sensation de dégringoler dans un étrange trou de ver pour atterrir quelque part où il se passait quelque chose, où des mots

étaient prononcés, inaccessibles, comme si j'étais loin, sous l'eau, en train de regarder tout cela à travers des lunettes.

— Elle est splendide, ai-je réussi à dire.

Elle te ressemble.

— Oui, n'est-ce pas ? Et elle est très précoce.

— J'ai vu ça. Elle est bien plus calée sur les créatures marines préhistoriques que la trentenaire de base.

— Tu lui as fait une sacrée impression.

J'aurais pu rebondir sur une plaisanterie, répondre qu'en effet j'étais fichtrement impressionnante, ne serait-ce que par mon habileté à glisser une clé dans une serrure. Je sentais à quel point il serait facile de renouer avec notre ancien mode de communication, celui qui était le nôtre à l'époque où être avec Daniel ne réclamait aucun effort. Mais comment pouvions-nous revenir en arrière ? J'ai décidé de me sortir de cette situation en optant pour le détachement, même s'il n'était qu'artificiel.

— Je sais que cela a dû être une surprise de tomber sur elle.

Et sur toi. C'était une surprise de tomber sur toi.

— Tu peux le dire. Je n'étais pas exactement au courant de ton retour.

Il a inspiré longuement ; je voyais bien que tout cela était pénible pour lui.

— Je suppose que c'est pour ça que je suis monté, pour te dire que je suis ici, que Hazel et moi sommes ici. (Il s'est forcé à rire.) Ce qui ne rime plus à rien, maintenant, puisque c'est évident. Je suis là, dans ta chambre, et Hazel a joué avec toi sur la plage.

— Joué ? Non, pas vraiment. Nous avons bavardé. J'ai lancé une bouteille à la mer.

— Elle n'arrêtait pas de parler de la « dame-requin avec la cicatrice ». J'ai su qu'il s'agissait de toi avant même qu'elle prononce ton nom. Si tu avais vu sa tête, quand je lui ai dit que je te connaissais.

C'est une façon comme une autre de présenter les choses.

— Elle m'a dit, pour sa mère. Je suis vraiment désolée.

À la mention de Holly, le regard de Daniel a glissé sur la moquette beige et est allé buter sur les tas de vêtements. Il m'a semblé qu'il réfléchissait aux mots qu'il allait prononcer.

— C'était horriblement dur pour Hazel, au début. Ça l'est un peu moins maintenant, j'imagine. Ma mère est d'un grand secours.

— Je parie que Van est folle d'elle.

— C'est réciproque. Elle adorerait te voir, tu sais.

— Oui, moi aussi.

Derrière la fenêtre, des bateaux de pêche surgissaient sur le fil de l'horizon ; tous cherchaient à prendre de vitesse le soleil couchant.

Une lumière rose infusait dans les couches inférieures des nuages et colorait la crête des vagues.

Brusquement, Daniel s'est levé et je l'ai imité. Je supposais qu'il avait dit tout ce qu'il était venu me dire.

Mais ça ne semblait pas être le cas. Il est resté planté là, à me regarder. Puis il a tourné les yeux vers la fenêtre, et de nouveau vers moi. C'était à la fois étrange et inconfortable, d'être dans la même pièce que lui, de le voir dans sa veste de chef, avec ses deux rangées de boutons.

— Puisque je travaille ici, maintenant, on risque de se voir souvent, et la façon dont nous avons laissé les choses...

— Je sais.

Je n'étais pas certaine de vouloir m'aventurer sur ce terrain. Celui du *nous*.

— J'ai plusieurs fois essayé de te contacter, après... (Il s'est tu un instant.) Finalement, j'ai demandé à Robin de m'aider, mais tu le sais déjà, probablement.

Non, je ne le savais pas.

— C'était au-dessus de mes forces, à l'époque, ai-je répondu.

Il s'est avancé jusqu'à la commode et s'est arrêté devant le tableau – Maeve, le Requin. J'ai vrillé mon regard sur lui, en espérant de toutes mes forces qu'il allait laisser tomber, et de cette poche de silence est monté un flot de souvenirs bien plus intimes que les anniversaires. J'étais soudain submergée par des sentiments anciens. Ceux, aigus et doux à la fois, du premier amour.

Après la morsure, sur ordre du médecin, j'avais été interdite de baignade dans l'océan pendant six semaines. À douze ans, cela me faisait l'effet d'une condamnation à perpétuité. Sachant combien je devais être abattue par cette sentence, Daniel m'avait apporté un bocal d'eau de mer. Il l'avait posé à côté de mon lit et, très vite, on s'était retrouvé à plaisanter comme d'habitude. En ce qui concernait le baiser et les déclarations d'amour échangées juste avant que le requin n'attaque, nous étions je pense l'un et l'autre un peu gênés. Nous n'étions encore que des mômes. Nous avons fait comme si cela n'avait jamais eu lieu.

J'ai continué à l'aimer en silence et en secret, convaincue qu'il avait oublié ou, pire, qu'il avait classé sans suite ce qui n'était à ses yeux que des enfantillages. Cependant, quand nous étions au lycée, il m'arrivait de ne plus trop savoir quoi penser quand, par exemple, il se débrouillait pour qu'on aille chercher les pizzas du vendredi soir juste tous les deux, ou encore quand il s'installait à côté de moi sur le canapé, si près que nos jambes se frôlaient pendant qu'on regardait un

film. Une fois, profitant de ce que Robin avait quitté la pièce, il avait passé lentement les doigts dans ma longue queue-de-cheval et, lorsque j'avais tourné la tête vers lui, au lieu d'arrêter, il l'avait enroulée sans se presser autour de sa main, et ne l'avait lâchée qu'au retour de mon frère. Par la suite, j'avais passé un nombre incalculable de fois les doigts dans mes cheveux, sans parvenir à ressusciter cette sensation au creux de mon estomac. En dépit de tout ça, je n'ai rien tenté quand, pour la fête de fin d'année, il a invité une fille très gentille à l'accompagner, et il n'a pas protesté quand j'y suis allée de mon côté avec un garçon de l'équipe de base-ball. Vu de l'extérieur, nous étions des copains d'enfance, des amis. Mais en privé, à l'abri des regards, nous n'abritions que confusion, gêne, désir et craintes.

La première nuit que nous avons passée ensemble, j'avais dix-huit ans et j'allais entrer à l'université de Miami à l'automne. Daniel, qui venait d'y terminer sa première année, était de retour à Palermo pour l'été. Un soir où il passait à l'hôtel pour voir Robin, nous avons pris l'ascenseur ensemble et, chose incroyable, il a abordé le sujet.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit ce jour-là, dans l'eau, quand on était gamins, que tu m'aimerais toujours – c'est encore vrai ?

J'ai d'abord cru qu'il me taquinait, mais non. Il paraissait totalement sérieux et sincère.

— Ça l'a toujours été, ai-je répondu, et il m'a fondu dessus avant que je puisse ajouter quoi que ce soit d'autre. J'aurais voulu que ce baiser dure pour l'éternité.

J'ai déverrouillé la chambre E. M. Forster. Si ma première fois m'avait inspiré de la nervosité, j'aurais été réconfortée par la citation du romancier que Perri avait peinte sur le mur : « Les poètes ont raison : l'amour est éternel. » Mais je n'étais pas nerveuse. Et pendant que Daniel embrassait ma cicatrice, ces mots se sont imprimés de façon permanente dans ma tête. Nous avons laissé la chambre telle que nous l'avions trouvée, à l'exception de l'exemplaire d'*Avec vue sur l'Arno*, que j'ai emprunté et commencé à lire.

Nous n'avons pas ménagé nos peines pour cacher notre relation à Robin. Daniel avait insisté sur ce point. Il pensait que mon frère se montrerait exagérément protecteur à mon égard, et que cette nouvelle donne changerait leur propre relation, mais le secret est vite devenu intenable. Avant les vacances de Thanksgiving, quand à mes yeux il est devenu clair et irrévocable que Daniel et moi resterions ensemble, j'ai pris Robin entre quatre yeux et je lui ai tout raconté, depuis le début, le tout début. Sans mentionner la chambre Forster. Il y avait certains détails que je répugnais à divulguer, même à Robin.

— Je l'aime, Robin. Et je ne veux pas que ça pose de problème.

L'étonnement qui s'est peint sur le visage de mon frère n'a duré qu'un instant, et il a répondu :

— Je le savais inconsciemment.
J'ai mis ça sur le compte de notre gémellité.

Daniel était toujours immobile devant ma commode et étudiait très attentivement ce que je croyais être le tableau, jusqu'à ce que je le voie prendre la plume marron et blanc du balbuzard dans le soliflore. Une plume qui avait changé ma vie.

Il l'a fait tourner dans sa main, en l'inspectant comme il l'aurait fait d'une tomate dont il voudrait juger la qualité. Il ne pouvait pas avoir la certitude qu'il s'agissait de la même plume et je ne savais vraiment pas ce que je lui répondrais si jamais il me posait la question, mais il savait – n'est-ce pas ? – que je l'avais conservée. Non, *exposée*. Cette plume en racontait bien plus que n'importe quel journal intime. Elle était dépositaire du souvenir de mon premier baiser, de mon premier amour, de la morsure du requin et du commencement de mon inexplicable fascination pour ces créatures. Je l'avais conservée car comment aurais-je pu faire autrement, quand tant de ce qui comptait dans ma vie, et faisait de moi qui j'étais, convergeait vers elle ?

Cela suggérerait-il aussi que je n'avais jamais renoncé à Daniel ? Tandis qu'il remplaçait la plume dans le soliflore, j'ai scruté son visage par miroir interposé mais son expression ne livrait rien. Il a simplement dit :

— Je dois redescendre en cuisine.

Quand j'ai ouvert la porte, il a encore marqué un temps d'arrêt sur le seuil.

— Hazel m'a dit que tu lui as promis de chercher des dents de requin avec elle. Mais si tu préfères ne pas le faire, je comprendrais.

Cela avait été de ma part une promesse en l'air, mais je n'allais pas me dédire. Quelque part dans l'hôtel, rangée et loin de ma vue, ma robe de mariée était en train de jaunir comme un vieux journal.

— On le fera, ai-je répondu. Une promesse est une promesse.

Quelques jours plus tard, assise au bord de la fontaine, sur la terrasse du Courtyard Café, j'attendais Hazel la Conquérante. J'appréhendais de passer du temps avec l'enfant de Daniel, et j'étais à peu près certaine que cet inconfort allait avoir raison de moi. Au centre de la fontaine trônait une sculpture représentant un animal que Daniel, Robin et moi avions jadis baptisé un « dauval » – une queue de dauphin surmontée d'un buste de cheval, dont la gueule crachait un jet d'eau dans les airs. J'ai renversé la tête en arrière en essayant de m'imprégner de ses chuintements apaisants.

Quand Daniel avait appelé pour régler les détails de notre expédition dents de requin, il avait dit, en plaisantant, que j'avais franchi avec succès la vérification de mon passé. *Oh, on fait des blagues, maintenant*, avais-je pensé.

— Hazel est excitée comme une puce, avait-il ajouté.

— Super. Qu'elle me retrouve au dauval à marée basse.

Sur le moment, j'étais résolue à honorer ma promesse mais, le recul aidant, celle-ci me donnait surtout le sentiment de me jeter en appât dans l'océan. Je m'en voulais terriblement de m'être laissée embarquer dans cette situation délicate et compliquée. Perri avait eu vent de l'excursion et souligné que je m'étais certes confrontée à la réalité mais que, pour un début, j'avais peut-être vu un peu grand.

— Tu sais ce que tu fais ? avait-elle demandé.

— Pas le moins du monde, avais-je répondu.

Le Courtyard Café avait des airs de forêt tropicale. Les parasols corail déployés au-dessus des tables en fer forgé noir voisinaient avec une profusion de plantes et arbres en pot, et ces arecas, ces palmiers dattiers, ces bougainvilliers et ces citronniers offraient un terrain de jeu à d'alarmantes légions de lézards. À l'heure qu'il était, la clientèle du déjeuner avait déserté la terrasse pour s'installer sur les chaises longues autour de la piscine, où la plupart des gens pianotaient sur le clavier d'un Blackberry, lisaient des rapports professionnels ou dressaient des listes de choses à faire, comme animés par la ferme conviction qu'ils ne pourraient se détendre que lorsqu'ils auraient

réussi à expédier leurs affaires courantes.

Les embruns de la fontaine avaient détrempé le dos de ma chemise mais je n'ai pas bougé. Je croisais et décroisais les jambes tout en surveillant la double porte vitrée qui conduisait à la salle du Botticelli.

Lorsque Daniel a émergé sur la terrasse, il a marqué un temps d'arrêt pour enfiler ses lunettes de soleil ; Hazel, elle aussi éblouie par la lumière, a plissé les yeux puis a sautillé vers moi, en bermuda blanc par-dessus un maillot rose vif et avec, en bandoulière, une besace en toile dont le rabat s'ornait d'un dinosaure. Quand elle s'est plantée devant moi avec un grand sourire, j'ai vu que son maillot de bain était semé de petits pois noirs.

— Salut, Hazel.

Elle a posé une main sur sa sacoche.

— On a rendez-vous pour aller à plage.

— Tout à fait.

Daniel nous a rejointes, son tee-shirt d'une boutique de surf partiellement glissé dans la ceinture du jean.

— Salut...

— Salut papa, a gloussé Hazel, parfaitement consciente que son père s'adressait à moi.

— Petite coquine, l'a-t-il taquinée.

Hazel s'est penchée au-dessus du bassin pour scruter l'eau, tel un chat à l'affût au-dessus d'un aquarium, puis elle l'a contourné en étirant les bras derrière le dos ; elle me faisait penser à ces écuyères de cirque, moulées dans un collant académique, qui promènent les chevaux autour de la piste.

Daniel m'a attirée vers une table.

— Elle a passé une mauvaise nuit.

J'ai observé Hazel, qui plongeait les mains dans l'eau du bassin.

— Hou, c'est froid ! a-t-elle hurlé.

— Ah bon ? Mais... Est-ce qu'elle va bien ? ai-je demandé.

Quoi qu'il se soit passé pendant la nuit, cela semblait ne lui avoir laissé aucune séquelle. Elle s'est essuyé les mains sur son bermuda ; elle tenait une pièce argentée entre deux doigts. Elle a marmonné quelque chose – un vœu ? – avant de renvoyer la pièce dans la fontaine.

— C'est surtout le soir que Holly lui manque, a expliqué Daniel.

À ce jour, il n'avait prononcé son nom devant moi qu'une seule fois.

— Quand elle ne va pas bien, on ne l'entend plus. Et quand je suis rentré, hier soir, maman était assise avec elle depuis des heures. Elle refusait de dormir, de parler, de manger, et même de regarder la télé, alors qu'elle adore ça. (Il la surveillait du coin de l'œil tout en parlant à voix basse et mêlée de tristesse.) J'ai réussi à lui faire avaler un hot-dog et j'ai essayé de lui raconter une histoire. En général, ça marche,

mais cette fois, je me suis retrouvé au milieu de la nuit à faire des œufs brouillés avec des colorants alimentaires, des bleus, des roses, des verts, juste pour l'amuser. J'y ai passé une boîte entière, et tout a terminé dans la poubelle. Du pur gâchis, mais ça la faisait rire et, pour finir, on s'est endormis sur le canapé devant *Prehistoric Park*.

— Ça lui arrive souvent ?

— De temps à autre. Ça s'arrange petit à petit.

Imaginer Daniel en train de préparer des œufs brouillés roses pour réconforter Hazel m'a serré le cœur. C'était irrationnel mais je me souvenais de la façon dont Robin avait traversé ces semaines atroces qui avaient suivi la mort de nos parents, ses cauchemars, sa terreur à l'idée de me perdre moi aussi. Parfois, au réveil, je le découvrais endormi par terre, à côté de mon lit. Mon chagrin n'était pas moins profond, mais il avait été moins compliqué. Quand il me submergeait, je me précipitais dans les jupons de Perri et m'accrochais à elle, je ne voulais plus la lâcher des yeux.

Daniel a retiré ses lunettes de soleil et s'est frotté les yeux, soulignés par des cernes violets. La fatigue se lisait dans son regard.

— J'ai dit à Hazel que nous sommes de vieux amis, c'est tout. J'ai pensé qu'il valait mieux qu'elle ne connaisse pas toute l'histoire.

— Entièrement d'accord.

— Si tu as besoin d'abréger, appelle-moi, a-t-il repris en me tendant son numéro.

J'ai fourré le papier dans la poche de ma tunique.

— Ne t'inquiète pas. Tout ira bien.

Il a appelé sa fille, il s'est accroupi sur un genou et lui a pris délicatement les poignets.

— Tu écoutes bien ce que te dit Maeve, d'accord ? (La fillette a commencé à se tortiller.) Elle te ramènera à la cuisine dans une heure.

Il m'a lancé un coup d'œil pour s'assurer, en bon père, que j'avais bien compris les instructions. J'ai failli, machinalement, lui répondre par un salut militaire. Notre histoire fourmillait de ce genre de notes de bas de page. Je me suis contenté d'opiner du chef.

— Je peux l'appeler Maeve, ou il faut que je l'appelle Mlle Maeve ? a demandé Hazel.

— Pourquoi ne pas lui poser la question directement ? a répondu Daniel.

Hazel a tourné la tête vers moi et attendu ma réponse.

— Maeve, ça va très bien.

Avant de rentrer dans la salle du restaurant, Daniel s'est retourné et nous a adressé à toutes les deux un signe de main. Parce qu'il avait du mal à en croire ses yeux ? Je ne pouvais pas m'empêcher de me poser la question.

Une fois son père disparu, Hazel m'a regardée comme si je tenais un

pistolet de départ.

— Je pense qu'on peut y aller, ai-je dit.

Elle s'est aussitôt mise en route d'un pas vif, en balançant les bras le long du corps, poings serrés. Lorsqu'un lézard lui a coupé la route, une frite en travers de la gueule, le saisissement a fait décoller ses pieds du sol. Une fois sur la plage, elle s'est mise à courir, et j'ai dû en faire autant.

Elle s'est accroupie là où le sable était doux et sec, et elle a sorti de sa besace une pelle en plastique, qu'elle m'a tendue.

— Tiens-moi ça, a-t-elle dit avant de farfouiller plus avant dans le sac.

D'où elle a extrait un bandeau violet, un large masque de protection à bordure rouge et plusieurs sachets de congélation étiquetés *DENTS* en grosses lettres épaisses. Elle avait vraiment pensé à tout.

Elle a mis le bandeau en place sur sa tête. Son visage était encadré par du duvet pâle, bien plus clair et plus fin que celui de Daniel.

— C'est obligatoire d'en porter un quand tu fais des fouilles, a-t-elle expliqué en mettant en place le masque de protection qui lui mangeait la moitié du visage. Mais j'en ai qu'un.

Elle a attendu de savoir si c'était un problème. Je lui ai assuré que je ferais très attention.

— Ça, on n'en a pas besoin pour le moment, a-t-elle repris en rangeant les sacs de congélation dans sa petite besace, avant de faire apparaître deux disques en papier. Je les ai tracés avec une tasse, a-t-elle précisé en me tendant l'un des deux. C'est des badges spécial requins.

Face à tant de sincérité désarmante, j'ai senti s'évaporer toutes mes réticences à l'idée de m'impliquer avec l'enfant de Daniel.

Elle avait dessiné un requin sur chacun des disques. Un corps noir, un triangle en guise d'aileron, un point pour l'œil. Le ventre de l'animal reposait sur trois gribouillis multicolores superposés. Le requin était soit en train de nager dans un océan bariolé, soit en train de sauter par-dessus un arc-en-ciel. Avec Hazel, les deux étaient possibles.

— Je les adore, lui ai-je dit, et je me suis aperçue que je ne mentais pas.

Elle avait également pensé à se munir de deux trombones et m'a proposé, si je le souhaitais, d'arborer mon badge.

— Évidemment, ai-je dit en le pinçant à ma tunique, avant de l'aider à fixer le sien sur son maillot.

Quand elle s'est redressée d'un bond, mon Dieu – quel spectacle elle offrait, entre l'énorme masque de protection, la chevelure dorée qui flottait tel un écheveau de fils, la besace dinosaure et le maillot de bain rose vif estampillé du badge requin. Une vraie Margaret Mead

miniature avec, chevillée au corps, la conviction que le monde recelait quantité de trésors qui méritaient d'être découverts, et qu'il lui appartenait de le faire. Si elle était ma fille, ai-je songé, je remuerais ciel et terre pour m'assurer qu'elle reste comme ça. D'où lui venait cette aisance, cette absence de timidité ? Daniel n'avait jamais été comme ça. Les tenait-elle de Holly ? Ou bien se pouvait-il qu'elles n'appartiennent qu'à elle seule ? Je ne savais pas, mais tant de candeur a dynamité toutes mes défenses.

— J'imagine qu'on forme un club, maintenant.

— Oui, c'est ce que je me disais, a-t-elle répondu. Le Club Requin.

Je l'ai entraînée sur le sable mouillé, là où nous avons le plus de chances de trouver des dents rejetées par les vagues, et nous nous sommes assises à côté d'une petite armada d'écume.

— Ouvrez bien les yeux. On cherche des petits triangles noirs, lui ai-je expliqué.

— Ou des gros. On sait jamais.

— C'est vrai, tu as raison.

S'il vous plaît. Une dent de requin – une, c'est tout ce qu'il nous faut.

Elle a entrepris de fouiller énergiquement le sable à coups de pelle, faisant voler des pâtes contre son masque, et elle a tapoté l'écran en plastique, l'air satisfait d'avoir tout prévu. J'ai puisé une pleine poignée de sable meuble, mêlé de fragments de coquillages et qui sait quoi d'autre – particules de chair de mollusques, cosses de mangrove, bois flottant, étuis d'œufs de bulot, dollars des sables – et je l'ai tamisée pratiquement grain par grain.

Hazel a annoncé à dix ou quinze reprises qu'elle avait trouvé une dent, pour finalement déchanter. Nous progressions le long du rivage afin d'essayer différents lieux de fouille, que nous choissions avec autant de discernement qu'une paire d'ibis affamés. Je commençais à sentir sur mes épaules des picotements dus au soleil.

— Hazel, tu as mis de la crème solaire ? ai-je demandé, en me souciant du coup des siennes.

— Papa ne me laisse pas aller à la plage sans.

Évidemment.

Pendant que les pélicans, dans notre dos, plongeaient en piqué pour rafler leur prise d'un coup de bec, et que les vagues nous berçaient de leur musique monotone, Hazel creusait avec détermination, laissant dans son sillage un cordon de nids-de-poule.

Soudain, elle s'est interrompue et a regardé le large.

— Tu crois que ma bouteille est toujours quelque part dans l'océan ?

— Je parie que oui.

Sa bouteille était soit échouée sur Shell Point Key, soit prisonnière du Loop Current et en train de progresser vers le sud et les Keys.

Malgré ma curiosité, je ne lui ai pas demandé ce qu'elle avait glissé à l'intérieur. Je ne voulais pas prendre le risque de la voir se refermer. Je n'avais aucun tour dans mon sac. Ni œuf ni colorants alimentaires.

— Je savais pas que mon papa et toi étiez amis.

— Il était mon meilleur ami, quand on était plus jeunes. Et celui de mon frère aussi. Nous nous sommes connus à sept ans, et cette plage était notre terrain de jeu. Tu as déjà rencontré mon frère, Robin ?

— Oncle Robin ! C'est ton frère ? On a une poignée de main rien qu'à nous.

Oncle Robin. J'ai essayé de digérer l'information.

— Et ma maman ? Tu étais aussi amie avec elle ?

J'ai fixé ses mains qui s'activaient, creusaient, tamisaient.

— Non, je ne l'ai jamais rencontrée.

— Tu es mariée ?

— Non plus.

— Mes parents, ils étaient pas mariés. Tu habites avec qui ?

— Je partage un appartement avec oncle Robin. Ici, à l'hôtel, où ton papa travaille.

Elle a ri.

— C'est bizarre.

— Oui, un peu, n'est-ce pas ?

— Papa et moi, on habite chez ma grand-mère mais il cherche une maison rien que pour nous deux.

— Ah bon ?

— Ouais. Et il a dit que je pourrais avoir un chat.

— J'aime bien ta grand-mère.

— C'est une danseuse.

— Je sais. Quand j'étais petite, elle me donnait des cours de danse classique.

Hazel a arraché son masque.

— T'as quel âge ?

— Trente ans. Et toi ?

— Six ans.

Elle s'est dressé sur ses genoux pour faire un château de sable, une tour, autour de laquelle elle a creusé une douve. J'espérais qu'elle n'était pas trop déçue que nous soyons jusque-là bredouilles. Il y avait bien eu quelques découvertes, mais toutes avaient été de mon fait, et inattendues, en plus d'être sans aucun rapport avec l'objet de notre campagne de fouilles. J'étais sidérée par la tendresse que cette gamine m'inspirait. Je n'avais jamais rencontré qui que ce soit d'aussi spontané et naturel. Elle était intelligente, curieuse, amusante, et j'aurais pu continuer à bavarder avec elle bien au-delà de l'heure qui nous avait été allouée.

— Mon papa, il cuisinait déjà, à l'époque ?

— Quand il était petit, tu veux dire ? (Elle a hoché la tête.) Non, mais il mangeait beaucoup.

Elle s'est remise à rire.

— Il mange toujours *beaucoup*, a-t-elle dit en faisant des yeux ronds d'incrédulité. Et il cuisine des trucs que je n'aime pas.

— Comme quoi, par exemple ?

— Les œufs.

— Tu n'aimes pas les œufs ?

— J'aime bien les casser, a-t-elle répondu en lissant les flancs de sa tour. Et papa aime bien les colorer.

— Quels sont tes plats préférés ?

— Les nuggets de poulet. Papa dit que je vais en devenir un. Les gâteaux, c'est encore mieux.

— D'accord, je vais te faire un gâteau au chocolat.

Abandonnant son château, elle m'a observée façonner un gâteau de sable sur lequel j'ai pressé des fragments de coquillages nacrés et chatoyants et quelques coquilles translucides de tellines.

— Et voilà, il est prêt.

— Ça ressemble pas à un gâteau. On dirait plutôt une tortue qui a mis des bijoux, a-t-elle objecté, paumes vers le ciel, et elle s'est mise à chantonner – *la princesse Tortue, la princesse Tortue, la princesse Tortue*.

Elle n'avait pas tort, et j'aimais bien qu'elle dise ce qu'elle pense.

— Tu sais, autrefois, quand je trouvais des dents de requin, j'en faisais des colliers, ai-je repris en arasant la princesse Tortue.

Elle a ratissé des doigts ce qu'il en restait puis elle a retenu au creux de sa paume un petit tas de sable, qu'elle a remué du bout de l'index, jusqu'à ce qu'il ne reste rien qu'une écharde noire et luisante.

— C'est quoi ? a-t-elle demandé.

La dent faisait à peine plus d'un centimètre, et sa forme évoquait, en miniature, celle d'une côte de bœuf. Sa racine n'était pas plus large que l'ongle de mon petit doigt.

— Tu en as trouvé une !

Hazel a bondi sur ses pieds, qui ont buté au passage dans sa tour. Elle a placé la dent contre sa gencive, et ses coudes écartés donnaient l'impression qu'il lui avait poussé des ailes.

— À quoi je ressemble ?

— *Mm...* à un requin-tigre ?

— C'est une dent de requin-tigre ? a-t-elle demandé, en me la tendant.

Je l'ai examinée attentivement, avant de la lui rendre.

— Non, selon moi, elle appartenait plutôt à un requin citron. Qui a vécu peut-être il y a des millions d'années de ça. Dans le coin, presque toutes les dents de requin sont des fossiles.

Subitement, elle a semblé submergée d'émotion par sa trouvaille.

Elle a inspiré vivement et battu des paupières, tout en contemplant la dent au creux de ses mains comme elle l'aurait fait d'un oisillon tombé du nid. Au point que j'ai un instant cru qu'elle allait se mettre à pleurer d'émerveillement. Je me suis remémoré notre rencontre, et notre conversation au sujet des mégalodons et des plésiosaures ; elle m'avait demandé si j'avais vu un film dont elle possédait le DVD... Quel était son titre, déjà ? Ah oui, *Nager avec les monstres marins*. C'étaient eux qui la passionnaient – non pas tant les dinosaures comme celui qui ornait son sac, mais bien ces extravagants premiers habitants des océans.

— Cette dent appartenait peut-être à une espèce de requin aujourd'hui éteinte, comme celles que tu as vues sur ton DVD, ai-je repris.

— Il faut que je le regarde à nouveau, a-t-elle décrété d'un ton résolu, avant de glisser soigneusement la dent dans un des sacs de congélation, puis de continuer à l'inspecter à travers le plastique.

— Et un point pour le Club Requin, un ! ai-je lancé.

Hazel m'a décoché un regard bizarre et j'ai cru me voir renvoyée pour la première fois dans le rôle de l'adulte ringarde, mais non. Elle a couru vers l'eau, et s'est mise à bourrer les vagues de grands coups de pied en hurlant : « Club Requin ! Club Requin ! »

Avant même que je n'écarte les portes battantes pour la laisser pénétrer la première dans la cuisine, Hazel s'est pincé le nez, incommodée par une puissante odeur d'ail rôti. Daniel nous tournait le dos ; il était devant ses fourneaux, en train d'agiter une poêle au-dessus d'un brûleur. Poêle dans laquelle se trouvait le coupable. Je suis restée en retrait avec la besace dinosaure pendant que Hazel, la dent de requin serrée entre ses doigts, s'avancait sur la pointe des pieds pour tirer sur la veste blanche de son père.

Qui s'est retourné et l'a enlacée en souriant, avant d'aviser le petit croc et de réagir exactement comme attendu : en affichant une expression sidérée.

— Waouh, ma petite punaise. C'est toi qui as trouvé ça ?

Hazel a opiné au moins quatre fois de suite, et Daniel s'est tourné vers moi.

— Bonne journée, à ce que je vois.

— Excellente. Elle a attendu la dernière minute pour la trouver, cela dit. Le suspense était insoutenable.

Daniel a retiré la poêle du feu et demandé à une femme sanglée dans un tablier de prendre le relais, tout en dévidant un chapelet d'instructions, doigt tendu vers un saladier de jambon italien coupé très fin.

— Papa, on fait partie d'un club, a annoncé Hazel.
— Un club ?
— Ouais. Le Club Requin. Avec Maeve. Et je veux que t'en fasses partie toi aussi.

Elle l'a tiré par la main jusqu'à moi, où elle a ouvert sa besace pour produire un troisième badge. Daniel a avisé celui que j'arborais sur ma chemise, puis il a cherché mon regard, comme pour dire, la mine contrite : *Je n'étais absolument pas au courant*. Quand il a eu fixé son badge au plastron de sa veste, Hazel s'est reculée comme le ferait un metteur en scène qui veut jauger l'image qu'il vient de composer, et a semblé comblée – elle avait trouvé une dent de requin fossilisée, fondé un club, et les nouveaux membres se pressaient au portillon.

J'ai retiré mon badge et fait mine de le lui rendre.

— Non, garde-le. Pour la prochaine fois.

Je n'avais pas imaginé qu'il y aurait une prochaine fois.

La conversation avait été poussive, lorsqu'il n'y avait eu que Daniel, moi et notre histoire pour meubler le silence. En présence de Hazel, nous étions obligés de nous montrer enjoués, et enthousiastes à l'égard du Club Requin, tout en demeurant pleins d'empathie et de compassion pour cette enfant endeuillée. Je ne voyais pas d'autre explication à ce front uni que Daniel et moi étions subitement en train de montrer.

Hazel a levé les yeux vers son père.

— Est-ce que Maeve peut venir à la maison regarder mon DVD ?

Au fond de la cuisine, le personnel s'activait en vue du service du soir, et on a entendu des assiettes s'entrechoquer.

— On en reparlera, d'accord ? a louvoyé Daniel.

— D'accord, mais ce serait pour le club.

— J'ai un livre que je peux te prêter, si tu veux, ai-je proposé. Il y a plein d'images. Je me souviens d'une, en particulier, qui montre un requin préhistorique avec, sur le dos, une bosse en forme de planche à repasser.

— Oh ouiiiiii !

— C'est super, ça, pas vrai ? lui a lancé Daniel et elle a hoché vivement la tête tandis que le tintamarre d'assiettes laissait place à des claquements de lame de couteau.

Des flammes ont jailli de la poêle remplie d'ail et donné naissance à un nuage atomique de fumée, puis une bouffée de jambon grillé nous a enveloppés et Hazel a écrasé le nez contre la jambe de son père.

— Et si tu allais te laver les mains ? Je vais te faire un croque-monsieur. Attends ! a repris Daniel alors qu'elle déguerpissait déjà. Qu'est-ce que tu dis ?

— Ah, j'ai oublié.

Elle est venue enrouler ses bras autour de moi. Son petit corps était

imprégné de soleil et sentait le vent du large. J'ai voulu la serrer contre moi mais, compte tenu de notre différence de taille, cette accolade se résumait à poser mes bras sur les siens. Cela fait, elle s'est écartée et elle a navigué entre les paillasses en Inox en se bouchant le nez.

— Ma mère et moi avons un dicton : « Si tu veux la vérité sans fard, demande à Hazel. »

Ouais, princesse Tortue. Message reçu.

— J'apporterai le livre plus tard, ai-je dit.

De retour dans ma chambre, j'ai passé en revue mes rayonnages, en pure perte. J'étais bonne pour une expédition dans les locaux de stockage, au sous-sol de l'hôtel, où Perri rangeait les décorations de Noël. Elle y avait délimité un périmètre réservé à mes affaires – en l'espèce, un entassement de cartons qui abritaient toutes mes possessions, des marionnettes et des boîtes à bijoux en macaronis de l'enfance aux annuaires du lycée et à mes mémoires d'étudiante.

La boîte dans laquelle était rangée ma robe de mariée n'était nulle part en vue. Perri l'avait probablement cachée avec ses propres affaires pour m'éviter de tomber dessus. Mais la boîte à chapeau blanche dans laquelle dormaient les cendres de mon couple avec Daniel était bien là. J'ai hésité un instant, puis j'ai soulevé le couvercle. Une paire de gants de mariée, des CD, les billets d'un concert de REM, de vieilles photos : une de moi dans le jardin devant le pavillon de bain ; notre photo de fiançailles ; la remise des diplômes au lycée ; Daniel, dix ans, avec son père, aux festivités du 4 Juillet organisées par Perri, en train de faire griller des hot-dogs sur la plage. Et, tout au fond du carton, un petit paquet de lettres retenues par un élastique bien tendu, qui s'est rompu sitôt que j'ai tiré dessus. J'ai sorti la lettre contenue dans la première enveloppe.

Maeve,

Voilà un mois et demi que j'ai fait la plus grosse connerie de ma vie. Tous les jours sans exception, elle m'accable de regrets et de douleur. Je me suis conduit comme un con et je le regrette amèrement. Renoncer à toi est pour moi chose incompréhensible. Un amour comme le nôtre ne peut pas disparaître comme ça.

Tu es la première personne que j'aie jamais aimée, et je continue à t'aimer.

S'il te plaît, parlons-nous.

Daniel

Un bref éclair de douleur m'a traversée. J'ai vite rangé la lettre dans son enveloppe et l'ai remise en quarantaine dans la boîte à chapeau puis je me suis obligée à chercher un carton étiqueté : *Collège*.

Le livre était bien là. Je me suis assise à même le sol en béton pour le feuilleter, jusqu'à retrouver l'image de ce requin préhistorique dont j'avais parlé à Hazel : *Stethacanthus*, le requin « planche à repasser ». Et là, le livre ouvert sur mes genoux, j'ai remarqué que mes cheveux étaient imprégnés de l'odeur du mélange ail-jambon. J'ai tiré une mèche sous mon nez et j'ai inspiré à pleins poumons.

De retour dans ma chambre, j'ai allumé l'ordinateur portable dans l'intention de trier mes notes de terrain de Bimini et commencer un catalogue descriptif des nageoires dorsales de tous les requins que nous avons marqués. Mais mes pensées ne cessaient de dériver vers Hazel, avec son maillot fluo et son masque de protection qui lui mangeait le visage... Vers Daniel, tenant la plume de balbuzard entre ses doigts, Daniel en train de faire des œufs brouillés roses. Daniel et nos regards qui s'étaient croisés dans la cuisine.

Je fixais distraitemment, au-delà de l'écran, le badge artisanal de Hazel, avec son effigie de requin, quand j'ai été prise d'une subite attaque de panique, la poitrine comprimée comme si j'étais en train de plonger trop profondément, ou de nager trop loin des côtes. *Le Club Requin*. Comment avais-je pu laisser le fil de l'histoire se dévider sans même chercher à rattraper la bobine ? Pendant des années, j'étais restée à l'abri dans un havre de ma propre fabrication dont, en y faisant irruption, Daniel et Hazel avaient arraché la porte, une pièce aveugle que j'abritais quelque part en moi et, tout terrifiant que cela soit, la perspective de reprendre ma relation avec Daniel là où elle s'était arrêtée m'effrayait davantage. Je me suis dit que Hazel, son père et moi pouvions être membres d'un même club, et nous croiser dans les couloirs de l'hôtel, et tomber l'un sur l'autre à l'improviste au Spoonbills, notre ancien QG, et que tout irait bien. Cela finirait par devenir la routine, une nouvelle normalité. Pour l'heure, j'avais la sensation d'être coupée de mes amarres, rien de plus, et avec le temps, croiser Daniel et Hazel cesserait de faire remonter tous ces souvenirs et ces sentiments si perturbants.

J'ai écouté le souffle plaintif de l'air froid qui s'échappait des grilles d'aération, des rires qui passaient dans le couloir, le silence de plomb qui a suivi, jusqu'à ne plus supporter de rester assise. Je suis partie dans le salon dans l'idée d'allumer la télé mais mon élan a été stoppé net quand mes yeux ont buté sur une boîte, posée sur la table basse, assortie d'un Post-it vert pâle qui portait mon nom. La boîte était fermée par une ficelle, et avait connu des jours meilleurs. J'étais

certaine qu'elle ne se trouvait pas là plus tôt.

Comprenant soudain ce qu'elle renfermait, je l'ai emportée dans ma chambre, me suis assise sur le lit, me suis débarrassée de mes sandales et j'ai soulevé le couvercle.

*L'Hôtel des Muses
Robin Donnelly*

J'ai sorti le manuscrit. Trois cent vingt et une pages au total. Le roman de Robin. J'ai tourné la page de titre, et trouvé une dédicace :

Pour Maeve et Daniel

Cela suggérait que nous formions un couple. Qu'était-il passé par la tête de mon frère ? N'aurait-il pas pu mettre nos prénoms sur deux lignes distinctes ? Ou y ajouter une petite clarification ?

Était-ce si difficile ?

N'importe quelle autre sœur aurait été fière de son frère, et sensible au fait que, de tous les récipiendaires potentiels de cette attention – maman, papa, Perri –, il l'ait choisie elle, sa jumelle, en même temps que Daniel, son meilleur ami. *Arrête de chicaner*, me suis-je intimée.

Mais un pressentiment s'est emparé de moi, qui me donnait envie de refermer cette boîte. Au lieu de quoi, je me suis assise en tailleur et j'ai commencé à lire.

Chapitre I

Quelques instants plus tôt, juste avant que Margaret n'ait rampé sur le sable, en sang et tout près de sombrer dans l'inconscience, Derek et elle se tenaient dans les vagues, la taille prise dans leurs oscillations, et Margaret repêchait une plume flottant à fleur d'eau. À treize ans, elle avait déjà passé la moitié de sa vie à aimer Derek. De six mois son aîné, celui-ci la taquinait régulièrement sur l'avance qu'il avait prise sur elle.

« Balbuzard », annonça-t-elle en examinant attentivement la plume.

Elle faisait tout le temps ça, identifier des plumes d'oiseaux, des coquillages, des poissons. Sans jamais se tromper.

Derek lui déroba la plume pour la piquer dans l'élastique de sa queue-de-cheval. Avec cet ornement dressé à la verticale et qui dépassait de sa tête, elle lui évoquait quelque oiseau exotique. Cela fait, il l'embrassa. Un long baiser. Comme au cinéma.

« Je t'aime », lâcha-t-elle. Puis, gênée par cet aveu, elle se laissa glisser sous l'eau verte et chatoyante. Quand elle refit surface, avec ses cheveux bruns plaqués en arrière et ses cils ourlés de minuscules paillettes d'eau, Derek nageait à sa rencontre. Elle s'efforça de ne pas le regarder fendre des bras cette masse d'eau qui s'ouvrait devant lui tandis qu'il décrivait d'amples demi-cercles.

« Moi aussi, je t'aime », était-il en train de dire quand, soudain, ses genoux se dérobèrent, et il bascula de tout son poids vers l'avant, comme s'il avait été poussé.

Margaret sentit l'explosion de douleur dans sa jambe en même temps qu'une force l'entraînait brutalement sous l'eau, la secouait sans relâche

d'avant en arrière. Elle se débattit, de l'eau remonta dans son nez, elle sentit la brûlure du sel, mais elle continua à batailler contre cette monstrueuse forme noire accrochée à son mollet. Un requin pointe noire.

Derek, bras plongés dans l'eau, se démenait en vain pour la rattraper quand un panache de sang vint affleurer à la surface, telle une fleur funeste.

« Margaret ! Margaret ! » hurla-t-il, encore et encore.

Il vit son visage émerger quelques secondes plus tard et il l'entendit, entre deux accès de toux qui semblait décoller l'eau de ses joues, qui s'écriait dans un hoquet :

« Un requin ! »

Derek la remorqua vers la plage, tandis que grossissait dans les vagues un affluent écarlate...

J'ai relevé la tête et mon regard a buté, à l'autre bout de la pièce, sur la commode et la *Naissance de Maeve*. Tout en contemplant fixement le tableau, je sentais la pression augmenter au fond de ma gorge. J'avais envie de hurler. C'était impensable. Robin avait consacré ces dernières années à écrire, à l'insu de tous, mon histoire avec Daniel.

Ce n'était pas l'envie de jeter ce manuscrit à la poubelle qui me manquait, mais j'étais dans la position de celui qui, en croisant un accident sur la route, ne peut s'empêcher de ralentir pour regarder. J'ai repris ma lecture et terminé le chapitre, qui se refermait sur une phrase bouleversante :

Le jour où elle se fit mordre par le requin pointe noire, Margaret vit se croiser pour la première fois les deux grandes passions de sa vie, et à cette intersection se trouvait l'endroit où l'amour nous sauve, et nous brise tout à la fois.

J'ai abattu rageusement les pages sur le lit. Amortie par la couette, la violence du geste n'a produit finalement qu'un bruit sourd et frustrant. *C'est ça que pense Robin ? Que je suis brisée ?*

J'ai foncé dans sa chambre, dans laquelle je suis entrée sans frapper, mais il n'y avait personne. J'ai empoigné le téléphone pour l'appeler, avant de le reposer.

Il m'a volé ma vie.

Mon premier baiser, l'aveu de mon amour, la morsure du requin – ces instants m'appartenaient, représentaient ce que je possédais de plus intime. J'en avais fait la confidence à Robin, mais jamais je n'avais imaginé qu'il puisse les usurper. Daniel avait toujours répugné à divulguer certains détails de notre relation à son ami, du moins à l'époque où nous étions ensemble. Peut-être lui en avait-il finalement révélé plus que je ne l'avais cru ? Et peut-être Robin avait-il été plus fin observateur que je ne le pensais. En tous les cas, il s'était montré malin, en me donnant à lire le manuscrit une fois qu'il n'était plus temps pour moi d'intervenir.

Le silence qui régnait dans l'appartement, aussi envahissant et

obsédant qu'un bruit blanc, m'a chassée dans ma chambre. Je me suis frictionné le front, et mon cœur s'est soulevé quand je me suis souvenue que Daniel avait déjà lu ces pages. En une soirée. Je me le suis représenté, dans la cuisine de Van, les feuillets éparpillés sur le comptoir. Bon sang.

J'ai rassemblé les pages du manuscrit et je me suis laissée glisser par terre. Adossée au pied du lit, j'ai lu, jusque bien après minuit.

Robin avait écrit une histoire d'amour. Le requin qui avait mordu Margaret avait fait naître chez elle un amour incompréhensible pour les squales, qui la conduisait à étudier la biologie marine. Derek, qui était chef cuisinier, la trompait avec une autre la veille de leur mariage, sans que sa trahison – son « faux pas », ainsi que le désignait Robin – n'altère son amour pour sa fiancée. Derek était résolu à faire pénitence, il multipliait les tentatives de réconciliation, mais la pauvre Margaret, cette fille brisée, les repoussait toutes. Le cœur en miettes mais têtue et inflexible, elle s'emmurait vivante, se condamnant à la solitude.

Vers une heure du matin, au milieu d'une page, je suis tombée sur une phrase qui m'a arrêtée net dans mon élan. Cela faisait des heures que je lisais, comme anesthésiée à force d'incrédulité, quand quelque chose, dans cette phrase, m'a arrachée à ma stupeur. Elle était différente, saisissante de justesse, porteuse d'une vérité qui me laissait sans défense. Je l'ai lue et relue, jusqu'à ce que les larmes commencent à couler.

Margaret était une femme dévastée par les regrets. Une femme qui aurait pu avoir tout ce qu'elle avait toujours voulu, si seulement elle avait été capable de pardonner.

Ces mots ont eu sur moi l'effet du magma en fusion qui fend la roche. Robin avait-il raison ? Si j'avais accepté de décrocher le téléphone toutes ces fois où Daniel avait appelé, accepté de répondre à ses lettres, de le voir, de l'écouter, aurais-je pu tourner la page, aller de l'avant et réapprendre à lui faire confiance ? À l'époque, il ne méritait pas mon pardon, mais qu'en était-il de moi ? N'était-ce pas avant tout pour moi que j'aurais dû le lui accorder ? Peut-être, à l'heure qu'il était, serions-nous ensemble, mariés, parents d'un enfant rien qu'à nous. Avec Hazel. En un sens, elle serait devenue mon enfant elle aussi. M'étais-je dressée en travers de mon propre chemin ? *Une femme qui aurait pu avoir tout ce qu'elle avait toujours voulu, si seulement elle avait été capable de pardonner.*

La phrase allait me tenir éveillée pour le restant de la nuit. Le restant de ma vie, peut-être.

J'ai poussé le manuscrit sous le lit et attrapé les clés de ma voiture. Toutes ces années passées à ressasser mes regrets, autant que l'idée

que Daniel avait lui aussi lu cette phrase, m'étaient insupportables. Sans vraiment réfléchir à ce que j'étais en train de faire, je suis sortie de ma chambre et j'ai foncé le long du couloir, dépassé toutes ces portes arborant un écriteau « Ne pas déranger », possédée par le besoin de le voir, de le regarder en face et de savoir si je pouvais lui pardonner. *Trop de choses sont restées tues pendant trop longtemps.* Moi qui étais toujours si rationnelle, si réfléchie, si maîtresse de moi – et si j'allais tout simplement frapper à sa porte ?

Dans le hall désert et plongé dans la pénombre, j'ai marqué un temps d'arrêt. Je ne savais plus où était garée ma voiture. Et puis ça m'est revenu : elle se trouvait là où je l'avais laissée à Noël, sur le parking du personnel.

Quand j'ai tourné la clé dans le contact, un tousotement saccadé s'est fait entendre sous le capot. Les yeux rivés au pare-brise poussiéreux, j'ai fait une nouvelle tentative en espérant que le moteur allait se mettre en route avant que je n'aie noyé la batterie. J'ai insisté, en m'acharnant de plus en plus fort sur la pédale. *Clic. Clic. Clic.* Toutes les lumières du tableau de bord se sont éteintes.

De retour à l'hôtel, tremblante et agitée, je me suis glissée dans l'alcôve du hall qui abritait la fresque Charlotte Brontë. Submergée d'épuisement maintenant que le désespoir et l'impulsivité commençaient à refluer, je me suis allongée sur le banc, tête calée au creux du coude, sans trop savoir si j'étais soulagée, ou déçue, que la voiture ait refusé de démarrer. Étais-je une femme dévastée par les regrets, comme l'avait écrit Robin ? La trahison de Daniel avait provoqué notre rupture, mais c'était moi qui avais ensuite coupé les ponts. Au fond de moi, j'avais voulu lui pardonner, mais je m'étais montrée fière, obnubilée par mes principes, opiniâtre dans ma rancune.

Cela a été un soulagement lorsque le sommeil est venu.

Quand j'ai rouvert les yeux, le soleil du matin éclairait le plafond de l'alcôve. Je me suis redressée et mon coup de folie m'est revenu en mémoire – j'avais été à deux doigts de débarquer chez Daniel au beau milieu de la nuit. Je me suis soudain souvenue du reste – de ma fureur envers Robin. Il avait cassé quelque chose entre nous – ce lien sacré, notre gémellité.

Des clients, la peau luisante de crème solaire, allaient et venaient devant l'alcôve en sirotant un café dans un gobelet en carton ou en consultant une carte de l'île. J'ai tendu le bras et cherché à tâtons mes clés sous le banc, mais rien à faire, il a fallu que je me mette à quatre pattes. J'ai lissé mes cheveux, éliminé tant bien que mal le mascara de la veille en me frottant les yeux et joué à celle qui s'était assise un instant sur ce banc sur le chemin de son petit déjeuner, plutôt qu'à la fille qui avait dormi là la moitié de la nuit.

En traversant le hall au pas de charge, j'ai avisé Robin et Daniel devant la sculpture d'algues radioactives.

— Maeve, attends ! a lancé Robin en me rattrapant.

Sans doute mon expression était-elle éloquente.

— Tu l'as lu, a-t-il repris. S'il te plaît, ne me regarde pas comme ça. Je suis désolé.

J'ai coulé un regard vers Daniel, tout raide et emprunté dans sa veste de chef.

— Robin, je ne sais même pas par où commencer...

— Laisse-moi seulement m'expliquer.

— T'expliquer ? Tu as intérêt.

Et je l'ai planté là, avec la sensation que la Terre était sortie de son axe.

Quand le téléphone a sonné, à quatorze heures, j'ai regardé l'écran et hésité. Le nom qui s'affichait – N. Ridley – ne me disait rien. J'étais claquemurée dans ma chambre depuis le matin, plongée dans mes recherches, faisant fi de la moitié de manuscrit non lue qui me narguait sous mon lit et des coups frappés à la porte par intermittence, assortis d'un « Maeve ? On peut parler ? Tu vas bien ? »

Robin.

J'avais exigé qu'il s'explique, avant de rompre aussitôt tout contact avec l'extérieur. Cela ne me ressemblait pas, mais j'étais en colère, bien trop en colère pour réagir raisonnablement. Je n'étais pas prête à entendre ses foutues explications.

Au moment où je reportais mon attention sur mon carnet de relevés, le nom affiché sur l'écran a fait sens.

Nicholas.

— Je suis en bas, dans le hall, a-t-il annoncé lorsque j'ai décroché.

— Tu es ici ? À l'hôtel ?

— Oui, avec ta grand-mère. Je voulais te voir. J'espère que ça ne t'embête pas.

À l'arrière-plan, j'ai entendu un : « Appelez-moi donc Perri, Nicholas, je vous en prie. »

— Non, bien sûr. Je descends tout de suite.

En me regardant rapidement dans le miroir de la salle de bains, j'ai décidé que le reflet aurait pu être bien pire. En dépit de mes trois petites heures de sommeil à la dure sur un banc en bois, je n'avais pas de cernes. Je me suis brossé les cheveux, j'ai étalé du gloss sur mes lèvres et inspiré longuement, posément.

Il était assis à côté de Perri sur un des petits canapés corail du coin bibliothèque, un livre ouvert à cheval sur un genou, un sac à dos avachi à ses pieds. Contrairement à la plupart des matins, à Bimini, où il dégringolait de sa couchette pour filer directement au Labo, il était rasé de près et avait les traits reposés. Le voir était un vrai soulagement. *Où avais-je la tête hier soir, à courir après Daniel ?*

— Je voulais te faire la surprise, a dit Nicholas en se levant pour

m'embrasser – un baiser sur chaque joue, à la mode européenne.

— Mission accomplie. Je suis très surprise. Alors, Perri t'a tenu compagnie ?

— Nicholas vient de m'apprendre qu'Alexander Pope avait vécu dans sa ville natale, à Twickenham.

Nicholas m'a décoché une petite moue rusée, comme si je l'avais pris en flagrant délit de vouloir faire bonne impression.

À en juger par la mine conquise de Perri, il avait réussi. J'ai désigné le livre sur ses genoux.

— Laisse-moi deviner : compte tenu de ton lien avec Pope, Perri est allée te chercher un de ses ouvrages dans la bibliothèque.

— Ça ? a fait Nicholas en retournant le livre sur son genou. Non, c'est *Les Petits Oiseaux*. Je ne connaissais pas.

— Je viens de tomber sur lui dans la bibliothèque alors que sa place est dans la chambre où j'installe Nicholas, a expliqué Perri en se levant.

J'ai haussé les sourcils.

— Ah. Tu as pris une chambre ?

— C'est encore en délibération. C'est une idée de Perri. Cela dit, je suis partant pour dormir une nuit dans ma vie avec Anaïs Nin.

Mes lectures avaient beau s'être surtout cantonnées à des publications scientifiques, même moi je n'ignorais pas qu'Anaïs Nin avait écrit de la littérature érotique. Et la chambre qui portait son nom était typiquement réservée aux couples en lune de miel.

— C'est quasiment la seule chambre qui me reste, était en train de dire Perri – principalement à mon intention.

— Si je ne me trompe pas, elle a eu une liaison avec Henry Miller, non ? a ajouté Nicholas, avec un grand sourire qui exsudait ce charme britannique entêtant.

— Tout à fait, a confirmé Perri. Bon, le travail m'attend. (Elle a planté un baiser sur ma joue et m'a gratifiée, sans même essayer de s'en cacher, d'un regard entendu.) On se parle plus tard ?

Perri partie, Nicholas a brandi *Les Petits Oiseaux*, dont la couverture s'ornait d'une femme nue dans une pose lascive.

— J'aime beaucoup ta grand-mère.

— Je suis vraiment navrée de cette entrée en matière. Perri est une artiste, ai-je ajouté, comme si ceci expliquait cela. Viens, je vais te montrer ta chambre.

Tandis que nous longions le couloir, Nicholas égrenait à voix haute les noms gravés sur la plaque des portes :

— William Faulkner... Zora Neale Hurston... Marjorie Kennan Rawlings... James Baldwin...

— Tu as entendu parler du type qui s'est fait prendre avec tous ces ailerons de requin ?

— Oui, c'est horrible. (Il s'est arrêté net et a posé une main sur mon bras.) Je suis désolé, Maeve. Je sais combien c'est un crève-cœur, pour toi.

Nicholas comprenait mieux que personne les sentiments que m'inspirait ce massacre, et en quoi il était gravissime. J'ai été prise d'une subite envie d'appuyer le front contre son épaule et de me cramponner à la justesse de ses mots.

— C'est arrivé tout près d'ici, c'est ça ?

— Oui, à moins de quinze kilomètres. Une centaine de requins massacrés pour leur aileron et, à ma connaissance, personne n'a ouvert d'enquête, personne n'en a parlé à part une chaîne de télé qui s'est fendue de quelques images au JT – le reporter interviewe un type sur la plage, qui lui répond, en gros, qu'il n'y a pas meilleur requin que mort. Voilà contre quoi on se bat.

Nicholas a lâché un soupir et m'a pris la main.

— J'ai un contact à la section maritime du bureau du shérif, a-t-il dit en m'entraînant dans le couloir. Je vais lui passer un coup de fil et voir ce qu'on peut apprendre.

J'ai poussé la porte de la chambre Anaïs Nin et actionné l'interrupteur. Deux appliques en nacre se sont illuminées de part et d'autre du lit. Les oreillers prune posés à l'oblique contre la tête de lit étaient assortis au coussin du fauteuil de capitaine poussé sous un petit bureau. Sur l'étagère qui surplombait celui-ci, Perri avait disposé une petite sélection d'ouvrages à même de parachever le thème de la chambre : le *Journal* d'Anaïs Nin, volumes un et deux, *Vénus Erotica*, *Tropique du Cancer*, *L'Amant de lady Chatterley*. Au-dessus du lit était imprimée une des citations les plus inoffensives d'Anaïs Nin : « On ne trouve pas l'amour, c'est lui qui nous trouve. »

J'ai observé comment le regard de Nicholas glissait sur ces mots.

— Chaque chambre a droit à sa citation, ai-je expliqué.

Il a abandonné son sac à dos sur le lit et a ouvert grand la porte-fenêtre. Tandis qu'il s'avavançait sur la minuscule terrasse qui dominait la plage, un nuage d'air tiède et gorgé d'humidité s'est engouffré dans la chambre, bientôt rattrapé par les cris des mouettes. Nicholas s'est penché par-dessus la balustrade pour mieux scruter la plage et, en regardant son corps découpé sur l'immensité bleue de cette toile de ciel et d'eau, j'ai brièvement laissé remonter les sentiments qu'il m'avait inspirés lors de notre dernière nuit à Bimini – la possibilité de lui, d'un avenir ensemble –, avant de me souvenir brusquement de Daniel. Daniel, que j'avais aimé, qui était ici, bien présent et qui, à mon corps défendant, continuait à exercer sa mystérieuse emprise. Je voulais croire qu'il ne s'agissait là que de répliques du passé, mais comment expliquer leur puissance ? Les sentiments que m'inspirait Nicholas étaient-ils plus réels ? En le regardant, j'ai pris conscience

que lui et moi n'étions pas accablés par le fardeau d'un passé commun.

— Quand j'étais même, de la maison, on avait vue sur le jardin des voisins et une ancienne cuvette de toilettes qu'ils avaient transformée en jardinière. Ça rendait ma mère folle. Elle disait toujours : « Tu peux y mettre autant de pétunias que tu voudras, ça restera une cuvette de toilettes. »

J'ai éclaté de rire.

— Tu te marres mais, à cause de ces toilettes, j'ai un casier.

— Un casier... judiciaire ?

— Mon frère et moi, on l'a volée. On l'a chargée dans la voiture de mon père, et on est allés la jeter dans la benne à ordures de l'école.

— Comment vous êtes-vous fait prendre ?

— Non, on ne s'est pas fait prendre. Mais ma mère était tellement heureuse de la disparition de ce truc que mon abruti de frère s'est vanté de notre exploit. Que ses fils soient des voleurs a douché son ravissement et elle nous a obligés à nous excuser auprès des voisins.

— Quel âge avais-tu ?

— Quinze ans. Et Jake treize.

— Donc, ce casier judiciaire...

— Ce n'est pas un casier à proprement parler – plutôt une inscription au registre des actes d'incivilité envers le voisinage. Et toi ? Tu as dû en faire des bêtises, en vivant dans un hôtel.

— À part faire le mur pour prendre des bains de minuit, écouter aux portes des clients et piocher dans les bacs de glaces du restaurant, pas tant que ça. On ne s'est jamais attaqué aux toilettes.

— À l'alarme incendie, peut-être ?

— Oh lala, non. Mais une fois, on a fauché une bouteille de whisky au bar du restaurant.

— À mon sens, c'est pire que de faucher une cuvette. Tu avais quel âge ?

— Dix-sept ans. Comme Perri venait tout juste de peindre la citation sur le mur, la chambre Emily Dickinson était vacante, le temps que ça sèche. On s'y est installés avec la bouteille, et on a fait des mélanges avec du ginger ale.

Avec, il va de soi, Robin dans le rôle du barman.

De nous trois, mon frère était le seul à s'être mis vraiment dans des sales draps. À seize ans, il avait été arrêté pour exhibitionnisme : après une soirée très arrosée avec ses copains, il avait uriné dans le parking du Palermo Pub & Brewery, et écopé de travaux d'intérêt général. Deux semaines durant, après les cours, il avait enfilé une veste orange et ramassé les ordures sous les ponts du canal et le long des routes.

Les mots au mur de la chambre Dickinson me sont revenus d'un coup et j'ai voulu faire mon petit effet.

— « Qu'elle ne reviendra jamais est ce qui rend la vie si douce. »

— C'est la citation d'Emily Dickinson ? a demandé Nicholas.
Impressionnant.

— Ce qui est génial, c'est qu'en grandissant ici, j'ai mémorisé toutes ces citations qui me font passer pour bien plus lettrée que je ne le suis en réalité.

— Ton secret ne risque rien avec moi. (Il a tourné les yeux une fois de plus vers la citation d'Anaïs Nin.) C'est donc Perri elle-même qui peint ces citations ?

J'ai opiné.

— Toutes. Et cette chambre est la seule où elle en a peint une seconde, dissimulée quelque part.

Nicholas est revenu dans la chambre, il a regardé le plafond, le placard.

— Et où exactement vais-je la trouver, cette mystérieuse phrase ?

— Si je te le disais, ce serait gâcher le plaisir de la découvrir.

— J'en conclus que tu connais bien cette chambre – je me trompe ?

— Je les connais toutes. Naturellement, celle-ci a toujours exercé un attrait particulier.

Il a examiné les tranches des livres, au-dessus du bureau.

— Je comprends, a-t-il dit, avant de se retourner face à moi. Comme je vais devoir partir tôt, demain matin, je me disais qu'on pourrait dîner ensemble. J'ai vu qu'il y avait un restaurant, dans l'hôtel.

Un dîner en amoureux. Cuisiné par Daniel.

— J'ai une meilleure idée, ai-je répondu. Et si on se préparait un pique-nique qu'on emportera sur la plage ? Tu pourras même dîner pieds nus.

— Vendu. Va pour le pique-nique.

Il est allé extraire une grande enveloppe de son sac à dos.

— Je comptais te la donner ce soir, a-t-il dit en me la tendant. Mais je crois que je suis trop impatient pour attendre jusque-là.

Je me suis assise sur la couette blanche pour l'ouvrir. À l'intérieur se trouvait une vingtaine de clichés sous-marins qu'il avait pris durant notre dernière plongée à Bimini. Je les ai étalés sur le lit pour les admirer : tous nous montraient, Sylvia et moi, en suspension dans des jeux d'ombres bleutées et de rais de lumière obliques dont l'intensité variait en fonction de la profondeur. Les photos étaient magnifiques, Sylvia était magnifique, et ça m'a fait un coup au cœur de repenser à elle. Elle me manquait, et j'espérais qu'au hasard de ses déplacements, elle n'avait rencontré aucun problème. Si elle avait réchappé d'une mort par noyade après avoir été amputée de son aileron au nom d'une soupe, si personne ne l'avait découpée en morceaux pour la transformer en colliers pour touristes ou en suppléments vitaminés, si on ne venait pas lui découper la mâchoire pour en faire un objet

décoratif, si elle ne finissait pas exhibée tout entière, empaillée, sur un mur, alors, dans sept ou huit ans, elle mettrait au monde des bébés requins.

Sur le dernier cliché, Nicholas avait zoomé sur mon visage pendant que je regardais Sylvia s'éloigner pour la dernière fois, et le cadrage serré sur mes yeux les faisait paraître, derrière le masque, immenses, tristes et extatiques à la fois.

J'ai posé la photo sur mes genoux et relevé la tête.

— Je ne sais pas quoi dire. Merci.

— Je me suis dit qu'elle devait te manquer.

Nicholas a dégagé un Caddie de la file et s'est engagé dans le rayon fruits et légumes du Publix.

— Ils font de très bons sandwiches baguette, ici, ai-je annoncé.

— Dieu soit loué ! s'est exclamé Nicholas. Je craignais qu'on n'en soit réduits à manger du pâté et des raisins haute couture. Du caviar tartiné sur des crackers. Ou de la tapenade d'olives noires...

J'aimais bien sa façon de chercher à me faire rire. Je *l'aimais bien* tout court.

Nous avons dépassé sans un regard les étals de prunes rouges et de nectarines pour faire le plein de chips et de bières, avant de gagner le comptoir du traiteur.

— C'est ta dernière chance de préférer un vrai dîner, assis à une table, a insisté Nicholas quand l'homme qui officiait derrière les vitrines, les cheveux couverts d'une résille, est venu s'enquérir de notre commande.

— Je préfère dîner avec toi sur la plage, ai-je répondu, et j'ai vraiment cru qu'il allait m'embrasser, là, en plein supermarché.

Dix minutes plus tard, nous faisons la queue à la caisse express quand j'ai reconnu Hazel, près de l'entrée, un bras glissé dans une de ces machines servant à prendre la tension. Mon estomac a exécuté un petit salto. *Daniel*. Je me suis retournée et j'ai balayé des yeux le rayon des fruits et légumes, puis l'allée des vins et boissons, juste derrière nous. Il n'était nulle part en vue.

Hazel pouvait être venue avec Van, me suis-je raisonnée. *S'il vous plaît. Faites que ce soit le cas.*

Pile à cet instant, elle a relevé la tête et, m'apercevant, elle a agité sa main libre. Et j'ai été une fois encore frappée par ce magnétisme qu'elle avait exercé lors notre excursion dents de requin, par cette façon qu'elle avait de libérer en moi une joie inexplicable. Pendant que Nicholas réglait les sandwiches, je me suis excusée pour aller vers elle.

— Salut, toi. Comment se porte ta tension ?

Elle a gloussé et dégagé son bras du manchon.

— J'attends papa, a-t-elle répondu en se relevant d'un bond et en me désignant la première caisse.

Il faisait la queue, accoudé sur la barre de son Caddie. Et en cherchant sa fille des yeux, comme le bon père qu'il était, il m'a vue et s'est redressé. Un sourire est apparu sur son visage. Il a dressé son index – *Attends-moi*.

— Papa m'a donné le livre sur les requins que tu lui as laissé pour moi, a repris Hazel.

— Alors, ce requin planche à repasser, tu en penses quoi ?

Elle a levé les yeux au ciel.

— *Stethacanthus*. C'est dingue.

Et pile au moment où Nicholas nous rejoignait, elle a ajouté :

— Quand est-ce que tu vas venir à la maison pour faire une réunion du Club Requin ?

Je me suis interdit de me retourner vers les caisses.

— Hazel, je te présente mon ami Nicholas. Tu vois, nous on est supercalées sur les requins, eh bien lui, il en connaît des tonnes sur les raies.

Hazel, l'air soudainement timide, ce que je n'aurais jamais imaginé possible de sa part, a fait un petit sourire en coin et s'est rassise sur le siège en balançant les jambes.

Nicholas s'est accroupi devant elle.

— Un Club Requin ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un truc que j'ai lancé. Enfin, qu'on a lancé, moi et Maeve. C'est pour les gens qui adorent les requins.

— Hazel est une biologiste marine en herbe. Ou une paléontologue. Je n'ai jamais rencontré personne qui en sache autant sur les créatures marines disparues.

À ces mots, Hazel a pincé fort les lèvres, qui ont rosi comme de la chair de pastèque.

— Eh bien c'est un plaisir de te rencontrer, a dit Nicholas en lui tendant la main. Nous aurions bien besoin de quelqu'un comme toi, à l'aquarium où je travaille.

Hazel, les joues empourprées, a glissé sa main dans celle de Nicholas. Elle semblait tout à la fois flattée par le compliment, et sous le charme. Et c'est pendant cet échange de poignée de main que Daniel nous a rejoints, avec ses deux sacs en plastique, l'un rempli uniquement de citrons et l'autre renfermant un gros bidon métallique d'huile d'olive Giacomo's. La même marque que celle de la bouteille que j'avais lancée dans le golfe.

Hazel s'est précipitée vers son père et a posé une main sur la sienne, celle qui tenait le sac de citrons. À suivi un silence qui s'est étiré au point de donner l'impression qu'il allait rompre et claquer. Plus tard,

quand je raconterais à Perri cette rencontre à la croisée de Gêne et Embarras, nous en ririons mais, sur le moment, la situation n'avait rien de comique.

Daniel et Nicholas se sont présentés. Nicholas a tendu la main, Daniel l'a serrée ; le sac qui contenait le bidon d'huile d'olive s'est balancé à son poignet.

— Nicholas et moi avons travaillé ensemble à Bimini, ai-je précisé.

J'ai entendu combien ma voix trahissait mon empressement à expliquer et à banaliser sa présence. Daniel m'a dévisagée.

— Ah, d'accord. Très bien. Vous arrivez de là-bas ?

— Non, de Sarasota, a corrigé Nicholas.

Hazel s'est trémoussée contre la jambe de son père.

— Il travaille dans un aquarium. Il en sait des tonnes sur les raies.

Pendant plusieurs secondes, personne n'a plus rien dit. L'inconfort était palpable. Une vieille dame avait pris place sur le siège du tensiomètre et un bourdonnement s'est fait entendre tandis que le manchon se gonflait. Hazel observait la scène comme elle l'aurait fait du lancement d'une navette spatiale.

— Daniel est le chef-cuisinier du restaurant de l'hôtel, ai-je dit à l'intention de Nicholas.

— J'ai essayé de la convaincre de dîner au restaurant, mais on va devoir se contenter de sandwiches sur la plage, a plaisanté celui-ci en brandissant son sac de courses.

— Ah oui ? Un pique-nique ? Bon, si jamais vous changez d'avis, vous savez où trouver un repas digne de ce nom.

— On rentrait à l'hôtel, ai-je repris en me dirigeant vers les portes coulissantes.

— Nous aussi, a lancé Daniel en se retournant vers Hazel. Tu viens, petit monstre ?

Tandis que nous rejoignons le parking tous les quatre, Hazel chantait le jingle d'une pub de bonbons, et quand Nicholas et moi nous sommes arrêtés devant sa Jetta gris métallisé, elle a demandé :

— Papa, est-ce que Maeve peut venir à la maison ?

— Si elle en a envie, avec plaisir, a répondu Daniel.

Hazel s'est tournée vers moi.

— C'est d'accord, ai-je acquiescé.

Au moment où ils bifurquaient en direction de leur voiture, Daniel m'a lancé :

— Maeve, tu as terminé le roman de Robin ?

— Pas encore.

— Tu devrais le faire. Ça finit bien.

Je me suis figée, un pied dans la voiture, et il m'a semblé entendre ses mots se réverbérer sur l'asphalte chaud et luisant.

Nous avons déployé une couverture sur la plage, devant l'hôtel. De la musique *live* descendait jusqu'à nous depuis la terrasse du restaurant. Billy était en train de chanter *Save the Last Dance for Me*, des Drifters, avec un accompagnement à la guitare. Billy se produisait à l'hôtel depuis aussi loin que remontaient mes souvenirs. Il faisait pour ainsi dire partie des meubles, et devait être au moins aussi vieux que Mick Jagger.

Bien qu'il soit dix-huit heures passées, le soleil était encore haut et virulent. Nicholas a décapsulé une bière, qu'il m'a tendue. En débballant les sandwiches et les chips, j'ai remarqué qu'il avait ajouté des KitKat pour le dessert. Nous nous sommes assis face au large, bras contre bras, comme à Bimini après avoir remis à l'eau son petit prince le crabe cailloux. Au ras de l'eau, un grand héron figé dans une parfaite immobilité et à l'affût de son prochain repas évoquait un ornement de jardin.

— Je te dois des excuses, ai-je dit.

— Pourquoi ça ? J'espère que tu n'as pas volé d'alcool au supermarché !

— Non, l'ai-je rassuré en riant.

— Si tu crois devoir t'excuser parce que ta grand-mère m'a installé dans la chambre érotique, sache que mon pardon t'est tout acquis.

— C'est au sujet de ce qui s'est passé tout à l'heure, au supermarché. Il a levé la main.

— Tu ne me dois aucune explication.

— Si, j'y tiens. Daniel et moi... Nous avons grandi ensemble et, il y a longtemps de ça, nous étions fiancés. (J'ai inspiré.) Jusqu'à il y a quelques jours, je ne l'avais pas revu depuis des années. Mais il vient de se réinstaller à Palermo et... disons que j'essaie encore de m'habituer à la situation.

— Je me disais bien qu'il y avait anguille sous roche entre le chef et toi.

— Oui, cette rencontre était un peu bizarre. Je suis désolée.

— Maeve, tout va bien. Je t'assure. Tes excuses sont superflues. J'ai débballé mon sandwich.

— Par ailleurs, je crois que quelqu'un a succombé à ton charme.

— Tu parles de toi ?

— Non, de Hazel.

Il a bu une gorgée de bière et a souri.

Nous avons dévoré nos sandwiches, vidé les paquets de chips, fait un sort aux KitKat et trinqué avec nos bières.

— Tu sais, j'ai appelé le Centre de recherche de l'océan Indien, au Mozambique, a soudain lâché Nicholas. Il semble qu'un poste de mission soit disponible.

— Et ?

— Et je l'ai pris. Enfin – je leur ai dit que j'étais preneur... si tout se passe bien. Ils me gardent la place au chaud.

— Tu crois que l' Aquarium rechignera à donner son feu vert ?

Nicholas s'est levé et s'est éloigné de quelques pas avant de s'immobiliser. Il a continué à me tourner le dos pendant plusieurs secondes et, alors que cet étrange moment de flottement s'éternisait, un petit tourbillon d'appréhension a commencé à se lever en moi. J'ai vu ses épaules se soulever, retomber, et, enfin, il a pivoté vers moi.

— Je dois retourner à Londres.

Jamais je ne lui avais vu cette expression, tendue, grave.

— OK..., ai-je dit, en me préparant instinctivement à affronter une mauvaise nouvelle.

Pourquoi avais-je le sentiment qu'il était sur le point de m'annoncer qu'il partait à Londres pour passer un entretien d'embauche ou subir une transplantation cardiaque ?

Il est revenu s'agenouiller sur le bord de la couverture et il a posé la main sur la mienne, en caressant du pouce mes articulations.

— Juste après mon retour de Bimini, ma femme... Libby, a appelé et demandé une réconciliation. Elle a suspendu la procédure de divorce.

J'ai balayé des yeux l'eau, la plage, le ciel en essayant de comprendre le sens de ses paroles. M'annonçait-il qu'il rentrait à Londres pour se réconcilier avec elle ?

— Maeve, écoute... Je suis désolé mais je dois rentrer en Angleterre et régler ce problème. Je pars dans deux jours.

— C'est ce que tu veux ? Revenir avec elle ?

— Non... *non*.

La musique en provenance de la terrasse de l'hôtel semblait s'éloigner, emportée par le vent, noyée par les vagues.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi aviez-vous décidé de divorcer ?

Je faisais de mon mieux pour affecter l'indifférence alors que mon cœur cognait contre mes côtes.

Nicholas, gêné par la lumière encore vive, a cligné des yeux.

— Elle ne voulait pas quitter Londres et venir vivre ici, mais elle l'a fait pour moi. Elle détestait la Floride. Tout lui manquait. Ses parents, sa sœur, ses amis. Elle m'en voulait d'avoir accepté ce poste à Sarasota, d'avoir chamboulé notre vie jusque-là parfaitement agréable. Et moi, je ne comprenais pas pourquoi je ne lui suffisais pas, pourquoi elle ne pouvait pas être heureuse avec moi où que ce soit.

En l'écoutant, je pensais à la relation strictement amicale et professionnelle qui avait été la nôtre pendant tous ces mois à Bimini, et à notre dernière soirée là-bas, quand il m'avait avoué ses sentiments pour moi, et que je m'étais autorisée à en éprouver pour lui.

— Avec Libby, ça a continué en dents de scie pendant des années. Pour finir, elle m'a posé un ultimatum : elle repartait à Londres et, si je ne la suivais pas, elle demanderait le divorce.

— C'est *elle* qui a voulu divorcer ?

Il a hoché la tête, et repris :

— Donc, elle m'a quitté et, l'été dernier, je suis parti à Bimini. J'ai attendu les papiers du divorce. Tu n'étais absolument pas prévue au programme, au fait. Tu as tout changé. Je veux divorcer. Au début, j'y étais opposé, mais plus maintenant. Je veux qu'on aille tous les deux au Mozambique.

Derrière lui, le héron continuait à scruter l'eau et je l'ai regardé empaler un petit poisson frétillant. Nicholas jouait cartes sur table alors que moi, je lui cachais le fait que, la veille, au beau milieu de la nuit, j'avais voulu aller retrouver Daniel.

Je me suis levée.

— Je viens de passer sept ans à croire que j'étais de ces personnes qui n'aimeront qu'une seule fois dans leur vie, ai-je commencé. J'avais accepté d'être celle que je suis. Quelqu'un qui *travaille*, point barre. Et pour qui tout le reste n'est que périphérique. Mais ensuite, tous ces mois à travailler ensemble se sont conclus sur cette nuit mémorable, géniale, et je me suis aperçue que quand je suis avec toi, je ne veux pas être la fille d'un seul amour. Ni celle qui se consacre corps et âme à son travail, mais...

Le caractère inéluctable de ma décision s'est imposé à moi, et m'a remplie de tristesse.

— ... je ne sais pas, Nicholas, mais je crois qu'on ne devrait pas poursuivre cette histoire ni penser au Mozambique pendant tout le temps où tu seras à Londres.

Je dois me protéger, ai-je songé à part moi. Comment savoir ce qui allait se passer, une fois qu'il serait de retour chez eux, à Londres ? Il pourrait envisager la situation sous un angle tout autre. Et comment vivre avec l'idée que j'étais celle qui lui avait donné une bonne raison d'aller au terme de la procédure de divorce ? Peut-être n'étais-je que cela – un alibi bien pratique.

— Ta femme a changé d'avis. Comment sais-tu que tu n'en feras pas autant ? ai-je repris.

— Parce que je suis amoureux de toi.

Cette révélation, ici, maintenant, m'a fait l'effet d'un poids insupportable. J'ai planté un baiser sur sa joue.

— Rentre à Londres. Va voir ta femme.

Au-dessus de nos têtes, les ailes du héron ont claqué comme un drapeau qu'on déploie. L'oiseau a survolé l'hôtel en lâchant deux cris gutturaux, puis il a disparu.

Le lendemain matin, Nicholas était parti.

J'ai fourré mes notes de terrain dans la sacoche verte que j'utilisais depuis la fac et je me suis engouffrée dans l'ascenseur. J'espérais croiser, dans le hall, quelque âme charitable qui m'aiderait à démarrer ma voiture. Alors, quand j'ai vu Robin émerger du bureau jouxtant la réception, j'ai décidé que le moment était aussi bien choisi qu'un autre pour arrêter de l'éviter et lui reprocher enfin le spectaculaire hold-up qu'il avait commis au nom de ses ambitions romanesques.

— Salut, la batterie de ma voiture est morte, tu pourrais m'aider à la démarrer ? ai-je débité.

— Tu m'adresses de nouveau la parole ! s'est exclamé Robin en trotinant vers moi, nullement découragé par mon air renfrogné.

— Ne t'emballe pas. Tu n'es pas pardonné. J'ai juste besoin de ma voiture pour aller bosser.

Comme je mettais déjà le cap sur les portes, il s'est élancé à mes trousses. Nous étions l'après-midi et la lumière, dehors, était d'une puissance atomique. Je me suis arrêtée à côté du pupitre du voiturier pour enfiler mes lunettes de soleil, tout en embrassant du regard les hibiscus rouge orangé et les opulents massifs de gardénias qui épousaient l'arrondi du parvis de l'hôtel. C'était bien ça le problème, à Palermo : cette débauche de végétation perpétuellement et outrageusement en fleurs rendait très difficile toute tentative d'autocommisération.

— Que vas-tu faire au Labo ? On est dimanche, a fait remarquer Robin. Ah, je sais – c'est un écodimanche !

Une fois par mois, dans le cadre d'une journée portes ouvertes, le centre mettait à l'honneur une facette de la vie sous-marine – en général en attirant l'attention sur une des espèces de la liste « en danger d'extinction » – en proposant expositions, projections et débats. Dans les faits, j'ignorais si un écodimanche avait lieu ce jour-là. Je ne devais reprendre officiellement le travail que le lundi.

— J'y vais parce que j'ai du boulot ; et que j'ai besoin de faire un truc.

N'importe quoi, pour m'empêcher de penser à Nicholas : si je ne

veillais pas au grain, il envahissait la surface totale de mon lobe frontal. Je le revoyais, sur la plage, la veille, en train de dire qu'il était amoureux de moi ; je revoyais son expression inconsolable tandis que nous regagnions l'hôtel. Après son départ, j'avais réfléchi à quelques phrases que je voulais lui dire – il y était question de timing, de patience, de la nécessité de laisser le temps au temps. Je voulais l'appeler, mais je ne l'avais pas fait. J'allais penser à Libby. Il divorcerait, ou se réconcilierait avec elle. Il devait régler cette situation. N'était-ce pas mieux qu'il rentre en Angleterre sans emporter le son de ma voix dans sa tête ? Ne valait-il pas mieux que je me protège ?

J'ai attendu derrière le volant de mon Pathfinder beige en essayant de ne pas penser à Daniel – en pure perte. Qu'est-ce qui m'avait poussée à me précipiter à sa recherche, au beau milieu de la nuit ?

Tout en m'éventant avec une chemise de documents, j'ai regardé Robin avancer sa voiture et fixer les pinces sur la batterie. À son signal, j'ai essayé de mettre le contact. Le moteur s'est allumé immédiatement.

Laissant le sien tourner, Robin s'est glissé sur mon siège passager.

— Bon, vas-y, vide ton sac.

— Je ne sais pas par où commencer.

— Tu l'as lu en entier ?

— Quelle importance ? (Ma voix est montée d'un cran.) Comment as-tu pu travailler sur ce livre pendant tout ce temps sans jamais me dire que tu racontais ma vie ? Ma vie, Robin, et j'ai le sentiment que tu en fais étalage sans songer combien ça pourrait m'affecter.

— Je te demande pardon, Maeve. Sincèrement. Je ne suis qu'un petit crétin égoïste. Tu le sais.

— Tu n'as pas, dans ta vie, suffisamment d'histoires à la con sur lesquelles écrire ? Rachel Gregory, par exemple, ou bien manques-tu totalement d'imagination ?

— Tu crois que je n'ai pas essayé d'écrire sur Rachel ? C'était trop pénible de me replonger chaque jour là-dedans. Revivre cette douleur, la disséquer, analyser chaque molécule de la souffrance qu'elle m'a infligée était au-dessus de mes forces. Je l'aimais. Le jour où elle a quitté l'île, soi-disant pour demander le divorce à son mari, j'ai trouvé sur mon lit un exemplaire de son roman, qu'elle avait laissé là pour moi, avec cette dédicace : *Robin, je te demande pardon*. Elle n'a jamais retourné aucun de mes appels. J'étais anéanti de la savoir dans une maison, dans le Vermont, avec son mari. Par ailleurs, la dernière fois que j'ai écrit sur ma vie, ça a été un échec total. Cinq cent quarante-trois pages à propos d'un gamin qui perd ses parents et se cherche une famille de substitution à tout prix. Mon illustre professeur a jugé que mon personnage se débattait dans des problèmes « insipides », et que

l'intrigue déraillait. Quand j'essaie d'écrire sur moi, je manque de recul sur mon matériau ; ça m'empêche d'y voir clair. Regarder une autre vie que la sienne, c'est plus facile.

— Tu aurais au moins pu essayer de nous travestir un peu mieux, Daniel et moi. Faire de nous tes personnages ! Tu ne manques pas d'air.

Robin a secoué la tête.

— Je sais, mais écoute au moins ce que j'ai à dire. Quand j'ai commencé, c'est vrai, je racontais ton histoire – la morsure, Daniel – mais sache que, plus j'avancais, plus j'inventais. Et si le personnage de Margaret s'inspire de toi, surtout au début, il s'en éloigne ensuite de plus en plus. Si tu poursuis la lecture, je pense que tu t'en apercevras.

— Tu sais ce que je n'apprécie pas ? Tu donnes toujours l'impression de prendre fait et cause pour Daniel. Même à l'époque, même après tout ce qu'il m'a fait, tu as essayé de me convaincre de rattraper le coup.

— Après ce qu'il t'a fait, la première fois que je l'ai revu, je lui ai mis mon poing dans la figure, a objecté Robin.

— Ah bon ?

Un court moment, cette pensée m'a fait plaisir.

— Oui, j'ai même failli lui péter le nez.

— En ce cas, pourquoi as-tu fait pression pour que je lui laisse une seconde chance ?

— Je n'en sais rien. Parce que *lui* me mettait la pression ? Parce que j'adore ce mec ? Parce que je t'adore ? Daniel a toujours été là pour moi, pour nous, et quand son père s'est tiré, on a été là pour lui. Franchement, j'avais le sentiment que vous étiez faits l'un pour l'autre. Et pour ce que ça vaut, après t'avoir dit que tu devrais passer l'éponge, et que tu m'as raccroché au nez – tu te souviens ? –, je n'ai jamais plus abordé le sujet.

Sans détacher les yeux du pare-brise crasseux, j'ai enfoncé la pédale de l'accélérateur pour donner un peu d'énergie à la batterie. Le grondement et les vibrations du moteur ont envahi l'habitacle.

— Comment étais-tu au courant de tous ces détails intimes que tu as mis dans ton roman ? ai-je demandé.

— J'étais là, Maeve. Tout du long. Je suis très observateur.

— Mais tu relates certaines scènes où j'étais seule avec Daniel. Tu n'as pas pu les observer.

— Il m'a raconté par le menu tout ce qui s'est passé. Une fois...

La phrase est restée en suspens.

— Une fois quoi ?

— Après la rupture, pendant qu'il était en Italie, Daniel m'a appelé pour me demander de le pardonner. Comme il était sept heures du mat' ici, je me suis dit que là-bas, il devait être minuit ou une heure. Il

avait bu – il m’a avoué avoir descendu une demi-bouteille de whisky, mais selon moi, ce n’était qu’un prétexte – et il était d’humeur à la fois triste et loquace. Il m’a dit qu’il essayait chaque jour de t’appeler, qu’il t’avait écrit.

Te laisser partir est pour moi un geste incompréhensible.

— Il souffrait, a poursuivi Robin. Le malheureux s’est mis à pleurer, et il a commencé à parler de tout ce qu’on avait fait tous les trois, quand on était gamins, puis en fac, puis il m’a raconté des souvenirs de vous ensemble. Il revivait tout ça, il avait besoin de parler et... bon, d’accord, je l’ai écouté.

— Tu as fait plus qu’écouter, ai-je quasiment hurlé. Tu t’es servi de ce que tu as entendu. Tu as trahi sa confiance, et la mienne.

L’odeur des gaz d’échappement s’est infiltrée par les grilles de ventilation de la voiture. J’ai croisé les bras sur le volant et posé la tête au creux des coudes. Je sentais des larmes me monter aux yeux. J’ai fermé les paupières, fort, puis j’ai redressé la tête et regardé mon frère.

— Tu penses que je suis incapable de pardonner ? ai-je demandé.

— Tout d’abord, j’ai écrit ça au sujet de Margaret, pas de toi, a-t-il répliqué.

— Ouais, eh bien je déteste Margaret.

J’ai séché mes larmes d’un revers de manche pendant que Robin cherchait des mouchoirs en papier dans la boîte à gants. À défaut, il m’a tendu une serviette en papier brun du Starbucks.

— Je ne veux pas que tu me détestes, a-t-il dit.

— Ce n’est pas toi que je déteste, mais que tu aies dit la vérité.

Robin m’a décoché un regard déconcerté.

— C’est Daniel qui a tout gâché entre nous. Je n’ai aucun doute là-dessus. Je ne pense pas une seconde que c’est de ma faute s’il m’a trompée. Mais si tu avais raison ? Si je lui avais pardonné ? Les gens font ça. Les gens *mariés*. Ils se heurtent à des accidents de parcours, mais ils restent ensemble. Ils travaillent dur pour remettre leur couple sur les rails. Peut-être que tu as raison, et que ce que nous avions valait la peine de se battre – je ne sais pas. J’étais tellement ivre de rage, et blessée, que je n’ai même jamais envisagé de lui pardonner. Si je l’avais fait, nous serions ensemble aujourd’hui.

— J’aurais réagi comme toi, a dit Robin, mais il n’était pas très convaincant.

— Maintenant, grâce à ton foutu bouquin, je me pose toutes ces questions... et j’ai des regrets.

— Ce n’était pas mon but.

— Comment pouvais-tu imaginer que j’aie une autre réaction ? Ça t’était égal ?

— Disons que je n’ai pas réfléchi.

On est restés un moment sans rien dire, puis Robin est descendu de voiture, il a retiré les pinces et rabattu le capot. J'ai pensé à la paire de ballerines turquoise que j'avais aperçue dans sa chambre et j'ai eu envie de lui demander qui était la fille qui les avait laissées là, mais je n'en avais pas l'énergie.

Il est venu se poster devant ma fenêtre et a croisé les bras sur le toit de la voiture.

— Je renoncerai à publier le livre, si c'est ce que tu veux. Tu comptes plus à mes yeux.

— Je ne veux pas être celle qui gâche une telle opportunité.

— Réfléchis-y. Si tu veux que j'annule tout, je le ferai. Je rembourserai l'avance.

J'ai enclenché la marche arrière et je me suis extraite de la place de parking.

— Fais gaffe, Robin. Je pourrais te prendre au mot.

— On doit tous assumer nos erreurs.

La bannière déployée dans le grand hall du Labo annonçait que juin était le mois du lamantin. Robin avait raison – c'était un écodimanche et dans la salle d'exposition bourdonnante de monde se pressaient des parents ravis de cette opportunité d'une sortie éducative, des défenseurs de l'environnement et des convois de touristes descendus dans les hôtels de l'île. Perri, comme on pouvait s'y attendre, mettait des transports à disposition de ses clients et j'ai scruté la foule au cas où elle aurait enrôlé Marco comme chauffeur ce jour-là, mais je ne l'ai aperçu nulle part.

Une mascotte déguisée en lamantin, dans un costume ample et gris argente, se mêlait aux visiteurs et observait la foule à travers les deux trous pratiqués au ras du museau piqué de moustaches, en prenant la pose pour la photo. J'ai contourné les attroupements en me demandant quel était le doctorant qui s'était laissé embringué dans cette galère. Derrière les grandes baies vitrées qui s'étiraient sur tout un mur du hall, des gens massés sur le ponton mettaient à l'eau des kayaks rouge et jaune avant de s'engager avec circonspection dans la mangrove de l'estuaire, où ils étaient susceptibles d'apercevoir un vrai lamantin.

J'ai marqué une pause devant le bassin à caresses pour observer un exubérant petit garçon de trois ou quatre ans sortir sans ménagement une étoile de mer de l'eau.

— Vas-y doucement, l'a supplié une adolescente – une des bénévoles nouvellement recrutés. *Les étoiles de mer sont vivantes.*

Elle a dégagé l'animal du poing du gamin pour le replacer dans son habitat. Cette fille, c'était moi quinze ans plus tôt – une lycéenne qui faisait du bénévolat l'été et les week-ends, tentait d'empêcher les enfants de secouer les crabes fer à cheval jusqu'à ce que mort s'ensuive et récitait son baratin sur les squales et les écosystèmes locaux à toute personne disposée à l'écouter.

J'ai jeté un coup d'œil dans le petit auditorium, où Russell donnait une conférence, en tongs et chemisette blanche.

— Les lamantins sont des créatures bonhommes et qui se meuvent

lentement – les cousins aquatiques de l'éléphant, était-il en train de dire.

Les crocs acérés du blason des Gators de Floride dépassaient de sous sa chemise – un tatouage qui datait de ses années de fac et avait au bas mot un quart de siècle. Tout en allant et venant sur l'estrade, il a glissé une mèche dorée et emmêlée derrière l'oreille. Russell me faisait effroyablement penser à un Steve Jobs bronzé et pas stressé pour deux sous.

Quand il s'est avisé de ma présence, il m'a adressé un signe de tête, et j'ai répondu d'un geste.

Que Russell soit béni. Lorsque, des années plus tôt, il m'avait recrutée pour le programme de surveillance des requins de la baie, également connue comme le portail des Dix Mille Îles, j'avais débuté au grade d'assistante. J'en étais finalement devenue la responsable, après quoi Russell m'avait nommée d'abord directrice associée de recherche, puis directrice. Chaque fois que je décrochais une bourse pour effectuer des recherches de terrain, il m'encourageait à partir et à laisser John, mon assistant directeur, prendre les commandes jusqu'à mon retour. J'avais ainsi effectué de multiples trimestres de recherche, dans les Keys, au Belize, en Australie, à Bimini, et j'avais maintenant en ligne de mire le Mozambique, dans deux mois à peine. C'était inhabituel pour moi de repartir aussi rapidement, mais Russell m'avait donné sa bénédiction. Étudier les requins aux quatre coins du monde était le boulot dont j'avais toujours rêvé.

En entrant dans mon bureau, situé dans l'aile administrative, j'ai allumé les néons et je me suis imprégnée de la familiarité des lieux, de leur silence. J'ai laissé échapper un énorme soupir d'aise. Cette pièce était, ainsi que l'aurait formulé Perri – ou Virginia Woolf –, une chambre à moi. C'était un des bureaux les plus spacieux du bâtiment, agrémenté de trois fenêtres donnant sur un bosquet de flamboyants orange vif et, au-delà, le parking. J'ai remonté les stores, en remarquant au passage la fine couche de poussière qui tamisait la lumière, et j'ai posé ma sacoche sur mon bureau.

Celui-ci était en réalité une ancienne table de salle à manger en chêne, de style Missions, avec un pied central sculpté, que j'avais déniché dans une brocante de Miami. Une pure trouvaille. J'avais affiché aux murs des cartes de la Mangrove Bay et des Dix Mille Îles, où elles voisinaient avec des rayonnages croulant sous les dossiers de projets, les formulaires de demande de bourse, les livres, les revues scientifiques, mais sur lesquels trônaient également trois mâchoires de squales, une figurine de requin affublé d'un pagne de raphia et, dans un bocal de laboratoire, un bébé requin-marteau flottant tel un fantôme dans un bain de formol.

J'ai composé le numéro de John dans l'intention de lui demander

une mise à jour sur le bon déroulement de la surveillance en mon absence. Je voulais surtout savoir s'il avait observé un déclin de la population de requins depuis les massacres, mais il n'a pas répondu. Le temps que mon ordinateur se mette en route, j'ai étalé mes notes et sorti de la sacoche les photos que Nicholas m'avait apportées. En les feuilletant, je me suis demandé si, avant de quitter l'hôtel, il avait découvert la citation cachée d'Anaïs Nin à l'intérieur de la penderie. « Il se consumait de ce feu qu'elle aimait tant. Elle voulait être brûlée. »

Cette pensée s'est accompagnée d'un élanement douloureux, d'un sentiment de déception – ou bien était-ce la morsure de la solitude, voire du désir ? Cette sensation était inattendue, mais fugace. J'ai épinglé les photos sur le tableau mural et je me suis assise au bord de mon bureau. En les contemplant, je me suis remémoré mon bonheur exempt de toute complication quand j'étais là où je voulais être. Sous l'eau.

J'ai travaillé sans interruption pendant environ une heure, en prenant plaisir à cette tâche silencieuse d'intégration du suivi des données, d'enregistrement des schémas comportementaux collectés auprès de Sylvia et sa cohorte de citrons. J'étais tellement absorbée par mes notes que je n'ai pas entendu Russell frapper à ma porte restée ouverte.

— Alors, celle qui murmure à l'oreille des requins est de retour parmi nous, a-t-il dit avec un grand sourire.

— Entre, ai-je répondu en me levant pour lui donner une accolade. Ta conférence est terminée ?

— Oui. C'est plié. Bienvenue à la maison.

Il m'apportait le courrier accumulé en mon absence et, en le déposant sur ma table, il a balayé des yeux les photos.

— Impressionnant. C'est toi, là, qui nages à côté du citron ?

— Oui, en personne.

Nous avons parlé un petit moment des recherches que j'avais menées à Bimini et de ce qui serait d'ores et déjà publiable, avant qu'il ne détourne la conversation sur le massacre des requins.

— Tu es au courant de ce qui s'est passé à Bonnethead Key ?

— Seigneur, Russell, je n'arrive pas à croire qu'ils ont fait ça devant notre porte !

— Je n'ai pas d'infos hormis celles que j'ai vues à la télé, qui n'en a pas dit grand-chose. Les ailerons ont été découverts sur la propriété de ce type. Qui n'est probablement qu'un sous-fifre recruté pour les entreposer, ce qui signifie que les braconniers courent toujours.

J'ai repensé à ma conversation avec Marco. Son ami Troy lui aussi pensait que les trafiquants étaient toujours dans la nature.

Nous nous sommes lamentés encore un petit moment, à la fois

incrédules et indignés, tout en échafaudant des théories – qui tirait les ficelles de ce trafic ? Où en était l'enquête ?

— J'ai appelé le bureau du shérif et le Bureau maritime pour leur demander où ils en étaient, m'a indiqué Russell. Ils ont suggéré qu'on ouvre un numéro d'appel dédié au signalement de toute activité marine illégale. J'ai déjà mis quelqu'un sur le projet. Dès que tu seras prête à faire une communication sur les citrons, préviens-moi et je t'inscrirai sur le programme des conférences, a-t-il conclu en prenant congé.

Russell parti, j'ai passé mon courrier en revue et trouvé une épaisse enveloppe émanant du Mozambique et du Centre de recherche de l'océan Indien. J'y ai trouvé une brochure informative, divers formulaires, ainsi qu'une liste des documents de voyage à fournir et des vaccins obligatoires. En cherchant dans la brochure la rubrique « hébergement », je suis tombée sur les photos de bungalows coiffés d'un toit d'herbe sèche, dotés d'un petit escalier qui offrait un accès direct à la plage.

Je ne savais plus du tout si Nicholas serait du séjour. Une fois qu'il se retrouverait face à Libby, tout pouvait arriver. Je savais quel pouvoir un lien ancien continuait parfois d'exercer sur deux personnes, et une part de moi redoutait qu'il puisse ne jamais revenir. L'autre redoutait tout autant qu'il revienne. Mais je refusais de m'appesantir là-dessus.

Au moment où je rangeais la liasse de documents dans l'enveloppe, le téléphone a sonné. John, sans doute.

— Maeve, c'est moi.

— Daniel ?

Je me suis remémoré notre rencontre embarrassante, au supermarché.

— Je te dérange ?

— Non, non.

— Écoute, Hazel ne parle plus que du Club Requin et elle meurt d'envie que tu regardes son DVD. Donc, je me disais... Mon sous-chef prend la relève au restaurant, le dimanche. C'est ma soirée de repos, alors pourquoi ne viendrais-tu pas dîner ? On regarderait ce film.

J'ai hésité suffisamment longtemps pour qu'il ajoute :

— Je l'ai vu quelques centaines de fois. Tu vas aimer.

— Je suppose que je suis en partie responsable de l'histoire du club. Désolée.

— Ne le sois pas. Franchement, il a donné à Hazel un nouveau centre d'intérêt, et on dirait que ça l'aide. Sans compter que ça me permet d'être membre du club avec toi. C'est un autre avantage.

Là encore, je n'ai rien répondu. Après toutes ces années à n'exister pour moi qu'en esprit, à n'être plus, nuit après nuit, que le sujet de

pénibles réminiscences, Daniel m'invitait à dîner, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde ?

— On dit 19 heures ? a-t-il repris.

— D'accord. Pour Hazel.

J'ai éteint la lumière.

Dans moins de trois mois, je serais de nouveau sous l'eau, en train de nager avec des géants.

Quoique bâtie sur pilotis, la maison dans laquelle Daniel avait grandi était à peine visible depuis la route. Seul le sommet du toit dépassait d'une jungle tropicale de palmiers royaux et impériaux et de chênes verts aux branches sinueuses. En m'engageant dans l'allée, j'ai été accueillie par le dauphin souriant qui faisait office de boîte aux lettres. Je l'avais toujours connu là. Peu où prou de la taille d'un vrai dauphin, la sculpture en béton était dressée sur la queue et le compartiment à lettres était glissé sous sa nageoire. Pour Halloween, Van l'affublait d'un chapeau de sorcière et d'une petite cape noire. Pour Thanksgiving, il arborait le couvre-chef des Pères pèlerins, qu'il troquait en décembre contre un bonnet de père Noël et des colliers de guirlandes lumineuses multicolores. En mars, pour la Saint-Patrick, le dauphin se déguisait en lutin des landes irlandaises en coiffant un chapeau melon vert, et en juillet, pour notre fête nationale, il jouait les patriotes américains avec le haut-de-forme étoilé de l'oncle Sam. C'était typiquement le genre de fantaisie qui faisait notre fierté – *Vous ne verrez ça qu'en Floride*. Hazel allait adorer.

J'ai ouvert ma portière dans un buisson de plumbago et attrapé la boîte de cupcakes que j'avais achetée en chemin. Une douzaine, tous différents. Je m'étais un peu lâchée mais je voulais qu'il y en ait au moins un au goût de Hazel. En grimpant les marches, je me suis souvenue qu'autrefois, Daniel rangeait toujours son vélo sous l'escalier. À sa place se trouvait maintenant un vélo d'enfant avec des marguerites autocollantes sur la selle.

La boîte de cupcakes dans une main et le badge du Club Requin épinglé à l'épaule, j'ai sonné à la porte. Je me suis gratté la gorge. J'ai lissé le devant de ma robe. Je m'étais changée trois fois avant de me décider pour cette robe de coton blanc et une paire de sandales à talons, un ensemble ni trop décontracté ni trop habillé. Du porche, j'avais une vue imprenable sur les fleurs en forme de grue japonaise d'un gigantesque pied de strelitzia.

J'ai entendu un bruit de pas à l'intérieur et mon estomac a tressailli. Une question m'a traversé l'esprit – que faisais-je là ? La dernière fois

que j'étais venue dans cette maison remontait à ma fête de fiançailles.

Quand Van a ouvert la porte, Hazel s'est précipitée à sa suite d'une glissade, en chaussettes.

— Ça faisait tellement longtemps, a dit Van en me serrant dans ses bras. Beaucoup trop.

Hazel attendait sagement à ses côtés, en étirant les bras derrière le dos.

— Comment vas-tu ? lui ai-je demandé en lui tendant la boîte de cupcakes.

— Bieeen, a-t-elle répondu en laissant sa voix dérapier dans un sifflement comique. Papa est là-bas.

Elle a filé en direction de la cuisine.

— Hé, Hazel ! ai-je lancé, et quand elle s'est retournée, j'ai désigné le badge sur ma robe.

Sans lâcher la boîte de cupcakes, elle s'est débrouillée pour me montrer le sien.

Tout discret qu'il fût, le froncement de sourcils poli mais perplexe de Van ne m'avait pas échappé. On aurait dit qu'elle cherchait à comprendre à quel moment la mécanique de l'univers s'était détraquée pour me rapprocher de Daniel et de la fille qu'il avait faite à une autre femme tout en étant fiancé avec moi.

— Elle est irrésistible, ai-je dit, faute de mieux.

Van m'a tapoté le dos et invité à avancer vers la cuisine.

— Hazel a passé la journée à travailler sur cette réunion du club, tu sais. Quant à Daniel, voilà deux heures qu'il est en cuisine.

Penché au-dessus du fourneau, il était en train de tremper les lèvres dans sa cuillère en bois. La pièce vibrait de parfums que j'avais du mal à identifier. Paprika ? Safran ?

— Maeve est là ! Maeve est là !

Les cris de Hazel lui ont fait relever la tête et il m'a accueillie d'un sourire.

— J'imagine que la séance du Club Requin est donc ouverte, a-t-il dit et, par jeu, il a tapoté l'attendrisseur à viande sur le comptoir, comme il l'aurait fait d'un marteau. Hazel, tu veux goûter ? a-t-il lancé en donnant un dernier tour de cuillère dans la marmite.

L'intéressée a froncé le nez.

— Beurk.

— Beurk ? Que vas-tu manger, alors ? ai-je demandé.

Elle a tiré un escabeau devant le comptoir et extrait du micro-ondes un plat de macaronis au fromage, qu'elle a secoué comme une maraca. Daniel, lui, a secoué la tête en marmonnant quelques paroles indistinctes à propos du fromage râpé.

— Ça le tue qu'elle refuse de manger ce qu'il cuisine, m'a chuchoté Van.

— Et toi, tu veux goûter ? a proposé Daniel en tendant la cuillère vers moi, une main glissée en dessous.

Je me suis avancée et je l'ai laissé approcher la cuillère de ma bouche. J'ai regardé ses lèvres qui s'entrouvraient en même temps que les miennes.

Elle voulait être brûlée.

Les tomates, le paprika et les olives ont grésillé sur ma langue.

— J'adore les olives vertes.

— Je m'en suis souvenu. Poulet à l'espagnole. Avec plein d'olives.

Il a reposé la cuillère et s'est penché vers moi.

— Je suis content que tu sois là.

— Moi aussi.

J'ai battu en retraite à l'autre bout de la cuisine en évitant de croiser le regard de Van.

— Hazel, tu veux lancer ton gratin de macaronis ? a demandé Daniel.

Elle a retiré le couvercle du bol.

— Amusez-vous bien avec le club, a dit Van en glissant son sac au creux du coude.

— Ne me dis pas que tu t'en vas...

J'ai entendu une note de désespoir dans ma voix.

— J'ai soirée jeu chez Tweetsy.

Elle a pris mes mains dans les siennes.

— Dis à Perri de passer me voir. Et toi, reviens vite.

J'ai opiné, tout en songeant que ce serait au-dessus de mes forces.

— Viens par là, toi, a-t-elle ajouté en se retournant vers Hazel et en frappant dans ses mains. Embrasse-moi.

Hazel s'est mise à glousser tandis que sa grand-mère la bombardait de baisers.

Van avait presque passé la porte de derrière lorsqu'elle est revenue sur ses pas.

— Et puis merde ! a-t-elle lâché en tirant une bouteille de vin rouge du casier à bouteilles. Ça rend les soirées jeu autrement plus amusantes.

Son écart de langage lui a valu un regard acéré de la part de son fils. *Désolée*, a-t-elle articulé silencieusement avant de s'éclipser. Hazel, imperturbable, était toujours plantée devant le four micro-ondes. J'essayais de m'habituer à voir Daniel dans son rôle de père. Il semblait fait pour ça.

Le micro-ondes a tinté et Hazel a ouvert la porte. Daniel a sorti deux assiettes d'un placard.

— Puis-je faire quelque chose ? ai-je demandé.

— Non, non, on s'occupe de tout. Assieds-toi.

J'ai pris place sur une chaise en bout de table et j'ai observé Daniel

qui disposait le poulet sur les assiettes avec le chorizo, le riz safrané et les haricots noirs, pendant que Hazel patinait autour de lui, en chaussettes. Je me détestais de regretter aussi fort de n'être qu'une pièce rapportée dans le tableau.

Hazel a posé le gratin de macaronis sur la table, à côté d'un flacon de yogourt à la fraise et d'une banane, et a pris place à mes côtés. Daniel a glissé une assiette devant moi avant de s'asseoir à l'autre bout de la table.

— Ça sent merveilleusement bon, l'ai-je complimenté.

— L'autre soir, il a fait cuire un poisson qui a senti dans toute la maison, a annoncé Hazel.

— C'était un pompaneau. Je ne pense pas que Maeve mange du poisson. (Il m'a regardée.) À moins que tu n'aies changé ?

— T'aimes pas le poisson ? s'est étonnée Hazel.

— J'aurais l'impression de manger mes amis.

J'ai piqué nerveusement une olive.

— Attends ! s'est récriée Hazel. On n'a pas récité les grâces.

J'ai reposé ma fourchette.

— Vas-y, lui a dit Daniel.

Elle a croisé les mains sous son menton et fermé les yeux.

— Dieu est grand. Dieu est bon. Remercions-le pour ce repas. Que maman soit bénie et qu'elle trouve ma bouteille.

Daniel lui aussi l'observait, puis son regard a glissé vers moi.

— Amen, a-t-il dit.

Une fois qu'il n'est plus resté une seule once de poulet dans nos assiettes, j'ai demandé à Hazel d'aller chercher les cupcakes.

— Papa a fait un gâteau, a-t-elle confessé.

J'ai décoché un regard surpris à Daniel.

— Tu ne faisais jamais de pâtisserie, avant.

— Je me suis mis aux tartes.

— Toi, tu as fait une tarte ?

— Au citron vert.

— Je peux avoir un cupcake ? a supplié Hazel.

Son père a hoché la tête. Elle a pioché dans la boîte et décampé aussitôt.

Je me suis levée pour aider à débarrasser la table.

— Laisse, est intervenu Daniel. Mangeons le dessert, d'abord.

— Je ne pensais jamais voir le jour où tu ferais des tartes.

— Ma mère non plus ne pensait jamais voir le jour où elle te reverrait dans cette maison, a-t-il répondu du tac au tac en sortant la tarte du réfrigérateur.

— Je suis tout aussi surprise qu'elle.

— En bien, j'espère.

— Je vois que tu as choisi l'option sans meringue.

Aussi surprenant que ce soit, la tarte au citron vert, spécialité de Floride, était au cœur d'une controverse. Le principal point d'achoppement était l'adjonction, ou pas, d'une garniture de meringue, et chaque habitant de l'État campait de pied ferme dans l'un ou l'autre camp. L'Hôtel des Muses avait toujours été partisan de la meringue.

— J'ai pris position, a expliqué Daniel. Je suis un puriste. Et les étouffe-chrétien, ce n'est pas mon truc.

— Tu vas déclencher une insurrection à l'hôtel, ai-je plaisanté.

Installés côte à côte au comptoir, nous avons dégusté la tarte en silence. Puis Daniel s'est levé et s'est calé contre la paillasse, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

— Ton ami est reparti, j'imagine.

— Nicholas ? Oui, ce matin.

— Vous étiez ensemble à Bimini.

— C'est ça.

Il a attrapé le badge du Club Requin que Hazel avait réalisé pour lui et il l'a accroché à sa chemise.

— Bon, on devrait lancer la vidéo.

Dans le salon, Hazel a calé le DVD de *Nager avec les monstres marins* sur la page « menu » puis a tapoté le canapé à mon intention, juste à côté d'elle.

— Viens t'asseoir là.

En me laissant tomber, j'ai remarqué le sachet transparent renfermant la dent de requin disposé bien en évidence sur la table basse.

Une fois Daniel installé dans le fauteuil club, Hazel s'est décalée sur le bord des coussins.

— J'ai quelque chose à lire, a-t-elle annoncé. Un...

Elle a regardé son père pour l'appeler à l'aide.

— Un ser...

— Un serment ! Grand-mère m'a aidé à l'écrire. (Avec solennité, elle a levé sa main droite puis l'a fait pivoter de profil.) Par cet aileron, je jure...

À la voir nous dévisager avec des yeux ronds, Daniel et moi avons compris qu'on était censés l'imiter. Nous nous sommes levés et, en imitant son geste, nous avons répété après elle :

— Par cet aileron, je jure d'aimer les requins même quand ils mordent. S'ils perdent leurs dents, je les retrouverai. Si j'en attrape un, je le relâcherai. Ceci est le serment du Club Requin.

Hazel s'est tournée vers moi en me présentant sa main à la verticale.

— Tu dois taper ton aileron contre le mien, a-t-elle expliqué, et je

me suis exécutée.

Pendant que Daniel en faisait autant, j'ai attrapé le sachet en plastique renfermant la dent.

— Et si on la faisait circuler entre nous ? ai-je proposé.

Hazel a trouvé l'idée séduisante. J'ai pris quelques secondes pour observer la dent, puis j'ai passé le sachet à Hazel. Qui l'a à son tour étudié sous toutes ses coutures avant de le tendre à Daniel, qui m'a lancé un regard reconnaissant.

Une heure durant, nous avons regardé Nigel Marven remonter dans le temps et nager avec des créatures marines préhistoriques. De temps à autre, Hazel coulait un regard en biais vers moi pour s'assurer de mon entière attention. Et lorsque Nigel est entré dans une cage à requins et que le mégalodon est apparu, elle s'est écriée :

— C'est lui ! C'est lui !

Le requin géant a nagé en direction du présentateur, gueule grande ouverte, et heurté de plein fouet la cage.

— Ça s'est passé comme ça, quand tu as été mordue ? a demandé Hazel.

Daniel, qui était affalé dans le fauteuil, une jambe repliée sur l'autre, s'est redressé.

— Non, ai-je répondu. Je n'ai rien vu venir.

— C'est moi qu'il a heurté en premier, a précisé Daniel.

— Tu étais là ?

J'ai dévisagé Daniel, étonnée qu'il ait choisi d'ouvrir cette fenêtre sur notre passé.

— Oui. J'étais dans l'eau juste à côté d'elle quand ça s'est passé.

Hazel m'a interrogée des yeux pour en avoir confirmation.

— C'est exact. Ton papa m'a tirée jusque sur le rivage. S'il n'avait pas été là, j'aurais risqué gros.

À la façon dont elle regardait Daniel, j'ai eu l'impression qu'elle découvrait son père sous un nouvel éclairage. Elle semblait sidérée d'apprendre qu'il s'était, une fois dans sa vie, aventuré hors de sa cuisine, et ce pour faire face à un requin en chair et en os.

— Nooon ! a-t-elle fait, incrédule, et Daniel a fait un signe par-dessus son badge – *croix de bois croix de fer, si je mens...*

Peu après son retour, Van a annoncé que le marchand de sable allait bientôt passer.

— Je ne veux pas aller au lit si Maeve est encore là, a protesté Hazel.

— Moi aussi je rentre me coucher, l'ai-je assurée en m'extirpant du canapé. J'étais sur le point de partir.

J'ai dressé une main et fait le signe de l'aileron.

Hazel s'est traînée à contrecœur jusqu'à l'escalier, poussée par Van. Sur la seconde marche, elle s'est retournée pour vérifier que je partais vraiment, ce qui a incité Daniel à me raccompagner jusqu'à la porte. En la franchissant, je lui ai fait au revoir de la main.

— Bonne nuit, ma petite punaise, lui a lancé Daniel avant de refermer la porte derrière nous.

La nuit était douce, et le ciel une reproduction de *La nuit étoilée* de Van Gogh. Les feuilles de l'oiseau de paradis, aussi larges que des oreilles d'éléphant, bruissaient contre les écrans moustiquaires et le chœur des grenouilles donnait l'impression qu'un millier de petits réveils sonnaient en même temps.

— Viens, a proposé Daniel. Allons nous asseoir sur le ponton.

Moi non plus, je n'avais pas envie que la soirée se termine.

Les coquillages sur le sentier derrière la maison craquaient sous nos semelles. J'aurais été bien en peine de compter les heures que Daniel et moi avions passées sur ce ponton de bois après le crépuscule. Certains soirs, on s'allongeait sur les planches et, tout en discutant, on tendait l'oreille, à l'affût d'un *plouf* de dauphin. D'autres fois, on nageait dans l'eau d'un noir d'encre afin de se soustraire à la moiteur.

Les palmes des arecas avaient fini par obstruer presque entièrement le sentier. Daniel ouvrait la marche et les écartait pour me ménager un passage. Dans le noir, sa chemise blanche luisait d'une nuance bleutée. Sa main était à peine visible lorsqu'il l'a tendue en arrière, cherchant la mienne. Je l'ai prise. Cela faisait si longtemps que je ne l'avais plus touché. Je n'arrivais plus à penser à rien d'autre qu'à sa paume et à ses doigts contre ma peau, tièdes, lourds. J'avais la curieuse sensation de flotter à l'intérieur de mon propre corps.

La demi-lune suspendue dans le ciel évoquait un fragment de coquillage lumineux. Autour du ponton, le reflet des lumières essaimait dans l'eau des flaques iridescentes parcourues de rides mouvantes. Nous nous sommes assis, jambes dans le vide. Le clapotis de l'eau murmurait contre les piliers du ponton. Il n'y avait nulle part où se cacher. Il n'y avait là que Daniel, moi, et l'immensité de la nuit déployée autour de nous. C'était à cet endroit qu'il m'avait fait sa demande en mariage.

— Dans quelques jours, je vais visiter une maison, m'a-t-il annoncé.

— Hazel m'a dit que tu voulais en acheter une. C'est super.

— Habiter avec maman a toujours été temporaire. Les soirées en famille sont ingérables, ici. L'alcool. Et les écarts de langage – tu as pu en juger par toi-même.

— Cette Tweetsy a une mauvaise influence, hein ?

Et exactement comme un peu plus tôt dans la cuisine, le fait d'être là, ensemble, semblait à la fois surréaliste et normal, et cette sensation s'est accompagnée d'une bouffée de nostalgie. Je n'aurais su dire si ce

tête-à-tête, sur ce ponton, était une bonne ou une mauvaise chose, si je reprenais possession d'un bien précieux que j'avais perdu, ou si je retombais dans une mauvaise habitude. Je savais juste que ce moment était en train de se produire, et que je le laissais faire.

— Le livre de Robin..., a commencé Daniel. Que c'est bizarre de voir tout cela sur des pages.

— J'étais furieuse contre lui, quand je l'ai lu. Je le suis toujours – vraiment. Dire que, pendant tout ce temps, je le croyais en train de retravailler ce roman qu'il a écrit quand il était à la fac. Tu ne savais pas qu'il écrivait sur nous, n'est-ce pas ?

— Je n'en avais pas la moindre idée.

— Il m'a dit qu'il renoncerait à publier le livre, si je le lui demandais. Comment peut-on imaginer que je le prenne au mot ? Après des années de galère à enchaîner les petits boulots, voilà qu'à la surprise générale il écrit un livre, un vrai, qui est accepté par un éditeur ! Comment pourrais-je le priver de ça ?

Je fixais distraitement les petites lumières qui vacillaient sur le rivage opposé.

— Mais je me sens trahie, et embarrassée. Tellement embarrassée ! Si seulement il pouvait changer la dédicace. Au moins, le roman ne donnerait pas l'impression de crier sur les toits qu'il parle de nous.

Je sentais le regard de Daniel peser sur moi.

— Tu n'es pas en colère, toi ? À cause du livre, j'entends.

— Certains passages étaient pénibles à lire, mais non – je ne suis pas en colère. C'est nous. Enfin, c'est nous, jusqu'à ce que Margaret décide d'accorder une seconde chance à Derek.

Un silence s'est installé, pesant, inconfortable, chargé de sous-entendus injustes.

— L'autre soir, quand j'étais en train de le lire, j'ai failli venir te voir.

— Ah bon ? a fait Daniel, et la note de surprise dans sa voix m'a paru sincère. Et qu'est-ce qui t'en a dissuadée ?

— Ma voiture a refusé de démarrer. J'ai décidé d'y voir le signe d'une intervention divine. C'était le milieu de la nuit. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Tu aurais dû m'appeler. Je serais venu.

— Bon, je suis là maintenant.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Vas-y.

— Le jour de ton arrivée, quand je suis monté te voir dans ta chambre et que j'ai vu cette plume de balbuzard, sur la commode... C'est la même, n'est-ce pas ? C'est celle que tu voulais repêcher le jour où le requin...

— Tu veux dire, celle que tu as plantée dans ma queue-de-cheval

avant que je t'embrasse ?

— C'est ça. Pourquoi l'as-tu gardée ?

Il y avait tant de fantômes entre nous, désormais.

Se souvenait-il que j'avais prévu de la glisser dans mon bouquet de mariée ?

— C'était notre premier baiser. J'imagine que je n'ai pas été capable de m'en séparer.

— Qu'y a-t-il entre toi et ce Nicholas ? Vous êtes ensemble ?

J'ai baissé les yeux.

— Pardon. Ça ne me regarde pas.

— On a mis les choses en attente. À moins que ce ne soit un point final. Je ne sais même pas.

Daniel a posé la main sur mon genou, et j'ai résisté à une envie pressante de fermer les yeux. Ce contact ressuscitait toute cette tempête d'envies, de regrets, de rêves fracassés. Après des années à vivre avec les souvenirs de Daniel, du jour au lendemain, je mangeais des tartes avec lui. La brutalité de cette transition me donnait presque le vertige.

— Tu vas bien, depuis tout ce temps ? a-t-il demandé.

Bonne question.

Mais ma réponse s'est coincée comme une arête en travers de ma gorge. Maladroitement, je me suis remise debout. Il me fallait retrouver mes repères. Daniel m'a imitée, et en le voyant avancer une main, j'ai reculé.

— Je traîne en permanence une tristesse, lui ai-je répondu. J'ai beau m'en défendre, je n'y peux rien. Je la sens qui dort en moi, et quand elle se réveille, j'ai beau faire, elle prend le dessus. Dans ces moments-là, plus rien n'existe. C'est toi qui as fais ça. Et pendant ces sept dernières années, je t'en ai terriblement voulu.

Le visage de Daniel a semblé se défaire.

— J'ai essayé si souvent de réparer le tort que je t'avais fait.

— Je sais. Je t'ai refusé mon pardon, et je vis avec ça, aussi. Et maintenant, tout d'un coup, je suis en plein doute, je ne sais plus si j'ai pris la bonne décision. Tout ça à cause de cet idiot de roman qui...

— Maeve, a-t-il coupé en s'avançant vers moi.

J'ai reculé.

— Je ferais mieux de rentrer.

Malgré l'obscurité, j'ai retrouvé seule mon chemin et Daniel m'a emboîté le pas.

— Rien ne t'y oblige, a-t-il tenté.

J'avais investi des années à essayer de tourner la page. Faire machine arrière maintenant, cela aurait été fou, complètement imprudent, mais une fois arrivée devant la maison, je n'avais plus vraiment envie de partir.

Je me suis retournée.

— Dan...

— Bouh !

Mes pieds ont décollé du sol. Hazel venait de jaillir de derrière la voiture.

— Hazel, tu es censée être au lit, a grondé Daniel. Ta grand-mère sait que tu es dehors ?

— Non, mais je te cherchais et je te trouvais pas, a-t-elle protesté d'une voix geignarde. Maeve a oublié ça, a-t-elle ajouté en brandissant ma pochette.

— Ça alors ! Je vais avoir besoin de mes clés, non ? Merci beaucoup.

Je me suis empressée de grimper dans la voiture. En faisant marche arrière dans l'allée, j'ai gardé le père et sa fille en point de mire dans le rétroviseur, jusqu'à ce que je ne puisse plus les distinguer.

Les quelques jours et nuits qui ont suivi se sont succédé sans que j'en distingue grand-chose, comme si je m'étais réfugiée dans le minuscule habitacle d'une conque. Après cette soirée en compagnie de Daniel et Hazel, je m'étais jetée tête baissée dans mes notes de Bimini, bossant d'arrache-pied du petit matin jusqu'à bien au-delà de vingt et une heures. Le travail me suffisait. C'est ce que je me disais.

Au sixième jour de claustration – de mon « défaut de présence », ainsi que l'avait avec insistance qualifié Perri ce matin-là quand j'étais tombée sur elle dans le hall –, j'avais presque finalisé la synthèse de mes découvertes sur les citrons, et tracé les grandes lignes de mon exposé pour un prochain écodimanche. Il était plus de vingt-deux heures lorsque j'ai éteint les lumières de mon bureau et regagné l'hôtel, épuisée, vaseuse, le cerveau saturé par un trop-plein de lectures, d'écriture et de réflexion, et de surcroît morte de faim. En général, je déjeunais sur le pouce dans mon bureau, en me contentant de la pizza qu'un volontaire était allé chercher, puis, de retour à l'hôtel, je faisais un raid dans la cuisine déserte pour me dégoter un sandwich à la dinde, de la soupe ou un reste du plat du jour préparé par Daniel – qu'importe.

Je ne lui avais plus reparlé depuis la soirée du Club Requin. Depuis le poulet à l'espagnole et la tarte au citron vert sans meringue. Depuis notre conversation sur le ponton, sa main sur mon genou et cette boule de regrets et de témérité dans ma gorge qui menaçait de m'étouffer. La communication avec Nicholas était interrompue elle aussi, mais c'était tout aussi bien.

La cuisine était fraîche, plongée dans le noir, et elle embaumait le produit nettoyant. Le ronronnement des réfrigérateurs évoquait les fredonnements d'un baryton. À la faveur de mes pillages nocturnes, j'avais fini par m'habituer à cette sérénade étonnamment sonore. J'ai posé mon sac sur une des paillasses en Inox étincelant et, en jetant un coup d'œil dans la chambre froide, j'ai immédiatement vu les six tartes au citron vert que Daniel avait préparées pour le déjeuner du lendemain.

J'en ai pris une et, quand j'ai retiré son couvercle, son parfum sucré et puissamment acidulé a envahi mes narines. J'ai refermé la chambre froide, attrapé une fourchette et embarqué la tarte entière sur la terrasse déserte du restaurant.

Une lueur blanche et diffuse émanait du hall ; des spots illuminaient la piscine et les massifs de palmes. On n'entendait que le ressac paresseux des vagues en contrebas. J'ai tiré une chaise devant la balustrade, face au golfe, et posé la tarte sur mes genoux, à défaut de table.

Une vingtaine de minutes et presque une moitié de tarte plus tard, j'ai entendu, dans mon dos, la porte-fenêtre s'ouvrir. En me retournant, j'ai aperçu Daniel qui s'avavançait sur la terrasse avec, à la main, mon sac et le couvercle de la tarte.

— Je savais que tu ne pouvais pas être bien loin.

— Je t'ai fauché une tarte, ai-je répondu en me levant, et des miettes de pâte sablée ont dégringolé de mes genoux.

— J'ai vu ça.

Si la lune avait été plus vaillante, peut-être aurais-je surpris un sourire de satisfaction sur son visage. À moins qu'il ne fût en train de se remémorer ma fuite précipitée, quelques soirs plus tôt.

— Je te demande pardon. Quand je les ai vues... (Ma main libre a esquissé un geste d'impuissance.) Que fais-tu encore ici, à cette heure ?

Il s'est débarrassé de mon sac et du couvercle sur la table la plus proche

— Je n'arrivais pas à dormir. En général, dans ces cas-là, je reviens et je rattrape mon retard avec la paperasse. Et toi ?

— J'ai travaillé tard, une fois de plus. Je suis passée chercher de quoi dîner en cuisine... et j'ai trouvé les tartes.

— C'est donc toi la voleuse de tartes.

— Je plaide coupable.

Il a contemplé le moule à moitié vide et a ri silencieusement.

— Bon Dieu. Je peux te préparer quelque chose ?

— Non merci, ça va.

— Tu es sûre ?

— Certaine.

Il y a eu un blanc, qui a flotté un instant entre nous comme une entité vivante mais immobile.

Pour finir, Daniel a repris :

— Après l'autre soir, je me suis dit que je devais te laisser un peu d'air...

— Je suis désolée d'être partie comme ça, l'ai-je coupé.

— Non, je comprends. (Il a souri et a fait mine de repartir vers la cuisine.) Bon, c'est pas tout, mais j'ai un inventaire à faire. Et une

tarte, je suppose.

— Daniel. Attends.

Il s'est retourné, mais il se tenait dans un rai d'ombre et je ne voyais pas son visage.

— Je n'ai pas besoin d'espace. Pas en ce qui te concerne.

Il a rebroussé chemin vers moi, et m'a embrassée.

Tout est revenu alors avec une étrange soudaineté. Les souvenirs, les anciennes sensations, la confiance, le désir. Et un air de déjà-vu, aussi. Je ne le lui avais jamais dit, mais lors de notre première nuit, dans la chambre Forster, une image sortie de nulle part s'était invitée dans ma tête – les chutes Victoria et les quantités insondables d'eau qui dégringolaient de la falaise. Je ne connaissais ces chutes que par les photos que j'en avais vues, petite, dans le *National Geographic*, et bien qu'elles ne m'aient pas fait vive impression sur le moment, ces trombes d'eau sur papier glacé m'étaient revenues lors de cette première nuit avec lui. Pour quelle raison, je l'ignorais. Ce n'est que plus tard que j'ai compris : on peut s'aventurer dans des tourbillons d'eau en sachant qu'on risque d'être emporté et de se noyer, et s'en moquer éperdument. La puissance de mes sentiments pour Daniel, cette première nuit, m'avait sidérée et émerveillée.

Maintenant que la vie m'accordait une seconde chance, je ne lui aurais tourné le dos pour rien au monde.

— Je n'ai jamais eu l'impression que c'était fini, a dit Daniel au moment où nous pénétrions dans ma chambre.

Quand il m'a embrassée de nouveau, et que j'ai senti sa peau tiède et hérissée d'une ombre de barbe contre ma joue, tout a cédé. Je m'étais érigée en forteresse, et celle-ci était en train de crouler comme ces châteaux de sable qui parsemaient la plage.

Je me suis laissée glisser et j'ai basculé du haut de la falaise.

Je manœuvrais le gouvernail de mes pieds nus tandis que le *Sundance* se frayait un chemin dans les îles de mangroves autour de Palermo. Le hors-bord du Labo progressait à l'allure d'une très vieille tortue, en laissant à peine un trait d'écume dans son sillage, et comme nous traversions la zone protégée des lamantins, je scrutais attentivement l'eau en espérant voir quelques museaux gris crever la surface.

J'avais levé l'ancre aux alentours de dix-huit heures avec l'équipe – John, mon directeur associé, trois autres biologistes du Labo et une doctorante, Olivia – pour une expédition nocturne de surveillance. Pendant une dizaine d'heures, nous allions capturer et marquer autant de requins que nous le pourrions, afin de recueillir des mesures et des échantillons sanguins, avant de les relâcher sains et saufs. Il s'agissait d'une mission de routine mais, depuis que j'avais appris le massacre de masse, j'étais impatiente, anxieuse même, de voir comment se portait la population de requins, et j'avais avancé la date de cette expédition.

Le moteur envoyait des vibrations dans mes orteils et la chaleur de cette fin d'après-midi de juin me brûlait la nuque. J'ai attrapé le bidon de lait que j'avais rempli d'eau pour me désaltérer. L'équipe, assise à la poupe, était plongée dans nos registres de surveillance. On y trouvait, dans des pochettes plastifiées, tous les documents afférents aux centaines de requins que nous avions marqués : photo, nom (Oscar, Wendy, Éloïse...) et mensurations de l'animal ; croquis de ses nageoires dorsales ; relevé d'analyses sanguines ; notes de terrain, assorties des coordonnées (latitude/longitude) du lieu de capture, ainsi que d'un relevé de la profondeur, de la température et de la turbidité de l'eau.

En quittant le sanctuaire des lamantins, j'ai saisi le gouvernail à deux mains et mis les gaz. Sous l'effet de l'accélération, la poupe s'est cabrée, le bateau a tangué et la boîte renfermant notre dîner s'est renversée. Une orange a roulé jusqu'à la console centrale devant laquelle j'étais assise, et en la renvoyant en direction d'Olivia, j'ai

pensé au plateau de petit déjeuner que Daniel, chaque matin ou presque, me faisait monter par le service d'étage. Il y avait parfois un muffin aux myrtilles, du muesli maison, un scone à la cannelle, mais toujours une orange.

Depuis cette première nuit, une semaine plus tôt, nous avions passé pratiquement toutes les suivantes ensemble. Il me rejoignait dans ma chambre tard après le service du soir, et en repartait avant l'aube afin d'être chez lui quand Hazel se réveillerait. Nous avions veillé à ce que ses visites demeurent clandestines. Seul le chariot du service d'étage aurait pu nous trahir mais, tout en n'étant pas particulièrement discret, il n'était pas en soi un indice révélateur. Même Robin, qui partageait mon espace de vie et avait prouvé par le passé qu'il possédait un bon instinct en ce qui concernait Daniel et moi, ne s'était encore aperçu de rien. Avant de s'exposer, il nous fallait penser à la réaction de Hazel. Quant à Robin, Perri et Van, nous n'étions pas prêts à leur annoncer notre... notre quoi, d'ailleurs ?

Ce matin-là, assis sur le bord du lit, Daniel avait lancé :

— Et si je parlais de nous à Hazel ?

J'avais roulé sur le flanc en remontant le drap autour de mes épaules.

— Tu lui dirais quoi ?

Je m'étais sentie bien réveillée, tout d'un coup, et intensément consciente de l'expectative que trahissait ma voix.

Daniel s'était retourné vers moi et j'avais regardé sa nuque disparaître de ma vue.

— Je n'en sais trop rien. Je ne me suis jamais trouvé dans cette situation. (Il s'était levé, avait traversé la chambre puis fait volte-face.) On fait quoi là, au juste, Maeve ?

J'étais contente que la question vienne de lui. Depuis plusieurs jours, j'avais parfois une sensation de régression, comme si nous redevenions ces adolescents qui, l'été précédant mon entrée en fac, s'introduisaient en catimini dans la chambre Forster. Comme si nous cherchions à rattraper le temps perdu, sans plus penser à rien, du moins avec nos têtes. À d'autres moments – la plupart du temps, en fait –, il me semblait vivre un miracle : des années plus tôt, nous nous étions fourvoyés, nous avions été brutalement éliminés de la course, mais il nous était maintenant offert d'œuvrer à notre rédemption, et de sauver notre projet de vie commune.

Même lorsque je lui avais touché deux mots de mon départ prochain pour le Mozambique, en août, Daniel n'avait pas protesté, ni évoqué de projets d'avenir. En voyait-il un, d'avenir ? Il s'était seulement enquis de la durée de ma mission, et en apprenant que je serais absente jusqu'à Noël, il n'avait fait aucun commentaire.

On fait quoi là, au juste, Maeve ? Sa question était restée en suspens

entre nous, comme lésée d'un danger, comme si une petite créature féroce avait été lâchée par accident dans la chambre.

— À toi de me le dire, avais-je répondu.

— Tout ce qui compte, c'est que nous sommes ensemble, et que je t'aime. Je t'ai toujours aimée. Pour le reste, on va se débrouiller.

Pour l'instant, cette réponse me suffisait.

Daniel parti, le chariot du service d'étage était arrivé peu après. Je m'étais installée sur le balcon, en peignoir et avec une tasse de café, en savourant un moment de pure félicité. Je ne pensais à rien, perdue dans la contemplation du ciel en train de se boursoffler de lumière et des mouettes qui descendaient sur le golfe pour se repaître de fretin, quand soudain, un balbuzard était venu se percher sur la balustrade, à trois mètres de moi. Un petit poisson prisonnier de ses serres se débattait vigoureusement. Quand j'ai relâché mon souffle, l'oiseau a incliné la tête de côté et vrillé son œil jaune sur moi, puis il a libéré sa proie et s'est envolé, ses ailes barattant l'air.

J'avais décidé d'abandonner le poisson à son sort ; le balbuzard ne manquerait pas de revenir achever ce malheureux. En sortant de la douche, j'avais jeté un coup d'œil sur le balcon et effectivement, du poisson, il ne restait plus que la tête et un entrelacs de viscères. Je les avais jetés à la poubelle et j'avais essuyé le sang avec de pleines poignées de serviettes en papier. Et tout en frottant des traînées écarlates à l'eau de Javel, la question de Daniel était revenue occuper mes pensées.

Pendant des années, c'était exactement ce qu'avait fantasmé une part de moi – nous deux, ensemble. Mais je n'avais jamais imaginé de scénario au-delà de nos retrouvailles. J'avais scruté les serviettes en papier ensanglantées dans ma main comme je l'aurais fait de feuilles de thé au fond d'une tasse. La nature était à la fois économe et d'une inaltérable cruauté.

— Spatule rosée à huit heures ! a trompété une voix, et celle-ci m'a ramenée en sursaut à l'instant présent – le bateau, les ondulations du brise-lames et l'oiseau aquatique au plumage rose étiré dans les airs tel un boa en plumes.

Nous avons jeté l'ancre dans Calusa Bay un peu avant le coucher du soleil et commencé à découper méticuleusement le mulot qui servirait d'appât. Une fois les gros morceaux de chair fixés aux hameçons et les bouées attachées aux fils, nous avons mis les lignes à l'eau. Pendant que deux des garçons remplissaient les tanks à requins, j'ai vérifié le système de rejet d'eau de cale. Il ne restait plus qu'à patienter.

En attendant de voir une bouée disparaître sous l'eau, d'entendre le *plouf* retentissant d'un requin venu mordre à l'hameçon, on a passé le

temps en évoquant quelques histoires mémorables : le poisson-scie de plus de quatre mètres de long qui avait mis en pièces notre équipement, lors de la dernière sortie ; l'énorme coryphène que John avait capturé, au grand dam de la femelle qui avait pris en chasse son bateau sur dix milles – « Un coup pareil, ça m'a fait renoncer à la pêche », a-t-il dit.

Le soleil couché, la nuit est tombée d'un coup, ouvrant un abîme d'obscurité au-dessus de nous comme en dessous. Nous avons enfilé nos panoplies anti-insectes mais les mouches des sables et les moustiques, tel un fléau de l'Ancien Testament, se sont abattus sur nous avant qu'on ait pu baisser la moustiquaire de nos chapeaux. Le bourdonnement des essaims était si puissant que j'ai fait taire tout le monde pour m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un avion dans le ciel.

Je ne quittais pas des yeux les bouées ; je braquais ma lampe tour à tour sur chacune d'elles et le faisceau semblait suivre le rythme d'une danse syncopée. Au-dessus de nous, les étoiles scintillaient par intermittence ; la conversation a dérivé sur les configurations lumineuses inexplicables, puis sur les soucoupes volantes que certains juraient avoir aperçues, sur les moqueries des autres, avant de s'éteindre complètement.

Toutes les quarante-cinq minutes, on relevait les lignes, on vérifiait que les appâts étaient toujours là, et on répétait l'exercice. Et l'attente continuait.

Peu avant 22 heures, Olivia a lancé, la voix lourde de déception :

— Où sont les requins ?

— Il est déjà arrivé qu'ils ne se montrent pas de la nuit, lui a répondu John, mais avant que la nuit n'engloutisse ses mots, j'ai vu la bouée disparaître sous l'eau.

Nous avons extrait de l'eau un requin-marteau juvénile et, peu après, deux jeunes requins-bouledogues, tous trois assez petits pour tenir dans le tank. Lors de précédentes expéditions, j'avais utilisé une piscine pour enfants en vinyle, plus agréable pour les requins comme pour nous, mais elle avait disparu. Chacun à leur tour, nous les avons plongés dans le tank puis, en allumant les lumières du bateau, nous les avons marqués, photographiés et nous avons collecté nos données.

Aux alentours de minuit, nous avons pêché la star de la soirée – un requin-bouledogue femelle, couturé de cicatrices violacées entre les nageoires dorsales. Jusque-là, je n'avais vu ce type de cicatrices que dans les manuels, mais j'ai instantanément su que j'avais sous les yeux les traumatismes causés par les assauts d'un mâle durant la saison des amours. Chez les requins, la reproduction était un acte violent, dont la femelle réchappait rarement indemne – elle se faisait cogner, malmené, entailler, mordre. Pour faire face à cette brutalité qui leur laissait souvent la chair à vif, les femelles avaient développé une peau

plus râpeuse, plus épaisse que celle des mâles. À la fac, ce phénomène faisait dire à mes camarades doctorantes, sur le ton de la plaisanterie qui n'en est pas une, que les agressions dont elles étaient victimes de la part des mâles avaient permis aux femelles de se perfectionner, et fait d'elles des êtres supérieurs.

J'ai désigné les cicatrices à mes camarades.

— Bonjour le romantisme !

Ce requin femelle étant trop imposant pour le hisser dans le tank, j'ai donc travaillé depuis le bateau, penchée par-dessus bord pour procéder au prélèvement sanguin et aux mesures pendant qu'Olivia prenait des photos, et que John entraînait les données dans le registre.

— Je l'enregistre sous le nom de Rose, ça te va ? m'a-t-il crié à tue-tête.

— Très bien ! ai-je répondu.

Je m'activais pour ne pas la soumettre à plus de stress que nécessaire. À cet égard, les requins ne différaient pas des humains et ma crainte était qu'une fois relâchée, elle perde la combativité dont elle avait fait montre lorsque nous l'avions hameçonnée et maîtrisée.

— Et voilà, Rose, tu es libre, lui ai-je annoncé avec une petite tape amicale.

Elle s'est reculée d'un coup et a disparu dans l'eau noire.

Deux jours plus tard, en descendant dans le noir, peu après vingt-deux heures, le chemin qui menait de l'hôtel à la plage, j'ai senti le vent se lever et pousser vers moi le grondement sourd des vagues. Ce soir-là, Daniel m'avait proposé de nous retrouver sur la plage plutôt que dans ma chambre. Il avait toujours préféré le golfe de nuit. Pour l'heure, sans doute terminait-il son service. Il viendrait tard, en m'apportant quelque offrande comestible.

J'ai cherché à apercevoir la lune. Visible encore un moment plus tôt, elle avait maintenant disparu dans un ciel opaque et sans étoiles. Il n'y avait pas non plus d'éclairage sur la plage, et ce par égard pour les premières tortues de mer qui avaient commencé à faire leur nid. Lorsque les œufs éclosent, les bébés s'orientent à la lueur de la lune ; la lumière artificielle les induit en erreur et les égare dans de mauvaises directions. Et pile à l'instant où je pestais contre la nature qui n'y mettait guère du sien pour aider ces fragiles créatures, j'ai failli piétiner un nid récent.

La mère, probablement une caouanne, n'avait pas hésité à crapahuter tout en haut de la plage pour enfouir ses œufs pile au débouché d'un chemin public, avant de s'en retourner dans l'océan – pour ne jamais revenir au nid.

J'ai examiné le large trou en forme de bol au creux duquel elle avait enterré sa ponte, puis j'ai suivi la trace, récente et nette, qu'elle avait laissée sur le sable en repartant à l'eau. L'avais-je loupée de peu ? J'ai noté dans un coin de ma tête qu'il me faudrait signaler et protéger le nid par des cordons de sécurité.

Depuis mon retour, ces carrés de sable délimités par des rubans jaunes avaient essaimé sur la plage comme s'il s'agissait de scènes de crime miniatures. Vers la mi-août, les insulaires commenceraient des veilles nocturnes dans l'espoir d'assister à des éclosions et au spectacle des bébés tortues se ruant à l'eau – une vraie merveille de la nature. Je pourrais en faire une avec Hazel, me suis-je dit, avant de me souvenir que mon départ pour le Mozambique tomberait probablement à ce moment-là. Si je n'étais pas présente... eh bien, ce

serait à Daniel de l'y emmener. Il ne fallait pas qu'elle manque ça.

Je l'ai vu émerger subitement d'un coin de plage plongé dans la pénombre. Il m'a embrassée et m'a tendu un sac en toile. À l'intérieur, posée sur ses sabots de cuisine, sa veste blanche et une serviette de bain roulée, j'ai trouvé une tarte au citron vert.

— Il y a une fourchette, quelque part au fond, a-t-il précisé.

— C'est notre rituel maintenant – les tartes ?

— Un de nos rituels.

Il a étendu la serviette sur le sable et nous nous sommes assis. J'ai retiré le couvercle du moule et découpé une bouchée.

— Ah bon ? Nous en avons d'autres ?

— Les journées à rallonge.

— Exact, ai-je convenu en lui tendant la fourchette.

— C'est de ma faute. Les horaires d'un chef cuisinier...

— On a les films, aussi. Enfin... Autrefois, du moins.

Daniel a reposé la fourchette.

— Le dernier que nous avons regardé ensemble, c'était...

— Ce film sur les fusées.

— Non, c'était *Il faut sauver le soldat Ryan*.

— Ah bon ? Mais non, je me souviens que Jake Gyllenhaal construisait des fusées.

— Je suis sûr de moi. On avait loué le DVD. « Je sais que chaque homme que je tue m'éloigne un peu plus de chez moi », a-t-il dit en singeant – plutôt bien – Tom Hanks.

— J'en conclus que tu l'as revu un certain nombre de fois, depuis.

— Quelques fois, du moins. (Il a ri.) Ces derniers temps, je suis plutôt abonné aux dessins animés, avec Hazel. Elle avait cinq ans quand elle a regardé un film en entier pour la première fois.

— Lequel ?

— Il y avait un éléphant violet.

Nous étions assis dans le noir, emmitouflés, juste assez en retrait du bord de l'eau pour éviter de se faire mouiller et de piétiner le ruban de débris mêlé d'écume. Le vent est tombé. La lune, en se laissant brièvement entrevoir à travers le rideau de nuages gris, a déversé un flot de paillettes sur l'eau et les rochers des jetées. Le silence s'est fait.

— Viens là, a dit Daniel en attrapant mes mains.

Il a écarté les jambes et je me suis calée entre elles, contre son torse. Il a enroulé une mèche de mes cheveux autour de son doigt.

— À quoi a ressemblé ta vie, ces dernières années ? ai-je demandé

— Il y avait le restaurant à Miami. Et Hazel. Quand sa mère était encore là, j'allais la voir deux fois par mois à St. Petersburg.

— Ce n'était pas trop dur, de ne pas l'avoir tout le temps avec toi ?

— C'était comme ça.

— Et tu... Est-ce que Holly et toi avez vécu ensemble, à un moment

donné ?

J'ai senti qu'il relâchait la mèche. La lune s'était une fois de plus éclipsée mais l'océan semblait s'être assagi pour de bon. Les vagues, à peine plus puissantes que des rides sur un lac, venaient mourir presque sans bruit sur le rivage.

— On a essayé. Hazel avait un an. Ça nous paraissait sensé de tenter l'expérience.

— Elle a duré combien de temps ?

— Quatre ou cinq mois, pas plus. Ni elle ni moi n'étions très heureux.

Après Daniel, ma relation amoureuse la plus longue avait tenu trois mois, et s'était achevée pile au moment où j'étais en train de m'apercevoir qu'elle ne menait nulle part. J'ai remonté mes genoux sous le menton et je me suis tournée de profil contre lui. Une bulle de désir et de bonheur s'est gonflée dans ma poitrine mais, presque aussitôt, la sensation a été gâchée par la douleur d'une vieille blessure au cœur, comme une algue toxique.

— Et toi ? a repris Daniel.

— J'ai eu ma part de rencards. Certains étaient marquants, mais la plupart n'avaient absolument rien d'inoubliable.

— J'avais toujours peur qu'un jour, Robin m'appelle pour m'annoncer que tu t'étais mariée.

— Oui, moi aussi.

— Allons nager.

— *Maintenant ?*

— Allez, viens.

Il s'est levé et a passé sa chemise par-dessus la tête.

— Tu n'as pas besoin d'être biologiste marin pour savoir que nager dans l'océan la nuit est une mauvaise idée, ai-je objecté.

— On restera près du bord.

Il a enlevé son pantalon et à le voir planté devant moi en caleçon, je n'ai pas pu m'empêcher de me moquer de lui. Même si nous étions seuls, j'ai néanmoins vérifié qu'il n'y avait personne dans les parages, ni plus loin, sur la terrasse de l'hôtel.

— Viens nager avec moi, a-t-il insisté.

Comme je ne faisais pas mine de bouger, il s'est avancé dans l'eau jusqu'à mi-mollet.

— Ne me dis pas que tu as la frousse, a-t-il rigolé, et ça m'a rappelé comment je l'avais titillé pour l'attirer dans l'eau, le jour où le requin m'avait mordue.

Je n'étais pas comme lui. Pour Daniel, le golfe était une distraction. Un vaste parc aquatique. Ma vision de l'océan était plus proche de celle de Nicholas, qui m'avait confié voir en lui un élément sombre, implacable, immémorial. La nuit, je percevais ce mystère et ses

dangers avec un surcroît d'acuité. Je ne sous-estimais pas sa capacité à m'entraîner dans ses profondeurs, à m'empoigner par la peau du cou pour me rejeter brutalement sur le rivage, mais en regardant Daniel, son corps strié d'ombres et ses doigts qui effleuraient la surface liquide, j'ai commencé à me déshabiller. En le rejoignant en sous-vêtements, j'ai pensé à la tortue de mer qui s'était extirpée maladroitement de ces mêmes eaux, avant d'y retourner.

Nous avons nagé, sans jamais nous enfoncer dans les vagues au-delà de la taille. Daniel me faisait face. Le bleu lustré de ses yeux avait disparu dans l'obscurité. Et pendant que, mains en coupe, il faisait ruisseler de l'eau tiède sur mes épaules, je me suis demandé si toutes ces nuits où, étendue dans mon lit, je convoquais son souvenir, ce n'était pas cette scène que j'imaginais – nous deux, en train de nager dans le golfe.

— Tu te souviens de cette nuit, quand on était encore au lycée, où tu as débarqué sur la plage en nous hurlant, à Robin et moi, de sortir de l'eau ?

— Ce dont je me souviens, c'est que vous aviez bu et insisté pour prendre un bain de minuit. Et que tu as fait semblant de te noyer, juste pour me faire peur.

— Pas pour te faire peur. Pour t'embrasser. Tu étais la seule à connaître les gestes de secourisme.

— J'ai cru que tu étais mort, jusqu'à ce que je commence le bouche-à-bouche.

— C'était méchant de ma part. Et puéril.

Il m'a attirée contre lui en glissant d'abord un bras autour de ma taille, puis l'autre. J'ai écrasé mon front contre sa joue et senti un mouvement sous une plante de pied. J'ai secoué ma jambe. La seconde suivante, Daniel s'est laissé tomber dans l'eau en m'entraînant avec lui, avant de nous faire rejaillir en riant.

Je lui ai poussé l'épaule.

— Tu es toujours puéril ! ai-je râlé en essuyant l'eau de mes yeux.

— Pardon, pardon. Viens là.

Il m'a attirée dans ses bras et, sans cesser tout à fait de rire, il a continué à chuchoter : « Pardon, pardon. »

De prime abord, tous les convives de la fête organisée à l'hôtel pour le 4 juillet avaient revêtu les couleurs du drapeau américain. Je les observais déambuler sur la terrasse du restaurant, à l'affût d'un coin de table où poser leurs petits fours et leurs cocktails. Je portais pour ma part une robe bleu lavande à fines bretelles. Mon patriotisme s'arrêtait au seuil de ma penderie.

Une serveuse est venue me présenter un plateau.

— Un cocktail tarte au citron vert ?

— C'est une blague ?

— Non, et en plus, c'est bon.

Cette mixture digne d'un docteur Frankenstein ne pouvait qu'être l'œuvre de Daniel. C'était à la fois sucré et aigre-doux, et on reconnaissait, associé au goût de la vodka, ceux du citron vert, de la crème fouettée et de la vanille. Le bord du verre était ourlé de miettes de crackers, qui m'obligeaient à m'essuyer les lèvres après chaque gorgée.

J'ai déniché un îlot de tranquillité non loin des marches qui menaient à la plage et je me suis adossée au muret de pierre en écoutant Billy faire une reprise de Dusty Springfield tout en s'accompagnant à la guitare. Le tempo délibérément lent donnait à la chanson une tonalité mélancolique, comme s'il pleurait une femme dont le souvenir continuait de le hanter. Quand, par bonheur, il s'est enfin tu, Perri est allée vers lui en se déhanchant dans son corsaire rouge et sa chemise blanche impeccable, pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Immédiatement, Billy a attaqué *Island in the Sea*, de Willie Nelson, et Perri, qui avait maintenant passé l'âge de se soucier des qu'en-dira-t-on, a commencé à danser. On aurait plutôt dit qu'elle se livrait à quelque enchaînement de yoga, et en la voyant rouler des épaules et des hanches, étirer le cou, je n'ai pu retenir un sourire.

Sans exactement l'éviter, je n'avais pas non plus cherché sa compagnie. Je n'étais pas pressée de lui expliquer que Daniel et moi étions en train de tâter le terrain, ou de rattraper le temps perdu, ou de refaire connaissance, ou encore tout ça à la fois, sachant qu'elle ne

manquerait pas de me demander si on s'était remis ensemble. Et de me questionner à propos de Nicholas. Dans un cas comme dans l'autre, je n'avais pas la réponse.

Par ailleurs, je voulais éviter de mettre la puce à l'oreille de Robin, ce qui n'était pas gagné. Mon frère avait remarqué que ma rancune à l'égard de son livre semblait s'être dissipée.

— Je suis content que tu sois passée à autre chose, m'avait-il dit.

En vérité, j'avais simplement ajourné le sujet – en ne poursuivant pas ma lecture au-delà de cette phrase sur le pardon qui m'avait tellement chamboulée.

J'ai aperçu Hazel, postée à côté de la porte-fenêtre ; derrière les vitres, on voyait le personnel du restaurant s'agiter telle une nuée de moustiques. Elle s'était habillée en jaune, une fois de plus – un ensemble short et haut à manches très courtes, orné d'une grande étoile blanche. Elle portait sa besace en bandoulière, comme le jour de notre expédition sur la plage. J'étais prête à parier sur son contenu – son badge du club, la dent de requin, ses lunettes de soleil et un billet pour la Lune.

Perri a quitté la piste de danse pour aller la saluer à l'instant où Van arrivait à son tour, en jupe bleue et chemisier blanc à pois rouges. Pendant que les deux femmes bavardaient, Hazel a pris la main de sa grand-mère. Dans ce déploiement de couleurs patriotiques, elle détonnait autant dans sa tenue jaune que moi dans ma robe bleu lavande. Je sirotais les dernières gouttes de mon cocktail quand je les ai vues se retourner toutes les trois vers moi. J'ai agité la main, et elles m'ont fait signe de les rejoindre.

— Juste ciel ! s'est exclamée Perri quand je suis parvenue à leur hauteur. N'est-ce pas ma petite-fille ? Je pensais que tu étais repartie te planquer chez les requins.

J'ai lâché un rire fabriqué de toutes pièces en me déportant d'un pas pour abriter les yeux de Hazel du soleil. À l'instant où ses traits se décripaient, j'ai surpris un petit quelque chose de Daniel dans son expression. Elle était sa fille. Un fait que j'avais encore du mal à assimiler.

— J'ai apporté quelque chose, a-t-elle annoncé en tapotant son sac. Tu veux voir ?

— Et comment.

Elle a farfouillé à l'intérieur de la besace et en a extrait une liasse de feuilles.

— J'ai fait une bande dessinée.

— Elle y travaille depuis que tu es venue à la maison, est intervenue Van, et Perri m'a décoché un regard.

— Ah bon ? Tu as été chez eux ?

— Et si tu venais me montrer ça, ai-je proposé à Hazel en

l'entraînant vers une table voisine, laissant Perri et Van s'échanger les nouvelles, ou plus vraisemblablement, discuter de ma récente visite chez Van, du dîner et de l'inauguration du Club Requin.

Hazel, les joues rosies par le soleil et l'excitation, a disposé sur la table un recueil de feuilles cartonnées. Elle les avait pliées en deux et avait percé deux trous dans la tranche pour les relier d'un fil blanc. Sur la page de couverture, elle avait dessiné un requin et écrit le titre de la bande dessinée en lettres rouges et grasses : *Monsieur de l'Aileron*.

Elle m'a demandé de lire à voix haute et je me suis exécutée, image par image. L'histoire racontait les aventures d'un petit requin qui combattait une armée de poissons-chats et se voyait adoubé chevalier par le roi des requins, reconnaissable à sa couronne aux crénelures en pointe.

Il restait plusieurs pages blanches attendant d'être remplies.

— Tu devrais continuer, ai-je dit. J'ai très envie de connaître la suite des aventures de Monsieur de l'Aileron.

Elle m'a dévisagée en fronçant les yeux.

— On pourrait en faire une autre ensemble.

— J'adorerais ! lui ai-je assuré, et je me suis sentie la proie d'un de ces étranges phénomènes de dissociation, où j'ai eu la sensation de m'observer en train de vivre l'instant.

Oui, j'adore l'idée, ai-je songé. *Je l'adore elle. J'adore tout ça.*

J'avais déjà fait une expérience similaire et eu le même genre de révélation à Bimini, en nageant à côté de Sylvia.

Hazel a sorti de son sac une poignée de crayons de couleur.

— Elle raconterait quoi, ton histoire ?

— Oh ! Tu veux faire ça maintenant ?

Pour toute réponse, elle m'adressa un grand sourire.

— Bon d'accord. Laisse-moi réfléchir.

En attendant qu'une idée se présente, j'ai contemplé distraitement la foule des invités, et remarqué que Robin avait rejoint Van et Perri.

Je me suis reculée contre le dossier de ma chaise et j'ai pensé au requin-bouledogue femelle tout couturé de cicatrices que j'avais marqué lors de notre récente expédition de surveillance.

— J'ai une idée. Et si on racontait l'histoire d'une Madame Requine ?

— *Mm...* D'accord.

— On l'appellerait... Rose ?

Hazel m'a tendu un crayon de couleur.

— Rosie.

— Si tu veux. Je vais te raconter son histoire, et tu pourras la dessiner comme tu le voudras.

— Non, toi tu la dessines.

J'ai griffonné une protubérance enfouie sous le sable, au fond de

l'océan, et ajouté, dans une bulle : *À l'aide ! À l'aide !* Dans la vignette voisine, j'ai dessiné Rosie la Requine – avec moins de talent qu'on aurait pu en attendre de ma part. Elle ressemblait un peu à Charlie le thon, sans la casquette ni les lunettes. Je lui ai ajouté une cape de Superwoman, et j'ai écrit dans la bulle : *Quelqu'un a des problèmes. Super-Rosie à la rescousse !*

Dans la vignette suivante, je l'ai dessinée en train de plonger droit sur la protubérance au fond de l'océan, et j'ai tracé force petits traits autour d'elle, avec bruitages à l'appui pour convaincre Hazel de la vitesse surnaturelle de Rosie.

Ma tentative pour montrer Rosie en train de fouiller du nez le plancher océanique n'était guère convaincante mais Hazel, les yeux écarquillés et rivés au dessin, paraissait captivée.

Tiens bon, j'arrive ! s'écriait Rosie.

Dans la vignette finale, j'ai dessiné notre héroïne la gueule grande ouverte sur deux rangées de dents pointues (et avec une paire de fossettes pour faire bonne mesure), et j'ai ajouté dans l'intervalle le petit crabe caillou que Nicholas avait secouru. Sain et sauf.

— C'est une araignée ? a demandé Hazel.

— Non, c'est un bébé crabe caillou. Son nom, c'est le Petit Prince.

Elle a trouvé ce détail hilarant. J'ai grossi les pinces du crabe, précisé les contours de sa carapace, et ombré son corps au crayon violet, avant de lui faire dire, dans sa bulle de dialogue : *Tu m'as sauvé ! Je suis libre ! Merci, Rosie.*

Hazel a soumis chaque vignette à un examen attentif.

— Ce n'est pas aussi réussi que Monsieur de l'Aileron, mais...

Sans me laisser terminer ma phrase, Hazel a dressé une main pour faire le salut du Club Requin. Je l'ai imitée et, quand on a entrechoqué nos « ailerons », j'ai senti comme un pincement d'envie dans mon cœur.

Sur ces entrefaites, Van nous a rejointes, Perri et Robin sur les talons. Ils ont pris place à notre table, curieux de voir ce que Hazel avait dessiné.

Tandis que Van poussait des *oh !* et des *ah !*, j'ai aperçu du coin de l'œil Daniel en train de se frayer un chemin sur la terrasse tout en échangeant des poignées de main et en acceptant des compliments pour ses bouchées au crabe et ses crevettes *alla buonavia*. Il s'est glissé derrière la chaise de Hazel, qu'il a embrassée par surprise, avant de se pencher vers moi et de me planter un baiser sur les lèvres. Je l'ai dévisagé, abasourdie, avant de risquer un regard vers Hazel.

— Hé, attends. Tu es la *copine* de papa ?

— On peut dire ça comme ça, a répondu Daniel.

Van, Perri et Robin, l'air pareillement estomaqué, semblaient avoir perdu l'usage de la parole.

— Eh bien, pour une surprise..., a finalement réussi à articuler Perri.

— C'en est une pour moi aussi, ai-je dit, en regardant Daniel, sourcils haussés.

Il s'est contenté de me serrer l'épaule. Hazel nous contemplait avec un sourire aussi large que celui du dauphin boîte aux lettres de sa grand-mère.

Plus tard ce soir-là, je me suis endormie sur le canapé devant le JT de vingt-trois heures, et c'est Robin, en rentrant et en lâchant ses clés sur la table, qui m'a réveillée.

J'ai soulevé la tête du coussin et plissé les yeux, éblouie par la luminosité de la télé.

— Salut, ai-je marmotté.

— Pardon. Je ne t'avais pas vue.

Je me suis assise et j'ai massé énergiquement ma nuque raidie par le coussin trop grand.

— Je ferais mieux d'aller au lit.

— Attends une seconde, a protesté Robin. (Il a allumé une lampe et éteint la télé.) *Daniel et toi ?* C'est énorme ! Et vous n'avez rien dit, ni l'un ni l'autre.

— Je sais. Il y avait trop de choses à résoudre auparavant, et on ne voulait pas trop s'avancer, à cause de Hazel... dans le cas où ça ne marcherait pas.

— Je suis content que ça ait marché.

Il paraissait effectivement l'être. Pendant qu'il allait se servir un verre d'eau à l'évier de la cuisine, je me suis levée.

— Tu as deux secondes ? a-t-il repris. Il faut que je te parle.

Il a bu une gorgée, puis il a reposé bruyamment son verre sur le comptoir avant de se retourner vers moi. Je me suis laissée retomber sur le canapé. Robin, immobile, me donnait l'impression de rassembler son courage.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu dois d'abord me promettre que tu ne diras rien à Perri, d'accord ?

— Robin ! Dans quoi t'es-tu encore fourré ?

— Dans rien, tout va bien, mais merci pour le vote de confiance.

Par le passé, chaque fois que mon frère débutait une conversation en m'extorquant cette promesse de silence, on pouvait gager qu'il s'était attiré des ennuis – contraventions impayées, gueule de bois, patron en pétard, modeste dette de jeu.

— Je te demande pardon, ai-je dit, et j'étais sincère.

Mon assumption réflexe était injuste, et injustifiée. Robin s'était

repris en main depuis plusieurs années. Je lui ai décoché un regard plein de remords, et il est venu s'asseoir à côté de moi sur le canapé.

C'est fou ce qu'on a l'air adulte, ai-je songé en surprenant notre reflet sur la vitre de la porte-fenêtre. Deux jumeaux de trente ans. Incroyablement ressemblants. Totalement différents.

— Je vais démissionner de mon boulot ici, a lâché Robin après un moment.

— *Quoi ?* Tu es sérieux ?

— J'y pense depuis déjà plusieurs mois, mais quand j'ai appris que mon roman était accepté, j'ai vu ça comme un signe. Je savais que c'était l'occasion ou jamais de franchir le pas.

— Tu vas donc te consacrer à plein-temps à l'écriture ?

— C'est l'idée. Je n'ai jamais voulu être directeur d'hôtel, tu sais.

— Je sais, mais...

Même si j'avais préféré m'abstenir *in extremis* d'évoquer les aspects pratiques de sa décision et la façon dont il envisageait de subvenir à ses besoins, je l'avais déjà piqué au vif.

— Mais *quoi ?* Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours un « mais » ? Pourquoi ne peux-tu pas juste dire : « C'est génial, Robin, vas-y, fonce ! » Tu ne sais pas ce que c'est, toi, de devoir faire chaque jour quelque chose dont tu n'as pas envie. Ça te ronge la tête. Tout le monde n'a pas un boulot qui lui permet de parcourir la planète, Maeve. Certains d'entre nous restent coincés ici.

Il a fermé les yeux et écrasé les doigts sur ses tempes, si fort qu'ils ont laissé des traces blanches sur sa peau.

— Tu ne peux pas imaginer ce que je dois gérer au quotidien. Les plaintes des clients – je devrais en écrire un bouquin ! Hier, j'ai dû m'excuser auprès d'un mec qui trouvait que le soleil tapait trop dans sa chambre avec vue sur le golfe. Mais enfin, on est en Floride !

— Pardonne-moi.

— Non, non, c'est moi qui te demande pardon, a-t-il repris d'un ton radouci. C'est ce travail qui me mine, et je ne veux pas passer mes nerfs sur toi. Tu vois, je suis reconnaissant envers Perri de m'avoir offert ce job, mais je ne peux pas continuer. Je ne trouve plus le temps d'écrire. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te demander de l'argent. Je vais toucher l'avance du livre. Elle n'est pas énorme – je ne me plains pas, hein ? J'ai déjà de la chance d'être publié – mais elle me permettra de vivre pendant un petit moment.

— Quand prévois-tu de démissionner ?

— Je pensais terminer la saison. Et je ne sais pas comment l'annoncer à Perri. Elle compte sur moi pour reprendre l'hôtel, un jour. Mais ça, j'imagine que tu le sais déjà.

En effet. Perri avait été si agréablement surprise de découvrir combien Robin excellait dans son rôle de directeur qu'elle s'était sans

doute un peu emballée en le voyant prendre la relève, et en s'imaginant combler par là les aspirations de son petit-fils.

— Elle m'a si souvent dit combien elle était soulagée que l'hôtel reste dans la famille et que l'esprit des lieux perdure, que j'ai le sentiment de l'abandonner, a repris Robin.

Son angoisse à la perspective de décevoir Perri me touchait.

— Si quelqu'un peut comprendre, c'est bien elle. Parle-lui. D'autant qu'il faut lui laisser le temps de se retourner et de recruter un remplaçant.

Il a hoché la tête et je me suis soudain sentie fière de mon frère, fière de le voir faire cette avancée décisive dans sa vie. En déclarant son indépendance, et son désir de se consacrer à l'écriture.

— En tous les cas, ta décision tombe à pic, ai-je dit. Quand je vais repartir, en août, tu auras l'appartement pour toi tout seul. Tu pourras écrire sans être dérangé par mes allées et venues. Et tu pourras même transformer le salon en bureau.

Il m'a fixée comme si j'avais raté l'essentiel.

— Maeve, je déménage. Je vais me trouver un endroit où habiter, ailleurs sur l'île. Il est temps.

— Mais pourquoi ? Ici, tu n'as pas de loyer à payer, tu n'aurais presque aucun frais. Ton avance pourrait durer plus longtemps.

— Aussi longtemps que je vivrai ici, je continuerai à faire du sur-place. (Il a ouvert grand les bras et balayé la pièce du regard.) C'est ici qu'on est venus après... tout ce qui nous est arrivé. Les souvenirs sont toujours là.

C'était la première fois qu'il évoquait aussi frontalement la disparition de nos parents. Et qu'il parlait d'eux sans les citer nommément.

— Et il n'y a pas que ça, poursuivait-il. Parfois, quand je traverse le hall ou le patio, je repense à Rachel, et c'est comme si je l'avais rencontrée la veille. J'aurais déjà dû me tirer d'ici depuis longtemps.

En voyant son expression se chiffonner, j'ai cru qu'il allait se mettre à pleurer, à cause de nos parents, et de Rachel, qu'apparemment il avait aimée d'un amour sincère, mais non – il a vite plaqué sur ses lèvres son sourire étincelant.

— Je pense aussi que ça va me libérer et me permettre d'écrire autrement. Mieux. Avec plus de fluidité. Tu dois trouver ça incompréhensible... C'est juste quelque chose que je ressens.

— Non, non, je comprends.

Il s'est levé et a commencé à faire les cent pas autour de la table basse.

— À quoi bon se voiler la face ? J'ai bien profité de la vie et j'ai fait pas mal de conneries. Tout le monde sait bien que tu es l'enfant chérie, et moi le raté. Mais là, je sens que l'heure est venue pour moi

de savoir ce dont j'ai vraiment envie. Je vais m'y consacrer de toutes mes forces, Maeve.

J'ai eu le sentiment que ces paroles jaillissaient de cet abîme qui s'était creusé en lui après la mort de nos parents. J'abritais le même et j'avais choisi de le combler avec les requins et les océans, Daniel et les rêves de fonder une famille. Robin, lui, avait choisi l'écriture. Pourquoi n'avais-je pas compris plus tôt que c'était grâce à elle qu'il perpétuait son lien avec notre père – le poète, le professeur de littérature. Après avoir vu ses manuscrits refusés à répétition, Robin s'en était cependant détourné et avait exploré d'autres voies susceptibles de combler cette béance intime – les fêtes, l'alcool, une forme de dérive incontrôlable. Peut-être était-ce son chagrin d'amour qui lui avait remis le pied à l'étrier, ou cette sensation persistante d'un vide intérieur, mais il semblait fermement résolu à embrasser son ambition à bras-le-corps.

Et il pouvait compter sur moi, l'enfant chérie, pour prendre soin de lui et vouloir que son projet aboutisse. Je savais aussi que, comme d'habitude, je serais là pour lui si tel n'était pas le cas.

Le lendemain matin, quand l'ordinateur de mon bureau a émis un tintement, en bon petit chien pavlovien de l'ère numérique, j'ai interrompu ce à quoi j'étais occupée pour ouvrir ma messagerie.

Maeve,

Je viens de passer deux jours à surfer en Cornouailles avec mon frère. Tu me manques. Quel est le dicton – l'eau de mer soigne tous les maux ? La procédure de divorce est en bonne voie et je rentre à Londres dans la matinée pour finaliser les détails. Je regrette la façon abrupte dont nous nous sommes quittés, et j'ignore si tu as toujours envie que je vienne au Mozambique. J'espère que rien n'est irrémédiable, mais dans le pire des cas, nous étions d'abord collègues, et j'espère qu'on pourra le redevenir.

Nicholas

J'ai rebasculé sur le document sur lequel j'étais en train de travailler, mais toute ma concentration s'était envolée. J'ai pivoté sur mon fauteuil et fixé le bébé requin-marteau qui flottait dans son bain de formol, sur l'étagère de la bibliothèque. J'aurais dû lui répondre sans attendre – mais lui répondre quoi ? Surtout en ce qui concernait le Mozambique. Et pour Daniel ? Qu'allais-je lui dire ?

Je me suis retournée vers mon écran et j'ai commencé à taper :

Cher Nicholas...

Plusieurs minutes ont passé.

Je bloquais. Je ne voulais pas le blesser.

J'ai essayé de formuler des phrases dans ma tête : *Tu dois être soulagé que les papiers du divorce soient signés, si c'est ce que tu voulais vraiment.* Mais comment lui annoncer la suite ? *J'ai tourné la page – Daniel et moi, nous nous laissons une seconde chance. Es-tu sincère, quand tu proposes qu'on puisse redevenir collègues ?*

On a frappé à ma porte.

— À compter d'aujourd'hui, par décret fédéral, la tarte au citron vert est le dessert officiel de la Floride, a annoncé Daniel en entrant. Je viens de l'entendre à la radio.

— Tu dois être aux anges.

— Le scrutin du vote était serré, a-t-il précisé en ravalant un sourire.

Le nord de l'État faisait pression en faveur de la tarte aux noix de pécan, et le sud pour celle au citron vert. Je suis heureux d'annoncer notre victoire. J'ai pensé que tu voudrais connaître la nouvelle sans attendre.

J'ai éclaté de rire.

— C'est vraiment pour ça que tu es venu ?

— Je viens de déposer Hazel à son cours de danse, et je me suis dit que j'allais m'arrêter te dire bonjour.

Il a tiré une chaise et s'est assis en face de moi ; il avait l'air soucieux, inquiet.

— Quelque chose te turlupine ? *Daniel* ? ai-je ajouté puisqu'il ne répondait pas.

— C'est juste que... Je ne sais plus comment faire, avec Hazel. Avec mes horaires, je ne la vois quasiment pas. Un peu le matin, un peu l'après-midi, mais le soir quand je rentre, elle dort. Et à partir d'août, quand elle reprendra l'école, je ne la verrai plus du tout. Père célibataire et chef cuisinier, ce n'est pas idéal pour la qualité de la vie de famille.

— Van est là.

— Oui, et elle est formidable, mais s'occuper de Hazel à plein-temps, ce n'est pas facile. Je m'inquiète pour elle. Même si elle adore sa petite-fille, je vois bien que notre présence a complètement chamboulé sa vie. Désolé, a-t-il soupiré. J'essaie juste d'y voir clair.

— Non, c'est moi qui suis désolée pour toi, ai-je répondu en lui tendant une main.

Toute discrète qu'elle fût, la manœuvre ne m'avait pas échappée, ni les insinuations subtiles. Daniel cherchait-il à tirer avantage de ma sympathie et me pousser, l'air de rien, à passer plus de temps avec Hazel ? Était-ce une façon de rappeler le tic-tac de mon horloge biologique à mon bon souvenir ? De m'impliquer davantage dans sa vie ? Bizarrement, ça m'était plutôt égal. L'idée de passer du temps seule avec Hazel me séduisait autant que mes moments en tête-à-tête avec Daniel.

— Je ne vois pas comment je vais pouvoir être là pour elle si je ne me trouve pas un autre métier. Mais je ne sais rien faire d'autre, et je ne veux rien faire d'autre.

Comment Holly s'était-elle débrouillée seule, pendant des années ?

— On devrait peut-être réfléchir ensemble à la question. On peut trouver une solution, j'en suis sûre. Et si on proposait à Perri d'embaucher un autre sous-chef ?

— Et je m'inquiète pour toi, a repris Daniel. Du peu de temps que j'ai à te consacrer. Venir frapper à la porte en fin de soirée, ça ne va pas suffire longtemps. C'est à peine suffisant maintenant.

Il s'est levé. J'en ai fait autant et j'ai contourné le bureau. J'ai

enroulé mes bras autour de lui et j'ai respiré dans son cou le parfum de son savon. Lorsqu'il me rejoignait dans ma chambre, après le service, il était enveloppé des odeurs de réduction de vin, de crevettes frites et de beurre à la coriandre.

— Je pourrais m'arrêter chez Van, ce soir, et passer un moment avec Hazel pendant que tu travailles, qu'en dis-tu ? ai-je proposé. On fera une réunion improvisée du Club Requin.

Il a relâché son souffle et a resserré son étreinte.

— Tu ferais ça ?

— Si tu penses que ça lui fera plaisir.

— Je pense qu'elle te préfère à moi.

Son regard a glissé vers mon bureau.

— C'est quoi, ça ? a-t-il demandé en soulevant la lettre qui détaillait le programme de mon trimestre de recherche au Mozambique. (Il a étudié un instant l'en-tête – Centre de recherche de l'océan Indien, et en dessous, le dessin d'une raie manta.) Tu comptes toujours partir ?

— Oui, c'est ce qui est prévu.

L'instant semblait mal choisi pour lui annoncer qu'à moins de pouvoir me dédire, Nicholas risquait d'être lui aussi du séjour. Même si Daniel ignorait ce qui s'était passé entre Nicholas et moi, il était au courant de notre pique-nique sur la plage. Il pouvait deviner le reste.

— Question requins, tu as largement de quoi faire en Floride. Il y en a un, justement, qui vient de mordre un gamin, à Port St Lucie.

— Je sais. Mais le Mozambique, c'est une opportunité formidable pour moi.

— Le Mozambique, c'est en *Afrique*, a-t-il riposté en reposant la lettre sur le bureau.

Avait-il cru que j'allais annuler mes plans ?

En rangeant le courrier dans le tiroir du bureau, j'ai soudain eu l'impression d'être de retour dans notre petit bungalow d'étudiants, à Miami, et de revivre ce jour où je lui avais annoncé que je partais aux îles Fidji. Nous étions alors en train d'organiser notre mariage, et ce jour-là, j'avais lancé le compte à rebours de notre rupture. Je me suis souvenue de sa riposte cinglante : « Je fais passer notre couple en premier. Ce serait si difficile pour toi d'en faire autant ? »

Allions-nous en repasser par là ?

Il a pris mon visage entre ses mains pendant un petit moment et m'a souri.

— Tu ne peux pas me reprocher de vouloir que tu restes près de la maison.

Une flambée de colère est montée en moi. *Non, ce n'est pas ça que je te reproche. Mais ton postulat. Ton assumption que je vais tout laisser tomber à cause de toi. J'ai senti une morsure d'appréhension. Le commencement de la fin. Mais ça, c'était avant, me suis-je rassurée.*

Aujourd'hui, nous ne sommes plus les mêmes.

— Daniel, je comprends et, crois-moi, quand je songe que je vais te laisser... À moi aussi ça me paraît incompréhensible. Après toutes ces années à me demander comment ce serait de te retrouver, l'idée de partir...

— Je ne te demande pas de *renoncer*, mais je viens tout juste de te retrouver. Que dirais-tu, si je partais en Chine le mois prochain ?

— Tu me manquerais affreusement. Et je te dirais sans doute quelque chose comme : « Je viens tout juste de te retrouver. »

— Tu vois.

J'ai pris ses mains dans les miennes. Je savais qu'il allait me manquer. Que Hazel me manquerait et, pour la première fois, je me suis demandé s'il ne serait pas plus sage d'annuler cette mission.

Daniel parti, j'ai repris l'e-mail que j'essayais de rédiger un peu plus tôt.

Cher Nicholas,

Je suis contente que tu aies pu faire un peu de surf. C'est Isak Dinesen (ou plutôt, comme ne manquerait pas de le souligner Perri, Karen Blixen) qui a dit que sueur, larmes ou eau de mer : l'eau salée soigne tous les maux. (Pour Blixen, il m'a fallu vérifier...)

Il s'est passé pas mal de choses ici. Je n'ai pas envie d'essayer de t'expliquer tout ça par e-mail. Voyons-nous à ton retour.

Maeve

J'ai cliqué sur « Envoyer ».

Plus tard ce jour-là, j'ai débarqué chez Van avec la boîte de pêche de Perri que j'avais remplie de matériel de travaux manuels. J'avais en tête de montrer à Hazel comment monter sa dent de requin en collier.

— Elle est là-haut, dans sa chambre, a dit Van en m'accueillant. L'ancienne chambre d'amis.

Tout en m'avancant dans le couloir de l'étage sur la pointe des pieds pour ménager mon effet de surprise, j'ai marqué un arrêt devant la chambre de Daniel, le temps d'épingler mon badge du Club Requin, puis j'ai hésité. Finalement, je n'ai pas pu résister à jeter un coup d'œil à l'intérieur. J'ai poussé doucement la porte, et le gémissement bruyant des gonds m'a arraché une grimace. Le lit était fait. Il y avait un panier à linge dans un coin, vide ; quelques cartons non défaits, poussés sous la fenêtre ; une petite télévision sur la commode, un livre sur la table de chevet – *Le Dilemme de l'omnivore* –, une photo de Hazel et lui, et rien d'autre.

La porte de Hazel était entrouverte. J'ai passé la tête. Elle était assise par terre devant une de ces maisons de poupées de style ère victorienne, une petite girafe en plastique dans la main, et elle scrutait les pièces avec intensité, lèvres pincées et roses comme un petit radis. Elle ne s'était pas changée et portait encore son justaucorps de danse noir et ses collants roses.

La chambre avait été récemment repeinte d'un bleu céruléen joyeux. Les rideaux à l'imprimé papillons étaient tirés et dévoilaient une vue sur la baie, aux eaux intensément cuivrées sous la lumière du soir, qui venait lécher le terrain derrière la maison.

— Toc toc...

Elle a bondi sur ses pieds et la surprise s'est lue sur son visage.

— Maeve ! s'est-elle écriée en se ruant vers moi pour m'enlacer la taille.

Le badge du Club était épinglé à son justaucorps ; je me suis demandé si elle l'avait arboré pendant le cours de danse.

— Tu es occupée ? Je me suis dit qu'on pourrait faire une réunion du Club.

— Je travaille sur ma maison de poupées. C'est papa qui me l'a offerte à Noël.

En fait de maison, c'était une ménagerie : il y avait un guépard dans la baignoire à griffes ; un zèbre, un chameau, un ours et un hippopotame attablés dans la salle à manger ; dans la chambre, un buffle était allongé sur le lit à cadre de cuivre ; sur le toit, il y avait des singes, dans la cuisine, des lions, et dans la nursery, un éléphant. Une famille humaine à l'allure guindée, en costume des années 1890, était disposée en rang d'oignons dans le salon, en compagnie d'un gorille. Cela tenait plus d'une bacchanale animale que de la maison de poupées.

— C'est quoi, tout ça ? ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules.

— Papa a dit qu'un guépard peut courir à cent dix kilomètres/heure.

— Et aussi qu'ils aiment barboter dans une baignoire ?

Elle a gloussé.

Je lui ai tendu ma boîte en lui exposant mon idée de faire un collier avec la dent de requin. Pendant qu'elle débballait le contenu de la boîte, créant un monticule hétéroclite de rubans multicolores, boutons, cure-pipe, minipinces, carrés de feutrine, pistolet à colle, paillettes et fils de fer, je me suis approchée par curiosité des photos fixées par des pinces à linge sur un fil tendu le long du mur. Toutes représentaient Hazel avec sa mère, que je n'avais jamais vue. Avec son teint plus clair que celui de sa fille, ses cheveux fins et dorés comme des soies de maïs, elle avait un petit côté poupée de porcelaine, mais était d'une beauté incontestable. Je voyais bien ce qui, chez elle, avait pu séduire Daniel et cette pensée m'a arraché une grimace.

Sur un cliché, elle était enceinte. Sur un autre, elle berçait Hazel, âgée de quelques mois. Ici, avec Daniel devant les fonts baptismaux. Là, en train de poser devant un sapin de Noël, ou à côté d'un gâteau d'anniversaire, ou de câliner Hazel dans un hamac. Une des photos la montrait, particulièrement rayonnante, assise à la terrasse du café de Flore, à Paris, sous l'auvent vert et blanc, Hazel sur ses genoux. Avec son écharpe rouge vif nouée avec élégance et sophistication autour du cou, elle n'aurait pas déparé dans les pages de *Vogue*. Hazel agrippait du poing l'ourlet de l'écharpe. *Cela aurait dû être moi*. C'était une réflexion absurde, mesquine, illogique et honteuse, mais peu importait. C'est moi qui aurais dû être là, en train de tenir la petite fille de Daniel sur mes genoux.

— C'est maman, a dit Hazel en venant se poster dans mon dos.

— Elle t'a emmenée à Paris ? Quel âge avais-tu ?

— Quatre ans. J'avais un bateau à voile que j'emportais partout.

— Ah oui ?

— Je le faisais flotter dans les fontaines. Il y a des milliers de fontaines, là-bas. (Son regard a glissé le long des photos.) Maman me chantait des chansons en français.

— Tu connais des mots français ?

— Oui : *bœuf bourguignon, poulet et pâtisserie*.

— Bravo.

— *Pâtisserie*, c'est comme ça que maman appelait les gâteaux qu'elle faisait.

Holly avait donc été chef pâtissier et francophile ? Si Hazel avait perdu son père plutôt que sa mère, Holly aurait-elle jeté à la poubelle des crêpes à la chantilly plutôt que des œufs brouillés, lors des nuits difficiles ?

Nous nous sommes assises de part et d'autre du monticule d'attirail et j'ai dégagé du décolleté de ma chemise mon collier avec la dent de requin. Le ruban de satin blanc, me suis-je aperçue, était devenu miteux avec le temps.

Je l'ai enlevé pour le tendre à Hazel.

— C'est une dent du requin qui m'a mordue. J'ai fait ce collier quand j'avais douze ans.

Du bout du doigt, elle a frotté la surface en émail, puis appuyé le coussinet du pouce sur la pointe acérée.

— Tu ne lui as pas mis des paillettes, a-t-elle observé.

— Non, mais tu peux faire ce que tu veux avec la tienne.

— C'est incroyable qu'il l'ait laissée dans ta jambe. Il doit y avoir quelque part un requin avec un gros trou entre deux dents.

— Et qui cherche probablement un dentiste.

Après cet « incident » avec le requin – je le qualifiais rarement d'attaque –, un vent de panique tout droit sorti des *Dents de la mer* avait balayé l'île. Des journalistes avaient fait le pied de grue devant l'hôpital, et plus tard dans le hall de l'hôtel, dans l'espoir que Perri les autorise enfin à me parler. À force de se heurter à un mur, ils avaient fini par interviewer des infirmières, un médecin, une des femmes de chambre de l'hôtel, quelques pêcheurs du coin, et une de mes amies, qui leur avait dit que j'étais orpheline, très populaire, et que je collectionnais les A en classe.

À peine avais-je eu le temps de sortir de l'hôpital que des tournois de pêche au requin allaient bon train dans les deux marinas de l'île. Et chaque semaine, le *Palermo Times*, l'hebdomadaire local, publiait les photos d'hommes assis à cheval sur leur trophée, ou en train de le brandir par la queue. Un envoyé spécial de Fox News avait appelé dans ma chambre alors que j'étais encore clouée au lit à cause des points de suture, pour savoir si j'aurais moins d'appréhension à

retourner me baigner dans le golfe grâce à ces concours qui éliminaient chaque week-end une douzaine de requins.

— Je n'ai pas peur de retourner me baigner, lui avais-je dit, mais ça n'a pas de rapport avec le fait qu'on tue des requins. Je n'ai jamais voulu ça.

Ma gorge s'était nouée, comme si j'allais me mettre à pleurer.

Percevant un tremblement dans ma voix, et peut-être aussi parce que ma réponse n'était pas conforme à ses attentes, le journaliste m'avait souhaité un bon rétablissement et avait mis fin à l'interview.

— Le requin qui m'a mordue n'a rien fait d'autre que se comporter en requin, avais-je expliqué à Perri en chassant quelques larmes de ma joue. S'il avait voulu que je sois son petit déjeuner, il ne se serait pas gêné !

À la suite de ça, j'avais commencé à découper les photos des requins tués pendant ces concours, et à les cacher dans mon tiroir à pyjamas.

Quand un pointe-noire a figuré au nombre des victimes, je suis devenue inconsolable.

— C'est lui, j'en suis sûre. Regarde son œil ! avais-je sangloté en tendant le journal à Perri.

Je lui avais écrit un éloge funèbre, que j'avais scotché sur mon miroir : *Après une vie passée à nager dans les eaux du golfe du Mexique, ce requin pointe-noire a mordu Maeve Donnelly, et a payé pour ça le prix fort. Il avait un corps puissant, et un étrange œil noir. Qu'il repose en paix.*

— La mienne, je la range dans ma boîte à bijoux, a annoncé Hazel en attrapant ladite boîte sur sa commode.

Lorsqu'elle l'a ouverte, une ballerine miniature s'est mise à tourner sur l'air de *Casse-Noisette*. La dent de requin était posée sur le capiton en feutrine, à côté d'une collection hétéroclite de coquillages, de cailloux et de fragments de coraux.

J'ai lâché une poignée de rubans à côté d'elle.

— D'abord, on devrait réciter le serment, a-t-elle objecté.

— Il va peut-être falloir que tu me rafraîchisses la mémoire...

Hazel a fait le salut de l'aileron, et je l'ai imitée en récitant après elle, avec un léger temps de décalage, le serment qu'elle connaissait par cœur.

Nous avons entrechoqué nos ailerons, et j'ai surpris Hazel en train d'aspirer ses joues pour réprimer un sourire. Le Club Requin était une affaire sérieuse.

J'ai découpé un bout de fil de fer que je lui ai tendu en lui indiquant de l'enrouler autour de la dent. Après plusieurs minutes de tentatives infructueuses, elle m'a rendu le tout avec un soupir exaspéré.

— C'est toujours plus difficile quand la dent est petite, l'ai-je

rassurée.

— Alors, il va nous falloir en trouver une plus grosse.

— Que veux-tu faire, quand tu seras grande ? lui ai-je demandé un instant plus tard.

J'avais réussi à enrouler le fil autour de la base de la dent – une opération bien moins facile que dans mon souvenir.

Hazel a réfléchi une bonne minute tout en balayant des yeux le plafond.

— Paléontologue, comme Nigel Marven. Ou chef.

— Chef cuisinier ? Spécialisé dans les nuggets de poulet ?

— Non, chef pâtissier.

— Comme ta maman ?

Ella a opiné puis, pendant que je façonnais un passant sur le fil de fer, elle a tiré un ruban violet de la pelote et a dit :

— Avant que... tu sais, qu'elle meure, on devait aller à Disney World. Rien qu'elle et moi. Maintenant, c'est mamie Van qui va m'y emmener. Avec papa, aussi. Tu devrais venir. (Elle a penché la tête de côté, et m'a dévisagée.) Puisque tu es sa *copine*.

— Ça te fait plaisir que je sois sa copine ?

Si j'avais eu le moindre doute quant à la réponse, je ne me serais pas risquée à poser la question. Un « non » m'aurait accablée.

— Oui, a-t-elle dit à voix basse, presque en chuchotant, comme si on pouvait nous entendre, et je l'ai surprise en train de glisser un bref coup d'œil vers les photos sur le fil.

Après un silence obstiné, elle a ajouté :

— Alors, tu viendras ?

Daniel m'avait parlé en passant de cette excursion à Disney World, mais l'invitation de Hazel me prenait au dépourvu.

— Peut-être. On verra ce qu'en dit ton papa.

Et je lui ai raconté que quand on était petits, Robin et moi avions visité Disney World, et que j'avais eu tellement peur de Tigrou que je me cachais derrière Perri.

— *Tigrou* ? Mais il fait pas peur, Tigrou.

— Je ne te le fais pas dire.

Quand le passant a été fin prêt, Hazel a annoncé que finalement, elle renonçait aux paillettes ornementales.

— En ce cas, tu peux passer le ruban dans le fil de fer.

Cela fait, elle m'a présenté les deux extrémités du ruban et s'est retournée.

— Tu m'aides ?

Après quelques essais pour trouver la juste longueur, au creux de sa clavicule, j'ai fait un nœud de marin.

— Va regarder ce que ça donne.

Elle s'est plantée devant le miroir au-dessus de sa commode, puis

s'est retournée.

— Et maintenant tu voudrais faire quoi ?

— Ce que tu veux.

À la marina de Palermo, Perri et moi nous sommes présentées à l'embarquement d'un catamaran à destination de Shell Point Key pour, à en croire la brochure, une « excursion au paradis du coquillage ». Les dernières à monter à bord, nous avons trouvé la douzaine de touristes aux nez et aux épaules rose crevette qui nous avaient précédées en train d'ânonner à tue-tête *Susie sells seashells by the sea shore*¹.

— Mais qu'ils les lui achètent, ses fichus coquillages, et qu'ils nous fichent la paix ! a marmonné Perri, planquée derrière ses larges lunettes de soleil.

Elle avait accepté d'effectuer cette excursion au paradis des coquillages à ma demande, bien qu'on fût un samedi de la fin juillet, un des jours les plus chargés à l'hôtel. Elle conservait sur le comptoir de la réception un coffre de pirate miniature rempli de coquillages destinés à la clientèle de moins de douze ans. Pendant que leurs parents réglaient la note, les gamins fouillaient dans le trésor pour dénicher le cadeau souvenir qu'ils emporteraient chez eux. Robin le renflouait désormais avec des coquillages achetés chez un grossiste de Fort Myers mais, autrefois, Perri et moi regarnissions les stocks en effectuant ces excursions à Shell Point Key. Et lorsque je lui avais demandé si elle voulait faire revivre cette coutume, elle m'avait serrée dans ses bras. Nous savions l'une et l'autre que le but de cette sortie était moins de remplir le coffre de pirate que de nous retrouver. J'évitais depuis des semaines de me trouver seule avec elle, inquiète à l'idée qu'elle désapprouve le lien que Daniel et moi avions renoué. Encore que – pourquoi l'aurait-elle désapprouvé ? Ne voulait-elle pas mon bonheur avant tout ? J'avais décidé que mon comportement était ridicule.

Cela dit, il ne s'agissait pas uniquement d'une tactique d'évitement. Ces dernières semaines, je n'avais pas eu une minute à moi : j'avais passé de longues heures au Labo pour compiler mes recherches de Bimini et préparer ma conférence sur les requins citrons, et j'avais intensifié la fréquence des expéditions de marquage. La population de

requins, j'en avais la certitude, avait diminué et je redoutais que cette situation n'empire si le marché noir des ailerons n'était pas démantelé rapidement. Malgré ses appels répétés, Russell n'avait guère eu de nouvelles du Bureau maritime. L'enquête semblait être au point mort, et les médias locaux étaient depuis longtemps passés à autre chose. S'il s'était agi de dauphins ou de baleines, le monde entier aurait pris les armes. Mais les victimes étaient des requins.

Le catamaran a longé poussivement le quai et ses piliers coiffés de plongeurs qui faisaient sécher leurs ailes en les déployant et les refermant à la façon d'un exhibitionniste qui ouvre son imperméable. Au sortir de la marina, on a hissé les voiles à rayures rouges et jaunes, et tandis qu'elles commençaient à claquer au vent, le bateau a pris de la vitesse. Deux dauphins ont aussitôt surgi dans notre sillage, salués par les cris de ravissement et les applaudissements des touristes ; un troupeau de licornes n'aurait pas reçu accueil plus incrédule. J'avais beau jalouser les tonnes d'amour qu'ils recevaient, je n'en voulais pas du tout aux dauphins. Ils étaient les rockstars de l'océan ; moi non plus, je ne me lassais pas de les admirer. Ils nous ont accompagnés sur plusieurs milles en bondissant dans l'écume, ravis de l'attention de leur public – à cet égard, ils ne différaient guère des pastenagues de Nicholas, qui venaient frôler les mains plongées dans le bassin à caresses, comme si elles cherchaient à se faire cajoler.

Plus tôt dans la matinée, lorsque j'étais passée dans la chambre de Perri, je l'avais trouvée assise en tailleur sur le tapis devant un tas de paperasse – un registre de noms et adresses, un plan des chambres, un calendrier, un tableau de prévisions comptables, des listes diverses et variées. Sourcils froncés, les lunettes de lecture en équilibre sur le bout du nez, comme prêtes à décoller, elle était si concentrée qu'elle avait à peine daigné lever les yeux, m'indiquant juste d'un geste : *Je suis à toi dans une seconde*. Robin, un classeur ouvert sur ses genoux et un stylo entre les dents, occupait le fauteuil dans lequel je m'étais effondrée plusieurs semaines plus tôt, après ma rencontre avec Hazel sur la plage.

— On fomenta un coup d'État, c'est ça ? ai-je lancé.

— Pire, a répondu Robin. Le Grand Bal des écrivains.

Perri m'a tendu un bristol vert émeraude s'ornant d'une calligraphie chantournée et couleur argent.

*Rejoignez-nous pour le 25^e Grand Bal des écrivains
à l'Hôtel des Muses, Palermo Island
le 5 août à partir de 19 heures
Dress code : votre écrivain ou personnage préféré*

Oh Seigneur – cette fichue soirée costumée était de retour. Le Grand Bal des écrivains était le clou du programme annuel de Perri. L'année précédente, elle s'était déguisée en hobbit.

— Tu te déguises en quoi, cette année ? lui ai-je demandé.

— Bien tenté. Comme si j'allais te répondre.

Ses légendaires costumes étaient un secret jalousement gardé jusqu'au dernier moment.

— Si jamais ça t'intéresse, est intervenu Robin, pour moi, ce sera costume blanc, gilet rayé blanc et rouge, nœud pap' et derbys bicolores.

— Gatsby ?

— On se passera sans mal d'un énième Hemingway, non ? Je parie qu'il y en aura déjà cinq ou six. (Une lueur de malice a brillé dans ses yeux.) Et toi, ton costume ?

Je l'ai remercié d'une grimace. Comme attendu, Perri a saisi l'occasion au vol.

— Tu pourrais être sa Daisy. Je sais où trouver une belle robe de garçonne.

— Je crois que tu sais déjà en qui je vais me déguiser, lui ai-je rétorqué.

— Maeve, a-t-elle soupiré. Tu ne peux pas te déguiser *chaque année* en George Sand.

— Et pourquoi pas ? J'ai toujours le haut-de-forme dans mon placard. Il m'a coûté une fortune.

Perri s'est dépliée pour sauter sur ses pieds aussi lestement que si elle avait toujours vingt ans.

— Bon, l'invitation te plaît ? a-t-elle demandé en tripotant les perles rouges de son collier.

— Oui, elle est bien, ai-je répondu en la lui rendant.

— Garde-la. Et note la date dans ton agenda. (Elle a jeté un coup d'œil sur sa montre.) Je dois voir Daniel pour discuter du menu.

— Tu as oublié qu'on est censées aller ramasser des coquillages ensemble, ce matin ?

— Bien sûr que non, m'a-t-elle assurée en retirant son collier et en disparaissant dans sa chambre.

Robin s'est lui aussi levé et m'a planté un baiser sur la joue.

— Tout va bien, entre nous, n'est-ce pas ?

Il continuait à nourrir quelque inquiétude quant à ma réaction à l'égard de son livre. Après l'avoir banni sous mon lit pendant quelque temps, j'avais repris ma lecture, avec plus de sérénité. La nostalgie et les regrets étaient les compagnons de Margaret, pas les miens. Plus maintenant, du moins.

— Je me suis acharnée à en vouloir à Daniel pendant longtemps. Je ne veux pas recommencer avec toi, lui ai-je répondu.

— Eh bien, mon garçon, tu t'en tires à bon compte, a lancé Perri depuis le seuil de la chambre. À sa place, je t'aurais tenu à distance un peu plus longtemps.

Robin a éclaté de rire.

— C'est le bénéfice qu'il y a à être jumeaux. On a partagé le ventre maternel ; je la connais depuis avant même notre naissance.

— Ne joue pas la carte de la gémellité, ai-je riposté. Je n'en reviens toujours pas que tu aies osé me faire ça.

— Nous y voilà, a commenté Perri.

— Je n'ai pas dit que je t'avais pardonné. Je suis toujours furieuse. Simplement, je ne vais pas m'accrocher à ma colère pendant des années.

— Et si on se faisait une soirée au Spoonbills ? a proposé Robin. Toi, moi et Daniel. Comme au bon vieux temps. Depuis que tu es rentrée, on n'a parlé que de mon livre. On a plein d'autres choses à se raconter.

— Ce serait sympa. (Il commençait à s'éloigner et je l'ai rattrapé par le bras.) Et tu pourras peut-être venir accompagné ? Par quelqu'un qui porte des ballerines turquoise ?

La paire de chaussures que j'avais trouvée dans notre salon le jour de mon retour avait disparu depuis longtemps, mais je ne l'avais pas oubliée.

Robin m'a écartée de son passage.

— Comme je disais, on a plein de trucs à se raconter, m'a-t-il chuchoté.

Pendant que le catamaran accostait sur Shell Point Key, Perri a roulé l'ourlet de son pantalon au ras des genoux. Avant qu'on ne saute du bateau, le guide nous a distribué des filets à mailles dans lesquels stocker notre butin.

L'île était une étendue sauvage et inhabitée d'environ trois kilomètres. À l'inverse des touristes qui restaient groupés sur le sable sec à proximité du catamaran, se déplaçant comme un seul homme, les yeux rivés au sol, Perri et moi avons immédiatement mis le cap sur un coin de plage désert et jonché de fines coquilles brunes d'escargot qui craquaient sous les semelles de nos méduses. Nous avons commencé à collecter par poignées entières des coques, des saint-jacques, des strombes combattants, sans les examiner sous toutes leurs coutures pour vérifier qu'ils étaient sans défauts.

— As-tu parlé à Nicholas ? a demandé Perri, comme je m'y attendais.

— Il est à Londres. Il m'a écrit un e-mail pour m'annoncer que la procédure de divorce suivait son cours.

— J'étais surprise, pour Daniel et toi – je dois le reconnaître. Je pensais qu'avec Nicholas, vous...

— Disons que quand tu entends dans la même phrase « Je suis amoureux de toi » et « Ma femme veut tenter une réconciliation », l'impact n'est pas celui espéré.

— Ça saute pourtant aux yeux qu'il est amoureux de toi.

— Je lui ai dit qu'entre nous, ça ne pouvait mener nulle part tant qu'il n'avait pas réglé sa situation de couple. Mais je ne lui ai pas parlé de Daniel, et je me sens mal à cause de ça. J'ai essayé de lui répondre, mais je trouvais ça trop lâche d'aborder le sujet par e-mail. Je continue à penser que ça mérite une discussion face à face.

— Oui, c'est évidemment ce qui s'impose, a renchéri Perri, de ce ton neutre et rassurant qu'elle adoptait toujours lorsqu'elle cherchait à me ménager, mais je savais que cette fois, elle était sincère.

— Pour être entièrement franche, j'avais peur, je crois, qu'une fois de retour à Londres, il se remette avec elle. Il m'a dit qu'il m'aimait, mais elle aussi, il l'a aimée, autrefois. Et c'est elle qui a demandé le divorce, pas lui. Je ne voulais pas y laisser des plumes.

— D'autant que maintenant il faut prendre Daniel en compte, a rebondi Perri.

— Oui, bon, à mon avis, même si la situation entre Libby et Nicholas avait été autre, j'aurais fini tôt ou tard par accepter mes sentiments pour Daniel et, à un moment donné, il serait entré dans l'équation. Comme toujours, ai-je conclu, en me disant qu'après ça, elle allait me laisser tranquille.

En progressant le long de la bande de sable, j'ai trouvé un petit gisement de tellines, puis un beau *busycon perversum* bien dodu. Mais nous ne ramassions pas que des coquillages – au nombre de nos trouvailles figuraient aussi un sachet de hot-dog en plastique, une bouteille de Corona, avec une rondelle de citron en train de pourrir à l'intérieur, un couvercle de glacière en polystyrène, une pelote tout emmêlée de fil de pêche et une tong.

— Tu penses qu'avec Daniel, tu ne risques pas d'y laisser des plumes ? a repris Perri. Suis-je la seule à trouver que l'histoire se répète ? Que tu lui aies pardonné ne signifie pas que tu doives nécessairement reprendre là où vous en étiez restés. (Perri a marqué le pas et m'a regardée ; son sac était déformé par les coquillages et les détrit.) Ma chérie ! Je veux que tu sois sûre de toi – rien de plus.

J'ai contemplé fixement les rais de lumière qui perçaient dans l'enchevêtrement vert et dense de la mangrove, sans lui répondre, mon cœur mis à rude épreuve. Pourquoi fallait-il livrer bataille sans cesse, et pour tout ? J'étais consternée de découvrir que Perri nourrissait des doutes. Je ne voulais pas les entendre

— Pour quelqu'un qui me reprochait de fuir et de refuser d'affronter

le passé...

— Pardonne-moi. Tu es une grande fille. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— Non, c'est juste que... c'est Daniel.

— Je sais. Je sais bien.

Nous avons fait le tour complet de l'île et rempli nos filets, nos poches et même le sachet de hot-dog en plastique. Quand Perri a trouvé un corail patte de chat, et même si je n'en avais jamais vu d'aussi gros, je l'ai scruté très attentivement, trop, par refus de m'appesantir sur ce que ses propos avaient remué et ravivé – la confession de Daniel, le tintement de ma bague de fiançailles quand je l'avais lâchée dans la coupe avant de quitter la maison. Je n'allais pas laisser Perri ressusciter cette rage, cette souffrance, cette défiance que j'avais senties s'estomper dans quelque lieu reculé. J'avais pardonné à Daniel. Je lui faisais confiance. Nous étions ensemble. C'était ce que j'avais toujours voulu.

Un coup de sifflet a retenti au loin – le signal du capitaine annonçant qu'on lèverait l'ancre dans dix minutes. Alors que nous venions de rebrousser chemin en direction du catamaran, j'ai aperçu une bouteille en partie ensablée. Je l'ai dégagée. C'était une bouteille d'huile d'olive ; *Giacomo's*. À l'intérieur, une petite flaque de liquide ambré, et une feuille de papier enroulée sur elle-même.

Je me suis pétrifiée. Je ne pouvais plus bouger ni même respirer. J'avais beau savoir sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait de la bouteille que j'avais lancée pour Hazel ; savoir que, compte tenu des courants, il était prévisible qu'elle viendrait s'échouer ici, mon esprit refusait d'accepter l'évidence. Parmi tous ceux et celles qui auraient pu la trouver, il avait fallu que ça tombe sur moi.

— Que se passe-t-il ? a demandé Perri en me dévisageant. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est à Hazel, ai-je répondu, surprise par le chagrin qui était en train d'éclore et de rapidement m'envahir.

J'ai essuyé les mains sur mon bermuda et j'ai usé de toute ma force pour dévisser le bouchon. En inclinant la bouteille et en faufilant un doigt dans son goulot pour repêcher le papier, j'ai senti la culpabilité m'égratigner. Je m'apprêtais à piétiner l'intimité d'une petite fille. Ces mots, elle les avait destinés non à moi mais à sa mère. J'ai néanmoins extrait le message. Perri m'a regardée faire sans piper mot.

J'ai déroulé et lissé le papier. Tout en haut, elle avait dessiné de petits personnages au crayon gras.

Une femme et une fillette aux cheveux jaunes, juchées sur un gâteau à étage.

En dessous elle avait écrit, d'une écriture serrée et mal aisée à lire :

J'aimerais qu'on puisse refaire des gâteaux. J'en ai fait un avec papa, et il a dit que je tiens de toi. Je suis inscrite au cours de danse de mamie Van. Je peux faire un saut. Tu me manques et je pleure, mais plus comme avant. Papa me raconte des histoires et c'est nous les personnages. J'habite chez mamie Van, j'ai appris l'adresse par cœur.

523 Laurel Ave. Palermo Island. Floride.

Je t'aime,

Hazel

Au bas de la page, elle avait tracé un double H entrelacé. Hazel et Holly

J'ai tendu le message à Perri et, pendant qu'elle le lisait, j'ai senti des larmes poindre au ras de mes paupières. Quand elle me l'a rendu, son visage s'était assombri. J'ai roulé étroitement le message, comme une cigarette et, d'une chiquenaude, je l'ai renvoyé dans la bouteille. J'ai revissé le bouchon.

Et je l'ai lancée, aussi loin que je l'ai pu.

-
1. Susie vend des coquillages sur le rivage.

Le Spoonbills était un restaurant de plage – une cabane largement ouverte sur l'extérieur et traversée de courants d'air, avec un bar décoré de guirlandes lumineuses d'un Noël sur l'autre et un espadon-voilier naturalisé au mur. Il était tenu par un ancien condisciple de Russell et *ex-running back* de l'université de Floride. Chaque fois qu'un client prononçait par inadvertance « Florida Sate », « Seminoles¹ » ou « Bobby Bowden² », il faisait tinter une cloche derrière le bar et le malheureux auteur du blasphème était contraint de payer une tournée à toute personne perchée sur un tabouret. Seuls les nouveaux venus se laissaient naïvement manœuvrer jusqu'à tomber dans le panneau ; c'était une erreur qu'on ne commettait pas deux fois.

De là où j'étais assise avec Daniel et Robin, j'avais vue sur un feu de camp, sur la plage de la crique. Une distraction bienvenue car, à notre table, la discussion était focalisée sur le Grand Bal des écrivains, qui donnait lieu à des palabres sans fin – nombre d'invités, orchestre, petits-fours, commande d'alcool, personnel en extra... J'ai reporté mon attention sur la flamme de la bougie votive que la cire liquide menaçait de noyer, puis de nouveau sur la plage, où un petit rassemblement s'était formé autour du feu. Des braises orangées fusaient dans les airs.

Lors du dernier Nouvel An, à Bimini, nous avions également allumé un feu sur la plage. Nous avions débouché le champagne, décompté les secondes et, au douzième coup de minuit, échangé quelques baisers malgré le règlement prohibant les idylles entre chercheurs. Peu après, abandonnant mes collègues autour du feu, j'avais regagné la maison commune. Sans être ivre, j'étais tout de même un peu gaie et un verre d'eau, espérais-je, conjurerait la migraine que je redoutais pour le lendemain.

Depuis la cuisine, j'avais remarqué dans le couloir des éclats de lumière en provenance de la salle de jeu. Des flashs blanc, bleu, blanc. Curieuse, j'étais allée jeter un coup d'œil. La salle était déserte, à

l'exception du docteur Nicholas Ridley, affalé sur le canapé, ses pieds nus posés sur la table basse. À ce moment-là, nous ne nous étions encore croisés qu'une seule fois, le jour de mon arrivée, mais dans la semaine écoulée depuis, j'avais entendu les autres chercheurs louer son expertise et sa passion. J'étais surprise de le trouver là, seul, dans le noir, devant la télévision qui faisait danser des lumières sur son visage.

Attirée par les percussions rythmiques qui sortaient de la télé, ou peut-être par Nicholas lui-même, j'avais contourné la table de ping-pong et découvert les images sur l'écran : des corps blancs à moitié dénudés, le visage et le torse ornés de motifs peints et élaborés, en train de danser comme s'ils étaient en transe. Nombre de participants brandissaient une torche et avec ces spires de feuillages verts et luxuriants enroulées sur leurs jambes, leurs bras et jusqu'autour de leurs doigts, ils offraient un spectacle sauvage, primitif, beau.

En me tournant pour rebrousser chemin, j'avais heurté la table de ping-pong et une balle était allée rebondir par terre avec un bruit sec et creux.

— Ce sont les feux de Beltane, avait dit Nicholas.

— Ah. Et c'est quoi, exactement ?

— Les anciens rituels de fertilité de mes ancêtres.

— Je vois. C'est donc un genre de réunion de famille.

Il avait ri.

— Viens regarder. C'est un documentaire sur les anciennes fêtes traditionnelles gaéliques.

— Il se trouve qu'un rituel contemporain, appelé réveillon du Nouvel An, bat son plein sur la plage en ce moment même.

— J'y étais tout à l'heure, mais ça n'a jamais été mon truc.

J'avais posé le verre d'eau sur la table de ping-pong et je m'étais baissée pour ramasser la balle, avant de me laisser choir sur le canapé à côté de lui.

— On s'est croisés dans le couloir, l'autre jour, lui avais-je rappelé, comme si j'étais la personne la plus insignifiante qui se puisse rencontrer.

— Je me souviens. Tu es Maeve Donnelly, et tu as une sacrée cicatrice sur la jambe.

— Nicholas, c'est ça ?

— C'est cela. Enchanté...

Je ne serai pas une de ces gourdes qui fondent en entendant un accent british, avais-je songé.

— Tu m'expliques ce qu'ils font, ces danseurs ? C'est qui, elle ?

Une femme, grande, magnifique, descendait d'une colline escortée de suivantes en robes blanches ondoyantes. Son visage était enduit de fard blanc, ses lèvres étaient rouge coquelicot. Elle arborait une

couronne tressée de roses et de lys et piquée de branches de gypsophiles.

— La Reine de Mai, avait répondu Nicholas. Elle doit trouver l'Homme Vert et, alors, l'été pourra commencer.

— L'homme vert ? Comme Hulk ?

— Quoi ? Non ! s'était-il indigné, mais avec le sourire. Vert comme tout ce qui est vital, comme le renouveau. La Reine de Mai, tu vois, c'est la Terre... Elle symbolise la fertilité de la planète et, afin que l'été advienne, elle et l'Homme Vert doivent... Comment dire ? S'unir.

Il avait claqué des mains, puis desserré le poing pour attraper une bouteille de champagne posée par terre.

— Tu en veux ?

Au diable la migraine. J'avais accepté la bouteille qu'il me tendait. Le champagne était frais et effervescent sur ma langue.

— *Maeve !* s'était-il exclamé subitement, comme assailli par quelque ingénieuse révélation. C'est *toi*, la Reine de Mai.

— Pardon ?

— Maeve est un prénom irlandais, qui signifie « Nuit de Mai ». Comme la nuit de mai pendant laquelle se tiennent les feux de Beltane, qui marquent l'arrivée de l'été.

Sur l'écran, des danseurs coiffés de ramures tournoyaient au rythme des percussions en hurlant à la mort. Le spectacle évoquait un sabbat tout droit sorti du *Monde de Narnia*.

Nous nous sommes passé la bouteille de champagne pendant que la Reine de Mai trouvait enfin l'Homme Vert. Hourrah – la vie et la fertilité allaient pouvoir l'emporter.

— Mes parents sont allés en Irlande, avant ma naissance, mais je doute qu'ils aient pensé à tout ça lorsqu'ils m'ont baptisée, avais-je observé. Et pour tout dire, d'après ce que je sais de ma mère, qu'elle m'ait donné un prénom associé à un rituel de fertilité serait... (J'avais relâché un petit souffle chargé de dédain) carrément bizarre.

— Va savoir, avait rétorqué Nicholas. Les gens te surprennent, parfois.

Un feu était en train de prendre dans l'imposante coiffe florale de la Reine de Mai, couronnant son visage d'un halo de lumière. *Par quelle astuce évitent-ils qu'elle ne soit brûlée vive ?* m'étais-je demandé. J'avais eu la sensation que ma propre tête se mettait à chauffer, elle aussi, et tous les contours de la pièce étaient devenus flous. Je m'étais levée pour boire mon verre d'eau et, ce faisant, j'avais attrapé une raquette.

— Tu joues ?

— D'accord, avait-il dit en s'extirpant lourdement du canapé pour allumer le plafonnier.

De près et sous la lumière crue, je distinguai l'ombre brune de sa barbe naissante.

— On joue quoi ? avait-il demandé.
— Oh, je vois, tu es ce genre de mec..., l'avais-je taquiné en faisant rebondir la balle avant de la frapper.
— Si tu entends par là le genre qui aime parier, alors oui.
— Rassure-moi : tu n'es pas un champion de tennis de table, n'est-ce pas ?

Ma question l'avait fait rire.

— Non. Et toi ?

— Moi non plus.

— En ce cas, nous sommes des adversaires bien assortis. Que dirais-tu de ça ? Si je gagne, tu seras ma partenaire de plongée et tu m'assisteras dans mes recherches pendant tout le semestre, et si tu gagnes, c'est moi qui t'assiste dans les tiennes. C'est équitable ?

— Marché conclu.

J'avais perdu la première manche 7-11, et immédiatement réclamé un match à deux jeux gagnants. Nicholas, amusé, avait accepté. Alors que le score de la deuxième manche était de 8-8, j'avais tenté un smash, mais la balle avait raté la table et volé par-dessus l'épaule de Nicholas.

— Le point est pour moi ! s'était-il exclamé. Allons, la Reine de Mai !

S'était ensuivi un échange de volées. Plus je devenais silencieuse, plus lui se montrait bavard.

— Tu as déjà fait de la vidéosurveillance sous-marine à distance ?

— Quoi ?

— C'est une technique non invasive, pour les requins.

— Je sais ce dont il s'agit. Pourquoi cette question ? m'étais-je agacée, et j'avais renvoyé la balle droit dans le filet. Ah, je vois. Tu cherches à me distraire.

— Pas du tout, avait-il protesté, mais sans pouvoir réprimer un rire. Bon d'accord. À partir de maintenant, je la boucle. Promis.

Nous avions joué en silence pendant plusieurs minutes, puis il avait gagné le point final, et le jeu. Il avait reposé sa raquette avec force gesticulations de triomphe et un incontrôlable sourire aux lèvres, mais s'était abstenu de commentaires.

— C'est bon, tu peux parler, maintenant.

— Ah, Dieu soit loué. Mais je ne vais pas exulter.

— Tu peux. Tu m'as battue.

— Ça ne me viendrait pas à l'idée, mais une chose est sûre, on devrait parler de ta remise à niveau sur les pastenagues.

Je lui avais tendu la main.

— Toutes mes félicitations.

— Merci. De la part des pastenagues. On compte sur toi.

— Vous avez de la chance de m'avoir trouvée.

Nicholas avait retenu ma main dans la sienne et je m'attendais à ce qu'il poursuive cet échange de reparties et notre petit jeu de séduction. Car c'était bien de ça qu'il s'agissait, non ? De partager une bouteille de champagne et de flirter, un soir de Nouvel An. Mais il était devenu silencieux, et me dévisageait attentivement, et la poignée de main s'était transformée en quelque chose d'autre. Il avait attiré ma main contre son cœur, et l'avait tenue là.

Au bout du couloir, on avait entendu la porte s'ouvrir en grinçant, puis claquer. Une cavalcade de tongs et des hululements de rire étaient venus briser l'instant. Nicholas avait lâché ma main et reculé.

— Rendez-vous après le petit déjeuner ?

— Pas de problème, avais-je répondu.

— Écoute, je suis heureux de bénéficier de ton aide, mais je ne veux pas que ce soit aux dépens de ton travail. Franchement, ça gâcherait le plaisir.

— À demain matin.

Pendant les six mois qui ont suivi, j'ai vu Nicholas chaque jour. Il s'est avéré que nous étions des partenaires de plongée remarquablement compatibles, chacun assistant l'autre à tour de rôle dans ses recherches. Nous n'avons jamais reparlé de la soirée du Nouvel An. Ni de la Reine de Mai et de la partie de ping-pong. Quant à cette scène muette où il avait gardé ma main dans la sienne, nous l'avions archivée, sacrifiant ainsi au règlement qui interdisait les idylles entre chercheurs. Du moins jusqu'au dernier soir, sur la plage.

Un souffle de brise a traversé le Spoonbills et fait bouger les guirlandes de lumières colorées. On aurait dit un lâcher de lucioles. J'ai jeté un coup d'œil vers la plage, où le feu n'avait rien perdu de son ardeur. À côté de moi, les voix de Robin et de Daniel n'étaient plus depuis un moment que des murmures confus.

Robin a poussé ma main avec sa bouteille de bière.

— Je n'en reviens pas que tu partes en Afrique, a-t-il dit. C'est où, au fait, le Mozambique ?

— Sur la côte est, près de l'Afrique du Sud.

Les traits de Daniel se sont tendus.

— Tout ce que je sais, c'est que c'est très loin.

Il était impossible de ne pas entendre la crispation dans sa voix. Qu'avait-il dit, déjà, dans mon bureau ? *Question requins, tu as largement de quoi faire en Floride.* J'ai résisté à l'envie de riposter.

Il s'est levé.

— Je vais chercher une autre bière. Quelqu'un en veut une ?

Une fois qu'il a été parti, Robin a demandé :

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Il n'est pas ravi-ravi que je parte.
— Bon, on peut le comprendre, non ? Vous venez tout juste de vous retrouver, et tu te tires déjà pour quatre mois à l'autre bout du monde.
— Je sais, le timing est nul. Je comprends.
— Je connais Daniel. Avec lui, c'est tout ou rien.
— Oui, mais ce serait sympa qu'il ne me culpabilise pas de vouloir vivre ma vie.

Robin s'est fendu d'un haussement d'épaules neutre avant de piocher du guacamole avec une chips.

Après avoir rompu nos fiançailles, je m'étais dit que, peut-être, mon départ pour les îles Fidji pile avant notre mariage avait touché chez lui une corde sensible, en lui rappelant la désertion de son père. Au cours de ces terribles premiers mois qui avaient suivi son départ, Daniel téléphonait sans cesse à l'hôtel pour s'assurer que sa mère était bien là, qu'elle n'allait pas disparaître et l'abandonner à son tour pendant qu'il était à l'école. À l'époque, je ne comprenais pas. « Quand quelqu'un s'en va, il ne revient pas forcément », m'avait-il dit une fois.

Son père l'avait abandonné. Ensuite, cela avait été mon tour. Aussi irrationnelles que soient ses angoisses, je devais trouver un moyen de lui faire comprendre que mes voyages d'études n'étaient en rien comparables à la désertion de son père, ou à nos fiançailles rompues. Que le Mozambique n'était pas une réédition de Fidji.

J'ai bu une gorgée de bière en pensant à Hazel. Je redoutais de lui annoncer mon départ. C'était comme si une part de moi qui n'avait pas encore vécu à ce jour s'était éveillée au cours des quelques dernières semaines. La présence d'Hazel dans ma vie avait parachevé mon monde. Elle allait me manquer.

Au bar, Daniel était en train de discuter avec une femme.

— Qui est-ce ? ai-je demandé

Robin s'est retourné et a étiré le cou. Il m'a semblé que son visage s'éclairait.

— Mindy. Elle enseigne au studio de Van.

— Elle est prof de danse ?

— Oui. Avant, elle faisait Cendrillon à Disney World.

— Tu te fiches de moi ! me suis-je exclamée en la regardant plus attentivement.

Cendrillon s'était hissée sur la pointe des pieds et restait ainsi immobile, sans le moindre effort, tel un arum longiligne. C'est à cet instant que j'ai pris garde à ses chaussures – des ballerines turquoises.

J'ai repensé à Rachel Gregory et à cette idylle estivale qui avait laissé Robin en si piteux état. Des mois durant, il avait refusé de renoncer à elle, incapable d'admettre que les déclarations d'amour qu'elle lui avait faites aient pu ne pas être sincères. Tout au long de cette pénible période, je lui avais tenu compagnie jusque tard dans la

nuît, je l'avais écouté tenter envers et contre tout de se convaincre que leur histoire n'était pas terminée. Il m'avait fallu à plusieurs reprises le dissuader de sauter dans un avion pour la rejoindre dans le Vermont. À défaut, il l'avait assiégée de coups de fil et d'e-mails qui restaient sans réponse. Jusqu'à ce que le mari de Rachel l'enjoigne, *via* un avocat, de cesser son harcèlement et ait raison de son déni.

Après cet embarrassant épilogue, Robin, démoralisé, s'était réinvesti dans son travail à l'hôtel et attelé à l'écriture de son roman, mais même s'il paraissait tenir le coup, une discrète aura de noirceur flottait autour de lui, comme s'il avait décidé que la vie serait, quoi qu'il fasse, une ennemie prête à tout pour se mettre en travers de sa route. Et cette certitude avait semblé le rendre plus sûr de lui, plus impulsif, et encore plus déterminé à parvenir à ses fins.

J'ai repensé à sa décision de quitter l'hôtel et de prendre sa vie en main, en toute indépendance. Perri avait formidablement bien réagi. Je la soupçonnais de nourrir quelque inquiétude, tout comme moi, mais elle lui avait donné sa bénédiction et commençait à faire savoir qu'elle recherchait un nouveau directeur.

En me retournant vers Robin, j'ai vu qu'il observait Mindy. Physiquement, elle était l'exact opposé de Rachel – tout en blondeur et légèreté, là où Rachel était petite et brune. Leur rencontre avait-elle été sismique, également ?

— Elle est ravissante, ai-je dit.

— C'est moi qui lui ai proposé de venir, a répondu Robin.

Quand Daniel nous a rejoints à la table, elle s'est attardée au bar.

— Tu savais que Robin sortait avec Cendrillon ?

— Je les ai présentés, m'a répondu Daniel en décochant un regard à mon frère. Je pensais qu'ils s'entendraient bien.

— Vu qu'elle a laissé ses chaussures dans sa chambre, on peut dire que tu as eu le nez creux. (J'ai poussé Robin du coude.) Bon alors, c'est une affaire qui roule, ou pas ?

— Oui, plus ou moins. Viens, je vais te la présenter.

— Robin me dit que tu reviens de Bimini, c'est ça ? a demandé Mindy une fois passées les politesses d'usage.

Elle s'était de nouveau hissée sur la pointe des pieds. Un penchant naturel chez les danseuses, ai-je supposé.

— Maeve est la plus grande spécialiste mondiale des requins, a précisé Daniel en posant une main au creux de mes reins.

J'ai eu l'impression qu'il essayait de se racheter après son commentaire acerbe sur le Mozambique et j'ai fait un pas de côté pour me rapprocher de lui.

— Comme chacun sait, Maeve a raflé tous les points de QI, et moi tout le charme, a plaisanté Robin.

— J'ai cru comprendre que tu enseignais au studio de Van, ai-je dit

à Mindy. Hazel doit être une de tes élèves, alors ?

— Hazel est adorable ! C'est une de mes meilleures élèves. Elle a hérité du talent de sa grand-mère. Van a un don pour la danse. C'est un tel cadeau pour Palermo. Avoir un professeur de sa trempe, sur l'île...

Elle a continué à parler, parler, en nous mitraillant de phrases courtes accompagnées de gestes amples, lents et gracieux, comme pour contrebalancer l'énergie de son débit. J'ai essayé de me la représenter, ses longs cheveux enroulés en chignon, vêtue d'une robe bleue, un ruban de velours noir noué autour de la gorge, en train de poser pour la photo avec des fillettes déguisées en princesses de Disney. Et j'ai espéré qu'après les dégâts qu'avait occasionnés Rachel, elle était en train d'aider Robin à recoller les morceaux.

Venant d'apercevoir Marco dans un box, je me suis excusée un instant et je suis allée le rejoindre en slalomant entre les tables. Buste penché en avant, coudes calés sur la table et doigts croisés, il était engagé dans un échange apparemment animé avec son ami Troy. La conversation que Marco et moi avions eue le jour de mon retour de Bimini, à propos du massacre de requins, m'est revenue en mémoire. « Troy connaissait le type qu'ils ont chopé avec tous ces ailerons étalés sur des bâches, dans son jardin. »

J'ai ralenti le pas, en proie à une curieuse appréhension, que je me suis empressée de balayer.

— Oh, Maeve ! s'est exclamé Marco en sursautant. Je ne t'avais pas vue.

— Je ne voulais pas vous interrompre. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus, ai-je ajouté en me tournant vers Troy. Je suis Maeve...

— Mais oui bien sûr – Maeve. Un bail, oui.

Il avait la cinquantaine, et besoin d'un bon rasage. Sa casquette était barrée de l'inscription *Good time charters*. La trace de ses lunettes de soleil s'était imprimée sur la peau autour des yeux et sur les tempes.

Marco s'est déporté sur le banc pour m'offrir un siège, et je me suis glissée à côté de lui.

— Troy était en train de revivre sa plus belle prise, a-t-il dit. Un brochet de mer de dix kilos. C'est du pipeau, mais ça fait une bonne histoire.

— Toutes mes histoires sont vraies, a protesté Troy. J'ai juste besoin d'une autre bière.

La conversation s'est poursuivie sur le mode des piques et des plaisanteries pendant un petit moment, jusqu'à ce que je change abruptement de sujet.

— J'ai cru comprendre que vous connaissez le type qui s'est fait prendre avec les ailerons de requin, ai-je dit à Troy, qui a immédiatement décoché un regard à Marco.

— Bon, je le connais pas personnellement, mais je connais des gens qui le connaissent, m'a-t-il répondu. À ce que j'ai compris, il affirme qu'il a juste été payé pour stocker la marchandise, et qu'il n'a strictement rien à voir avec l'aileronnage.

— Et il n'a toujours pas donné les noms de ceux qui l'ont payé ?

— Non, et ça m'étonnerait qu'il le fasse. Si jamais il parle et passe un deal avec le procureur, je doute que ces gens le considèrent avec indulgence. Il se dit probablement qu'il vaut mieux pour lui s'en tirer avec une amende conséquente, et un crâne intact.

— Vous ne pensez pas qu'il ira en prison ?

— Il y a eu une histoire du même ordre dans le Panhandle, il y a environ un an de ça – tu t'en souviens, Marco ? Un braconnier a avoué découper les ailerons et balancer les requins par-dessus bord. Les flics ont trouvé les ailerons sur son bateau mais le type n'est jamais allé en taule, et il s'en est tiré avec une amende de dix-huit mille dollars. Ce mec, sur Bonnethead, après tout, il n'a fait que louer un espace de stockage.

J'ai essayé de ne pas relever la façon dont il venait de banaliser le rôle de ce malfaiteur. J'ai tourné la tête vers Marco. Il était étrangement silencieux.

— Vous n'avez donc aucune idée de l'identité de ces braconniers ? ai-je insisté.

Une fois de plus, ce mauvais pressentiment est venu me chatouiller.

— Pas la moindre, a affirmé Troy. Et pour être franc, je ne tiens pas à la connaître. Faut être animé d'une cruauté un peu spéciale pour amputer un requin vivant de son aileron, alors quand il s'agit d'une centaine, je te raconte pas...

Troy et Marco ont reporté leur attention sur les moments forts d'un match des Red Sox qui passait à la télé, au-dessus du bar, et je leur ai souhaité une bonne soirée.

J'ai commencé à regagner la table où Mindy avait rejoint Robin et Daniel, avant de faire volte-face pour sortir prendre l'air sur la plage. Je me montais la tête, au sujet de Troy. Jamais Marco ne l'aurait fréquenté s'il y avait le moindre motif de suspicion.

J'ai enlevé mes sandales et je suis descendue dans la crique. Tous ceux qui s'y trouvaient un peu plus tôt s'en étaient allés, mais le feu continuait à brûler. Je me suis postée devant les flammes et, machinalement, j'ai tendu les mains, même s'il faisait au moins vingt-six degrés. Les vagues venaient lécher paisiblement le rivage, à une cadence régulière, avec un bruit doux et discret. Le Spoonbills, dans mon dos, évoquait une boîte illuminée d'où s'échappaient des rires et des voix.

À force de contempler fixement le feu, un désir pressant de le franchir en sautant, comme j'avais vu les danseurs du festival de

Beltane le faire, est monté en moi. J'ignore d'où me venait une idée aussi folle, et qui me ressemblait si peu, mais ce désir s'accompagnait du sentiment que, ne pas le faire, ce serait rater une expérience unique, sauvage, un instant de liberté qui n'appartiendrait qu'à moi.

Les flammes montaient au moins à hauteur de mes genoux. Tout en jetant un coup d'œil en direction d'un petit groupe qui s'était replié en amont de la crique, j'ai reculé afin de mieux prendre mon élan. À ce moment précis, la cloche a tinté à l'intérieur du Spoonbills, une explosion de rires a suivi, et j'ai su qu'un autre supporter de Florida State allait payer cher sa passion.

La photo de Holly, avec son écharpe rouge vif, s'est imposée à moi tel un flash, et une multitude de pensées se sont bousculées dans ma tête. Daniel. Le Mozambique. Les tartes au citron vert. Hazel. Les badges du Club Requin. Les ailerons. Nicholas. Les bébés crabes cailloux.

Je me suis élancée en écrasant le sable sous mes plantes de pied et, quand j'ai sauté, j'ai senti la chaleur qui venait les lécher. J'ai atterri sur une glissade et vacillé légèrement en arrière, vers les flammes, avant de regagner mon équilibre. La sensation avait été si forte que j'en avais le souffle coupé.

Je me suis avancée dans l'eau et j'ai repensé à Nicholas et à son soudain silence, le soir du Nouvel An. Était-il rentré d'Angleterre ?

En regagnant le Spoonbills, je me suis retournée vers les filaments de lumière jaune orangée, et j'ai senti monter en moi une bulle de bonheur.

-
1. *Seminoles Florida Sate* est le club omnisport de l'université de Floride.
 2. Entraîneur de l'équipe de foot des Seminoles pendant plus de trente ans.

Le lundi, en sortant du boulot et dans le cadre du Club, j'ai emmené Hazel à la bibliothèque municipale. Nous étions à la recherche de livres sur les requins.

Une sculpture de tortue hors du commun trônait devant le bâtiment. Avec sa carapace peinte dans un patchwork de couleurs psychédéliques, elle n'aurait pas déparé à la table du Chapelier fou. Naturellement, Hazel n'a pu résister à la tentation de grimper dessus, et en la regardant la chevaucher, avec son short en jean et ses cheveux blond très clair rehaussés de reflets dorés sous le soleil, j'ai éprouvé ce que j'imaginai être la fierté d'une mère qui va offrir à son enfant sa première carte de bibliothèque.

Au comptoir, quand j'ai demandé un formulaire d'inscription, l'employé m'a tendu un bloc à pince en disant :

— Remplissez-le, et votre fille pourra signer là, en bas.

— Puis-je vous emprunter un stylo ? ai-je demandé sans corriger sa méprise, et Hazel et moi avons échangé un regard de conspiratrices.

Sur le comptoir, il y avait une coupe remplie de mangues avec la mention : *Servez-vous*. Elle en a pris une.

— Tu aimes bien les mangues ? ai-je demandé.

Elle l'a reniflée, l'a fait rouler entre ses mains et l'a coincée sous son menton.

— Oui. Mais pas pour les manger.

Je savais où trouver les ouvrages sur les squales. Quand j'étais petite, Perri nous emmenait régulièrement à la bibliothèque, Robin et moi. Elle nous donnait à chacun un sac en toile à remplir de livres. J'avais pris soin d'en apporter un pour Hazel. Elle y a laissé tomber sa mangue puis elle l'a balancé à bout de bras avec enthousiasme, comme si c'était un panier de Pâques et que le rayon jeunesse de la bibliothèque recelait un gisement d'œufs peints.

— Peut-être qu'un jour, on trouvera les aventures de Monsieur de l'Aileron sur ces étagères, ai-je dit.

— Et celles de Rosie la Requine, aussi.

Les rayonnages dédiés aux sciences de la nature regorgeaient

d'ouvrages consacrés aux squales : grands requins blancs, requins-tigres ou bouledogues, requins-baleines, requins-taupes ou pointe-noire, requins de récif. Hazel en a glissé plusieurs dans le sac.

— Ma dent appartenait à un citron, a-t-elle dit en glissant le pouce sous son collier. Ils ont un livre sur les requins citrons ?

J'ai fini par en dénicher un, rangé par erreur dans la section consacrée aux serpents.

Après avoir épuisé les ressources aux « Illustrés jeunesse », nous sommes allées explorer les collections de la section « Océans » destinées aux adultes. Les ouvrages dédiés aux squales se trouvaient sur l'étagère tout en bas. Je me suis assise par terre ; en suivant du doigt les tranches, j'ai fait surgir une odeur de poussière, de vieux papier et d'enfance.

— Je venais consulter certains d'entre eux, quand j'étais petite, ai-je dit, soudain submergée par la nostalgie en me revoyant m'immerger dans ce monde auquel je voulais consacrer ma vie, et en me remémorant l'attrait étrange qu'il exerçait sur moi, le ravissement qu'il provoquait.

— Il y a des images ? a demandé Hazel.

— Dans certains d'entre eux, oui.

— Elles sont en couleurs ?

Nous avons ouvert les livres, un par un, pour vérifier la présence d'illustrations. Si celles-ci lui plaisaient, Hazel fourrait l'ouvrage dans son sac. Elle était particulièrement enthousiasmée par *Requins du monde entier*, avec ses photos couleurs pleine page. Un requin-lutin, avec son impressionnante gueule ouverte, tel un tunnel ferroviaire, l'a effrayée mais lorsqu'elle est tombée sur un requin tacheté comme un léopard, elle m'a regardée en disant :

— Ça alors, je ne m'y attendais pas.

— Viens, allons nous asseoir, ai-je proposé en emportant *Requins du Pacifique Sud* pour moi-même.

Nous avons étalé les livres sur une table jouxtant la section des périodiques, à bonne distance de celles où des seniors suivaient un cours d'informatique. J'ai ouvert *Requins du Pacifique Sud* et Hazel a étudié les illustrations en lâchant de petites exclamations étouffées. *Elle adorerait les photos que Nicholas a prises de Sylvia et moi.* J'ai continué à feuilleter l'ouvrage, en m'attardant sur le chapitre intitulé « Les ancêtres des requins ». J'ai lu à Hazel une histoire fantastique à propos d'une peuplade des atolls Tuamotu : ces gens croyaient que leurs proches disparus prenaient la forme du dieu requin Taputapua, et revenaient rendre visite à la famille quand celle-ci se baignait dans les lagons.

Hazel ouvrait des yeux comme des soucoupes.

— Tu veux dire que leur mamie ou leur maman ou quelqu'un

d'autre mourait puis revenait les voir sous la forme d'un requin ?

— Oui, et écoute ça. À Kontu, les rabatteurs de requins utilisent des hochets pour les appeler et les attirer vers les canoës.

— Il y a des gens qui appellent les requins ? On pourrait faire ça.

— Appeler les requins ?

— On pourrait, non ?

J'ai réfléchi.

— Eh bien... Il nous faudrait des hochets. Mais ça, on peut les fabriquer nous-mêmes, avec des noix de coco. On ira faire un tour chez Jolly.

L'enseigne aux néons criards de Jolly, sans même parler du capharnaüm à l'intérieur du magasin, était aux yeux des résidents une véritable verrue dans le paysage, mais ils la toléraient parce qu'ils comprenaient que les touristes, en y dépensant des sommes folles en babioles et cochonneries, aidaient l'économie de notre petite île. On trouvait tout et n'importe quoi, dans ce bazar : des canots, des petits verres à alcool, des têtes d'alligator, des clochettes en bois, des bernard-l'ermitte vivants, des bodyboards, des serviettes de plage culturellement datées proclamant « Je suis sexy et je le sais ». Et des noix de coco. Jolly proposait des moitiés de noix de coco transformées en piano à pouces. Des noix de coco nichoirs. Des noix de coco emballées et prêtes à être postées.

En poursuivant ma lecture, j'ai découvert que tout révéra qu'ils fussent par les habitants de Kontu, une fois qu'ils avaient été attirés près des canoës par les rabatteurs, les requins étaient hissés à bord, matraqués et transpercés d'un coup de harpon, puis mangés. J'ai décidé de taire ce développement à Hazel. Elle avait six ans. Elle avait fondé un Club Requin et prêté serment : *Si j'en attrape un, je le relâcherai*. Ce serait difficile pour elle de concilier son amour des requins avec le fait que des gens qui les tenaient pour sacrés pouvaient néanmoins les tuer. J'avais du mal à y croire moi-même.

Quand j'ai relevé la tête, elle était en train de me contempler avec un sourire béat, comme si j'étais un de ces requins-marteaux grotesques qui illustraient ses livres.

— Est-ce que tu vas être ma nouvelle maman ? a-t-elle demandé, doigts agrippés au rebord de la table.

— Quoi ? Oh... eh bien... eh bien, tu sais... Je ne...

J'aurais dû reprendre le bibliothécaire, quand il m'avait prise pour sa mère. Je m'étais un peu trop complu dans cette ambiguïté.

Les secondes ont passé, et Hazel attendait sa réponse, les yeux de plus en plus écarquillés. Compte tenu de la méprise du bibliothécaire, sa question n'était pas sans logique et, après tout, je sortais avec son père. Le néon au-dessus de nos têtes a grésillé.

— Je ne sais pas quoi répondre à ça, ai-je dit finalement. Tu vois,

selon moi, personne ne devrait prendre la place de ta maman.

Je me suis dit que ma réponse l'avait satisfaite.

— Mais tu *pourrais* être ma maman.

Quel que soit mon désir de lui répondre par des paroles sensées, vraies et qu'elle puisse entendre du haut de ses six ans, rien ne m'est venu. Daniel et moi n'avions pas parlé mariage – cela semblait trop prématuré. Mais n'avions-nous pas l'un et l'autre présupposé que c'était la direction que nous suivions ? Que nous reprenions l'histoire là où nous l'avions laissée ?

— Mon papa dit qu'il t'aime. Il me l'a dit.

Je lui ai souri.

— Bon, je sais une chose, c'est qu'il t'aime *toi*, très fort.

— Et toi, tu l'aimes ?

— Ça fait très longtemps que j'aime ton papa.

Elle a laissé tomber les mains sur ses genoux.

— Longtemps depuis quand ?

— Depuis que j'ai sept ans.

— J'aurai sept ans, l'an prochain.

— Je sais, et si on ne part pas tout de suite, tu risques de les fêter ici. Viens, on va aller acheter des noix de coco chez Jolly. Je crois savoir comment on peut en faire des hochets.

De retour à la voiture, j'ai mis la climatisation et j'ai laissé l'habitable se rafraîchir avant d'aider Hazel à boucler sa ceinture. Quand mes cheveux sont retombés dans son visage et qu'elle les a repoussés en soufflant, j'ai remarqué un reste de dentifrice séché au coin de sa bouche, et le fin duvet blond sur ses joues. Est-ce que j'aimais Daniel ? C'était comme demander si l'eau était mouillée. Je l'avais toujours aimé. Même dans les moments où je le haïssais, je l'aimais encore. Il n'y aurait pas de place pour les regrets, cette fois.

J'ai regardé Hazel dans le rétroviseur. *Si elle me demandait maintenant d'aller à Disney World, je répondrais oui*, ai-je songé. *Si elle était au courant de mon départ pour le Mozambique et me demandait de rester, là tout de suite, j'accepterais.* Était-ce ça, être mère ?

Le lendemain matin, le 25 juillet, je suis partie travailler inhabituellement tôt. Le soleil commençait à peine à pointer le bout de son nez dans le ciel encore sombre. Au Labo, j'ai préparé un pot de café dans le « box cuisine » – dans lequel, compte tenu de sa superficie proche de celle d'un placard à balais, nous avons eu le plus grand mal à caser un minifrigidaire et une cafetière électrique – puis j'ai embarqué ma tasse dans mon bureau où, plutôt que d'allumer les néons, j'ai relevé les stores et laissé la lumière pâle de l'aube pénétrer dans la pièce.

Des colombes s'étaient réunies dans les flamboyants et roucoulaient assez fort pour être entendues à travers les vitres. D'une minute à l'autre, comme tous les matins, le grand pic reprendrait ses forages sur le flanc du bâtiment – un véritable marteau-piqueur pour le crâne, qui nécessitait des bouchons d'oreille, un iPod et de la gymnastique zen.

J'ai traîné devant la fenêtre, en sirotant mon café et en pensant à Nicholas. Pour finir, je me suis assise devant mon ordinateur :

*Nicholas,
Tu es rentré ?
La Reine de Mai*

J'ai relu le message. *Par pitié !* De quel droit m'autoproclamaï-je Reine de Mai ? Cela pouvait prêter à confusion, et il allait croire que je jouais les séductrices. J'ai effacé la signature, tapé « Maeve » à la place et cliqué sur « Envoyer ».

J'ai entrepris de scanner les photos de Nicholas, celles de Sylvia et moi, pour les inclure dans ma présentation PowerPoint à venir sur les citrons. Chaque photo était en train de devenir à mes yeux aussi familière que mon propre reflet. Ce plan serré de mon visage derrière le masque, par exemple : dans mon regard, je lisais tout à la fois l'euphorie, le chagrin des adieux, le sentiment de ne faire qu'un avec l'océan. Bimini avait été à ce jour mon aventure la plus grandiose. Et je ne me voyais pas renoncer au Mozambique. Je ne voulais pas quitter Daniel et Hazel, mais j'allais revenir, et nous reprendrions

notre vie, ensemble, exactement comme maintenant.

J'ai entendu les tongs de Russell claquer dans le couloir et, quelques secondes plus tard, il est apparu sur mon seuil, essoufflé, et manifestement perturbé. Or Russell n'était jamais ni l'un ni l'autre.

— Un requin mort a été rejeté sur Teawater Key, a-t-il annoncé tout de go. Amputé de son aileron.

Je l'ai d'abord dévisagé sans rien dire, prisonnière de cette stupéfaction qui nous laisse entendre des mots mais nous prive de leur sens. Puis j'ai senti dans mon cerveau la décharge d'adrénaline.

— C'est un de mes contacts au bureau du shérif qui m'a prévenu, était en train de dire Russell. Le Bureau maritime vient d'envoyer quelqu'un sur place, et ils ont aussi rameuté le *Fish & Wildlife*.

J'ai attrapé mon sac, les clés du pick-up du Labo ainsi que celles de notre bateau amarré à la marina de Palermo. Teawater Key, un des îlots inhabités des Dix Mille Îles parmi les plus prisés des pique-niqueurs et des collectionneurs de coquillages, se situait à quelques encablures de là, au sud.

— J'y vais tout de suite ! C'était quel type de requin ?

— Mon contact n'a rien précisé.

Russell s'est tu, mais il donnait l'impression de n'en avoir pas terminé.

— Quoi ? lui ai-je lancé.

— Tu sais comme moi que si la marée a rejeté un requin, c'est qu'il y en a cinquante autres qui ont coulé, ni vus ni connus. Vois ce que tu peux découvrir, mais reste prudente. Des salopards capables d'assassiner des requins, rien ne les arrêtera.

J'ai parcouru en douze minutes la distance qui me séparait de la marina, contre vingt en temps normal. Le parking était embouteillé par les camionnettes des pêcheurs locaux les plus acharnés venus ramener leurs bateaux au mouillage. Jamais je n'allais arriver à me faufiler dans cet enchevêtrement de véhicules. Je me suis garée sur le bas-côté herbeux et j'ai couru jusqu'au quai. J'ai manœuvré le skiff pour le dégager de sa cale d'accostage, je l'ai orienté face au large et j'ai mis les gaz.

La dernière fois que j'avais eu affaire à un requin mort remontait à deux ans, quand un requin-bouledogue s'était échoué sur la plage publique, du fil en Nylon entortillé autour de la tête et des branchies. Incapable d'ouvrir la gueule, il était mort de faim, à petit feu. Il était rare qu'un cadavre de squalo soit rejeté sur le rivage – en général, il coulait à pic – mais cela pouvait se produire si l'animal mourait dans des hauts-fonds, près des îles de mangroves, et si les vagues et les courants s'en mêlaient.

En arrivant en vue de Teawater, j'ai distingué quatre ou cinq bateaux à l'ancre, ainsi qu'un petit attroupement sur une étroite bande

de plage. J'ai accosté, lancé une corde et sauté à pieds joints depuis la proue de mon embarcation ; l'eau m'arrivait aux chevilles. En reconnaissant le logo du Labo sur le bateau, l'envoyé du *Fish & Wildlife*, la cinquantaine sportive et des biceps pile au diamètre de ses manches de chemisette, est venu m'aider à haler le bateau sur le sable puis il s'est présenté.

— Jack Dodd.

— Je suis le docteur Donnelly, ai-je répondu, et j'ai foncé vers l'attroupement qui encerclait ce que je présumais être le requin mort.

La plupart des gens qui se trouvaient là étaient en maillot de bain – des vacanciers qui avaient fait une sortie en bateau pour se distraire et étaient tombés sur une scène de crime.

Deux ans plus tôt, c'était moi qu'on avait appelée pour évacuer le requin-bouledogue de la plage publique. Le protocole exigeait qu'un squalé échoué soit rendu à son habitat, à une distance suffisante des côtes pour éviter tout retour intempestif. Je l'avais remorqué avec le skiff et, une fois au large, j'avais retiré la longe et j'avais regardé le cadavre s'enfoncer lentement dans l'océan, comme un petit sous-marin luisant. J'avais été frappée par la taille et la puissance de cette créature, sa magnificence et l'horreur banale de sa mort. J'avais même marmotté une prière.

Une jeune femme en uniforme de police, queue-de-cheval et appareil photo en bandoulière, s'efforçait de disperser les badauds et de boucler le périmètre autour du requin avec du ruban jaune.

— Mesdames, messieurs, écarter-vous s'il vous plaît, les houspillait Dodd, et quand les curieux ont obtempéré, soudain, j'ai vu le requin mutilé.

Je suis restée sous le choc : ce corps imposant de près de deux mètres de long, auréolé de nuées de mouches des sables, cet œil noir et fixe, comme une bille de verre – je n'avais jamais vu de requin estropié, du moins pas de mes propres yeux, et ce spectacle, sa violence et l'atrocité du sort réservé à cet animal, m'ont coupé le souffle. C'était un citron.

Je me suis laissée tomber à genoux à côté de lui. L'eau de mer avait lessivé les plaies là où son aileron, et également sa queue, avaient été sauvagement tranchés, et les crabes et les mouettes avaient grignoté la chair. J'ai posé les mains sur le ventre renflé et j'ai relevé la tête vers la femme en uniforme qui venait de s'arrêter à côté de moi, laissant son rouleau de ruban jaune se dévider sur le sable.

— C'est une femelle, ai-je dit. Elle était enceinte.

Et, à vue de nez, elle approchait du terme d'une gestation qui avait probablement duré une année.

La femme s'est présentée.

— Sergent Alvarez, du Bureau maritime.

— Maeve Donnelly, ai-je indiqué, et j'ai entendu le léger tremblement dans ma voix.

Je me suis forcée à ravalier mes larmes, à rester professionnelle, imperturbable, mais au prix d'un gros effort. *Pourquoi ?* me suis-je demandé. Pourquoi « professionnel » était-il devenu synonyme d'attitude neutre et impassible en toutes circonstances ? Comment pouvais-je rester impassible quand l'océan, les requins et les tortures que leur infligeaient certains criminels étaient concernés ?

— Maeve ?

Cet accent reconnaissable entre tous m'a arraché un hoquet. Une main s'est posée sur mon épaule et Nicholas s'est accroupi à côté de moi. Le voir là a sapé le peu qui me restait de maîtrise de soi et de retenue, et les larmes ont afflué.

— Que fais-tu ici ? ai-je demandé en me relevant, et en faisant tout mon possible pour, au moins, ne pas avoir l'air décomposé.

Il a jeté un regard vers le sergent, qui affichait un air de confusion polie.

— Gina... Le sergent Alvarez a appelé au Labo ce matin pour nous informer qu'un requin mutilé s'était échoué, a expliqué Nicholas. Elle ne manque jamais de nous alerter, en cas d'incident. Nous l'avions consultée il y a quelques années pour ce documentaire qu'on a réalisé...

— *Crimes contre la vie sous-marine*, a précisé le sergent Alvarez.

— Bref, je lui ai proposé de venir, a repris Nicholas. Je me disais que tu serais peut-être là.

— Quand es-tu rentré ?

— Hier soir.

— Tu dois être déphasé par le décalage horaire.

— Plus vraiment.

— Si vous voulez bien m'excuser, nous a interrompus le sergent.

Nous nous sommes écartés afin qu'elle termine de boucler le périmètre et puisse commencer à photographier le requin sous divers angles. Tout, dans son comportement, trahissait une certaine distance, une sorte d'indifférence à l'égard de ce qu'elle photographiait, qui m'a découragée.

— Il doit y avoir un lien entre ce requin et la centaine d'ailerons découverte sur Bonnethead Key le mois dernier, non ? ai-je demandé en surveillant sa réaction du coin de l'œil.

L'éruption de tristesse s'était dissipée, Dieu merci, mais une boule incandescente de rage s'était aussitôt formée dans mon ventre.

— Vous devez bien avoir quelques pistes, ai-je insisté.

— Ce pourrait être le fait d'une bande organisée locale, a répondu Alvarez. On a eu des cas similaires à Pensacola et dans les Keys, où des pêcheurs du coin fournissaient les trafiquants en ailerons. (Elle

parlait tout en travaillant, prenant des clichés et des notes.) Le trafic d'ailerons est hautement lucratif. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que ceux qu'on a trouvés sur Bonnethead étaient destinés au marché noir.

— Si on se fonde sur le degré de putréfaction, je dirais que ce requin est mort depuis environ une semaine, ai-je indiqué. Celui ou ceux qui font ça, quels qu'ils soient, pourraient très bien être encore à l'œuvre près d'ici.

Alvarez a haussé les sourcils et noté quelque chose.

— On aurait pu penser qu'après l'arrestation du type qui stockait les ailerons, ils auraient plié bagage mais, apparemment, l'appât du gain est plus fort que tout. D'autant qu'il est quasiment impossible pour nous de les attraper la main dans le sac, et ils le savent. Nos patrouilles n'ont rien remarqué de suspect, n'ont croisé aucun bateau de pêche illégal. Je le déplore, mais les chances ne sont pas de notre côté. On manque tout bêtement de preuves tangibles.

L'odeur de décomposition du requin obstruait mes narines. Je me suis forcée à le regarder une fois de plus. Je me souvenais de la fureur meurtrière qui s'était emparée de Palermo, juste après ma morsure, et de ces effroyables photos dans l'hebdomadaire local.

On manque tout bêtement de preuves tangibles.

— Pour l'amour de Dieu, vous avez une centaine d'ailerons, et ce requin mutilé, là, sous vos yeux ! ai-je protesté en élevant la voix. Si ça, ce n'est pas une preuve, c'est quoi ?

Le sergent a abaissé son appareil photo et elle s'est retournée vers moi.

— Les ailerons sont une preuve, c'est vrai, et ce requin en est une également. Mais ce que je veux dire, c'est que ces preuves ne nous mènent nulle part, ni à personne. Pour recueillir de vraies preuves, il nous faudrait patrouiller sur des milliers de milles, affréter des centaines de vedettes. On ne possède pas ce genre de moyens. Ce qui nous aiderait, c'est que ce type qui a été payé pour stocker les ailerons se décide à parler. Parce que faute de pouvoir prendre les braconniers en flagrant délit, ce qu'il nous faut, docteur Donnelly, c'est tomber sur des ailerons à bord d'un bateau qui, *lui*, nous conduirait à quelqu'un.

En l'écoutant aborder ce drame sous l'angle de la seule procédure, je me suis sentie gagnée par la frustration, le découragement, l'indignation. Jamais ils n'attraperaient ces salopards. À entendre le sergent Alvarez, la partie était perdue d'avance. Les trafiquants continueraient à tuer les requins que j'avais marqués, baptisés, pesés, étudiés. J'avais dédié ma vie à ces animaux, et des gens les massacraient à un rythme plus soutenu que celui de leur reproduction. À ce train, il était quasi évident que la plupart des espèces de squales seraient éteintes d'ici à quelques décennies.

J'ai désigné le citron d'un doigt légèrement tremblant. Ma rage

commençait à déborder.

— Quelqu'un a pêché cette femelle, sergent Alvarez, et lui a tranché l'aileron et la queue alors qu'elle était vivante, puis l'a jetée par-dessus bord pour qu'elle se noie en se vidant de son sang. Et qui sait combien de bébés elle avait dans son ventre.

Alvarez m'a dévisagée de cet air insupportablement froid.

— Je sais comment procèdent les braconniers.

J'aurais dû m'en tenir là, mais c'était plus fort que moi. Je me suis mise à crier :

— Il y a probablement des centaines d'autres requins, dans le golfe, en train de se faire massacrer, mais comme ce ne sont pas des baleines, personne n'en a rien à foutre ! Sauvons les baleines ! Tout le monde aime les baleines. *J'adore* les baleines. Mais quand des hommes torturent des requins par appât du gain, et juste pour le plaisir d'amateurs de soupe aux ailerons, qui s'en préoccupe ? Ce ne sont jamais que des requins !

— Maeve..., est intervenu Nicholas en se plantant devant moi. (Il m'a prise par les épaules et m'a regardée droit dans les yeux.) *Maeve*.

Il s'est retourné vers Alvarez.

— Quand tu auras terminé, on emportera le requin et on s'en débarrassera. À moins que tu ne veuilles le conserver comme preuve.

— Je n'ai pas besoin du corps, a-t-elle répondu en mettant un point d'honneur à m'ignorer. Les photos suffiront. Vous pouvez l'emporter. Assurez-vous juste de le larguer bien au large.

Nicholas m'a entraînée de force le long de la plage.

— Aurais-tu quelque chose dans quoi l'envelopper, sur ton bateau ?

— Il y a une vieille bâche en plastique.

On s'est assis dans le bateau en attendant qu'Alvarez et Dodd s'en aillent. Ma rage était maintenant entièrement retombée, et je me sentais gênée de mon éclat.

— C'était quelque chose, tout à l'heure, a glissé Nicholas en souriant. Je pense que Gina avait envie de sortir son Taser.

Nous avons étalé la bâche bleue sur le sable et fait rouler le requin jusqu'au centre. Puis, en soulevant chacun un coin, nous l'avons remorqué jusqu'au bateau du Labo, et hissé à bord.

— Tu veux que je conduise ? a proposé Nicholas, et je me suis aperçue que j'étais épuisée.

Je me suis installée sur le siège passager à côté du gouvernail et je lui ai tendu les clés.

Il a conduit lentement, d'abord, assez lentement pour éviter une collision avec une tortue de mer qui a fait surface pile devant notre proue. À en juger par sa carapace incrustée de colonies de bernacles, elle devait être très, très vieille.

— Si tu avais percuté cette tortue, ça m'aurait achevée.

— Ah bon ? Ce n'est pas déjà fait ?

Sa main gauche a lâché le gouvernail pour se poser sur la mienne. Égoïstement, je l'ai laissé faire. J'avais envie de sentir le poids et la chaleur de sa paume, envie d'être là, près de lui.

— Il y a un certain nombre de choses dont on doit parler, mais ce n'est pas le moment, ai-je répondu.

J'ai inspiré et senti une crampe d'appréhension me serrer le ventre. Daniel. J'allais devoir tout confesser. Je n'étais pas prête pour ça. Mais le serais-je jamais ?

— Je suis contente que tu sois là.

— Moi aussi.

Une fois parvenus assez loin des côtes, Nicholas a coupé le moteur et jeté l'ancre.

— Elle se dirigeait probablement vers les estuaires pour mettre bas lorsqu'elle a été capturée, ai-je dit en laissant mon regard se perdre au loin.

— Je me disais que tu préférerais la remettre toi-même dans le golfe, mais ça va aller ? Tu es sûre ?

Je ne pouvais pas lui reprocher sa question. Ne venais-je pas de craquer – ou, de mon point de vue, de laisser déborder un trop-plein d'indignation pleinement justifiée ? Nicholas redoutait que remettre ce requin femelle mutilée et enceinte de surcroît dans la chaîne alimentaire ne me bouleverse, et j'aurais eu mauvaise grâce de lui en vouloir.

— Ça va aller. J'ai un peu perdu les pédales, tout à l'heure, mais maintenant, ça va.

Le skiff s'est mis à danser sur l'eau lorsque nous nous sommes levés pour nous poster chacun d'un côté du requin.

— Finissons-en, a dit Nicholas en soulevant son coin de la bâche, mais j'étais incapable du moindre mouvement.

— Tu hésites ?

— Sommes-nous certains qu'il n'y a aucune raison de la garder ?

— La garder ? Tu es sérieuse ? (Il a lâché la bâche.) On n'a pas besoin de faire une autopsie, Maeve. On sait ce qui l'a tuée. Et Alvarez a dit qu'elle n'avait pas besoin du corps pour son enquête.

— Je sais, c'est absurde.

Néanmoins, je n'attrapais toujours pas mon coin de bâche. Je restais plantée bras ballants, à regarder le requin, en cherchant un sens à ma réticence.

— Je ne sais pas... Peut-être qu'on devrait tout de même faire une autopsie. Qui sait ? Si on la gardait, on pourrait apprendre quelque chose, on pourrait y gagner... Peut-être qu'on devrait...

— Quoi ? a demandé Nicholas.

Et elle a enfin surgi, l'idée que je cherchais à tâtons.

— On pourrait peut-être s'en servir. Une photo a plus d'impact qu'un millier de mots, et un requin mutilé vaut un millier de photos.

Dans le Labo, j'ai incisé le sac vitellin et extrait les bébés du ventre de leur mère. Il y en avait six, qui mesuraient entre vingt-cinq et trente centimètres de long. Un par un, j'ai coupé les cordons ombilicaux, pas plus épais qu'un fil de laine, et tendu les petits corps gris argent à Nicholas pour qu'il leur injecte du formaldéhyde concentré. Nous avons noué des étiquettes d'identification à l'entaille de leurs branchies, avant d'introduire délicatement chacun d'eux dans un bocal individuel rempli de formol dilué. Nous avons revêtu des blouses, enfilé des masques et des gants, et protégé nos yeux derrière des lunettes de sécurité, mais cet attirail n'empêchait pas les émanations toxiques de me piquer la cornée et les narines. Des larmes commençaient à couler le long de mes joues.

— C'est la tristesse ou le formaldéhyde ? a demandé Nicholas en vissant le dernier couvercle.

— Les deux.

Tandis qu'on enveloppait le citron dans une couverture, je me suis jurée de contacter tous les organes de presse auxquels je pourrais penser pour qu'ils viennent voir par eux-mêmes le requin mutilé.

J'ai jeté un coup d'œil à la pendule murale. Quinze heures vingt.

— Il faut qu'on le mette au congélo, et on ne doit pas traîner si on veut profiter de l'accalmie entre le déjeuner et le dîner.

— Attends, attends – tu veux le mettre dans un congélateur *de cuisine* ?

— Oui, à l'hôtel. Il y a de grandes chambres froides.

Nicholas a secoué la tête, plus d'incrédulité, m'a-t-il semblé, que parce qu'il s'opposait à l'idée, et, par chance, il n'a pas cherché à discuter. Je me suis aperçue brusquement qu'il s'était montré extrêmement patient et tolérant, tout au long de cette épreuve. Un authentique allié. C'était un spectacle familier de voir ses yeux vert-marron derrière des lunettes. Ensemble, nous avons passé tant d'heures déconnectés du temps humain, sous l'eau, en phase avec un monde que nous vénérions l'un comme l'autre. Un de mes professeurs m'avait conseillé, un jour, de ne pas baptiser les requins que j'étudiais,

pour ne pas les individualiser et risquer de brouiller ma rigueur scientifique. Cela ne m'avait jamais empêchée de leur donner un nom, de la même façon que Nicholas en donnait un à ses raies. Lui comme moi ne cherchions pas simplement à mesurer et étudier des animaux marins, nous ressentions des affinités avec eux.

Je me suis surprise un instant à espérer qu'il soit toujours partant pour le Mozambique.

On a chargé le requin à l'arrière du pick-up et pris la direction de l'hôtel. On s'est garés derrière le bâtiment, là où les camions venaient livrer les marchandises. J'ai vérifié l'heure sur ma montre, en priant pour qu'il n'y ait plus personne en cuisine. Normalement, Daniel devait être en réunion avec sa brigade, dans la salle à manger, en train de faire le point sur le menu du soir.

La porte dédiée aux livraisons était fermée à clé. J'ai été obligée d'appeler Robin pour qu'il vienne nous ouvrir.

— Qu'est-ce que tu fabriques dans l'aire de livraison ? a-t-il voulu savoir.

— Rapplique, un point c'est tout, d'accord ?

Quelques interminables minutes plus tard, il nous a trouvés, Nicholas et moi, en train d'attendre sur la plate-forme avec, à nos pieds, un mystérieux chargement de près de deux mètres de long dissimulé dans une couverture.

— Que se passe-t-il ? a demandé Robin.

— J'ai besoin de mettre ça au congélo.

— La vache ! Tu n'as tué personne, j'espère ? a-t-il plaisanté, et il s'est mis à rire. Dans quoi ma sœur s'est-elle fourrée ?

— C'est un requin, Robin. J'ai besoin d'un endroit où le laisser au frais pendant un petit moment.

— Un requin. Tu débarques ici avec un *requin* ? Tu es *malade* ? Je ne peux pas mettre ce truc dans la chambre froide avec la bouffe !

— Il y a déjà des poissons morts, là-dedans. Quelle différence ?

Nicholas a réprimé un éclat de rire, et Robin s'est tourné vers lui.

— Je suis Robin, le frère jumeau de Maeve – l'aîné, et celui qui *en général* fiche le bordel.

Nicholas lui a serré la main.

— Nicholas Ridley. Nous avons juste besoin de le stocker pendant un jour. Deux, maximum.

— Il a été mutilé, ai-je ajouté.

— Bon, d'accord, mais tu veux en faire *quoi* ? a voulu savoir Robin.

Quelle raison pouvais-je invoquer qui ferait sens pour lui ? Cela en faisait à peine pour moi. Qu'étais-je en train de faire ? De gagner du temps, jusqu'à ce que je déniche une équipe de télé, à Naples ou à Fort Myers, qui accepte de débarquer dans la cuisine pour déchaîner l'opinion publique contre l'aileronnage ? Cette dépouille était la

preuve d'un acte répréhensible, insuffisante peut-être pour envoyer quelqu'un devant un tribunal, mais certainement pas pour frapper l'esprit du public. Même si on haïssait les requins, comme Robin dans son enfance, le spectacle d'un requin mutilé, en chair et en os, inspirait une répulsion viscérale. Je ne pouvais pas me débarrasser de celui-ci sans tenter d'attirer l'attention sur les exactions commises juste sous notre nez.

Robin n'a pas attendu que j'amorce un début de réponse.

— Maeve, j'ignore ce qui se passe, mais il est hors de question de stocker un cadavre de requin dans la chambre froide.

Je sentais qu'il n'allait pas en démordre.

— Écoute, est intervenu Nicholas. La journée a été longue, tu peux sûrement le comprendre. Ce matin, on était à Teawater avec les autorités, et on vient de passer ces dernières heures à faire l'autopsie et à extraire six bébés de son ventre. Je ne crois pas que Maeve et moi sommes d'attaque pour repartir, là tout de suite, balancer ce requin dans le golfe. Qu'en dis-tu ? Tu nous laisses souffler un peu ?

— Robin, tu as une dette envers moi, ai-je ajouté avec un regard acerbe – et il a compris ce que je voulais dire.

Il a soupiré et déverrouillé la porte.

— Je ne sais pas comment on va expliquer ça à Daniel, a-t-il grommelé en jetant un coup d'œil à l'intérieur.

— Laisse-moi gérer ça.

Nicholas et moi avons soulevé chacun une extrémité de la couverture et traversé tant bien que mal la cuisine déserte avec notre requin, longeant ce faisant le bureau de Daniel, les éviers, la salamandre, les plans de travail en Inox, pour atteindre, tout au fond, les chambres froides.

On a reposé notre fardeau et j'ai regardé à l'intérieur de chaque chambre froide.

— Bon, il n'y a pas beaucoup de place ni dans l'une ni dans l'autre, ai-je annoncé. On va devoir le poser par terre, dans le fond.

— Poser quoi dans le fond ? a lancé Daniel en surgissant dans la cuisine, doigts glissés dans les poches du jean.

Plusieurs membres de sa brigade étaient entrés à sa suite.

— Que se passe-t-il, ici ? a-t-il repris.

Son regard a sauté de moi, à Robin, à la couverture, avant de se poser sur Nicholas.

Robin, qui maintenait la porte de la chambre froide ouverte, l'a laissée se refermer, et j'ai senti un courant d'air glacé me balayer les mollets. Tout le monde semblait frappé de mutisme.

— Quelqu'un va-t-il m'expliquer ce qui se passe ? a redemandé Daniel.

Il souriait, mais son ton, tranchant comme un rasoir, ne m'avait pas

échappé.

Je me suis lancée.

— Je sais, c'est dingue, mais écoute-moi, d'accord ? Je mets un requin dans ton congélo. Juste pour un jour ou deux.

Daniel a levé les yeux au ciel avant de riposter, incrédule :

— Tu te fiches de moi ?

Il m'a écoutée, sans m'interrompre, expliquer que ce requin avait été mutilé, que l'enquête de police était au point mort, et que j'espérais susciter un peu de publicité autour des massacres, voire même inciter un témoin à se manifester, ou, tout au moins, provoquer une prise de conscience dans l'opinion publique.

Même à mes propres oreilles, il me semblait entendre quelqu'un qui se cramponnait à un espoir on ne peut plus maigre.

— Tu as conscience que stocker un requin en décomposition dans cette cuisine viole probablement une centaine de réglementations sanitaires, n'est-ce pas ? Ce n'est pas comme le poisson frais qui arrive sur de la glace. Ce truc était échoué sur une plage, en train de pourrir au soleil. Si un inspecteur débarquait, là tout de suite, on serait bon pour une fermeture administrative.

— Mais quelle est la probabilité qu'il en débarque un ? ai-je contré. Ne peux-tu pas juste me soutenir ?

Nicholas, même s'il doutait que j'obtienne l'attention médiatique que je souhaitais, s'était laissé convaincre de m'aider sans que j'aie besoin de batailler. Il voyait combien cette démarche importait pour moi, et il était passé outre ses réserves. Pourquoi Daniel ne pouvait-il pas en faire autant ? Bon, sans doute était-ce de ma part un raisonnement égoïste. Nicholas n'avait pas une cuisine de restaurant à protéger.

Daniel s'est tourné vers mon frère.

— Tu es d'accord avec son plan ?

— Absolument pas, mais je n'ai pas vraiment le choix.

Daniel m'a attirée à l'écart vers le garde-manger et m'a sifflé à l'oreille :

— Requin mort mis à part, je ne comprends pas ce qu'il vient foutre dans l'histoire, *lui*.

Je voyais bien pourquoi il voulait une explication, mais la suspicion sous-jacente m'a agacée. *Par pitié, pas maintenant !*

— Un officier du Bureau maritime a prévenu le labo de Nicholas. Il est venu donner un coup de main.

— Ouais, ça, je n'en doute pas.

Nicholas, qui se tenait sans rien dire à l'arrière-plan, s'est éclairci la voix. Je me suis demandé s'il avait entendu cet échange. Pour la première fois, j'ai remarqué combien il était sale, combien nous étions tous les deux sales. Nos vêtements étaient maculés de Dieu seul sait

quelles matières organiques. La transpiration avait séché sur ma peau, transformant tout mon corps en papier tue-mouches. J'ai regardé Nicholas s'essuyer le front.

À ce moment-là, Hazel est arrivée avec plusieurs autres membres de la brigade. Elle arborait un masque de plongée.

— Maeve ! s'est-elle écriée en fonçant droit sur moi, puis elle a ralenti en remarquant l'imposante protubérance sous la couverture. C'est quoi ?

À cause de son nez pris à l'intérieur du masque, la voix était étouffée, comme si elle avait un mauvais rhume. En parlant, le verre s'est couvert de buée et ses yeux ont disparu.

— Si vous vouliez bien retourner dans la salle à manger, tous – merci, a lancé sèchement Daniel à son personnel.

Pendant que la brigade ressortait en file indienne, non sans quelques coups d'œil derrière les épaules, Hazel a rabattu son masque en bandeau, en veillant à ne pas accrocher ses cheveux.

— C'était pour quoi, ce masque ? ai-je demandé.

— Pour les oignons. (L'odeur du requin est parvenue à ses narines, et elle les a pincées.) C'est quoi ? Un poisson ?

J'ai consulté Daniel du regard avant de répondre.

— C'est un requin. Quelqu'un lui a fait très mal.

— Il est mort ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Là encore, j'ai regardé Daniel, qui a discrètement hoché la tête.

— Il y a des gens, quelque part, qui capturent les requins pour découper leur aileron afin de le vendre. C'est ce qui est arrivé à celui-ci.

— Ah. (Elle a battu des paupières et croisé les bras.) Je peux voir ?

— Ah non, s'il te plaît ! Ne déballe pas ce machin ici, dans ma cuisine ! a protesté Daniel.

— Mais j'en ai jamais vu un de près. S'il te plaît, papa !

— C'est... On marche sur la tête ! Bon, d'accord, juste un coup d'œil rapide.

Hazel s'est accroupie à côté moi, devant le requin. Elle a inspiré vivement, comme si elle rassemblait son courage et quand j'ai ouvert la couverture, j'ai vu son regard glisser le long du corps. Puis, elle a passé le doigt sur la peau à l'extrémité du museau.

— C'est rugueux, a-t-elle dit. Mais c'est doux, aussi.

Au moment où je rabattais la couverture, Hazel a remarqué la présence de Nicholas, et lui a adressé un petit signe de main timide.

— Je t'ai vu à l'épicerie, l'autre jour. Tu es le grand spécialiste des raies.

— Et toi, si j'ai bonne mémoire, tu es la fondatrice du Club Requin.

— Bon, mettez-moi ça dans la chambre froide, a ordonné Daniel. Et vous devez le récupérer demain sans faute.

— Merci, lui ai-je dit.

Robin et Nicholas se sont chargés d'aller déposer le requin dans le fond.

Hazel a frotté son pouce contre l'index qui avait caressé le requin.

— Qu'est-ce qui va lui arriver ?

— Demain, je l'emporterai en bateau pour le remettre dans le golfe.

— Il y aura une cérémonie ?

Personne n'a rien dit. Daniel s'est frictionné le haut du crâne en ébouriffant ses cheveux. Il se remémorait, j'imagine, la dernière cérémonie à laquelle sa fille avait assisté. Les obsèques de sa mère. Bien évidemment que Hazel s'attendait à ce qu'il y ait une cérémonie pour ce requin, puisque c'était dans l'ordre des choses quand quelqu'un passait de vie à trépas.

— On peut en faire une, si tu veux, ai-je avancé.

— Je peux y aller, papa ?

J'ai regardé Daniel.

— Elle peut m'accompagner – enfin, si tu es d'accord. Nous n'avons pas besoin d'aller très loin.

— C'est d'accord.

Le visage de Hazel s'est illuminé.

— Et toi, papa, tu peux venir aussi ?

— Non, désolé, ma petite punaise. J'ai du travail.

Du coup, elle s'est tournée vers Nicholas.

— Et toi ?

— Je suis sûr qu'il doit rentrer, est intervenu Daniel. À Sarasota, c'est ça ?

— Rien ne presse, a répondu Nicholas. Je serais heureux d'aider à mener cette aventure jusqu'à son terme.

Daniel s'est avancé et a passé possessivement un bras sur mes épaules tout en m'attirant vers lui. Par crainte, j'avais différé le moment de parler de Daniel et moi à Nicholas ; et maintenant, voilà comment il apprenait la situation. J'ai observé sur son visage, honteuse, le message parvenir à son cerveau, sa crispation à l'égard de Daniel et de son geste de propriétaire.

Hazel est venue se loger entre son père et moi.

— Je suis sûr que je pourrais me débrouiller pour m'absenter du travail le temps de cette cérémonie, s'est ravisé Daniel.

— Il a raison, je ferais mieux de rentrer, a dit Nicholas.

Il a fait ses adieux et s'est dirigé vers les doubles portes menant à la salle à manger.

— *Daniel*, ai-je sifflé entre mes dents. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pourquoi ça t'importe autant ?

J'ai emboîté le pas à Nicholas ; dans la salle à manger, une poignée d'employés était en train de dresser les tables du dîner. Quand je l'ai appelé, il s'est arrêté, mais ne s'est pas retourné.

— Je suis désolée. Je comptais t'en parler. Je voulais juste le faire face à face. Je t'ai envoyé un e-mail ce matin, pour voir si tu étais rentré, et puis on nous a appelés pour le requin, et tu étais là. Je n'en reviens toujours pas.

Il s'est retourné et j'ai vu que son visage était creusé, mais pas par la colère. Il était blessé.

— C'est arrivé après ton départ pour l'Angleterre...

Son regard s'est déporté vers les fenêtres qui ouvraient sur les eaux couleur de pierre précieuse du golfe. J'ai attendu qu'il dise quelque chose, en vain.

— Je suis désolée. Tes attentes... tes attentes étaient parfaitement raisonnables, mais...

— Peut-être aurais-je dû le voir venir – Daniel et toi. La façon dont il t'a regardée, ce jour-là, au supermarché, puis dont il m'a regardé moi, comme si je constituais une menace. (Il a marqué une pause.) Cela étant, vous semblez former une famille heureuse, tous les trois.

L'amertume que j'entendais dans sa voix m'a remplie d'un sentiment de honte.

Un tintement de verre. Le bruit sec d'une nappe qu'on déploie.

— Merde ! a lâché Nicholas. Ma voiture est à la marina.

— Il se fait tard et on n'a rien mangé de la journée. Reste dormir à l'hôtel – c'est sur le compte de la maison. Et je te ramène à ta voiture demain matin.

— Je suis sûr que Daniel ne verra pas ça d'un bon œil.

— Allons, viens, je t'accompagne à la réception.

— Maeve, je pense être capable de la trouver tout seul.

Il s'est remis en route, puis s'est retourné.

— J'aurais pu rivaliser avec Daniel. Mais pas avec cette petite fille.

— Nicholas...

Je me suis tue, parce que je ne savais pas quoi répondre à ça. Je ne voulais pas défendre les sentiments que m'inspirait Hazel. Ce n'était pas de ma faute, si Daniel avait une fille ; je ne m'étais pas attendue à tomber raide d'amour pour elle aussi.

Nicholas a attendu un instant, avant de quitter à grands pas la salle à manger.

Le regarder s'éloigner a été plus dur que je ne l'aurais souhaité.

L'équipe de WINK News, une chaîne de Fort Myers, s'est présentée à l'hôtel le lendemain avant le lever du soleil, bien avant que ne débute le service du petit déjeuner. Je les attendais, dans le noir et l'humidité, devant l'entrée des livraisons. Nicholas et Perri, eux, patientaient dans la cuisine en sirotant du café.

Malgré le voile persistant d'obscurité, j'ai observé la journaliste, Leigh Davis, enfiler pour le bénéfice de la caméra une paire de chaussures à talons à côté du camion, puis s'avancer vers moi en martelant le trottoir, suivie par le cameraman qui trimbait deux caisses de matériel. Mon estomac a palpité d'impatience.

Une année, Leigh avait fait un reportage sur la fête costumée de Perri. Et de toutes les télés et les radios que j'avais contactées la veille au soir, elle était la seule journaliste à m'avoir rappelée.

— Merci d'être venue d'aussi bonne heure, lui ai-je dit en l'accueillant. Et sans vouloir vous presser, on doit absolument avoir terminé avant l'arrivée de l'équipe du petit déjeuner.

— Je pense qu'on peut boucler l'affaire en vingt minutes, m'a-t-elle rassurée.

Elle était prête à passer à l'image, maquillée et sans un cheveu qui dépasse. J'avais eu beau me démener avec le séchoir et le contenu de ma trousse de cosmétiques, les dernières vingt-quatre heures m'avaient laissée avec un air hagard, et la sensation qui allait avec.

La veille au soir, j'avais appelé Perri pour lui avouer qu'un cadavre de requin se trouvait dans la chambre froide, et lui raconter toute cette sordide histoire. Si l'affaire de la mutilation avait adouci sa réaction, elle avait néanmoins voulu savoir quel était mon plan pour « exfiltrer ce malheureux de la chambre froide le plus tôt possible ». Elle n'avait pas non plus sauté de joie en apprenant que j'avais convoqué la télévision, mais je lui avais promis que la journaliste s'engageait à garder secret le lieu du tournage. Par précaution supplémentaire, Perri avait suggéré qu'on tende des draps devant les

étagères de la chambre froide afin de dissimuler la nourriture.

— Au fait, j'ai installé Nicholas dans la chambre Thoreau, avait-elle dit.

J'avais été heureuse d'apprendre qu'il n'était pas en train de macérer dans l'univers d'un poète romantique comme Keats ou Shelley. Voire – pire – dans celui d'Anaïs Nin, une fois de plus.

— Merci, avais-je répondu. On se voit demain matin.

— Ça marche. Et si tu vois quelqu'un débarquer avec des draps et du chatterton, c'est moi.

Dans la foulée, j'avais rassemblé mon courage et appelé Nicholas. Je détestais ne pas être allée au bout de mes explications.

— Tu m'as écrit, une fois, qu'on pourrait redevenir juste collègues.

Il avait mis du temps à répondre.

— Tu retournes mes propres arguments contre moi, c'est ça ?

— Oui, je crois bien.

J'avais été soulagée d'entendre cette pointe familière de taquinerie percer dans sa voix.

— Va pour les collègues, alors.

— En ce cas... Il y a une équipe de télé qui débarque demain matin...

— *Tu te fiches de moi ?*

— Et j'aimerais que tu sois présent.

Après tout ce qu'il avait fait, ce n'était que justice qu'il prenne part à l'interview, mais sans doute ma proposition était-elle également dictée par la culpabilité. Je l'avais blessé, et je ne voulais pas qu'on se quitte sur ces adieux grondants de colère, dans la salle à manger.

— On commence très tôt, ai-je ajouté.

— Mais encore ?

— Cinq heures.

— À une heure pareille, quoi qu'on fasse, ça fait de nous plus que de simples collègues.

Après avoir raccroché, je m'étais couchée, épuisée, mais incapable de fermer l'œil, la tête pleine d'un bouillonnement de pensées. Je surveillais l'heure sur le réveil, sans pouvoir chasser l'image du requin mutilé, ou le son de la voix de Nicholas et la façon dont il avait dit mon nom, sur la plage de Teawater, pour essayer de juguler mon explosion d'indignation totalement justifiée. Je sentais aussi le poids fantôme du bras de Daniel sur mes épaules. Je revoyais l'expression de Nicholas quand il m'avait plantée dans la salle à manger, et je sentais le caractère irrévocable de ce geste.

Je n'avais pas appelé Daniel et, apparemment, il avait été trop occupé de son côté pour le faire. Je lui avais envoyé un e-mail, en revanche, pour l'informer que les funérailles du requin commenceraient à huit heures à la marina de Palermo, et lui proposer

de venir chercher Hazel s'il préférerait ne pas y assister. J'avais passé sous silence le fait que Nicholas, ou une équipe de télévision, investiraient sa cuisine avant le lever du jour. De toute façon, mon message était resté lettre morte.

Quand j'avais débarqué dans la cuisine, Perri et Nicholas étaient déjà là, en train de vider leur seconde cafetière.

— Rappelle-moi la date de ton départ pour le Mozambique ? avait plaisanté Perri, mais après tout ce qui s'était passé, je m'étais demandé si elle ne plaisantait pas qu'à moitié.

Et j'avais surpris Nicholas en train d'esquisser un sourire, malgré la mention du Mozambique.

Il s'était déjà douché et, par je ne sais quel miracle, était habillé de vêtements propres – à défaut d'être à sa taille. Les manches de la chemise s'arrêtaient quelques centimètres au-dessus de ses poignets, et l'ourlet du pantalon lui caressait le haut des malléoles.

— Où as-tu trouvé ces vêtements ?

— Je ressemble à l'as de pique, je sais. C'est Perri qui me les a fait monter. Ils doivent appartenir à ton frère.

À Marco, plutôt, avais-je songé.

— Pour le pantalon, je ne peux pas faire grand-chose, avait-il ajouté en roulant les manches au-dessus des coudes.

Ma première impulsion avait été de le taquiner. *On leur demandera de faire un plan buste.* Mais je me suis retenue. La tension était palpable, et elle rôdait entre nous comme ces vagues scélérates réputées faire chavirer les bateaux.

Dans la cuisine j'ai procédé aux présentations. Perri, sans perdre une seconde, a répété à Leigh de ne pas mêler l'Hôtel des Muses à cette histoire.

— Les violations du code sanitaire seraient dévastatrices pour les affaires. Je suis sûre que vous pouvez le comprendre.

— Je vais dire que je me trouve dans un lieu tenu secret. C'est plus dramatique, de toute façon, a répondu Leigh. On va faire quelques plans d'illustration, pour commencer. Vous nous montrez ce requin ?

À l'intérieur de la chambre froide, j'ai ouvert la couverture pour dégager le requin congelé et je me suis écartée pour laisser travailler le cameraman. Quelques instants plus tard, il a dirigé son objectif et le projecteur sur moi, et a fait le décompte avec ses doigts. Trois, deux, un.

— Que pouvez-vous nous dire de la blessure infligée à ce requin ? a demandé Leigh.

J'ai répondu d'une voix étonnamment tremblante. Un tremblement, voulais-je croire, qui ne devait rien à la nervosité, et tout à la

température polaire de la chambre froide, et peut-être était-ce ce que Leigh se disait, elle aussi. Quand je me suis penchée pour désigner l'endroit où avait été sectionné l'aileron, puis le moignon qui témoignait de l'ablation de la nageoire caudale, ma voix s'est raffermie pour décrire, avec un luxe de détails atroces, comment les braconniers avaient procédé.

— Ce dont il faut avoir conscience, c'est qu'énormément de requins subissent un sort identique. Environ quatre-vingts millions sont massacrés chaque année pour le trafic des ailerons.

Leigh a poursuivi l'interview avec Nicholas et moi, au chaud dans la cuisine, dos contre la porte de la chambre froide. Nous avons expliqué que l'aileronnage était un délit, que ce trafic brassait des millions, et que les ailerons finissaient souvent à la carte des restaurants, ici même en Floride. Quand j'ai annoncé que le Labo avait ouvert une hot line que toute personne en possession d'informations pouvait appeler, Leigh a sauté sur l'occasion.

— On l'inscrira en bandeau sur l'écran. Vous devez encourager le public à appeler, si jamais quelqu'un observe quoi que ce soit de suspect.

J'ai repris, face caméra :

— Si vous êtes en mer et qu'un détail vous semble anormal, ouvrez l'œil. Même s'il s'agit de simples pêcheurs, soyez attentifs. Sur un bateau, il peut se passer plus de choses que ce qu'on en voit. Nous n'incitons personne à s'approcher, mais prenez une photo.

Leigh a incliné le micro vers Nicholas.

— Dans ce type d'opération, il peut y avoir pas mal de gens impliqués – les braconniers proprement dits, bien sûr, mais ensuite, il faut faire sécher les ailerons, les stocker, les transporter, donc si vous avez vent de quoi que ce soit à ce sujet, s'il vous plaît, appelez.

Une urgence proche du désespoir s'est soudain emparée de moi.

— Pour toute information qui conduira à l'arrestation des personnes responsables de ce massacre et de ce trafic, le Laboratoire de recherche marine, où je travaille, offre une récompense de cinq cents dollars.

Récompense que je venais d'inventer, mais je voulais donner à d'éventuels témoins une bonne raison de se manifester. Combien seraient-ils à appeler notre hot line par amour des requins ? Si jamais Russell rechignait à déboursier ces cinq cents dollars, il me faudrait les sortir de ma propre poche.

— Docteur Donnelly, pourquoi selon vous le public devrait-il se mobiliser contre l'aileronnage ? Pourquoi cela vous importe-t-il autant ?

C'était la même question que Daniel m'avait posée la veille, dans la cuisine, avant que je ne file rattraper Nicholas.

J'ai regardé ce dernier, puis je me tournée vers Leigh.

— Les requins ont toujours compté pour moi. Parce qu'ils sont importants. Comme l'est toute la faune des océans : les dauphins, les raies pastenagues, les hippocampes, les crabes, aussi petits soient-ils.

Les petits princes, ai-je songé.

— Sans les requins, nos océans vont mourir, ai-je poursuivi. Et si les océans meurent, viendra ensuite notre tour. Mais l'importance des requins ne tient pas simplement aux bénéfices que nous retirons de leur présence. Ils importent tout simplement parce qu'ils existent.

Leigh a fait un signe au cameraman, et le témoin de la caméra s'est éteint.

— Merci, nous avons de bonnes séquences. On va aller faire quelques images sur Teawater, et je vous appelle si jamais j'ai besoin d'un complément d'informations.

Perri a glissé un bras autour de ma taille.

— Beau travail. Quand cela sera-t-il diffusé ?

— Normalement, aujourd'hui au journal du soir, puis à celui de la nuit. Et peut-être au JT de midi, demain.

Ils ont remballé leur matériel et quand ils ont été partis, Nicholas a demandé :

— Depuis quand y a-t-il une récompense ?

J'ai haussé les épaules.

— Depuis cinq minutes.

— Bon, tu as réussi à faire cette interview avant que la brigade n'arrive, mais maintenant, reste à s'occuper du requin, a conclu Perri.

— C'est comme s'il n'était déjà plus là.

— Pareil pour moi, a dit Perri en prenant congé.

Je me suis tournée vers Nicholas.

— Merci d'avoir fait ça. Surtout après ce qui s'est passé hier. Et ne t'inquiète pas. Je vais réveiller Robin et il va m'aider à trimbaler le requin... Tu en as assez fait. Bref... merci.

Il m'a dévisagée, assez longuement.

— C'était avec plaisir, a-t-il répondu finalement.

— Puis-je au moins te conduire à la marina pour récupérer ta voiture ?

— Perri a réservé la navette pour moi. (Il a contemplé ses pieds, puis a relevé la tête et m'a regardée droit dans les yeux.) J'ai fait cette interview pour toi, et pour le requin, et aussi parce que j'aimerais aider à trouver les salopards qui les massacrent. Mais j'espère que tu peux comprendre : même si j'adorerais passer du temps avec toi dans une voiture, sur un bateau au Mozambique ou ici, là tout de suite, je vais me rendre service et arrêter de te voir.

Il avait dit ça sans aucune dureté dans la voix. Uniquement de la détermination.

Quelques heures plus tard, je faisais le pied de grue sur le quai de la marina. Daniel et Hazel viendraient-ils assister aux funérailles du requin ? Il était déjà huit heures vingt. Jusqu'à quand devais-je encore patienter ? Deux employés de la marina m'avaient aidée à charger le requin sur le skiff du Labo, qui dansait sur l'eau depuis vingt minutes, son réservoir plein, prêt à lever l'ancre.

Dix minutes. J'attends encore dix minutes.

Le jour était à peine levé lorsque Nicholas avait quitté l'hôtel à bord de la navette pour aller récupérer sa voiture. Sans doute était-il maintenant arrivé à Sarasota. *Je vais me rendre service et arrêter de te voir.*

Je venais de grimper à bord et je m'apprêtais à larguer les amarres quand je les ai vus qui descendaient le quai au pas de charge. Hazel agitait les bras presque avec frénésie, en criant : « Attends nous ! » ; Daniel la suivait de près, sa casquette enfoncée bas sur le front. J'ai remarqué que Hazel était venue avec sa besace dinosaure. Que pouvait-elle bien trimbaler, là-dedans ? De quoi a-t-on besoin, aux funérailles d'un requin, sinon de celui-ci ?

— Quelqu'un était en retard, a expliqué Hazel, pouce tendu vers son père.

Daniel a fait un geste de capitulation.

— Désolé.

— Qu'as-tu dans ton sac ? ai-je demandé à Hazel pendant que Daniel la hissait à bord.

— Tu verras, a-t-elle répondu, avant de me demander si elle pouvait conduire.

Je l'ai laissée barrer dans la zone lente sans presque jamais intervenir. Je regrettais que Daniel et moi n'ayons pas rompu la glace la veille au soir. À peine m'avait-il accordé un regard en grimpant à bord.

Une fois le skiff sorti du port, il a appelé Hazel pour qu'elle vienne s'asseoir et regarder les dauphins à côté de lui. L'embarcation dansait sur les remous provoqués par un autre bateau et des embruns volaient

jusqu'à nous. Hazel, ficelée jusqu'au menton dans un gilet de sauvetage, piaulait de ravissement et essuyait les verres de ses lunettes de soleil sur son bermuda bleu lavande. *Il y a l'enfant dans son gilet de sauvetage, et celle qui secoue l'oranger pour faire tomber les fruits. Et l'homme qui nous attend dans la cuisine.* N'était-ce pas ce que j'avais toujours voulu ? Le tableau aurait dû être parfait – et l'aurait été, sans cette tension. Sans ce requin mort, dans son linceul, à nos pieds.

J'ai décéléré et coupé le moteur, créant une subite trouée de silence. Nous étions à près de un mille des côtes, suffisamment au large pour ne pas être importunés par les Jet-Ski et – plus important – pour éviter que les vagues ne repoussent une fois de plus le requin sur le rivage.

Le skiff tanguait sur la houle causée par le vent. Comment s'y prenait-on, pour tenir les obsèques en mer d'un requin ?

— Où est Nicholas ? a demandé Hazel.

La question sortait tellement de nulle part que j'ai sursauté.

Daniel a tiré sur sa visière et dégagé son bras de derrière les épaules de sa fille.

— Il est rentré à Sarasota ce matin.

— Ah, a fait Hazel. Je l'aime bien. Il parle comme un Wiggle.

— Un *quoi* ?

— The Wiggles. Un groupe d'Australiens qui chante des chansons pour enfants, a clarifié Daniel.

Il a secoué la tête, comme s'il était le premier surpris de posséder ce genre de connaissances.

— Nicholas aussi vient d'Australie ?

— Non, d'Angleterre, ai-je répondu, en espérant que Daniel ne remarquerait pas combien cette conversation me mettait mal à l'aise.

— Comme les Pères pèlerins. Hé ! a hoqueté Hazel. Attends. Nigel Marven est anglais, non ?

— Oui, je crois.

Je pouvais presque voir Nicholas remonter d'un cran supplémentaire dans son estime.

— Mais pourquoi Nicholas n'est pas venu avec nous ?

Daniel a soupiré, si fort que je l'ai entendu malgré le vent.

— Ses raies pastenagues l'attendaient. Bon, et si on parlait de ce qu'on veut faire pour cette cérémonie ?

— Bonne idée, a approuvé Daniel.

— Tu es prête à voir ce qu'il y a dans mon sac ? a demandé Hazel.

— Je suis prête.

Elle a vidé son contenu sur la banquette : une paire de jumelles, un chapeau de plage, une brique de jus de pomme et une fleur d'hibiscus, avec une serviette en papier mouillée et entortillée autour de la tige. Elle a pris la fleur et l'a étudiée. Les pétales étaient un peu flétris, mais d'un orangé toujours aussi vibrant. En son centre, une tache rouge

sang.

— Elle est très belle, ai-je dit.

— Il y avait des fleurs à l'enterrement de maman. J'en ai rapporté une à la maison, et mamie Van l'a mise dans un livre.

— Elle l'a pressée dans un livre, a corrigé Daniel.

— Oui, c'est ça, elle l'a pressée, a murmuré Hazel.

J'ai coulé un regard inquiet vers Daniel. Ces funérailles, quand bien même s'agissant de celles d'un requin, n'étaient-elles pas une erreur colossale, susceptible de précipiter Hazel dans une nouvelle spirale de chagrin ? À six ans, n'avait-elle pas déjà eu son compte d'enterrements ?

Mon inquiétude n'a pas échappé à Daniel.

— On en a parlé, hier soir, a-t-il précisé en regardant sa fille. Et on a dit que c'était comme si le requin allait... où ça, déjà ?

— C'est comme s'il rentrait chez lui.

— C'est une bonne façon d'envisager la chose. Car c'est bien le cas, n'est-ce pas ? ai-je renchéri, faute de mieux, et par souci de ne pas commettre de gaffe.

— Oui, et du coup, on n'a pas à être triste, a conclu Hazel.

— Et tu sais quoi ? Tu m'es d'un grand secours, en m'aidant à remettre ce requin dans le golfe. Tu es un peu comme un biologiste stagiaire.

L'idée lui a plu et elle a regardé son père avec un sourire béat.

Nous nous sommes rassemblés autour du requin, dans une posture légèrement empruntée, et un brin chancelante à cause du tangage. Hazel a tâté la couverture et grimacé quand son index a rencontré le corps dur et boursoufflé. J'ai entrevu au creux de son cou, à peine visible sous l'encolure en V du gilet de sauvetage, son collier avec la dent de requin.

— Je voudrais dire que c'est un honneur pour nous de reconduire ce requin chez lui, ai-je commencé, et faute d'une meilleure idée, j'ai dressé ma main et fait le salut de l'aileron.

Hazel m'a imitée, suivie par Daniel, avec un temps de retard.

— On est tristes que tu sois mort et on espère que ceux qui t'ont tué iront en prison, a complété Hazel, puis elle et moi nous sommes tournées vers Daniel.

— C'est mon tour, c'est ça ? D'accord. Eh bien, je suis sûr que tu étais un bon requin. Adieu, l'ami.

Hazel a ri, d'un air un peu entendu, comme si son père était un membre honoraire, plutôt qu'à part entière comme nous deux, du Club Requin. Mais peu importait la raison de ce rire, je lui en savais gré.

— Daniel, tu veux bien prendre l'autre coin de la couverture ?

— Attendez ! s'est récriée Hazel. Et le serment ? Il faut réciter le serment !

Nous nous sommes exécutés, accompagnés par le bruit des vagues qui battaient contre la coque ; Daniel l'a récité avec un infime décalage, afin que Hazel n'aille pas croire qu'il ne le connaissait pas par cœur.

Puis Daniel et moi avons soulevé chacun un coin de la couverture, et hissé le requin par-dessus bord. Son corps ravagé a roulé et glissé maladroitement, avant de couler à pic. Hazel a scruté aux jumelles l'endroit où il avait disparu, puis elle a jeté la fleur d'hibiscus.

On l'a tous regardée flotter quelques instants, sans bouger.

Tandis que Hazel écrasait de nouveau les jumelles contre ses joues, Daniel a pris ma main et l'a portée à ses lèvres. Avec ses mèches de cheveux dépassant de la casquette, l'éclat de son regard ultrableu ou même tout simplement sa façon de se tenir, il me rappelait l'adolescent qu'il avait été. Je revoyais son visage, la première fois où je lui avais dit que je l'aimais. Je revoyais le garçon de dix-neuf ans qui m'avait embrassée dans l'ascenseur, avec une voracité libératrice. J'avais du mal à séparer notre histoire commune de ce qu'il représentait pour moi aujourd'hui. Était-ce difficile pour lui aussi ? Quand il me regardait, voyait-il la gamine que j'avais été plutôt que la jeune femme qu'il avait blessée et qui était sortie de sa vie avec fracas ? Celle dont il avait imploré en vain le pardon ?

J'ai posé ma paume sur sa joue tiède. Que se passerait-il si lui comme moi nous abstenions d'évoquer l'incident de la veille, dans la cuisine, avec Nicholas ? J'ai compris combien je voulais éviter toute discussion à ce sujet, comme si elle risquait de tout changer. Et si je connaissais Daniel comme je croyais le connaître, lui aussi répugnerait à soulever cette pierre pour découvrir ce qu'elle cachait. Quoi que ce soit, il préférerait le laisser en paix.

J'ai entendu un *plouf*, et Hazel a crié :

— Mes jumelles ! Elles sont tombées dans l'eau !

— C'est juste une paire de jumelles, on t'en achètera une autre, était en train de dire Daniel à l'instant où j'enjambais la coque et plongeais.

Les remous m'ont enveloppée de leur fraîcheur effervescente. J'ai capté, comme de très loin, Daniel et Hazel crier mon nom, avant qu'un bruit creux n'envahisse mes oreilles et que je n'entende plus que la respiration des entrailles de l'océan.

L'eau était claire, mais pas transparente. Il n'y avait pas beaucoup de fond, non plus – à peine quatre mètres, sans doute. Je suis descendue rapidement, et j'ai repéré immédiatement les jumelles, dont la bandoulière flottait, aspirée vers le haut, comme suspendue autour d'un cou fantomatique. Je m'en suis saisie et je m'apprêtais à remonter d'une poussée sur le plancher de l'océan quand j'ai vu le requin mort, à quelques mètres de moi. Amputé de sa queue et de son aileron, il offrait une image encore plus incongrue dans l'eau qu'elle

ne l'avait été sur le bateau. D'autres requins avaient probablement déjà détecté sa présence. Il ne tarderait pas à prendre place dans la chaîne alimentaire.

Tandis que je nageais vers la surface, une crampe a étreint mes poumons à l'idée qu'un jour, je reposerais moi aussi dans ce beau cimetière. Mes cendres y seraient dispersées, et une pensée m'a traversé l'esprit – qui les disperserait ?

Quand j'ai émergé, en inspirant avec avidité et en brandissant les jumelles à bout de bras, Hazel a applaudi à tout rompre. Daniel, lui, m'a dévisagée comme si j'avais perdu la tête.

Ce soir-là, nous sommes allés nous asseoir au bord de la piscine de l'hôtel. Jambe pendante devant un jet, je le laissais me masser énergiquement le mollet jusqu'à ce que le muscle soit détendu et comme anesthésié. Alors que les derniers amateurs de baignade nocturne remballaient leurs affaires, Daniel s'est penché pour me planter un baiser dans le cou.

— Je vais visiter une autre maison, demain, a-t-il annoncé, et je veux que tu viennes avec moi. La rentrée scolaire est dans moins de trois semaines et j'aimerais qu'on soit installés chez nous le plus tôt possible. C'est un bungalow avec deux chambres, sur Bay Court. Il y a un petit jardin. Et une cuisine sympa.

— Ça m'a l'air parfait.

Les éclairages du bassin faisaient luire nos jambes dans l'eau. Un éclat de lumière, tel un éclair tombé du ciel, est venu errer sur le visage de Daniel. Il était beau.

— Maeve, je ne comprends pas ce que Nicholas faisait avec toi, hier, a-t-il dit soudainement. Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ?

Outre que la question m'a prise au dépourvu, j'ai eu l'impression d'être tombée dans un guet-apens. J'étais également surprise de m'être trompée sur son compte – il *voulait* en parler. J'ai sorti les jambes de l'eau et les ai repliées sous mon menton.

— Allez, Maeve. Tu sais pertinemment ce que je veux dire. J'ai bien vu comment tu lui as couru après, quand il a quitté la cuisine. (Il a plongé sa main dans l'eau.) Dis-moi que je n'ai aucune raison de m'inquiéter.

— Tu n'en as aucune. Nicholas se trouvait à Teawater à cause du requin. Et de fil en aiguille, il m'a donné un coup de main pour l'autopsie. C'est un ami.

Si tant est que ce soit encore vrai.

Je me suis allongée sur les dalles tièdes pour contempler les palmiers. Leurs branches malmenées par le vent évoquaient des balais géants ; une palme cassée, et retenue par quelques fibres à peine,

tourbillonnait.

— Nous n'avons pas beaucoup parlé de l'avenir, ai-je repris. Pourquoi ?

— Qu'est-ce que j'essaie de faire, là ? (Daniel s'est reculé et calé sur les coudes à côté de moi.) Accompagne-moi visiter cette maison, demain.

— D'accord, je vais venir. Russell sera justement absent, il doit se rendre à Tampa pour rencontrer des donateurs. Je prendrai mon après-midi.

Après mon offre de récompense annoncée sur un coup de tête, j'étais soulagée de disposer d'un autre jour de répit avant d'affronter mon patron. J'ai tourné la tête. Le fragment de lumière sur le visage de Daniel avait disparu.

Soudain, la palme qui ne tenait plus qu'à quelques fils s'est écrasée sur le carrelage de la terrasse, à deux doigts de nos têtes. J'ai bondi sur mes pieds, la respiration coupée.

— Bon sang..., ai-je soufflé en constatant combien nous l'avions échappé belle, tout en embrassant du regard, au-delà du visage de Daniel, la vaste étendue sombre et imprévisible.

La maison sur Bay Court était un de ces bungalows typiques de l'architecture de Key West, avec des murs vert citron, des volets blancs et une porte d'entrée vitrée qui s'est ouverte en grinçant. Une femme en pantalon corsaire à carreaux blancs et noirs, sandales rouges à talons et lunettes de soleil en bandeau pour contenir une cascade d'anglaises grises m'a accueillie dans l'allée et s'est présentée – Alex. L'agent immobilier.

En pénétrant dans la maison, mon cœur s'est un peu emballé. Des pièces vides et inondées de lumière par de nombreuses fenêtres, un parquet brillant. J'avais du mal à déterminer ce que j'éprouvais. Excitation, crainte, circonspection, certitude ? Un peu de tout ça, sans doute.

Dans le salon, j'ai pivoté lentement sur moi-même. Il y avait une bibliothèque encastrée et des portes coulissantes qui ouvraient, à l'arrière, sur une véranda fermée par des écrans moustiquaires.

— Le jardin est petit, mais clôturé, a précisé Alex en faisant coulisser les portes pour nous permettre d'en juger par nous-mêmes. Il n'y a pas de piscine, mais je ne crois pas que vous aviez spécifié une préférence à ce sujet, et si jamais...

— Non, non, ça va, a dit Daniel. Où est la cuisine ?

Elle était aussi vaste que le salon. Placards blancs, plan de travail et crédences bleu cobalt brillant. Daniel a commencé à trafiquer la cuisinière, allumant et éteignant les brûleurs. Il a ouvert le four, le réfrigérateur, le garde-manger, inspecté chaque tiroir, chaque placard. Il a allumé la petite télé à écran plat fixée sous un des placards, et s'est étonné de constater que le câble était resté branché.

— Tu vas pouvoir réchauffer un max de nuggets, dans ce four, l'ai-je chambré.

Il m'a décoché un regard de pur bonheur, en haussant les sourcils comme pour dire, *Alors, ça te branche de vivre ici ?*

— J'imagine qu'il n'y a pas d'oranger dans le jardin ? ai-je demandé à Alex, en ne plaisantant qu'à moitié.

— Non, mais il y a un citronnier.

Je me suis approchée de la salle à manger pour regarder par la fenêtre. Avec son tronc élancé coiffé d'une boule de feuillage, le citronnier évoquait une sucette.

Alex nous a fait visiter le reste de la maison. Les chambres étaient petites, mais il y en avait deux. Dont une peinte en bleu. En songeant combien Hazel aimait sa chambre bleue, chez Van – parce que, disait-elle, elle était de la couleur de l'océan –, j'ai regretté qu'elle ne soit pas là pour réclamer qu'on lui attribue d'office cette chambre. Daniel n'avait pas voulu que Hazel voie la maison avant d'être certain de la louer. Nous nous étions éclipsés pendant qu'elle était à son cours de danse.

Après avoir passé chaque pièce au peigne fin, et une fois que Daniel a eu posé quelque énième question sur la tuyauterie en cuivre et les volets antitempête, nous avons regagné le salon, et Alex a annoncé qu'elle avait des coups de fil à passer. Elle est sortie, nous laissant délibérer en privé.

Nous sommes sortis sous le porche à l'arrière de la maison et Daniel s'est étendu de tout son long sur le hamac en maille.

— Alors ? a-t-il fait.

— Elle me plaît bien. Et Hazel adorerait la chambre bleue, tu ne crois pas ? Ainsi que le jardin. Tu pourrais lui installer un portique à balançoires, ou même juste en suspendre une à une branche. Bon, tu es sans doute conscient que cette boîte aux lettres noire toute bête, à l'entrée, ne fera jamais l'affaire. Hazel te harcèlera pour avoir un dauphin, comme celui de Van, qu'elle pourra costumer pendant les fêtes.

— Viens par là.

Je me suis avancée et il m'a fait tomber contre lui. Les mailles du hamac se sont distendues sous nos poids conjugués et il s'est mis à tanguer dangereusement. Je me suis raccrochée à Daniel en riant. Une fois stabilisés, nous avons contemplé le plafond d'un bleu gris pastel.

— Tu sais, a repris Daniel, tu pourrais aller au Mozambique et cohabiter pendant quatre mois avec les moustiques et le palu, ou bien emménager ici avec nous dès maintenant.

Je me suis redressée maladroitement, en lui tournant le dos.

— Daniel, pourquoi tu t'ingénies à rendre la situation si difficile pour moi ? Tu sais que ça va être affreux de vous quitter, Hazel et toi.

Il a posé une main sur la mienne.

— Donc, c'est tranché. Tu y vas ?

— Oui, et j'ai toujours été très claire là-dessus.

Sa main s'est crispée imperceptiblement, mais il ne l'a pas retirée.

— Je pensais que tu pourrais changer d'avis, j'imagine.

Je me suis retournée vers lui et j'ai senti la pointe d'agacement s'émousser.

— Je l'ai pensé, moi aussi, à un moment donné. Mais ce séjour en Afrique est très important pour moi.

— Comme ça l'est pour moi de te demander de venir vivre avec nous, a-t-il rétorqué avec raideur.

Il s'est levé. Je me suis demandé, avec un brin d'appréhension, où cette conversation risquait de nous mener.

— Je peux toujours le faire, à mon retour. Tu n'es pas en train de me signifier un ultimatum, n'est-ce pas ? Tu n'es pas en train de me dire que c'est maintenant ou jamais ?

— Non, je ne dis pas ça. Je voudrais juste pouvoir penser que je compte autant qu'un requin africain.

En regardant à travers la moustiquaire, j'ai avisé un second citronnier. En dessous, il y avait plusieurs fruits à l'écorce dorée éparpillés dans l'herbe. J'ai eu envie de les piétiner.

Daniel a pivoté brusquement face à moi. Il y avait de l'orage dans son regard.

— C'est à cause de Nicholas ? Le foutu Lord Nelson part lui aussi au Mozambique ?

— Je lui ai proposé de venir, quand nous étions à Bimini, mais je doute qu'il en ait encore envie, ai-je riposté en criant.

— Qu'y a-t-il entre ce mec et toi ? Que s'est-il passé à Bimini ? Tu as couché avec lui ?

— Daniel, par pitié.

À son regard, il m'a semblé qu'il regrettait ses dernières questions, mais j'étais maintenant trop en colère pour tenir compte de ses états d'âme.

— Même si Nicholas venait bel et bien en Afrique, qu'est-ce que ça peut faire ? Tu me fais confiance, non ? *Non ?*

— J'ai confiance en toi. Pas en lui.

Je me suis dirigée vers les portes coulissantes, en remarquant la multitude de traces et d'empreintes de doigts sur les vitres, les cadavres d'insectes par terre, les taches de rouille annelées laissées par les fuites d'anciennes jardinières.

Daniel est revenu à la charge :

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Laquelle ? Si j'ai couché avec Nicholas à Bimini, avant de rentrer à la maison et de découvrir que tu étais de retour à Palermo ? Non ! Non et non ! Voilà. Tu te sens mieux ? Et si on en est à parler de confiance, ce n'est pas *moi*, ici, qui devrais être sur la sellette.

Daniel a eu un mouvement de recul et s'est précipité dans le jardin en poussant une porte, dans un coin, que je n'avais même pas remarquée. Je regrettais mes paroles, et ne regrettais rien à la fois. Je l'ai regardé ramasser un citron, et le lancer de toutes ses forces sur un des murs de la maison.

Depuis le salon, j'ai entendu le son de la télé, dans la cuisine. Alex était accoudée sur le comptoir devant l'écran.

— Nous avons terminé, ai-je annoncé, en m'efforçant de ne rien laisser transparaître de notre altercation.

Alex a plissé les yeux, comme pour faire le point sur mon visage, puis elle a désigné la télévision.

— Je me disais bien que c'était vous ! Vous êtes sur CNN !

Effectivement, c'était moi, devant un drap blanc, dans la chambre froide, en train de désigner l'atroce plaie sur le dos du requin. *Une biologiste marine dénonce le massacre des requins et le trafic d'ailerons en Floride*, indiquait le bandeau un bas de l'écran.

La vache. CNN. Ils avaient repris le sujet.

Daniel nous a rejointes à cet instant, et nous a trouvées comme ensorcelées devant la télé. Il a jeté un coup d'œil à l'écran, sur lequel j'apparaissais maintenant aux côtés de Nicholas, devant les portes de sa chambre froide, dans sa cuisine. « Les requins ont toujours compté pour moi. Parce qu'ils sont importants », étais-je en train de déclarer devant le micro.

— C'est quoi encore, cette histoire ? a explosé Daniel.

— Vous êtes célèbre ! s'est extasiée Alex.

Je me suis tournée vers lui en prenant une vive inspiration. J'aurais dû lui parler de l'interview. J'aurais dû le prévenir.

Il a quitté la cuisine à grands pas, furieux, et poursuivi par ma voix : « Comme l'est toute la faune des océans : les dauphins, les raies pastenagues, les hippocampes, les crabes, aussi petits soient-ils. »

Le lendemain matin, après cette visite désastreuse, je me suis présentée au bureau de Perri avant de partir travailler, résolue à lui raconter comment Daniel et moi avions réussi à tout gâcher. J'étais furieuse contre lui, à cause de sa jalousie, de sa possessivité, de ce que son attitude à l'égard de ma carrière trahissait d'archaïsme, mais, en même temps, je regrettais d'avoir exhumé son ancienne trahison pour la lui jeter au visage. J'avais la sensation d'avoir franchi la ligne rouge, et j'ignorais comment réparer les dégâts. J'espérais que Perri le saurait. Cette scène avait réveillé la souffrance insoutenable de notre première rupture et, après une très courte nuit, je m'étais réveillée prête à tout pour colmater la brèche.

Perri arrivait toujours de bonne heure à son bureau. Par la porte entrebâillée, je l'ai aperçue, assise à sa table, et j'ai foncé bille en tête, sans avoir pris la peine de frapper ni attendu qu'elle relève la tête.

— Tu as une minute ? J'ai vraiment besoin de par...

Je me suis interrompue net. Elle n'était pas seule. Daniel et Robin étaient assis en face d'elle, avec des blocs-notes et des stylos. J'avais interrompu une réunion de travail.

— Oups, pardon. Tu es occupée.

— On passe en revue quelques détails pour le bal, a-t-elle répondu en me faisant signe d'entrer. Les commandes alimentaires doivent impérativement partir ce matin, et j'ai même obligé Daniel à venir en dehors de ses heures de travail.

L'intéressé m'a décoché un coup d'œil avant de fixer ostensiblement, dans le dos de Perri, la fenêtre derrière laquelle un balbuzard planait comme un sac d'épicerie prisonnier du vent.

— Je vous laisse, on parlera plus tard. Ça peut attendre.

— Je voudrais bien voir ça ! m'a rétorqué Perri. CNN ! Qui l'eût cru ? Tous les gens que je connais m'ont appelée pour m'en parler. Et j'ai vu l'interview, hier soir. Tu étais sensationnelle. Pas vrai, qu'elle était sensass ?

— Totalelement, a renchéri Robin. Elle est devenue notre superstar locale.

Daniel s'est fendu d'un petit sourire de façade à l'intention de Perri.

La veille, après être tombés sur l'interview, ni Daniel ni moi n'avions eu l'occasion de prendre congé en bonne et due forme de l'agent immobilier. Quand il avait quitté la cuisine sans un mot, je m'étais élancée à ses trousses et nous avons repris la voiture pour rentrer à l'hôtel, dans un silence presque suffocant.

Daniel s'est levé.

— Si on en a terminé avec le menu, je file passer les commandes.

En passant devant moi, il a dit, à voix si basse que j'ai failli ne pas l'entendre :

— Et peut-être qu'on pourrait parler, nous aussi ?

— Bon, je vais vous laisser travailler, ai-je annoncé d'un ton détaché, comme si cette scène bizarre n'avait jamais eu lieu.

Perri, elle, n'excellait guère en faux-semblants.

— Maeve, ma chérie, tout va bien ?

— Non, mais tout finira par s'arranger. N'en parlons pas pour l'instant, d'accord ? Alors, le bal arrive à grands pas ? ai-je ajouté, en forçant dans ma voix un enjouement que j'étais loin d'éprouver.

— Mais..., a voulu protester Perri en me décochant un regard inquiet.

Robin a volé à mon secours.

— Oui, et même à pas de géant, a-t-il renchéri.

Je ne crois pas que j'aurais supporté les questions de Perri, et mon frère l'avait senti. Notre fameux lien entre jumeaux.

— Dépoussière ton costume de George Sand, a-t-il poursuivi. J'ai suggéré à Mindy de venir en Cendrillon, ce qui sera parfait, non ? Elle m'a dit que Hazel se déguiserait en souris. Une souris qui danse...

— Angelina Ballerina.

— Ouais, c'est ça.

Robin semblait surpris.

— Je le sais parce qu'elle adore les albums d'Angelina Ballerina.

Ce bavardage à propos de déguisements et de souris qui jouent les petits rats me réclamait une énergie folle.

Il n'y avait pas un chat dans le hall du Labo, exception faite de l'employé de la boutique qui éventrait bruyamment des rouleaux de petite monnaie contre le tiroir-caisse. Comme d'habitude, j'ai jeté un regard au bassin à caresses. En dépit du tintamarre, les oursins orangés et magenta demeuraient imperturbables. Une étoile de mer se déplaçait lentement au fond du bassin sur ses minuscules pieds tubulaires. J'ai observé un instant sa progression, comme hypnotisée.

Je tergiversais. Non contente de présenter des excuses à Russell pour avoir promis aux téléspectateurs, sans la moindre autorisation,

une récompense conséquente de la part du Labo, j'allais devoir lui demander de la financer.

La porte de son bureau était ouverte, mais j'ai toqué discrètement, et lorsqu'il m'a fait signe d'entrer, sans lui laisser le temps de dire un mot, je me suis lancée dans le laïus que j'avais préparé.

— Tu as sûrement eu vent de l'interview. J'ai parlé sans réfléchir, quand j'ai offert cette récompense. Je me suis laissée emporter et, sur l'instant, ça m'a semblé un bon moyen de recueillir quelques informations. C'est sorti tout seul. Je n'aurais jamais dû m'exprimer au nom du Labo. Si jamais on ne peut pas réunir les fonds nécessaires, je paierai de ma poche.

Russell se tenait aussi coi qu'un oursin dans son bassin.

— D'accord. Et si tu commençais par t'asseoir ?

— Pardon, ai-je dit en m'exécutant.

— Tout d'abord, j'ai vu l'interview. Je suis fier de toi, et je pense que le conseil d'administration sera tout disposé à te pardonner de distribuer leurs sous en échange d'une publicité gratuite. Mais juste au cas où, tu peux leur proposer de financer la moitié de la récompense, et on verra où ça nous mène.

J'ai hoché la tête.

— Ensuite, je viens de jeter un coup d'œil au relevé d'appels de la hot line. Depuis la diffusion de l'interview, nous en avons reçu plus de quatre-vingts. La plupart sont sans intérêt, mais deux d'entre eux pourraient s'avérer utiles pour l'enquête.

Je me suis redressée sur la chaise.

— *C'est vrai ?*

— J'ai bien dit *pourraient*, donc, ne t'emballe pas. (Il a tapoté une liasse de feuilles sur son bureau.) Ce sont les transcriptions de tous les appels.

Il m'a tendu les deux premières pages. Il avait surligné en jaune les appels qui, selon lui, pouvaient être prometteurs. Le premier émanait de quelqu'un qui avait vu un pêcheur déverser des appâts sanglants dans l'eau – une pratique répandue pour attirer les requins. L'autre correspondant signalait avoir aperçu plusieurs hommes pêcher le requin au large. J'ai senti mes espoirs sombrer – tout ça ne nous mènerait pas bien loin. Mais en relisant les témoignages, j'ai remarqué que les deux appels décrivaient vraisemblablement le même bateau. Le premier correspondant parlait d'un bateau blanc d'environ dix-huit pieds doté d'une capote d'un blanc crasseux. Les pêcheurs de requins, eux, avaient été vus sur un bateau blanc de seize à dix-huit pieds à la capote couleur sable.

— Je vais transmettre ça au sergent Alvarez.

— Prends toutes les transcriptions, a dit Russell en poussant la liasse vers moi. Nous sommes quelques-uns à les avoir épluchées, mais nous

ne sommes pas les forces de l'ordre.

Comme je me levais, il m'a fait signe de me rasseoir.

— Il y a autre chose...

J'ai attendu la suite. Il a tripoté un instant le pneu de moto miniature qui lui servait de presse-papiers, puis il a lâché un long soupir. Il semblait inquiet. Il m'a tendu une des feuilles de la liasse qu'il avait mise à part.

— Un des appels était une menace, Maeve. Il émanait d'un homme. Et il te ciblait nommément.

Maeve Donnelly, ai-je lu, lâche l'affaire ou tu vas le regretter.

Une sensation de froid m'a envahie. Quand j'ai relevé la tête, un début de panique floutait déjà le contour de tout ce qui m'entourait.

— Je veux que tu montres cette menace à Alvarez, a repris Russell.

— Tu ne la prends pas au sérieux, n'est-ce pas ?

J'espérais qu'il n'avait pas remarqué combien j'étais ébranlée.

— Si, et tu devrais en faire autant. Je veux que tu te mettes un peu en retrait, maintenant. Tu lèves juste le pied en ce qui concerne cette histoire.

— Mais j'ai une interview par téléphone cet après-midi avec l'*Orlando Sentinel*. Et le *Naples Daily News* ainsi que l'antenne locale de NBC m'ont sollicitée...

— C'est bien ce que je pensais. Adresse-les à Alvarez.

Mon réflexe involontaire de peur était en train de se dissiper, au profit d'une bouffée d'indignation.

— Je ne vais pas rester bras ballants parce qu'un taré profère une menace qui n'est très probablement pas sérieuse !

— Maeve, écoute-moi bien : celui qui a passé cet appel, qui qu'il soit, sait qui tu es et où tu travailles. Ce ne serait pas très compliqué de découvrir en prime où tu habites. Je ne cherche pas à te ficher la trouille. Je te demande simplement de ne pas prendre ces menaces à la légère.

Je me suis dirigée vers la porte en emportant la liasse de transcriptions.

— J'apprécie que tu te fasses du souci pour moi, Russell – vraiment. Et je serai prudente. Mais je ne peux pas abandonner. Pas maintenant.

Quand je suis arrivée dans mon bureau, un oiseau moqueur, perché sur l'appui de la fenêtre, scrutait l'intérieur de la pièce, tête inclinée de côté, comme s'il considérait d'un air narquois cet étrange monde derrière la vitre.

Ce soir-là, je me suis mise au lit avec la télécommande de la télé et, toutes lumières éteintes, je me suis calée contre une montagne d'oreillers. Ayant passé la journée à penser exclusivement tantôt à

Daniel, tantôt au correspondant anonyme, je voulais m'accorder un répit. Je suis tombée sur Alan Alda en train de courtiser Ellen Burstyn dans *Même heure, l'année prochaine*.

À mi-film, on a frappé à la porte. Je me suis levée et j'ai trouvé Daniel sur le seuil, une tarte dans les mains.

— Tarte au citron vert ? ai-je demandé.

— Non, tarte citron meringuée.

Je l'ai revu en train de lancer ce citron. Il m'a semblé entendre le claquement de l'impact contre le mur de cette maison qui deviendrait peut-être la sienne. Ou la *nôtre* ?

Il m'a présenté la tarte à deux mains, avec une légère inclination du buste, comme s'il m'apportait une offrande de paix.

— Je suis désolé.

— Moi aussi.

Il a retiré sa veste blanche. La transpiration avait laissé des auréoles sur son tee-shirt, autour du cou et sous les bras.

— J'ai dit des choses terribles..., ai-je commencé, mais il m'a interrompue.

— Non, *moi* j'ai dit des choses terribles. Et on n'est pas obligés d'y revenir, d'accord ? Je suis désolé. Tu es désolée. Rien ne sert de ressasser.

Cet échange de paroles blessantes, les ressentiments qui les avaient nourries, alors même que nous étions en train de prendre un nouvel élan vers une vie commune – cela me terrifiait. Je n'avais pas le sentiment de faire face à une hémorragie, mais plutôt à un saignement continu. Ce qui s'était passé entre nous *nécessitait* qu'on s'y appesantisse.

Il m'a embrassée. Je me suis laissée faire. Ce baiser était un garrot comme un autre.

— Je vais me doucher, a-t-il annoncé. Ça ne t'embête pas ?

— Non, je t'en prie. Je vais regarder la fin du film.

Il s'est déshabillé dans le noir. La lumière de l'écran palpitait sur son corps. Il a abandonné ses chaussures et ses vêtements en tas par terre, a disparu dans la salle de bains et, aussitôt après, j'ai entendu les éclaboussures de la douche contre le carrelage. À l'instant où je montais le volume de la télé, Daniel a émergé, nu.

— J'ai des vêtements, ici, non ? a-t-il demandé, sans une once de timidité.

J'ai replié les jambes sous le menton et rigolé dans mes genoux.

— Tiroir du bas.

— Tu te marres, a-t-il constaté en souriant. Je suis à poil, et tu te marres.

— Ce qui m'amuse, c'est ce que ça trahit de confiance en soi, ai-je répondu tandis qu'il battait en retraite dans la salle de bains.

J'ai entendu la porte de la douche se refermer.

Que c'était simple, finalement, de rester dans la légèreté. Peut-être n'avions-nous pas besoin de disséquer notre dispute. Peut-être le lien qui était le nôtre transcendait-il le besoin d'arracher la gaze pour ausculter la plaie.

J'ai sauté du lit et lui ai sorti un caleçon et un tee-shirt propres, puis j'ai ramassé ses vêtements sales. Ils sentaient la transpiration, la fumée et tout un festival d'autres odeurs qui évoquaient la cuisine italienne et les produits de la mer.

— Comment s'est passée ta journée ? a-t-il crié depuis la salle de bains.

— Pas mal du tout. J'ai fait une autre interview. Pour le journal d'*Orlando*. Et on a peut-être un début de piste sur les braconniers.

— Ah ouais ?

— Grâce à la hot line.

J'ai posé les vêtements sales sur une chaise et je me suis postée sur le seuil de la salle de bains, hésitant à lui parler de la menace. Mais j'estimais lui avoir déjà caché suffisamment de choses.

— Et il y a autre chose, ai-je repris en lui parlant à travers la vitre de la douche. (J'ai regardé la mousse glisser le long de son dos tandis qu'il terminait de se rincer les cheveux.) Ce n'est pas grand-chose, mais un type a appelé la hot line et proféré des menaces... à mon encontre.

Daniel a coupé l'eau, attrapé une serviette et l'a nouée autour de ses hanches.

— Quel genre de menaces ?

— Que je ferais mieux d'arrêter de faire des histoires au sujet de l'aileronnage. Que, sinon, je le regretterais.

— Putain, Maeve.

Il m'a prise dans ses bras. Sa peau était chaude et humide. J'ai éprouvé un bref soulagement à me sentir protégée.

J'ai pensé à mon portrait peint par Perri, sur ma commode. Maeve le Requin. Je n'étais pas certaine d'être à la hauteur de l'intrépidité qu'il m'insufflait.

— C'est une menace personnelle, a repris Daniel. Je n'aime pas ça.

Je me suis écartée, sans me dégager de ses bras.

— Moi non plus. J'ai la trouille, d'accord ? Mais qu'est-ce que je suis censée faire ? Arrêter de bosser ? Et me laver les mains de la suite des événements parce qu'un lâche me menace *via* un appel anonyme pour m'obliger à m'écraser ? Pas question.

Daniel m'a attirée contre lui.

— Je sais. Je n'en attends pas moins de toi.

Le dernier samedi de juillet, sur le ponton de l'hôtel, Marco perceait des trous dans des coquilles blanc et violet de tellines, ainsi que dans les demi-noix de coco que Hazel et moi avions achetées quelques jours plus tôt chez Jolly. Les sifflements aigus de la perceuse crevaient l'air. Hazel surveillait l'opération à travers ses lunettes de sécurité, mains écrasées sur les oreilles.

Quand je l'avais appelé de bon matin pour lui demander d'emprunter sa perceuse, Marco avait voulu savoir ce que je comptais en faire.

— Hazel et moi avons un projet.

— Mais encore ?

— Eh bien, on veut faire euh... un hochet.

— Un hochet *pour bébé* ?

— Non. Un hochet à requin.

— Qu'est-ce que c'est que cette invention ?

— L'autre jour, je racontais à Hazel que les habitants de Kontu utilisaient des hochets pour rabattre les requins vers leurs bateaux, et elle s'est mis en tête d'en faire un. Je sais, c'est... c'est...

— N'importe quoi ? a hasardé Marco.

— C'est un atelier de travaux manuels qui sort de l'ordinaire.

Marco a éclaté de rire.

— Sans blague.

— En même temps, c'est une gamine de six ans qui sort elle aussi de l'ordinaire.

— C'est vrai. Et si je les perçais à ta place, ces trous ?

Voilà comment nous avons fini sur le ponton au milieu d'une tempête de fibres de noix de coco. Lorsque Marco a eu terminé, Hazel, pour le remercier, lui a tendu la main avec force cérémonial, et j'ai deviné ce qui allait suivre. Chez Jolly, incapable de résister à l'attraction des babioles à un dollar, elle m'avait suppliée de lui acheter une poignée de main vibrante. J'avais cédé.

Marco, qui n'était pas du genre soupçonneux, est tombé dans le piège avec un cri strident. Je me suis excusée pendant que Hazel

gloussait, et quand Marco a fait mine de se jeter sur la farceuse, celle-ci a détalé sur le ponton.

— C'est comme se prendre une décharge d'un foutu poisson-chat, a maugréé Marco en remballant sa perceuse.

Après son départ, on s'est assises sur le ponton pour enfiler, en alternance, les coquillages et les demi-noix de coco sur une ficelle dont on a noué les extrémités.

— On dirait un bracelet pour géant, a décrété Hazel en l'agitant.

Les coquillages ont cliqueté et se sont entrechoqués avec les noix de coco en produisant un son vaguement musical et Hazel a ouvert grand les yeux.

— Waouh ! Ça mérite une poignée de main.

Et je suis tombée dans le panneau. Le temps de sentir la petite décharge remonter dans mon poignet, je lui ai arraché le gadget d'entre les doigts et je l'ai pourchassée en lui demandant de bien vouloir *me* serrer la main.

En grimpant à bord du petit skiff de l'hôtel amarré le long du ponton, j'ai pris une photo de Hazel en train de brandir le hochet. J'ai coiffé ma casquette du Labo, et mis le cap vers le large en tenant tête à un petit vent pour jeter l'ancre à environ soixante mètres au-delà des bouées du chenal. Le toit en tuiles de l'hôtel était encore visible. Le vent soufflait les cheveux de Hazel devant ses yeux. Elle a sorti un bandeau de sa besace dinosaure pour les discipliner et a chaussé ses lunettes de soleil rouges.

— Je peux agiter le hochet, maintenant ? a-t-elle demandé.

— Oui, vas-y.

Elle s'est penchée et a plongé le hochet dans l'eau. Pendant que les noix de coco s'entrechoquaient contre la coque du bateau et que les coquillages la fouettaient comme une averse de grêle, j'ai pris quelques photos et je me suis retournée vers la plage pour vérifier que ce tintamarre incongru n'avait pas alarmé les clients en train de lézarder au soleil.

— Tu crois qu'un requin va venir ?

— Peut-être.

Je n'y croyais pas vraiment, mais je ne l'excluais pas non plus. Des choses étranges s'étaient déjà produites, par le passé. Dans l'ouvrage de la bibliothèque, il était souligné que les habitants de Kontu tambourinaient avec leurs hochets contre la coque du bateau, avant d'en fouetter l'eau, pour reproduire le bruit d'un poisson paniqué. Les requins étaient biologiquement programmés pour détecter de très loin ce type de vibrations et y répondre, donc les gens de Kontu avaient définitivement mis le doigt sur quelque chose.

Hazel a secoué le hochet encore un temps, s'est interrompue quelques minutes, puis s'est penchée un peu plus par-dessus bord.

— Peut-être que si je l'enfonçais plus profondément..., a-t-elle dit en joignant le geste à la parole, et je l'ai aussitôt empoignée par la ceinture de son short.

Au même moment, un poisson a surgi en crevant la surface non loin de là. Hazel a sursauté et reculé précipitamment. J'ai éclaté de rire.

— C'était une banane de mer !

— On fait quoi, si un requin vient ?

— On ne fait *rien*. On le regarde. De là où on est.

Elle m'a tendu le hochet.

— À ton tour.

Je l'ai manœuvré comme une marionnette, en le plongeant par intermittence dans l'eau, pendant que Hazel scrutait les flots. Si jamais un requin se manifestait, il n'approcherait pas comme un dauphin en relâchant bruyamment l'air par les événements, mais furtivement, et avec célérité. Un aileron fendait silencieusement la surface.

— J'ai faim, a annoncé Hazel.

Nous nous sommes donc désintéressées du hochet au profit des biscuits au beurre de cacahuète. Un petit vent de face venait de se lever. Hazel s'est installée derrière le gouvernail pour grignoter ses biscuits. Tout en contemplant distraitemment les miettes qui tombaient sur son short, je me suis abandonnée presque paresseusement à une sensation de plénitude. Quand elle a enfourné un biscuit entier qui a fait saillir ses joues, j'ai ri et sorti une brique de jus de pomme de mon sac.

— Tu veux qu'on essaie encore une fois ? ai-je proposé.

Elle a repris le hochet et s'est ployée par-dessus la coque.

En la retenant d'une main par son tee-shirt, j'ai approché de l'autre les jumelles de mes yeux.

— Tu en vois un ? a-t-elle crié, pour couvrir le boucan qu'elle faisait.

— Non, pas encore.

Je scrutais l'horizon, à la recherche de bateaux de pêche. Peut-être qu'en cet instant même, de sales types étaient en train de remonter des requins, avant de les rejeter par-dessus bord une fois découpé leur aileron.

Hazel a reposé le hochet et retiré ses lunettes de soleil.

— Si jamais un requin arrive, il va peut-être se dire... *Bon, tu m'as appelé, et maintenant tu veux quoi ?* (Elle a plissé le front.) Et nous, on lui répond quoi ?

— Bonne question.

À laquelle je n'avais pas l'ombre d'un début de réponse. D'autant que j'ai bien senti qu'elle n'était pas motivée par la seule curiosité.

— Tu te souviens de l'histoire que tu m'as lue ? Les requins qui sont, tu sais, des *morts* qui reviennent ?

Elle avait chuchoté « morts » comme si ce mot était trop triste, ou trop effrayant, pour être prononcé à voix haute.

— Et si jamais le requin qui vient est ma maman ?

Je lui ai souri. Peut-être était-ce pour ça qu'elle tenait tant à fabriquer ce hochet. Une chose était en tous les cas évidente : elle avait envie de parler de sa mère.

J'ai choisi soigneusement mes mots.

— Tu sais, Hazel, je ne pense pas que nos parents défunts reviennent vraiment sous forme de requin. C'est un genre de mythe, ou de conte de fées. Mais si on fait semblant d'y croire... Admettons que c'est bien ta maman qui revient sous forme de requin... Que voudrais-tu lui dire ?

Elle a regardé le ciel comme pour faire le tri dans les possibilités qui s'offraient à elle.

— Je lui dirais : « Maman, tu peux me voir ? Tu peux nous voir, moi et Maeve ? » Et elle dirait sans doute : « Ben oui, je vous vois toutes les deux tout le temps. »

Donc, c'était ça le vrai sujet. Elle voulait savoir si sa mère était en paix avec la relation qui s'était nouée entre nous.

— Je me demande ce qu'elle en penserait, de nous voir jouer ensemble...

— Quand je suis au lit, je lui raconte des choses, a repris Hazel. Je lui ai parlé du Club Requin. Je lui ai dit que tu pourrais devenir ma maman. Elle est d'accord.

Elle a repris le hochet et l'a replongé dans l'eau. En l'agitant de façon plus rythmée, cette fois, et en scrutant l'eau.

J'ai écouté la pulsation de ces tambourinements autour du bateau. Moi aussi, j'avais passé l'été à convoquer des fantômes – le spectre du couple que Daniel et moi avions autrefois formé.

— Tu crois que ma bouteille est arrivée là où tu as dit ? a encore demandé Hazel. Au Moza quelque chose ?

Il m'a fallu quelques instants pour me souvenir de ce dont elle parlait.

— Au Mozambique ?

— *Mozam-bique*, a-t-elle répété en accentuant la dernière syllabe.

— C'est possible.

Subitement, cela m'a semblé impardonnable de lui cacher mon départ.

— J'y serai dans quelques semaines – au Mozambique. Je te préviendrai si jamais ta bouteille arrive.

— Tu vas partir ?

Elle s'est affaissée sur le banc, mains sur les genoux et elle m'a dévisagée d'un air abattu. Par chance, elle avait remis ses lunettes de soleil. C'était un soulagement de ne pas pouvoir voir ses yeux.

— Pas pour longtemps, ai-je précisé.
— Mais il y a quoi, là-bas ?
— Des requins-baleines et de superbes pastenagues.
— J'aimerais y aller, moi aussi.
— Tu sais quoi ? Je plongerai avec mon appareil photo et je t'envierai des images de tout ce que je vois. Ce sera comme des réunions du Club Requin.

— Mais après, quand tu rentreras, on en fera en vrai, des réunions ?
— Oui, promis.

Je l'ai laissée appeler les requins pendant encore un petit moment avant de rallumer le moteur et de mettre le cap vers le ponton de l'hôtel. À peine venions-nous de rebrousser chemin que Hazel a crié :

— Un requin ! Un requin ! Regarde !

Effectivement, en me retournant, j'ai eu le temps d'apercevoir un aileron avant qu'il ne disparaisse sous l'eau. Un requin, ou autre chose, je n'aurais su dire. Il aurait pu s'agir d'un dauphin. Je me suis retournée une nouvelle fois, en m'attendant à en voir jaillir un dans notre sillage. Et en lieu et place du dauphin, j'ai avisé un bateau, à une quarantaine de mètres de nous. Une coque blanche de seize ou dix-huit pieds. Et une capote beige, dont le coin droit était déchiré et battait au vent.

Le bateau signalé par les appels sur la hot line. Il nous suivait.

Mes mains se sont crispées sur le gouvernail et j'ai eu la sensation que mes genoux se dérobaient légèrement.

— Le requin ! a de nouveau hurlé Hazel en bondissant sur place.

Le hochet, dans sa main, faisait un bruit assourdissant.

J'ai appuyé sur l'accélérateur, en espérant distancer notre suiveur, mais il a fait de même et réduit un peu plus la distance entre nous. Quelqu'un était en train de me donner un avertissement.

Sans lâcher la barre, j'ai attrapé les jumelles et réussi à distinguer deux hommes avec des lunettes de soleil, à la proue, mais j'allais trop vite pour voir quoi que ce soit d'autre. Je mourais d'envie de faire demi-tour pour tenter de passer derrière eux, mais avec Hazel à bord, c'était impossible. Et de toute façon imprudent.

À l'approche des bouées, j'ai ralenti pour m'engager dans le chenal et nos suiveurs ont viré vers la droite puis accéléré en direction du large.

J'ai relâché mon souffle.

— Tu as vu le requin ? a glapi Hazel tandis que j'accostais le long du ponton. Il est venu !

— Il est venu rien que pour toi.

Le lundi suivant, avant le lever du jour, je reconduisais le bateau du Labo à la marina après une expédition de surveillance nocturne, quand le bateau à la capote beige a réapparu.

Olivia, John et moi avions embarqué la veille à minuit. Nous avions installé nos lignes avec les appâts, et attendu cinq heures et demie durant qu'un requin daigne se montrer – en pure perte.

Je venais de larguer mes deux coéquipiers dans les hauts-fonds à l'arrière du Labo, en les surveillant le temps qu'ils pataugent dans le noir jusqu'au rivage, avant de faire demi-tour face aux Dix Mille Îles pour regagner la marina.

Sentant une douleur sourde qui commençait à pulser derrière mes yeux, j'ai décidé de prendre un raccourci à travers la mangrove. Rares étaient les gens à oser s'aventurer dans les voies d'eau qui sillonnent ces forêts flottantes aux racines enchevêtrées et à l'air libre, mais je connaissais bien ce réseau de canaux. Quand Robin et moi étions adolescents, Marco nous avait appris à y naviguer plus adroitement que la plupart des guides de pêche.

J'approchais de Sand Devil Island quand de premières traînées de lumière rose sont apparues dans le ciel. J'ai ralenti pour éviter de créer du remous et accélérer l'érosion d'un rivage où venaient nidifier les caouannes. Dans les années 1970, trois maisons avaient été construites sur Sand Devil avant que Palermo ne décide d'arrêter le développement de cet îlot, et ce afin de préserver son environnement encore intact. Ces trois bungalows, accessibles uniquement par bateau, cernés de palmiers, de pins et de broussailles, et à l'abandon depuis les années 1980 (du moins à ma connaissance), étaient le genre d'endroit qui se prêtait à merveille à l'éclosion de légendes urbaines. Sand Devil avait tour à tour servi de repaire à des satanistes, à des mafieux, à des amants en fuite. On y avait même aperçu le *Skunk Ape*, le Grand Singe Puant, notre version locale du *Bigfoot*, plus odorante et encore plus improbable.

En longeant la pointe sud de l'île, j'ai distingué à travers le feuillage une de ces maisons abandonnées, entraperçu un écran moustiquaire

déchiré qui pendait d'une fenêtre et, soudain, je l'ai vu, là, niché dans une petite anse : le bateau blanc à la capote beige.

Il était amarré le long d'une modeste jetée branlante, à côté d'un bateau ponton. J'ai ralenti et plissé les yeux pour distinguer le nom de ce dernier. *Hôtel des Muses*. Mon cœur a commencé à battre plus fort.

Qu'est-ce que Marco fabriquait ici ? Ça n'avait pas de sens. Même s'il était sorti pêcher de nuit, il n'aurait jamais pris ce bateau-là, qu'il n'utilisait que pour promener les clients au coucher du soleil. Et j'imaginai mal Marco s'offrir de très bon matin une petite balade en bateau ponton. Alors, que faisait-il amarré ici, à côté du bateau suspect qui nous avait suivies Hazel et moi ? Mon esprit se refusait à croire que Marco puisse être en cheville avec ces types, ou mêlé en quoi que ce soit au trafic d'ailerons.

À force d'essayer de mettre un peu d'ordre dans mes pensées et de déterminer quoi faire, j'avais dépassé l'île. J'ai opéré un demi-tour et coupé le moteur avant d'atteindre le petit ponton. Je me suis laissée dériver sans bruit le long du bateau de l'hôtel. J'ai étiré le cou pour l'inspecter, sans rien repérer qui puisse indiquer un problème.

J'ai sorti mon téléphone et j'ai appelé Marco. Comme il ne répondait pas, j'ai appelé le sergent Alvarez, et je suis tombée sur sa messagerie.

— Ici Maeve Donnelly. Je suis sur Sand Devil et le bateau qui a été signalé sur la hot line, et qui m'a suivie l'autre jour, est amarré ici. Pourriez-vous venir voir, ou envoyer quelqu'un ?

Je me suis abstenue de mentionner la présence du bateau de l'hôtel.

La raison aurait voulu que je m'en aille, ou que j'attende sur mon propre bateau l'arrivée d'Alvarez – mais cela risquait de prendre des heures. J'ai sauté à terre et je me suis engagée sur le sentier qui s'enfonçait vers l'intérieur de l'île. Bordé d'épais taillis de broussailles, il était tout juste assez large pour permettre le passage. Quand j'ai croisé un second chemin, j'ai continué tout droit et ressorti mon téléphone, pour appeler Perri cette fois.

— J'espère que je ne te réveille pas, ai-je dit lorsqu'elle a décroché. Tu aurais des nouvelles de Marco ? Tu sais où il est ?

— Je ne lui ai pas parlé depuis hier soir. Je suppose qu'il est chez lui, au lit, comme moi. Pourquoi cette question ?

— Il ne t'aurait pas dit, par hasard, qu'il devait sortir avec le bateau ponton, aujourd'hui ?

— Non. Où es-tu ?

— Sur Sand Devil. Et c'est très bizarre. Le bateau ponton est amarré ici.

— Le nôtre ? C'est curieux.

— Tu crois qu'il aurait pu être volé ?

L'idée venait de jaillir dans mon esprit en même temps que je posais

la question, et je me suis immédiatement sentie un peu soulagée. Peut-être que Marco n'avait finalement rien à voir avec ce mystère.

En continuant à avancer, j'ai aperçu, dans une clairière à moins de trente mètres, le dos d'une des vieilles maisons. La peinture était presque entièrement écaillée. Et derrière la maison, j'ai distingué une sorte de vaste tente, bricolée au moyen de bâches bleues.

— Maeve, a repris Perri, si tu penses que le bateau a été volé, tu ne devrais pas rester là.

Je me suis arrêtée net. Le silence, le fait que cet endroit était dissimulé de tout, ces bâches bleues visiblement neuves – quelque chose n'allait pas.

— Tu as raison.

— Tu veux bien t'en aller ? m'a suppliée Perri.

— D'accord.

J'ai raccroché et coupé la sonnerie.

En débouchant dans la clairière, j'ai marché en direction de la tente. J'étais incapable de repartir sans jeter un coup d'œil à l'intérieur. Quand j'ai soulevé un pan de bâche, une odeur de poisson en putréfaction m'a prise à la gorge.

Des centaines d'ailerons de requin étaient étalés sur des toiles cirées ensanglantées. Des rangées et des rangées de nageoires grises, parfaitement alignées, comme des pierres tombales. En regardant vers le fond de la tente, j'en ai aperçu une seconde, jouxtant le flanc de la maison. Ma respiration s'est accélérée. *Je cours un vrai danger.*

Une porte a claqué, et des éclats de voix se sont fait entendre. Je me suis penchée pour ramasser un aileron et je me suis faufilée hors de la tente. J'ai longé la bâche en me tenant courbée et en essayant d'estimer si, en piquant un sprint, je pouvais atteindre le couvert des arbres sans être repérée.

Les voix étaient celles de deux hommes mais ils se trouvaient trop loin pour me permettre de distinguer ce qu'ils disaient. Quand elles ont gagné en volume, j'ai compris que si je voulais réussir à partir d'ici, c'était maintenant ou jamais. Je me trouvais à l'épicentre de ce qui ressemblait à un vaste trafic d'ailerons, et je préférerais ne pas penser à ce qui se passerait si jamais ces deux hommes me découvraient là.

Sans lâcher l'aileron, j'ai détalé en direction des broussailles et je me suis plaquée au sol. J'ai tendu l'oreille. Les deux hommes se trouvaient de l'autre côté de la tente, hors de ma vue. Et, au ton, la conversation était en train de s'envenimer. J'ai bataillé pour distinguer leurs propos, sans succès.

Je me suis faufilée sans bruit en suivant la lisière des arbres, dans l'espoir d'au moins les apercevoir. Si je repartais sans être capable de les décrire, je ne me le pardonnerais jamais. Tout en vérifiant à tâtons

que les clés du bateau étaient toujours dans ma poche, j'ai gardé un œil sur la distance qui me séparait du sentier.

— Ce n'est pas ce pour quoi j'ai signé, protestait un des deux acolytes. Trouve quelqu'un d'autre !

Je connais cette voix.

Je pourrais dire que mon cœur s'est s'affolé dangereusement, ou qu'il a loupé des battements, voire qu'il a cessé de battre. Rien de tout ça ne serait vrai. Mon cœur s'est brisé.

Robin. C'était la voix de Robin.

— Tu crois pouvoir t'en tirer à si bon compte ? a répliqué l'autre homme. Tu es dedans jusqu'au cou, maintenant. Tu en sais trop.

Soudain, je les ai distingués et je me suis aplatie sur le sol. L'autre homme était Troy. Et il y avait un troisième personnage, que je n'avais jamais vu. Jeune, blond, avec des cheveux aux épaules.

— Je veux arrêter ! a crié Robin.

Sans lâcher l'aileron, j'ai rampé jusqu'à l'orée du chemin et je me suis mise à courir. Les broussailles sèches et des brindilles craquaient sous mes semelles. Je me suis retournée, craignant d'avoir fait trop de bruit, mais je n'ai vu personne à mes trousses. Au moment où j'arrivais au bateau, cependant, je les ai entendus se frayer précipitamment un passage dans le chemin. J'ai balancé l'aileron à l'arrière du bateau, tiré sur les cordes et mis les gaz.

Tout en m'éloignant, je me suis retournée.

Robin et le jeune type contemplaient ma fuite depuis le ponton branlant.

Une fois Sand Devil hors de vue, et après m'être assurée qu'aucun bateau ne me suivait, je rappelé Perri pour la rassurer et m'excuser de l'avoir alarmée pour rien. J'espérais que le vacillement dans ma voix ne me trahirait pas.

— C'est Robin et Mindy qui ont pris le bateau pour aller pique-niquer au lever du soleil.

Je détestais mentir à Perri, mais la vérité était trop insoutenable. Il y a eu un silence.

— Un pique-nique au lever du soleil, a-t-elle répété. *Quelle idée.*

À la marina, j'ai enveloppé l'aileron dans une vieille serviette qui traînait dans le coffre de ma voiture et je suis rentrée directement à l'hôtel. Dans le salon de notre appartement, j'ai posé l'aileron sur le *Sports Illustrated* de Robin, bien en vue sur la table basse, et j'ai attendu le retour de mon frère. Il finirait bien par rentrer. Tôt ou tard.

J'ai essayé d'appeler sur son portable, à plusieurs reprises. J'ai appelé la réception, pour savoir si on l'avait vu. J'ai appelé Mindy. *Bon sang, Robin.* L'envie de partir à sa recherche me démangeait, mais

je n'avais aucune idée de l'endroit où le chercher.

Je mourais d'envie de prendre une douche, mais je suis restée sur le balcon, à regarder les clients attablés devant leur petit déjeuner dans le patio et à scruter les bateaux qui contournaient le cap, en piaffant d'impatience et en essayant de me rassurer, de me persuader que la scène à laquelle j'avais assisté sur Sand Devil était moins grave que je ne l'imaginais. Mais, encore sous le choc, je me rongerais d'angoisse et je bouillonnais de rage, de confusion, de peur. J'étais écartelée. Je voulais tout à la fois protéger Robin, et le lâcher.

À huit heures trente, mon téléphone a sonné et le nom du sergent Alvarez s'est affiché sur l'écran. Je n'ai pas décroché. Je devais d'abord parler à Robin.

Elle a laissé un message disant qu'elle était désolée de me rappeler si tard, et qu'ils étaient maintenant en route pour Sand Devil. Je ne pouvais qu'espérer que Robin en serait parti depuis longtemps quand elle arriverait à destination.

Excédée de tourner comme un ours en cage entre le salon et la cuisine, j'ai fini par aller fouiller dans la chambre de Robin, sans la moindre vergogne. Et sans trouver, bien entendu, un quelconque indice susceptible d'expliquer ce à quoi j'avais assisté.

Pour finir, je suis ressortie sur le balcon, et le bateau ponton était là, le long du quai. Mais Robin – où était-il ?

Il a débarqué une demi-heure plus tard, l'air secoué et tout transpirant, avec un sac McDonald qu'il a posé sur la table basse, à côté de la vieille serviette de bain. Il a soulevé un pan d'étoffe, libérant l'odeur de la chair en putréfaction, et a contemplé un instant l'aileron d'un œil noir, avant de rabattre la serviette.

— *Tu es passé au McDo ?* (J'écumais de rage.) Tu sais que je t'ai vu, là-bas, avec les ailerons, et tu es quand même allé au McDo ?

J'ai fait voler le sac d'un revers de bras. Des frites se sont éparpillées sur le tapis. Deux McMuffins ont roulé par terre.

— Tu m'as espionné ! a hurlé Robin en retour. Pourquoi est-ce que tu m'espionnais ?

— Je ne t'espionnais pas.

— C'est ça. Tu étais à Sand Devil juste parce que tu passais par hasard dans le coin ?

— Oui, je rentrais d'une surveillance de nuit et j'ai vu le bateau de l'hôtel. J'ai cru qu'on l'avait volé.

Robin a passé les doigts dans ses cheveux.

— Tu dois te dénoncer à la police.

— Ho-ho, du calme. Il n'en est *pas* question.

— Tu te rends compte que tu risques la prison ? La seule façon de sauver tes fesses, c'est de leur dire tout ce que tu sais.

— Nom de Dieu, Maeve ! Il n'y a donc rien ni personne qui passe

avant les requins, pour toi ? Pas même moi ? Ou Perri ? Ou Daniel ? Même lui, tu lui as préféré l'Afrique. Tu as fait tes bagages ?

Il avait été pris la main dans le sac, et il voulait me le faire payer. Aussi agaçante qu'elle soit, je n'ai pas répondu à sa provocation. Quelque chose, dans sa riposte, m'incitait à observer mon frère froidement, calmement. C'était notre bon vieux schéma qui était à l'œuvre : l'un de nous deux devait endosser le rôle de l'adulte. J'avais passé l'âge de lancer de la nourriture. Je lui en voulais de s'être approprié une fois de plus le rôle du gamin qui agit sans réfléchir, ni penser aux conséquences.

— Tu sais, a-t-il poursuivi en gesticulant vers l'aileron, je n'ai jamais pigé pourquoi tu adores ces monstres. L'un d'eux a failli te bouffer, et toi, tu te dis quoi ? Je vais leur consacrer ma vie ! Et recouvrir les murs de leurs photos ! Et collectionner leurs foutues dents dans des pots à côté de mon lit !

Il s'est penché pour ramasser une frite, dans laquelle il a mordu, puis il est allé jeter un coup d'œil dans ma chambre, depuis le seuil. Le monumental requin bleu au-dessus de mon lit, celui que j'avais baptisé Mona Lisa, l'a dévisagé de son œil noir.

Parce que j'avais besoin de souffler, et aussi pour me retenir de le gifler, j'ai attendu patiemment qu'il mastique sans se presser. Il ne semblait pas du tout avoir conscience du fait qu'il était en train de se noyer, et que j'étais la seule personne en mesure de l'aider.

— Es-tu prêt à parler ? ai-je demandé. Parce que j'ai besoin de savoir jusqu'à quel point tu es impliqué dans tout ça.

Il a ignoré ma question et est entré dans ma chambre. Je me suis levée et je l'ai rejoint.

— Comment peux-tu supporter de vivre là-dedans ! Regarde cet endroit – un requin au-dessus du lit, ici, des livres sur les requins, et là, des dents de requin. (Il avait haussé la voix et recommençait à bouillir de colère ; je n'étais pas rassurée.) Tu as même contaminé Perri ! s'est-il écrié en attrapant mon portrait sur ma commode.

J'ai voulu le lui reprendre.

— Robin, arrête...

Il l'a reposé violemment, et la toile a cogné contre l'angle de la commode.

— Arrête ! ai-je hurlé. Qu'est-ce qui déraile, chez toi ?

Je lui ai arraché le tableau des mains et j'ai fixé la déchirure de quelques centimètres sur la toile, dans l'angle en bas. J'avais l'impression de contempler une minuscule doline qui menaçait de m'engloutir. Les larmes me sont montées aux yeux.

Qu'il aille donc en taule. Ce n'était plus mon problème.

Robin m'a dévisagée, puis son regard a glissé vers la déchirure. Il a battu des paupières, l'air incrédule, et a regagné le salon d'un pas lent.

J'ai passé le doigt le long de la déchirure en espérant qu'on pourrait la réparer, et j'ai reposé le portrait à sa place. Les battements de mon cœur semblaient résonner dans tout mon corps. J'ignorais si notre relation frère-sœur pourrait redevenir un jour telle qu'autrefois, voire même survivre à ce dernier coup de boutoir. Que Robin ait romancé ma vie avait déjà bien amoché notre complicité, mais, dans l'immédiat, il y avait des problèmes plus pressants à résoudre, et mon frère était son pire ennemi. J'ai pris une décision : pour l'heure, j'allais l'aider à se sortir de cette situation. Demain... on verrait.

Il était sur le canapé. Quand je me suis assise en face de lui, il a laissé échapper un très long soupir, comme si un énorme ballon s'était crevé dans sa bouche. Il a basculé le buste en avant et laissé tomber la tête sur ses genoux.

— Je suis horriblement désolé. (Il s'est redressé et m'a regardée d'un air implorant, et misérable.) C'est juste que j'ai l'impression d'être prisonnier d'un truc qui se referme sur moi.

— Ça suffit, Robin. J'ai besoin de savoir une chose. C'est toi qui as massacré ces requins ?

— Non, bien sûr que non. Je n'ai rien à voir avec cette partie-là.

— Comment t'es-tu retrouvé mêlé...

— Troy, m'a-t-il coupée. Je l'ai croisé au Spoonbills, il y a quelques mois de ça, et il m'a demandé si ça m'intéressait de me faire un peu d'argent. Il m'a prévenu que ce n'était pas un truc entièrement réglo, et que ça consistait à transporter du poisson. Je me suis dit que c'était de la pêche illégale, c'est tout – il y a pire. Tout ce que j'avais à faire, c'était acheminer le chargement à Savannah. Et je ne savais pas qu'il s'agissait d'ailerons de requin. J'avais besoin de fric, Maeve, et c'était une opportunité facile. À ce moment-là, mon livre n'avait pas encore été accepté et, comme je te l'ai déjà dit, je me sentais pris au piège, à l'hôtel. J'essayais de rassembler assez d'argent pour pouvoir m'en aller.

J'ai essayé de ne pas réagir, de ne pas montrer combien j'étais écoeurée et folle de rage.

— Et donc, tu as trouvé un chauffeur ?

Il a détourné les yeux, incapable de me regarder en face.

— C'était moi, le chauffeur. Mais pour ma défense, jusqu'à la dernière minute, j'ignorais que le camion était rempli d'ailerons.

— Tu pouvais t'en douter, non ? Tu savais que c'était du trafic illégal. Bon sang, Robin !

Je me suis levée et j'ai arpenté le salon. J'avais besoin de temps pour réfléchir.

— À qui les as-tu livrés ?

— Ça, je ne peux pas te le dire.

— Bon, d'accord. Qui pêche et massacre les requins ?

— Maeve, non, par pitié.
— Est-ce que c'est Troy et l'autre type que j'ai vu avec toi sur Sand Devil ?

— S'il te plaît, Maeve. Moins tu en sais, mieux c'est.
— *Est-ce que c'est eux ?*
— Écoute, j'essayais de me sortir de cette histoire, a-t-il dit en ignorant ma question. La semaine dernière, juste après que j'ai vu ce requin dans la chambre froide, Troy m'a appelé pour annoncer qu'il aurait un nouveau chargement en août, et qu'il avait besoin de moi. Je n'aime pas les requins, loin de là, mais quand j'ai vu ce qu'il lui avait fait... Ça m'a retourné. Et j'ai envoyé balader Troy – je lui ai dit que je n'avais plus besoin de son argent.

— *Mais Troy ne te laissera pas t'en tirer à si bon compte !* ai-je complété avec emphase. Je sais, *je l'ai entendu*. Maintenant, écoute-moi. Je connais quelqu'un au Bureau maritime que je peux appeler et...

— Non, m'a-t-il coupée. C'est toi qui vas m'écouter. Troy n'est pas un gentil. Il a dit que j'avais tout intérêt à terminer le boulot et à fermer ma gueule. Et faire en sorte que ma sœur ferme la sienne. Je pense qu'on sait ce que ça veut dire.

— Il sait que c'était moi, tout à l'heure ?
— Il a des soupçons. Le temps qu'il arrive sur le ponton, tu étais presque hors de vue. Mais l'autre type, Harry, a reconnu le bateau du Labo. Je leur ai dit que c'était sans doute un chercheur qui comptait les nids de tortue sur le rivage. Mais je doute qu'ils y aient cru. Ils ne sont pas idiots, Maeve.

— Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils se fassent arrêter. J'ai prévenu mon contact au Bureau maritime. Ils sont en route. Ils vont trouver les ailerons.

Robin a baissé les yeux et contemplé attentivement ses mains.
— Non, je ne pense pas.
J'ai ouvert la bouche pour demander ce qu'il entendait par là, puis j'ai compris.

— Ils les ont déplacés. Après mon départ, ils les ont déplacés. Et tu les as aidés !

— Je n'avais pas exactement le choix.
J'ai fermé les yeux. Toutes les preuves – envolées.
— Où ? Où sont-ils maintenant ?
Robin s'est levé comme un ressort.

— J'essaie de te protéger. De nous protéger. Tu vas nous faire tuer. Je ne sais pas s'il dramatisait ou si la peur le poussait à l'exagération – Troy était un braconnier, pas un tueur, encore que la frontière entre les deux soit mince – mais la panique de Robin était contagieuse.

— L'autre bateau que j'ai vu là-bas, à qui appartient-il ? À Troy ?

— Pourquoi ?

— L'autre jour, il nous a suivies, Hazel et moi, et quelqu'un a proféré des menaces à mon endroit sur la hot line du Labo. Tu crois nous protéger en te taisant, mais on est de toute façon en danger. Je ne vais pas me laisser intimider et attendre que ça passe.

Je suis allée vers lui.

— Robin, je t'aime, tu le sais. Mais je dois appeler le Bureau maritime et leur dire que je t'ai vu là-bas. Et je dois le faire maintenant. Je ne veux pas aller les voir sans toi, mais si je n'ai pas le choix, je le ferai.

Il a soutenu mon regard et j'ai vu ses yeux se remplir de résignation. Il a hoché la tête.

— Il te faut un avocat, ai-je ajouté.

— Ouais. Je vais appeler Sam.

Sam Lovett était l'avocat de l'hôtel depuis au moins vingt ans. C'était lui que Perri avait appelé quand Robin s'était fait arrêter, au lycée, pour avoir uriné derrière le Palermo Pub. Plus tard, Sam avait même réussi à faire effacer ce délit de son casier. Cette fois, Robin aurait de la chance s'il échappait à la prison.

Pendant qu'il passait le coup de fil depuis sa chambre, j'ai rempli le filtre de la cafetière électrique et j'ai attendu que le café commence à passer. Par la porte restée ouverte, des bribes de phrases ont flotté depuis la chambre jusqu'à moi, des mots épars qu'entrecoupait le chuintement de la cafetière : « Trafic illégal... je ne savais pas, je le jure... Sand Devil... des centaines... il s'appelle Troy Fuller. »

Sam allait avoir du pain sur la planche. Et il allait falloir tout raconter à Perri.

La communication a duré près de vingt minutes. Je me suis assise sur un tabouret au comptoir de la cuisine, laminée de fatigue, et j'ai siroté mon café.

— On devrait y aller, a dit Robin en me rejoignant. (Il avait passé une chemise propre et s'était peigné.) Sam nous retrouve au bureau du shérif.

J'ai rempli deux tasses isothermes de café et je lui en ai tendu une, puis j'ai déniché un sac en plastique pour l'aileron. C'était une preuve, et je l'emportais avec moi. Robin s'est dirigé vers la porte, il s'est arrêté, s'est retourné et j'ai soudain redouté qu'il ne se ravise.

— Je ne pensais pas ces trucs que je t'ai dits. La dernière chose au monde que je veux, c'est te blesser.

Je voulais le croire. Je voulais me montrer magnanime, mais là tout de suite, c'était au-dessus de mes forces.

— On prend ma voiture, ai-je répondu.

Le Bureau maritime, qui dépendait de celui du shérif, se trouvait sur Palermo Point, à la jonction de deux canaux et de Mangrove Bay ; il était presque entièrement cerné d'eau. Je me suis garée sur le parking et j'ai embrassé du regard ce petit bâtiment au toit de tuiles, d'allure méditerranéenne, flanqué de jeunes palmiers, avec sa bannière étoilée flottant en haut d'un mât. Il évoquait plus un office de tourisme qu'un centre de lutte contre le crime.

Nous sommes restés assis dans la voiture un long moment, sans parler. Nous nous étions déjà tout dit. Pour finir, Robin a ouvert sa portière et j'ai entendu, en provenance du canal, un son reconnaissable entre tous : un dauphin était en train de recracher de l'eau par son évent.

Sam nous attendait dans le hall. Je ne l'avais pas revu depuis des années, mais il n'avait pas changé : les cheveux blancs, séparés par une raie bien nette, le nœud papillon rouge, la mallette qui avait connu des jours meilleurs.

Il a entraîné Robin à part dans une salle et je suis restée dans le couloir avec le sac contenant l'aileron, n'osant par partir, au cas où Robin me chercherait. Quand Sam a ouvert la porte de la salle, j'ai entraperçu le sergent Alvarez, assise à une table. Je me suis avancée et Robin a tourné la tête, comme je l'avais anticipé, et j'ai lu sur son visage qu'il s'efforçait de contenir sa panique. Cela a réveillé en moi un souvenir, comme un flash : Robin à six ans, s'éveillant d'un de ses cauchemars avec cette même expression livide et terrorisée. Je me suis rappelée comment à l'époque je lui caressais le front en lui disant que tout irait bien.

— Robin, ça va aller ! ai-je lancé au moment où la porte commençait à se refermer.

Une heure plus tard, après le passage d'un émissaire du *Fish & Wildlife* et d'un substitut du procureur, le sergent Alvarez est venu me rejoindre dans le hall.

— Votre frère ? (Elle a secoué la tête.) Incroyable.

— Que se passe-t-il, là-dedans ? ai-je demandé.

— L'implication de Robin se limite à un transport de marchandise illégale entre États. Il a plaidé coupable et son avocat a réussi à négocier une réduction de peine, en échange de quoi Robin nous a tout raconté : le rôle de Troy Fuller, le nom de ses complices, l'endroit où ils ont déplacé les ailerons et l'identité de ceux qui réceptionnent les chargements à Savannah.

— C'est fini, donc ?

— Votre frère devra s'acquitter d'une amende rondelette, et peut-être d'une peine de probation, mais oui, l'affaire semble bouclée. En ce qui le concerne du moins.

— Tenez, ai-je dit en lui tendant le sac en plastique. J'ai pris ça sur Sand Devil, ce matin.

— Quelle histoire ! Je ne sais pas si c'était du courage ou de la bêtise, mais jamais vous n'auriez dû vous aventurer sur cette île. C'était totalement imprudent, mais bon... merci, a-t-elle conclu en brandissant le sac. Allons, suivez-moi, j'ai besoin de votre déposition.

Dans son bureau, elle a transféré l'aileron dans un sachet réglementaire, qu'elle a scellé et étiqueté.

— Il y en avait des centaines, ai-je raconté, et pendant les vingt minutes qui ont suivi, elle a transcrit mon récit de ce qui s'était passé sur Sand Devil.

Quand elle y était elle-même arrivée, m'a-t-elle dit, les ailerons avaient disparu. Elle n'avait trouvé que de grands carrés de terre boueuse aux endroits où on avait étendu les toiles cirées, ainsi qu'une bâche bleue, sans doute oubliée dans la précipitation. Mais, grâce à Robin, elle savait maintenant où chercher le butin.

— Je voudrais surtout que vous attrapiez ces types.

— Des collègues sont en train de chercher Troy. On le trouvera, mais en attendant, votre frère et vous devez faire attention, d'accord ?

— Oui, promis.

— Nous en avons encore pour un petit moment, avec votre frère. Pourquoi ne rentreriez-vous pas vous reposer ? Je vous appelle quand on a terminé.

Dehors, je me suis hissée sur un coin de la digue, le temps de digérer tout ça. Robin s'en tirait sans trop de mal. Une bonne nouvelle pour lui, mais qui ne rendait guère justice aux requins. Dans l'eau, le courant créait de minuscules tourbillons qui s'emballaient, puis perdaient de la vitesse avant de se dissoudre. J'ai étiré les bras au-dessus de ma tête, en offrant mon visage au soleil et en expirant bruyamment, comme l'avait fait le dauphin.

À midi, j'ai toqué à la porte du bureau de Perri, j'ai inspiré un grand coup et je suis entrée, prête à lui annoncer la nouvelle concernant

Robin. À ma déception *et* à mon soulagement, elle n'était pas là. Mon regard s'est posé sur le cadre qui trônait sur son bureau depuis vingt-trois ans, avec cette photo de Robin et moi, le jour de nos sept ans, moins d'un an après la disparition de nos parents. On posait au bord de la piscine, avec nos maillots de bain mouillés et nos chapeaux de pirate, une tranche de gâteau à la main et un grand sourire aux lèvres.

Je me suis approchée de la fenêtre et j'ai contemplé, en contrebas, la piscine ourlée de palmiers et, au-delà, la plage descendant en pente douce dans le golfe. Ce splendide tableau était tel que d'habitude, mais j'avais la sensation qu'il s'était craquelé, terni. Je me suis laissée tomber dans le fauteuil, j'ai caressé du pouce notre photo, puis j'ai appelé le portable de Perri.

— Maeve ! Je suis en bas, sur le ponton. Marco et moi partons faire un tour en mer.

— Oui, je te vois. Je suis devant la fenêtre de ton bureau.

Elle a levé la tête et agité les bras.

— Marco vient d'installer de nouveaux haut-parleurs pour les promenades guidées, et il veut les tester sur moi. Mais il sait que je sais qu'il cherche juste une excuse pour sortir sa canne à pêche, et me sortir, moi, du bureau.

Elle a éclaté de rire. Elle paraissait tellement heureuse, libre de toute entrave, et si loin d'imaginer ce qui était sur le point de lui tomber dessus. Comment pouvais-je lui annoncer que le petit-fils qu'elle avait élevé s'était mis dans de sales draps et, cette fois, pas pour avoir uriné sur un parking ?

— Il faut qu'on parle, ai-je dit.

J'ai vu que Marco était déjà bord, en train de tripoter le moteur.

— Attendez-moi, je viens avec vous !

Et j'ai raccroché sans laisser à Perri l'occasion de poser la moindre question.

Quand je suis arrivée sur le ponton, Marco m'a demandé de détacher les cordes. Je les lui ai lancées, j'ai sauté à bord et je suis allée m'asseoir à la poupe avec Perri.

Nous avons gentiment caboté pendant un petit moment, avant que Marco ne mette le cap au large, gaz poussés au maximum, en créant un formidable sillage d'écume pour tous les dauphins en embuscade dans le coin. Trois d'entre eux sont venus s'en donner à cœur joie et enchaîner sauts et plonges, avant de s'écarter, un par un, de notre trajectoire. J'ai essayé de m'imprégner de la magie de ces instants qui étaient une sorte de baume pour le cœur.

— Alors, de quoi voulais-tu me parler ? a demandé Perri, mais, avec la montée en régime du moteur, je l'ai à peine entendue, et comme ma réponse se faisait attendre, elle a répété sa question plus fort.

J'ai levé la main pour lui faire signe d'attendre que Marco

ralentisse. Il a fini par couper le moteur et nous avons un peu dérivé avant que le bateau ne s'immobilise. Pendant que Marco descendait l'ancre, j'ai dit à mi-voix :

— C'est Robin.

— Perri, tu veux une canne ? a trompété Marco, loin de se douter de la conversation qu'il interrompait.

Quand il s'est retourné et qu'il a pris conscience d'un silence assourdissant, et vu le visage grave, les traits figés de Perri, il a lâché la canne à pêche pour venir s'asseoir à côté d'elle.

— Vas-y, dis-nous, a dit Perri.

J'ai déroulé mon récit petit à petit, en m'efforçant de livrer les éléments que je connaissais dans l'ordre, comme si la chronologie avait une importance. J'ai d'abord parlé du bateau suspect signalé par un appel sur la hot line ; j'ai expliqué que j'étais tombée par hasard sur lui à Sand Devil le matin même, et que j'avais eu le choc de ma vie en découvrant que Robin se trouvait là avec Troy, un autre type aux cheveux longs et des centaines d'ailerons. Je leur ai raconté ma confrontation avec Robin, à l'hôtel, et le rôle qu'il avait joué dans tout ça. C'était comme étaler les pièces d'un puzzle sur une table en essayant de trouver une cohérence au tableau. À un moment donné, je me suis aperçue que je le faisais autant pour moi-même que pour Perri, qui m'avait laissée parler sans m'interrompre une seule fois.

Quand j'ai dit que Robin était retenu chez le shérif après avoir tout avoué, qu'il allait écoper d'une amende et probablement d'une période de mise à l'épreuve, j'ai vu le soulagement envahir son visage. J'aurais dû commencer par là.

Perri s'est levée et s'est approchée du bastingage, d'où elle a contemplé la démarcation presque invisible entre l'eau et le ciel. Ça me semblait totalement irréel d'être sur ce bateau au milieu du golfe, en train d'expliquer comment mon frère s'était retrouvé impliqué dans un massacre de requins et un trafic d'ailerons.

— Quel idiot ! a soupiré Perri en secouant la tête, puis elle s'est retournée. Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

Marco, qui s'était jusque-là tenu coi, s'est brusquement levé et a gagné l'avant du bateau. Il a écrasé violemment le poing sur la console de pilotage.

— Enfoiré de Troy !

La console vibrait encore lorsque Alvarez a appelé.

— Vous pouvez venir chercher votre frère, a-t-elle annoncé. Et... Maeve ? Nous avons retrouvé Troy Fuller. Il est sous les verrous.

J'ai raccroché.

— Il faut rentrer. Je dois aller chercher Robin.

— Je t'accompagne, a décrété Perri.

Robin nous attendait dehors, assis sur la digue. Perri, sombre et

silencieuse pendant tout le trajet, a traversé le parking d'un pas résolu, si résolu que j'ai même dû accélérer le mien pour ne pas me laisser distancer. Robin s'est levé et a enfoncé les mains dans ses poches. J'ignore ce qui se passait derrière ses lunettes de soleil, mais j'ai imaginé qu'il avait ce même regard paniqué qu'un peu plus tôt, avant d'entrer dans la salle d'interrogatoire.

— Maeve m'a tout expliqué, a commencé Perri, et j'ai imaginé cette fois mon frère en train de lever les yeux au ciel à la seule idée de ma version des faits.

— Si j'avais su que conduire un camion jusqu'à Savannah pouvait avoir de telles conséquences, je ne l'aurais jamais fait, s'est-il défendu avec un de ses grands sourires irrésistibles.

— Tu savais tout de même que tu ne partais pas en balade pour admirer le paysage, non ? lui a rétorqué Perri, qui n'était pas d'humeur à se laisser charmer.

Robin a baissé la tête.

— Je suis désolée, Perri. Je ne sais pas quoi dire, sinon que je regrette.

Elle l'a pris dans ses bras, et j'ai vu le visage de mon frère se détendre, mais Perri n'avait pas dit son dernier mot.

— Je suis contente que tu le regrettes, mais tu as trente ans, Robin. Il faut que tu arrêtes les bêtises.

Plus tard cet après-midi-là, dans la sérénité de ma suite, je me suis longuement attardée sous le jet de la douche et tandis que le choc profond causé par l'implication de Robin se dissipait, une réalité douloureuse a commencé à émerger.

Je me suis drapée dans mon peignoir et, remettant à plus tard mon besoin écrasant de dormir, j'ai appelé Daniel qui était en bas dans la cuisine. Et en lui racontant la découverte que j'avais faite sur Sand Devil, et l'implication de Robin, j'ai entendu ma voix dérailler et senti ma colère flamber de plus belle.

En l'espace d'un quart d'heure, Daniel était à ma porte. Il m'a prise dans ses bras et la chaleur de son souffle a réchauffé ma joue.

— Mais enfin, qu'es-tu allée fabriquer là-bas ?

Je me suis sentie un peu réprimandée. Comme une petite fille qui échappe à la surveillance de sa mère au supermarché et qui, quand cette dernière la retrouve, a d'abord droit à une étreinte, puis à une gifle. Daniel avait peur, et peut-être était-il un peu dérouté. Quand il m'a lâchée, je me suis souvenue de son air démonté après m'avoir vue plonger pour récupérer les jumelles de Hazel. Comme s'il ne me connaissait pas vraiment. Il avait cette même expression en cet instant. Je me suis assise sur le bord du lit, et je me suis laissée tomber

à la renverse en frictionnant mes paupières plombées de fatigue.

— Ça va ? s'est-il inquiété.

— Je suis crevée, c'est tout. Et soulagée. Heureuse que tout ça soit fini.

Il s'est laissé choir à côté de moi.

— Je n'en reviens pas que tu aies convaincu Robin d'aller voir les flics.

— Ça n'a pas été facile, mais il a fini par entendre raison.

— Non, ce n'est pas ça. C'est ton frère. Ton jumeau.

Je me suis redressée.

— Tu veux dire que tu n'aurais pas fait pareil, à ma place ?

Il a hésité.

— Franchement, je n'en sais rien.

— Tu n'as aucune idée du dilemme dans lequel je me suis trouvée, ai-je répliqué. Quand j'ai vu le bateau de l'hôtel amarré là-bas, j'ai appelé le Bureau maritime, mais je ne savais pas que c'était Robin... et comment pouvais-je passer outre...

J'ai renoncé à terminer ma phrase. Je n'avais plus assez d'énergie en moi pour me défendre.

Daniel, le regard perdu derrière moi, semblait réfléchir à ce qu'il devait dire.

— Tu as raison. Tu n'avais pas vraiment le choix. Je le sais. Je vais te laisser te reposer.

Après son départ, j'ai baissé les stores et je me suis étendue dans la pénombre. Robin m'avait accusée d'aimer les requins plus que tout. Peut-être que Daniel n'était pas loin de le penser, lui aussi. Ce n'était pas juste. Et pourtant, il y avait une valise dans mon placard qui n'attendait que d'être remplie. Je m'apprêtais bel et bien à quitter Daniel et Hazel pour aller retrouver des requins-baleines.

L'après-midi précédant le vingt-cinquième Grand Bal des écrivains, j'étais étendue de tout mon long sur le tapis persan, dans la chambre de Perri, perdue dans la contemplation du plafond. Ma grand-mère était assise jambes croisées sur le canapé, juste à côté de moi, et j'ai tourné la tête vers son pied qui battait la mesure à côté de mon oreille.

Cela faisait presque une semaine que Robin s'était livré à la police et, au lendemain de ce dénouement, j'avais supposé que Perri annulerait le bal. Ce qui, s'était-il avéré, était impensable pour elle.

— Depuis que l'hôtel a ouvert, le Grand Bal des écrivains a eu lieu chaque année, m'avait-elle répondu. Même celle où tes parents ont disparu. Alors une chose est bien sûre : ce ne sont pas les âneries de Robin qui vont gâcher la fête.

L'implication de mon frère dans le massacre des requins et le trafic d'ailerons avait été le scandale de la semaine, qui avait alimenté jusqu'à plus soif toutes les conversations, mais Perri affirmait que, loin de décourager les invités, il les ferait venir en masse, poussés par la curiosité.

— C'est une bague d'orteil ? ai-je demandé en contemplant le mince anneau en argent à son pied.

— Oui, je fais un essai.

— Que vas-tu peindre sur la coquille de palourde, cette fois ? ai-je demandé encore en montrant du doigt la toile posée sur le chevalet, vierge à l'exception d'une coquille tracée au crayon à papier.

— Je n'ai pas encore décidé. Mais les idées vont venir. Tu vas partir en Afrique et quand tu me manques, je deviens très productive.

Je me suis dressée sur les coudes.

— Je serai de retour avant Noël.

— Je sais, ma chérie. Tu as commencé tes valises ?

— Plus ou moins.

Sentant que le tapis entamait la peau de mes coudes, je suis allée m'asseoir dans un fauteuil.

— Est-ce que Nicholas sera là-bas lui aussi ? a repris Perri.

Je l'ai regardée du coin de l'œil, alertée par une certaine note dans sa voix. On aurait dit qu'elle cherchait à en savoir plus à son sujet.

— Je crois pouvoir affirmer qu'il n'y sera pas. Je n'ai plus de nouvelles depuis le lendemain de l'interview.

— Il est au courant de ce qui s'est passé ?

— Au sujet du trafic d'ailerons ? Je n'en sais rien. Le sergent Alvarez l'aura prévenu, j'imagine. Ou il en aura entendu parler à la télé, par les journaux...

— Je me disais que peut-être tu l'avais toi-même appelé.

— Il n'a pas envie de me voir, il a été clair là-dessus. Je ne fais que respecter son désir. C'est le moins que je puisse faire.

— Et Daniel ? Comment prend-il ton départ ?

— Il ne le comprend pas complètement.

J'ai replié une jambe et posé la main sur mon pied, en caressant l'idée de porter moi aussi un anneau d'orteil, mais non – ce n'était pas mon style. Peut-être quand j'aurais soixante-dix-huit, ans, comme Perri.

— C'est son anniversaire, samedi prochain, ai-je ajouté.

— Vous avez prévu une fête ?

— Oui, un petit truc. Juste lui, Hazel et moi. C'est Daniel qui fera son gâteau d'anniversaire, pour changer.

J'ai repensé à tous ces 12 août que nous avons passés chacun de notre côté. Chaque année, quand le matin je m'apercevais qu'on était le 12 août, je m'en voulais de me souvenir de cette date mais je me demandais aussi comment il fêterait cette journée. Seul ou au restaurant avec des amis, avec Robin peut-être, ou une fille ? Cette année, il soufflerait ses bougies avec Hazel et moi qui lui chanterions : *Joyeux anniversaire*. Machinalement, parce que je pensais à lui, j'ai touché la dent de requin au creux de ma gorge – cette petite dague blanche qui s'était autrefois logée dans ma jambe.

Perri a frappé dans ses mains, me faisant sursauter.

— Le bal commence dans moins de deux heures ! Et j'ai encore une tonne de choses à faire. Et toi, tu dois aller dépoussiérer ton haut-de-forme.

Mon fameux costume de George Sand. Je n'étais pas sûre d'être capable d'affronter ça.

— Et toi ? Tu ne vas toujours pas me dire en quoi tu seras déguisée ? ai-je répliqué, dans l'espoir qu'elle laisse fuiter une piste.

— Tu le découvriras bien assez tôt.

Dans un ultime effort pour varier mon déguisement, j'ai passé en revue les vêtements suspendus dans mon placard, en essayant de faire preuve d'imagination pour concocter un semblant de costume à partir

de mes bermudas et de mes robes en coton. Pour finir, j'ai sorti ma combinaison en néoprène noir, celle que je réservais aux plongées en hiver.

Les palmes, le masque et le tuba étaient rangés dans une grande boîte en plastique, sous le lit. Je me suis allongée à plat ventre, joue écrasée sur le tapis, pour l'en extraire, en même temps que le manuscrit de Robin. Ce manuscrit qui m'avait tant bouleversée paraissait bien moins menaçant depuis que, d'un coup de pied, je l'avais envoyé croupir sous le lit. Je l'ai feuilleté et je l'ai posé sur la table de nuit. J'en terminerais la lecture, finalement. J'étais curieuse désormais de savoir comment l'histoire se finissait entre Margaret et Derek.

À dix-neuf heures trente, avec une demi-heure de retard, Robin a fait son apparition dans le salon, magnifique dans son smoking à la Gatsby. Revêtue de ma combinaison, je suis allée à sa rencontre en battant des palmes sur le tapis et en positionnant le masque sur mon visage.

— Tu joues à quoi ? s'est esclaffé Robin. *Vingt Mille Lieues sous les mers* ?

— Je suis Sa Profondeur Sylvia Earle.

— Connais pas.

— C'était une océanographe, et un écrivain, ai-je expliqué en brandissant mon vieil exemplaire tout corné de *Sea Change*.

Robin et moi étions en train de trouver nos marques. Au cours des cinq derniers jours, il avait par deux fois débarqué à l'improviste au Labo avec des glaces à la mangue et des wraps de poulet. Une troisième fois, il s'était présenté avec un petit paquet qu'il avait déposé sur mon bureau.

— Ouvre-le.

À l'intérieur se trouvait mon portrait, Maeve le Requin. La déchirure avait été soigneusement ravaudée. J'avais remarqué la disparition du tableau et je m'étais doutée que Robin l'avait apporté à réparer. Il ne ménageait pas sa peine pour tenter de se racheter.

— Merci.

Rien ne pouvait cependant effacer les paroles blessantes qu'il m'avait jetées à la figure, ni me faire oublier certaines perceptions bien enracinées qu'il avait de moi ; le seul remède consistait à pardonner, et à aller de l'avant. J'avais eu l'impression que c'était ce pacte tacite qu'il avait voulu sceller en m'apportant le tableau restauré.

Mais, à la faveur de ces événements, une évidence m'était apparue : en dépit de notre trêve tacite, en dépit de notre lien fraternel, il ne m'incombait pas de le sauver ou de lui montrer la voie. À cet égard, j'allais me mettre en retrait, comme j'aurais dû le faire depuis

longtemps, et me contenter de prier pour que l'écriture le comble, ou tout au moins le protège des ennuis.

Je l'ai vu jeter un regard craintif vers la porte.

— Les cinq premières minutes seront les pires, l'ai-je rassuré en lui prenant le bras.

— Tu as raison. Et en moins de deux, ils seront tous trop soûls pour faire des messes basses à mon sujet.

Perri s'était surpassée, cette année. Les lustres et les bougies chauffe-plats élaboussaient les murs de la salle à manger de fragments lumineux ; sur les tables, des coquillages géants débordaient de roses mêlées à de fausses algues ; quant aux légions de personnages de roman qui se pressaient là, elles donnaient l'impression qu'on venait d'éventrer quelque invraisemblable *piñata* littéraire. Tout en sirotant leur verre, les invités allaient et venaient avec leur petite assiette entre la salle à manger et la terrasse où se produisait le Hurricane Trio. Une guitare, un clavier, des *steel drums*. Et une chanteuse, connue par son seul prénom, Dinah, qui affirmait être une parente éloignée d'Otis Redding. Elle était en train de chanter une version calypso de *Sittin' on the Dock of the Bay*.

Tout en nous frayant un chemin dans ce barnum littéraire, je m'efforçais de faire claquer mes palmes sur le sol en marbre au rythme de la musique. Robin et moi jouions aux devinettes en observant les costumes des invités : ici, une Alice Roy¹, là, un Edgar Poe, une Hermione, un Harry Potter, une Jane Austen, une fille avec un tatouage de dragon. On savait dans quel camp ranger les invités en toge – celui des philosophes. En revanche, le Holden Caulfield² aurait supporté d'arborer un badge. Pour Peter Pan, c'était du gâteau.

Mindy a fait son apparition, dans une spectaculaire robe à crinoline couleur argent. Elle s'était déguisée en Cendrillon, finalement. Quand Robin s'est empressé de la rejoindre, j'ai retenu mon souffle, j'avais peur qu'elle lui tourne le dos, mais non – elle a ouvert grand les bras. Apparemment, elle n'allait pas le lâcher.

J'ai relevé mon masque sur la tête pour tenter de repérer Perri. Et quand je l'ai aperçue sur la terrasse, j'en suis restée sans voix. Elle portait une robe longue en satin blanc réduite à l'état de guenille, des gants auxquels il manquait des doigts, de gros rangs de perles grises autour du cou et, sur la tête, un voile en tulle couleur cire d'abeille tout chiffonné, retenu par une couronne de fleurs séchées et brunies.

Je suis allée vers elle.

— Miss Havisham³ ?

— Qu'en penses-tu ? Pas mal, non ? a-t-elle fait en soulevant l'ourlet de sa robe pour dévoiler une unique chaussure blanche.

— Tu as frappé très fort, cette année. Et avant que tu commentes ma tenue, sache que je ne suis pas déguisée en moi-même. Je suis

Sylvia Earle. Océanographe et écrivain.

— Tu es parfaite.

Hazel s'est matérialisée à mes côtés, petite souris aux grandes oreilles en papier, en collant rose et jupon en tulle. Elle faisait tourner la corde qui lui tenait lieu de queue comme un lasso.

— Mais qui je vois là ? Angelina Ballerina !

— Et toi, tu es qui ? a demandé Hazel en regardant Perri.

— Je suis la vieille mariée répudiée des *Grandes Espérances*.

Hazel l'a dévisagée d'un regard vide.

— Mamie s'est déguisée en Sherlock Holmes. Regarde sa pipe.

Van, coiffée d'un authentique couvre-chef en pied-de-poule et les épaules couvertes d'une cape marron en étoffe transparente, a fait mine de tirer sur sa bouffarde. Nous nous sommes gentiment moqués de nos accoutrements respectifs tout en regardant les invités danser sur la terrasse. Quand un serveur est venu nous présenter un plateau de champignons farcis au gruyère, nous en avons toutes pris un, sauf Hazel qui a froncé le nez à la vue de ces drôles de gros boutons bruns.

— Et si on essayait de te trouver quelque chose à manger ? ai-je proposé en l'entraînant vers le buffet.

Elle a dépassé sans un regard les plats de filets de viande, de crevettes, de saumon, de fagots d'asperges enveloppés de jambon italien et de charcuterie, les plateaux de fromage de chèvre et de Stilton, la salade d'orzo aux épinards, les crostini et les olives, pour se planter devant les coupes de fruits et remplir son assiette de fraises et de billes de melon.

Cela fait, nous nous sommes installées à une table haute, sur la terrasse, où elle a avalé tout ça en un clin d'œil.

Marco s'est approché de nous, tout de gris vêtu, le pantalon rentré dans des bottes en caoutchouc, une casquette de pêcheur Cape Cod vissée sur la tête. J'ai jeté un coup d'œil à son badge. *Appelez-moi Ismaël*⁴.

— J'ai besoin de t'emprunter cette souris une petite seconde, m'a-t-il dit, et Hazel a sauté à terre pour le suivre.

Quelques minutes plus tard, la voix de Perri a retenti dans les enceintes de la sono.

— Merci à vous tous d'être ici ce soir. Je suis ravie que vous soyez présents pour le vingt-cinquième Grand Bal des écrivains de l'Hôtel des Muses.

Elle se tenait à l'extrémité de la terrasse, flanquée de deux coquillages débordant de roses juchés sur des piédestaux, les eaux du golfe s'étendant à l'infini dans son dos. Entre son costume de mariée excentrique et le ciel qui se parait de couleurs tapageuses, la scène était très théâtrale.

Daniel est venu se glisser sur le tabouret libéré par Hazel.

— Que se passe-t-il ? a-t-il chuchoté.

J'ai haussé les épaules.

— Aucune idée.

Hazel et Marco étaient en train de rejoindre Perri. Hazel tenait d'une main un seau rempli de sable, et faisait tourner sa queue de souris de l'autre.

— Ce lieu m'inspire une immense gratitude, a poursuivi Perri. Depuis vingt-cinq ans, il est tout à la fois un hôtel, un havre pour tous ceux qui aiment les livres, et ma maison. Et ce soir, il est aussi le lieu où Marco et moi allons nous marier.

J'ai laissé échapper un hoquet. Des applaudissements ont crépité.

— Tu étais au courant ? a demandé Daniel.

— Absolument pas !

— Maeve et Robin, voudriez-vous bien nous rejoindre, s'il vous plaît ? a demandé Perri.

Je me suis exécutée, en marchant en canard aux côtés de Robin qui m'a décoché un regard ahuri. Le pasteur de l'église épiscopale de Palermo a émergé d'entre la foule, vêtu, contre toute attente, en homme d'église. Ce n'était donc pas une mascarade mais une vraie cérémonie de mariage, la célébration joyeuse d'un amour sincère. Presque malgré moi, je me suis représentée devant l'autel aux côtés de Daniel, en train de jurer de l'aimer et de le chérir jusqu'à ce que la mort nous sépare, et j'ai été surprise de l'hésitation que cette image a fait naître en moi. En tournant la tête vers Daniel, par désir de me rassurer, je l'ai vu qui couvait Hazel d'un regard débordant d'adoration. Une des choses qui m'avait le plus attirée chez lui depuis nos retrouvailles, c'était la force de son amour pour sa fille mais, cette fois, cela n'a pas muselé mon anxiété et j'ai senti la température de mon corps grimper d'un coup sous la combinaison de plongée. J'ai essayé de me concentrer sur Perri, qui semblait détendue, prête, comblée.

Je me suis penchée pour lui chuchoter à l'oreille :

— Alors, tu as accepté, finalement ?

— Que puis-je dire ? Il était grand temps !

Pendant que le pasteur leur faisait réciter leurs vœux, Robin a posé une main sur mon épaule. Je l'ai serrée et, une fois de plus, j'ai tourné la tête vers Daniel – mais il avait disparu.

Après que le prêtre les a eu déclarés unis par les liens du mariage, Hazel, sur un signal de Marco, s'est avancée avec son seau qu'elle a incliné pour dessiner un cercle de sable du golfe autour des nouveaux mariés. Lesquels ont échangé un baiser, et Perri a conclu cette séquence en annonçant d'un ton pince-sans-rire :

— Lecteur, je l'ai épousé.

L'assistance a éclaté de rire en entendant la célèbre citation tirée de

Jane Eyre.

Marco et Perri s'avançaient d'un pas déjà dansant vers le centre de la terrasse quand une petite main est venue se glisser dans la mienne. Hazel, et son seau de sable.

— Tu as fait du bon travail là-bas, l'ai-je félicitée.

— On va danser ?

— Tu en as envie ?

J'ai posé ma flûte de champagne et retiré mes palmes, que j'ai glissées sous une table. Hazel m'a imitée. Elle a posé son seau à côté de mon verre et a commencé à retirer ses chaussons de danse.

— Toi, tu n'as pas besoin de te déchausser, lui ai-je fait remarquer. Je le fais uniquement parce que je ne peux pas danser avec des palmes.

Mais elle avait déjà rangé ses chaussons à côté de ces dernières et se faufilait en sautillant entre les danseurs. Ne sachant trop quoi faire, j'ai pris ses mains, en l'invitant à balancer les bras d'un côté et de l'autre.

— Fais-moi tourner, a-t-elle demandé.

Je me suis exécutée. Plusieurs fois de suite, et elle tournoyait de plus en plus vite, de plus en plus énergiquement, en faisant virevolter sa jupe. À travers une porte-fenêtre, j'ai aperçu Daniel, dans la salle à manger, qui inspectait le buffet et, quand il est ressorti sur la terrasse, j'ai agité une main en l'air.

— Hazel, qu'as-tu fait de tes chaussures ? s'est-il alarmé en nous rejoignant sur la piste.

— Maeve est pieds nus, elle aussi, s'est défendue Hazel.

— Mais tu sais où tu les as laissées ? (Elle a hoché la tête.) Tu veux danser avec moi ? lui a-t-il proposé.

J'ai gagné les abords de la piste d'où je les ai observés, Hazel hissée sur la pointe des pieds et Daniel faisant de son mieux pour ne pas lui piétiner les orteils. Pour finir, il l'a soulevée dans ses bras. À en juger par ses mouvements de tête, Hazel appréciait le point de vue imprenable que lui offrait cette position en hauteur, et ne voulait pas en perdre une miette.

Et tout en les observant, j'ai senti mon cœur se remplir d'amour pour cette petite fille, jusqu'à ce que, brutalement, ce spectacle me devienne douloureux. J'ai immédiatement compris : cette pensée terrible dont j'attendais depuis si longtemps qu'elle se manifeste clairement, je l'ai sentie grandir en moi et, cette fois, je ne l'ai pas réprimée. *J'ai renoué avec Daniel. Mais je suis restée pour Hazel.*

Je me suis assise dans un fauteuil, l'estomac soudain barbouillé par l'angoisse de la perte, le sentiment de l'inéluctable, le soulagement. À la fin du morceau, Daniel a reposé Hazel, avant de la soulever une dernière fois dans les airs. De l'autre côté de la terrasse, Van a

applaudi et Hazel a couru vers elle.

L'orchestre a attaqué les premières mesures de *How Deep is the Ocean*, et Daniel est venu me tirer par la main. Le soleil avait disparu, un voile doré s'était déployé sur le ciel et des serveurs s'activaient pour allumer les torches. La lumière tamisée des lustres qui filtrait de l'intérieur par les vastes baies vitrées soulignait le vacillement des bougies.

Daniel a tendu la main vers la lanière du masque suspendu à mon cou.

— Enlève ça.

Tout en étirant la bande de caoutchouc pour la faire passer par-dessus ma tête, et accrocher au passage quelques cheveux, puis en la glissant au creux de mon coude, je gardais les yeux rivés sur sa gorge, incapable de me résoudre à croiser son regard. J'avais la sensation que tout, entre nous, ne tenait plus qu'à un fil sur le point de se rompre. Dinah accompagnait sa chanson d'un mouvement de hanches chaloupé, bras étirés à l'horizontale comme les ailes d'une frégate. Daniel m'a attirée contre lui, et je me suis sentie résister, un peu. Je crois que lui aussi l'a senti.

Depuis que j'étais enfant, Daniel occupait tout l'espace de ma vie sentimentale. Même pendant la période où nous avons été séparés, je vivais avec son fantôme. Me souvenir de lui, l'imaginer était devenu le passe-temps de mes nuits.

Ressusciter ce qui avait été. Idéaliser ce qui aurait pu être nôtre. J'avais voulu reprendre l'histoire là où elle s'était interrompue des années plus tôt, et greffer sur ma vie cette part d'elle-même dont elle avait été amputée. Ce que j'aimais, c'était les souvenirs que j'avais de lui, et cet espoir qu'un jour peut-être... Je l'aimais, oui, mais j'aimais un Daniel que j'avais créé, qui n'avait jamais réellement existé ailleurs que dans ma tête.

À mon retour de Bimini, en juin, quand je l'avais trouvé à l'hôtel, j'avais été toute disposée à plonger du haut des chutes, sans trop savoir où cela nous mènerait. Je n'avais pas eu envie d'envisager en détail notre avenir, préférant profiter pleinement de chacun de ces moments où je sentais le sang pulser à l'intérieur de mes poignets – quand je lui ouvrais la porte de ma chambre, à la fin de sa journée de travail ; quand je le laissais m'entraîner dans le golfe pour un bain de minuit. J'avais eu peur de réfléchir à un avenir avec lui car cela aurait fait émerger une vérité que je n'étais pas prête à accepter. Je ne pouvais pas rester avec lui uniquement pour être avec Hazel.

— C'est vraiment ça que tu veux ? lui ai-je demandé.

Daniel s'est figé. Et à la façon dont il me regardait, j'ai eu la sensation qu'il savait ce que je m'apprêtais à lui dire.

— Et si on oubliait ce que nous voulions quand j'avais vingt-deux

ans et toi vingt-trois pour penser à ce qu'on veut *aujourd'hui* ? (J'ai dégluti.) Ce n'est peut-être pas la même chose. Et dans ce cas, on fait quoi ?

Il s'est écarté d'un pas.

— Qu'est-ce que tu es en train de me dire, Maeve ?

— J'ai l'impression qu'on essaie de terminer quelque chose qu'on a commencé il y a des années de ça. Qu'on essaie de se rattraper, pour faire en sorte que, cette fois, l'histoire se termine bien.

Il a froncé les sourcils et laissé les mots faire leur chemin. J'ai surpris la crispation de sa bouche, de ses paupières. Nous étions les deux seules personnes immobiles sur la piste de danse. Il me semblait que mes mains dans les siennes étaient deux pierres brûlantes. Il les a lâchées.

— Tu te moques de moi, hein ? a-t-il dit, mâchoires crispées, en crachant les mots comme des noyaux amers. Tu vas vraiment... remettre ça ?

— Je suis désolée. Daniel, s'il te plaît, allons dans un endroit où on pourra par...

— Épargne-moi la suite.

La musique s'est arrêtée brusquement et des applaudissements ont crépité. Les pupilles de Daniel se sont contractées en deux petites perles noires d'où fusaient des éclairs de douleur, de colère et d'incrédulité. Il a reporté le regard sur Hazel, en lisière de la piste avec sa grand-mère, à l'instant où elle mordait dans une fraise.

Il est allé vers elle et l'a soulevée dans ses bras, sans ménagement. Le menton de la fillette a cogné contre son épaule. Elle était toujours pieds nus. J'ai tourné la tête et vu ses chaussons de danse à côté de mes palmes, sous la table.

Je suis allée les ramasser et je me suis assise, en posant les chaussons sur mes genoux. Robin et Mindy étaient en train de danser. Tout comme les nouveaux mariés. Un serveur est venu me proposer une coupe de champagne, que j'ai bue trop vite. Autour de moi, le tourbillon de torches, de musique et de fêtards me rappelait que le monde n'entendait pas ralentir sa course par égard pour ma douleur. Les rangs des invités se sont peu à peu clairsemés. Quand les derniers d'entre eux ont eu pris congé de Marco et Perri, je me suis levée, sans lâcher les chaussons de Hazel, pour aller à mon tour les serrer dans mes bras.

— C'était merveilleux. Félicitations.

— Merci, ma chérie. Tu vas bien ? s'est inquiétée Perri.

— Oui. Je suis juste un peu fatiguée. Je crois que j'ai trop dansé.

Je ne voulais pas l'accabler avec mes soucis. Pas maintenant.

— Bon, je ne sais pas vous, mais je pourrais dormir plusieurs jours d'affilée, a annoncé Perri.

Marco lui a embrassé la tempe et m'a adressé un sourire radieux. Nous nous sommes souhaité bonne nuit et j'ai retraversé la salle à manger silencieuse pour gagner la cuisine.

À l'heure du rangement, l'équipe de Daniel s'affairait avec l'allant d'une ruche frappée de léthargie ; la fatigue avait eu raison de l'énergie chargée d'électricité qui régnait d'ordinaire dans la cuisine, et chacun s'acquittait des corvées avec résignation. Je cherchais à apercevoir Daniel depuis le seuil quand une jeune femme que j'avais déjà croisée en cuisine a accroché mon regard et m'a désigné du doigt le bureau du chef.

Je l'ai trouvé assis sur le bord de sa table, aussi raide et stoïque que le *Penseur* de Rodin. En remarquant ma présence, il s'est servi une bière, rompant ainsi le silence. J'ai commencé à parler, mais il m'a interrompue d'un geste, a vidé la moitié de son verre, puis me l'a tendu. J'ai secoué la tête.

— J'étais prêt à tout, pour cette vie avec toi, a-t-il dit, à voix basse et apparemment purgée de toute colère.

Son regard s'est brouillé, comme ce jour où il m'avait sortie de l'océan quand j'avais douze ans.

— Mais tu as sans doute raison. Peut-être qu'il faut en finir.

Je voulais tendre la main, le toucher, mais je ne l'ai pas fait.

— Je ne regrette rien, ai-je affirmé, et c'était en grande partie la vérité.

Sans ça, jamais je n'aurais pu mettre un point final à mon histoire avec Daniel. J'aurais continué à la ressasser, en conjuguant mes interrogations et mes regrets à l'irréel du passé.

— J'expliquerais tout à Hazel, a-t-il dit.

— Je peux m'en charger, tu sais. Si tu veux.

Il a secoué la tête.

— Non, c'est à moi de le faire.

— Que vas-tu lui dire ?

— Que nous sommes amis, a-t-il répondu en esquissant un haussement d'épaules.

— Concernant Hazel, j'aimerais... (Je craignais de dépasser les bornes, mais c'était plus fort que moi.) J'aimerais continuer à la voir... si ça ne la perturbe pas. Je ne veux pas qu'elle pense que je l'abandonne.

Daniel a expiré longuement pour s'accorder un temps de réflexion.

— On pourrait rester membres du Club Requin. Il n'y a pas de raison...

— Merci, ai-je dit en essayant de dissimuler mon soulagement.

— Enfin, si Hazel est d'accord, a-t-il ajouté.

L'idée qu'elle puisse m'en vouloir et qu'elle souhaite me voir disparaître de sa vie ne m'avait jusque-là pas effleuré l'esprit. Des larmes s'accumulaient depuis un moment dans mes yeux et le barrage s'est fissuré. J'ai dégluti et, en essuyant mes joues, je me suis souvenue d'un projet que nous avions formé tous les trois.

— Et pour ton anniversaire, que fait-on ?

— J'ai besoin de réfléchir, Maeve. Je ferai au mieux pour elle.

Je n'en doutais pas une seconde. J'ai déposé les chaussons de danse sur son bureau et j'ai tourné les talons.

-
1. L'héroïne de la série des « Alice », dans la Bibliothèque verte.
 2. Le héros de *L'Attrape-cœurs*, de J. D. Salinger.
 3. Personnage du roman de Dickens, *Les Grandes Espérances* : abandonnée par son futur époux à quelques heures de leurs noces, Miss Havisham, le cœur brisé, ne retira plus jamais la tenue nuptiale qu'elle était en train de revêtir à l'instant où elle avait appris son infortune.
 4. Le personnage du narrateur dans *Moby Dick*.

La valise était vide, exception faite d'un stock de maillots de bain. Le reste des vêtements, ainsi qu'une combinaison de plongée, était étalé sur le lit, attendant d'être plié, roulé, glissé de force. Entre le mariage de Perri et ma rupture avec Daniel, et même si mon départ pour le Mozambique n'était prévu que dans une semaine, j'éprouvais un besoin urgent et irréprensible de faire mes bagages.

Postée devant la baie vitrée, face au flamboiement de lumière contre le verre, j'ai brièvement eu la sensation que ma vie se déroulait à l'intérieur d'une petite boîte dorée. J'ai fait coulisser les portes et je suis sortie sur le balcon, en me frictionnant le bras. Je venais de faire les vaccins requis pour tout séjour au Mozambique – typhoïde et hépatite A. Les deux hématomes pourpres commençaient à jaunir, mais la peau demeurerait sensible.

À cause du grondement de l'océan qui montait jusqu'à moi, j'ai failli ne pas entendre le coup frappé à ma porte. Quand je suis allée ouvrir, j'ai découvert Daniel et Hazel dans le couloir. C'était inattendu. Depuis la rupture quelques jours plus tôt, je n'avais revu ni l'un ni l'autre.

— J'ai fait ça, a annoncé Hazel d'un air penaud en me tendant une carte à dessin bleu clair décorée de requins en chapeaux de cotillon, et qui indiquait : *Samedi 12 août. Dîner et gâteau sur la terrasse du Botticelli. Réservé aux membres du Club Requin.*

Une invitation à l'anniversaire de Daniel.

— Tu peux venir ? a-t-elle ajouté d'une voix différente, qui semblait appartenir à quelqu'un d'autre.

J'ai hésité, en l'observant attentivement. Comment avait-elle réagi à la rupture ? Bien, ou en faisant contre mauvaise fortune bon cœur ? Daniel devait-il lui faire des œufs brouillés en pleine nuit ? Je l'ai interrogé des yeux. Il a esquissé un hochement de tête. *Tout va bien. Viens dîner avec nous.*

Je me suis accroupie devant Hazel.

— Bien sûr que je serai là.

Elle s'est immédiatement suspendue à mon cou et je l'ai serrée dans

mes bras, en sentant qu'elle s'accrochait à moi. Quand elle a relâché sa prise, j'ai surpris une petite moue sur ses lèvres. J'ai écarté quelques mèches de son visage.

— N'aie pas peur, on va continuer à se voir, d'accord ?

— D'accord.

— Et il y a de la glace au chocolat qui t'attend à la cuisine, lui a dit Daniel.

Je les ai regardés s'éloigner dans le couloir et entrer dans l'ascenseur, pour voir si elle allait glisser la tête juste avant que les portes ne se referment, et me sourire, comme elle l'avait toujours fait jusque-là. C'était un détail vraiment infime mais, sur le moment, rien ne semblait plus important. Les portes ont commencé à se refermer, puis sa tête a jailli, réactivant le mécanisme d'ouverture. Elle m'a fait un geste d'adieu. Sa bouche ne souriait pas vraiment, mais elle semblait totalement satisfaite de son petit effet. Du Hazel tout craché.

Le 12 août, à l'heure où je me suis présentée sur la terrasse du restaurant, le ciel était comme tenu entre deux serre-livres, le soleil d'un côté, et la lune de l'autre. Un cordon rouge interdisait l'accès à la terrasse, qui était entièrement réservée pour nous. Sur une des tables, le couvert était dressé pour trois sur une nappe blanche.

Hazel se trouvait tout au bout de la terrasse. Penchée par-dessus la balustrade, elle observait la plage en contrebas. Daniel se tenait pile derrière elle.

— Alors où est-il, ce gâteau ? ai-je lancé à tue-tête, mais ils ne m'ont pas entendue car le bruit des vagues avait couvert ma voix.

Je m'apprêtais à réitérer mon entrée en matière quand, brusquement, je l'ai trouvée bizarre, artificielle. Je me suis avancée sans m'annoncer.

Hazel m'a serrée dans ses bras sous le regard inquisiteur de Daniel. Son visage exprimait une certaine réserve, et pas mal d'incertitude. Nous nous sommes salués avec raideur, puis Hazel m'a entraînée vers la table pour ce qui serait, imaginai-je, la fête d'anniversaire la plus sombre de tous les temps.

Un livreur de pizzas s'est avancé sur la terrasse comme avec appréhension, en se demandant sans doute s'il ne s'était pas trompé d'adresse. Mais Daniel est allé à sa rencontre, a sorti plusieurs billets de son portefeuille et réceptionné les deux boîtes XXL.

— Ton papa n'a pas cuisiné ? ai-je demandé à Hazel. Je n'en reviens pas.

— Mais il a fait le gâteau. Et c'est une surprise.

— Le dîner est servi, a annoncé Daniel en posant les boîtes sur la table.

Hazel en a ouvert une pour inspecter son contenu. C'était une pizza tout fromage, sans le moindre légume en vue. Le nom de Daniel figurait peut-être sur l'invitation, mais le dîner était du sur-mesure pour sa fille. J'ai croisé son regard et j'ai souri. Il a réussi à me rendre mon sourire puis il a déployé sa serviette d'un geste sec des poignets et il s'est servi une part de pizza.

Tout en mangeant, nous avons parlé de l'école dans laquelle Hazel entrerait la semaine suivante. Elle m'a résumé les temps forts de son shopping rentrée des classes : une gomme en forme de téléphone portable, une *lunch box* Angelina Ballerina, des lacets de chaussures arc-en-ciel.

La lumière a décliné, et les éclairages d'extérieur se sont allumés en même temps que les guirlandes de petites ampoules. Nous étions quasiment venus à bout d'une des pizzas quand Daniel est allé chercher un plat à gâteau sur pied coiffé d'une cloche, qu'il a soulevée pour dévoiler un gâteau à étages glacé de blanc, sans décorations ni fioritures. Hazel n'a manifesté aucune euphorie – jusqu'à ce qu'il tranche une première part.

— C'est au chocolat !

— Attends, suis-je intervenue. Et les bougies ?

— Ah oui. (Daniel a plongé la main dans sa poche.) Mais ça ne va jamais marcher, avec ce vent.

— Essayons, on va bien voir.

Daniel a arbitrairement planté cinq bougies au sommet du gâteau, et Hazel et moi nous sommes blotties en riant de part et d'autre de lui pour faire écran au vent. Daniel avait vu juste : les minuscules flammes s'éteignaient sitôt qu'il les allumait. Quand on a réussi à faire tenir une flamme, Hazel et moi avons entonné un *Joyeux anniversaire* express, en faisant la course entre nous sur les dernières mesures.

— Fais un vœu, papa ! Vite !

Un vœu. Daniel m'a regardée, et il m'a fallu tourner la tête. Le léger malaise que j'avais ressenti en arrivant sur la terrasse était de retour.

Daniel a servi dans chaque assiette une part généreuse, que nous avons dévorée, puis Hazel s'est reculée sur sa chaise en sortant volontairement le ventre et en menaçant d'engloutir une seconde part.

— Digère d'abord celle-là, lui a conseillé Daniel.

Au même moment, des voix ont jailli de la plage en contrebas, et Hazel a couru jusqu'à la balustrade pour aller aux nouvelles.

— Il y a plein de gens, en bas !

Et comme le tumulte grandissait, Daniel et moi l'avons rejointe. Une petite foule s'était rassemblée autour d'un nid de caouannes. Les œufs étaient en train d'éclore.

Nous nous sommes hâtés d'aller grossir les rangs des spectateurs, qui s'étaient disposés en fer à cheval autour du nid pour ouvrir une large voie de passage vers l'océan. Un officier du *Fish & Wildlife* était déjà là, et il faisait signe aux gens de reculer tout en leur demandant de ne pas utiliser de lampes torches ou de flashes d'appareil photo. Plein de prévenance, il s'est plié en deux pour aplanir la piste que les bébés tortues emprunteraient et supprimer les obstacles susceptibles de saboter la course de ces nouveau-nés – dont seulement un sur mille parviendrait à l'âge adulte.

Au bord de l'eau, le vent soufflait encore plus fort, et Hazel a enfilé le sweat de son père en resserrant étroitement la capuche autour de son visage. On s'est tous trois faufiletés tant bien que mal en première ligne le long de la piste, et je me suis postée derrière Hazel, mains sur ses épaules.

Et puis, accueillis par un concert de glapissements émerveillés, quatre nouveau-nés ont rampé hors du nid, en se propulsant vaillamment de leurs minuscules nageoires, comme s'ils ramaient sur le sable.

— Maeve, regarde ! Regarde ! Les bébés tortues !

Toute la scène avait un aspect étrangement miraculeux.

J'ai regardé Daniel à la dérobée. *Où s'en va un amour comme le nôtre ?* Il avait tenu bon pendant si longtemps, comme une âme qui après la mort s'attarde auprès de son enveloppe charnelle, renâclant à l'abandonner. Peut-être qu'une part de ce lien qui nous avait unis demeurerait à jamais, comme en orbite autour de nous. Mais je savais que ma vie n'était plus liée à la sienne et que, cette fois, cette perte serait source de liberté plus que de douleur.

Deux autres bébés tortues ont émergé et se sont engagés à la suite des autres. Chaque fois que l'un d'eux atteignait l'eau, les spectateurs poussaient des cris de victoire. Et lorsque le dernier d'entre eux a eu disparu dans les vagues, les gens se sont attardés pour inspecter le nid. Hazel a couru jusqu'au rivage pour scruter l'eau, comme si elle essayait d'apercevoir une dernière trace de leur présence.

— Elle a besoin de toi, a dit Daniel.

Je l'ai aimé d'avoir dit ça.

— Elles sont en train de nager quelque part, a annoncé Hazel en gambadant vers nous.

Daniel s'est penché vers moi.

— Et si tu restais encore un peu avec elle ? J'ai des choses à ranger sur la terrasse.

— Tu es sûr ?

— Oui. Tu pars bientôt, et je pense que ça lui ferait plaisir. Ramène-la-moi à la cuisine.

— Merci.

— Fais attention à toi, là où tu vas, OK ?

— Promis.

Avant de s'en aller, Daniel a informé Hazel qu'elle pouvait « traîner » avec moi encore un peu, et ça lui a immédiatement donné une idée.

— Tu veux qu'on cherche des dents de requin ?

— Comment ça ? Là, maintenant, au clair de lune ? Bon... d'accord. Mais regarde. (J'ai désigné le ciel.) Si jamais ce nuage passe devant la lune, on est mal.

— Oui, on ferait mieux de se dépêcher, a-t-elle décrété en filant vers le haut de la plage, où il y avait un peu plus de lumière.

Je lui ai couru après et nous nous sommes assises sur la dernière marche de l'escalier de l'hôtel.

— Ça compte comme une réunion du Club Requin, a-t-elle dit en puisant une poignée de sable puis la passant au crible de l'index.

— Tout à fait. (Nous avons travaillé en silence pendant un petit moment, puis j'ai dit :) Bon, tu sais que je pars en Afrique. Au Mozambique. Tu te souviens ?

Elle a tiré son sweat-shirt par-dessus les genoux.

— Oui, a-t-elle répondu, à voix si basse que je l'ai à peine entendue.

— Mais à mon retour, on reprendra les réunions du Club Requin, si tu veux.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. On pourra consacrer notre prochaine réunion aux requins-baleines. J'aurai plein d'histoires à te raconter à leur sujet.

— D'accord, a-t-elle dit, puis, après un silence, elle a ajouté : Tu n'es plus la petite amie de papa.

— C'est exact. Mais on reste amis.

— Tu ne seras pas ma maman.

— Non. Mais je t'aimerai toujours.

Elle m'a regardée et a hoché la tête.

— Il n'y a pas de dents, dans ce sable.

— Allons, viens. Regarde tes jambes, tu as la chair de poule.

Quand je lui ai pris les mains pour la hisser sur ses pieds, elle a littéralement bondi en chantonnant :

— Oui, tante Maeve.

Tandis que nous roulions vers le centre de recherche de Tofo Beach, j'ai passé la tête par la fenêtre du camion et laissé le vent me fouetter le visage pour me réveiller. Après trente heures d'un périple ponctué d'escales – Fort Myers, Atlanta, Amsterdam, Johannesburg, Maputo, Inhambane –, j'étais épuisée mais soulagée de ne plus être dans un avion, et avide de remplir mes poumons d'autant d'air frais qu'ils pourraient en contenir.

J'avais fait mes adieux à Perri et à Marco devant le portail de sécurité de l'aéroport, et comme à chacun de mes départs en mission, Perri m'avait dit ; « Reviens-nous en un seul morceau. » Je les avais serrés fort dans mes bras puis j'avais regardé les nouveaux mariés s'en repartir main dans la main.

La veille au soir, en disant au revoir à Robin, je lui avais rendu son manuscrit.

— Je l'ai terminé.

— Et ? Tu as des objections ?

— Aucune.

Avec le temps, j'avais fini par comprendre que l'histoire qu'il avait écrite n'était pas la mienne. Certes, son personnage, Margaret, cueillait une plume de balbuzard dans l'océan avant de partager son premier baiser avec celui qui deviendrait un jour son fiancé. Certes, elle se faisait mordre par un requin. Et oui, plus tard, elle serait rejetée et aurait le cœur brisé. Mais les similitudes s'arrêtaient plus ou moins là. Margaret finissait par hériter d'un hôtel-boutique dans le Vermont, où elle se sentait prise au piège d'une vie dont elle n'avait jamais voulu et, pour finir, elle retournait sur l'île de son enfance, où elle retrouvait Derek. En leur offrant ce *happy end*, peut-être Robin avait-il cherché à s'offrir le dénouement qu'il aurait voulu pour lui-même.

— J'ai juste une question – cette histoire, c'est celle de Rachel et toi, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

— Tu penses que tu peux encore connaître un tel destin avec Mindy ?

— Je l'espère. On verra bien.

Robin s'était trouvé un petit appartement, pas trop loin de l'hôtel, et Daniel avait accepté de l'aider à déménager. À mon retour, en décembre, sa chambre serait vide. Pour la première fois de notre vie, nous allions vivre chacun de notre côté. Mais comme il l'avait dit, il était temps.

Le visage fouetté par la brise douce de l'Afrique, éblouie par le soleil, j'ai plissé les yeux pour scruter cet enchevêtrement flou de lumière et de couleurs qui défilait devant moi : les femmes vêtues de tissus et de coiffes traditionnelles, qui vendaient des tomates, des choux et des fruits d'allure exotique le long de la route ; des hommes en vélo arborant des casquettes de base-ball américaines ; des petits garçons qui tapaient dans des ballons de football ; des échoppes entourées de bande de terre fauve ; un baobab ; plus loin, un flamboyant.

Le chauffeur, un jeune Mozambicain prénommé Carlo et employé au centre de recherche, a rétrogradé et m'a demandé si tout allait bien.

— Vous êtes malade ? Vous voulez qu'on s'arrête ?

— Non, j'avais juste besoin d'air, ai-je répondu en me rabattant dans l'habitacle, pile au moment où nous passions sur un nid-de-poule.

Ma tête est allée cogner contre le toit du camion.

— *Desculpa*.

Un quart d'heure plus tard, le chauffeur a bifurqué sur un chemin de terre signalé par une pancarte en bois : *Centre de recherche de l'océan Indien*. Un chien efflanqué au pelage caramel nous a salués en aboyant et en remuant la queue.

— Je vous présente Bear, a dit Carlo.

Il s'est garé devant un groupe de bungalows aux toits de palmes, disposés en croissant sur le sable, à quelques pas de la plage. Carlo m'en a désigné un d'un mouvement de menton.

— Vous êtes dans la *casita* 9. Juste là.

La *casita* 9, comme ses comparses, était une construction entièrement en bambou ; le toit végétal était maintenu en place par un grillage métallique dont le maillage laissait dépasser de grosses touffes d'herbe sèche. On aurait dit que la petite maison était en train de s'ébrouer les cheveux.

Bear est venu m'accueillir sans se presser, suivi par un homme en tee-shirt de bain rose et sandales tout-terrain.

— Et voici le docteur Abel Mutola, notre directeur, a repris Carlo en sortant mes bagages de l'arrière du camion.

J'ai caressé la tête du chien.

— Salut Bear, ai-je roucoulé et, ni une ni deux, l'animal s'est couché sur le dos dans l'espoir de se faire gratter son ventre replet.

— Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous, a dit le

docteur Mutola avec un large sourire. On pourra faire le tour du centre demain à la première heure – cafétéria, labos et que sais-je encore. Vous devez avoir envie de vous reposer un peu.

— Pour tout dire, j'adorerais aller plonger, si c'est possible. C'est radical contre le *jet lag*.

— *Tout de suite ?* Pas de problème, bien sûr. Une équipe vient de partir. Je vais prévenir Gloria par radio et lui annoncer que vous allez les rejoindre.

— Allez enfiler votre combinaison et je vous emmène jusqu'à eux, a ajouté Carlo.

Les bateaux de recherche étaient à l'ancre dans une large crique, derrière les bungalows. Tandis qu'on fonçait vers le large, j'ai été saisie d'une allégresse et d'une sensation de liberté que je n'avais plus ressenties depuis Bimini, depuis mes premières excursions de terrain, du temps où j'étais encore doctorante et que je vibraais tout entière de cette euphorie qui vient quand je m'abandonne corps et âme à ma passion. Les embruns éclaboussaient mon visage et je sentais le goût du sel sur mes lèvres. L'océan Indien. Du bleu azur à perte de vue. Ondoyant. Aveuglant.

— C'est la première fois que vous le voyez ? a crié Carlo dans le vent. L'océan Indien.

J'ai hoché la tête, sidérée par tant de beauté, cherchant le mot parfait pour exprimer mon émerveillement, n'en trouvant aucun.

— Il est tellement... bleu !

Carlo a éclaté de rire.

Très vite, un autre bateau de recherche est apparu – de taille modeste, avec une console centrale et, sur la coque, une bande vert foncé sur laquelle était peint en lettres blanches *Ocean research*. Carlo s'est rangé contre lui et une femme d'une quarantaine d'années, avec des cheveux courts et roux, m'a fait un signe de main.

— Docteur Donnelly ? Gloria Walker. Bienvenue à bord.

Elle avait un fort accent australien et, lorsqu'elle parlait, tout son corps se mettait en branle, non pas tant à cause du tangage que de l'énergie emmagasinée dans son petit corps.

Tandis que je grimpais à bord de son bateau, elle a brandi un court harpon jaune.

— Comment tu te débrouilles, question marquage ?

— Plutôt pas mal, mais je n'ai jamais marqué d'animal aussi gros qu'un requin-baleine.

— Tu prendras vite le coup de main.

Tout en attachant nos bouteilles et autre équipement de plongée, elle m'a renseignée sur les requins-baleines en me montrant sur son ordinateur portable plusieurs clichés de sa base de données.

— Il se pourrait bien qu'on croise quelques petits nouveaux,

aujourd'hui, a-t-elle prédit. Bizarrement, les deux tiers des requins que j'ai catalogués jusque-là sont des mâles. Certains ont déjà des puces GPS. (Elle a asséné une tape enthousiaste sur mon bras.) C'est bon ? Tu es prête ? Deux membres de l'équipe sont déjà en bas.

On s'est assises sur le bord du bateau, et on a fait la culbute. Après deux secondes folles où j'ai perdu tous mes repères, j'ai battu des palmes et suivi Gloria en descendant par paliers réguliers. L'eau était d'un bleu tout aussi intense en dessous, mais plus sombre, plus dense. Des poissons de barrière de corail ont fusé devant moi, tels des confettis multicolores, suivis par un banc de raies mantas qui soulevaient de petits tourbillons et, soudain, les deux autres plongeurs de l'équipe se sont matérialisés à la façon d'une apparition sur le plancher semé de rochers.

J'ai pris appui à côté de l'un d'eux, et j'ai guetté les signaux de mes coéquipiers. Au fond de l'océan, le temps se distend, les heures ou les minutes n'existent plus. Nous étions là depuis peut-être un quart d'heure, ou peut-être une heure lorsqu'elle est apparue – une énorme masse sombre au loin, qui se rapprochait. Un requin-baleine.

Certains requins-baleines mesurent plus de douze mètres et pèsent plus de vingt tonnes, soit la taille d'un autobus, et même si celui-là était moitié moins grand, je suis restée sous le choc. Sa gargantuesque gueule était ouverte et j'ai remarqué la rotation de son œil tandis qu'il passait lentement au-dessus de nos têtes. J'ai aussi noté l'absence de ptérygopode sous la nageoire pelvienne – une femelle.

Gloria a pris plusieurs clichés en rafale avec son appareil photo, en braquant l'objectif sur un motif de taches derrière les branchies, un trait distinctif et unique qui nous servirait à l'identifier, puis elle m'a fait signe de procéder au marquage. J'ai nagé aussi près que je l'osais de ce géant. J'entendais le bégaiement de ma respiration dans mes oreilles. *Maintenant ou jamais*. Je me suis propulsée vers le mastodonte d'un énergique mouvement de palmes, et j'ai enfoncé la puce à travers sa peau épaisse. Le requin a accéléré légèrement, et s'est éloigné dans l'océan.

Gloria a fait un petit geste de victoire du poing. Un des autres plongeurs m'a regardée en dressant ses pouces et je lui ai répondu par le geste qui signifie « OK » en langage des signes. Cet échange avait un petit air de déjà-vu. J'ai scruté la mâchoire du plongeur, ses cheveux. Je me suis rapprochée et j'ai cherché à apercevoir les yeux derrière le masque. *Nicholas*.

J'ai vu ses lèvres s'étirer autour de son régulateur, puis il m'a fait un signe – *on remonte* – et j'ai suivi le mouvement, le cœur cognant fort contre les côtes, et en me forçant à contrôler ma respiration.

Quand je me suis hissée sur le bateau, il s'était déjà délesté de ses bouteilles. Des gouttes d'eau coulaient encore du bout de son nez. Il a

attendu que je retire mon masque.

— Je suis là depuis deux jours, a-t-il dit, l'œil brillant. J'ai cru que tu n'arriverais jamais.

J'ai descendu la fermeture Éclair de ma combi et j'ai éclaté de rire. Une dizaine de formules de circonstance ont afflué à mon esprit, des formules de politesse banales, ordinaires, totalement déconnectées de ce que je ressentais. La vie, subitement, m'apparaissait si insaisissable, si brève, si semblable à un minuscule poisson de barrière de corail, tout vibrant de couleur, qu'il faudrait capturer entre ses mains, et, en même temps, tellement incommensurable et écrite d'avance – un requin-baleine en train d'avancer vers moi.

Maintenant ou jamais.

Cette nuit-là, dans la *casita* 9, des filaments de lumière se faufilaient à travers le toit de palmes. Incapable de dormir à cause du décalage horaire, je me suis glissée hors du lit sans bruit, sans réveiller Nicholas. Je me suis habillée et je suis allée marcher pieds nus sur la plage.

La pleine lune, haut dans le ciel, déversait un cône de lumière lustrée sur l'eau. Je me suis avancée à grands pas, en faisant claquer les vagues contre mes cuisses. La cicatrice sur mon mollet brillait comme une longue écharde blanche.

Il était rare que je pense au pointe-noire qui m'avait mordue sans que ce souvenir ne charrie un reliquat d'interrogations et de sentiment d'urgence. Ce requin m'avait laissée partir, et laissé une chance de vivre. Et cette chance, je ne voulais pas la gâcher. Je voulais toujours essayer de sauver un peu de ce monde, sauver les requins, exactement comme ce requin-là m'avait sauvée.

J'ai renversé la tête en arrière et contemplé l'immensité étourdissante qui s'offrait moi. J'avais la sensation d'être rendue à moi-même, mais un moi qui semblait n'être plus tout à fait le même. Avant de franchir le cap des trente ans, j'avais été tourmentée par la douleur de ce que je n'avais pas : Daniel ; un enfant ; cette vie perdue sans même avoir pu la vivre. Or à présent, sur cette plage, j'avais la sensation que ma vie était pleine, harmonieuse, satisfaisante ; les requins, Nicholas, tante Maeve – cela me suffisait. C'était même plus que suffisant.

Je me suis retournée et j'ai regagné la plage, la partie du monde émergée, guidée par la lune qui brillait telle une perle d'un blanc éclatant et tavelé.

Remerciements

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude aux personnes suivantes : Jennifer Rudolph Walsh, pour ses encouragements, son grand cœur et pour avoir défendu mon premier roman. Mon agent, Margaret Riley King, pour son talent de guidage, son expertise et ses encouragements sans fin. Mon éditrice, Laura Tisdell, qui a insufflé plus de force à ce livre par l'intelligence de sa relecture et sa finesse de jugement, et dont le soutien sans faille a fait toute la différence. Toutes les équipes de Viking qui ont soutenu le livre et ont œuvré à son succès, et tout particulièrement Andrea Schulz et Brian Tart. Amy Sun, que je remercie d'avoir lu mon manuscrit.

Un grand merci à tous ceux qui, en Floride, ont pris le temps de répondre à mes questions et m'ont apporté un concours infiniment précieux : le sergent Dave Bruening, responsable du Bureau maritime auprès du shérif de Collier County, qui m'a brossé un tableau d'ensemble des lois maritimes. Patrick O'Donnell, biologiste halieutique au Rookery Bay National Estuarine Research Reserve de Naples, Floride, qui m'a accueillie au sein de ses missions dans les Dix Mille Îles. Theresa et Stuart Unsworth, de Sunshine Booksellers, et le chef Dennis Friedhoff, du Island Café, l'un et l'autre sur Marco Island, Floride. Sans oublier Charles Farmer, qui m'a fait visiter le South Carolina Department of Natural Resources.

Je remercie tout particulièrement les différents lieux ou établissements qui m'ont reçue et aidée dans mes recherches : le Mote Marine Laboratory and Aquarium à Sarasota, où la regrettée Eugenie Clarke, la Dame Requin, a la première ouvert la voie aux recherches sur les squales, et dont je me suis inspirée pour inventer le Southwest Florida Aquarium du roman. Rookery Bay Reserve, à Naples. Le Biltmore Hotel à Coral Gables. Et la superbe Marco Island.

Je tiens à mentionner ici le Bimini Biological Field Station, qui se consacre à l'étude et la protection des requins, un lieu qui m'a inspiré l'ouverture de mon roman.

Je voudrais également citer et remercier toutes ces femmes intrépides qui ont contribué à la préservation des océans et dont les travaux ont été pour moi à la fois une inspiration et une source d'informations pour l'écriture de ce livre : Sylvia Earle, « Sa Profondeur », dont les ouvrages The World is Blue et Sea Change, et le dévouement à l'égard de la recherche et de la protection des océans ont été pour moi, et pour Maeve, mon personnage, une inépuisable source d'inspiration. Non seulement elle est devenue à mes yeux une héroïne, mais aussi une présence dans mon livre. Julia Whitty, auteur et correspondante de Mother Jones pour les sujets liés à l'environnement ; son délicieux ouvrage, The fragile Edge, a radicalement modifié ma relation aux océans et à ses habitants, et fait jaillir l'idée de l'échange entre Maeve et Hazel au sujet du dieu Requin. Andrea Marshall, la « Reine des Mantas », fondatrice de la Marine Megafauna Foundation au Mozambique, et dont les actions pour se poser en gardienne des raies mantas partout dans le monde m'ont soufflé l'idée d'inventer un centre de recherche situé au Mozambique.

Enfin, je voudrais remercier ma famille. Je suis infiniment reconnaissante à : ma mère, Sue Monk Kidd, qui a lu le manuscrit au fur et à mesure de son écriture. Je n'aurais pu rêver meilleure lectrice, ou meilleure mère. Mon merveilleux père, Sanford Kidd, qui m'a toujours témoigné un amour et un soutien sans faille. Mon frère, Bob Kidd, qui cherchait des dents de requin avec moi quand nous étions gamins. Mes grands-parents, Ridley, Leah et LaVerne, pour la constance de leur affection et leur foi en moi. Mon mari, Scott Taylor, pour son soutien, son compagnonnage, et pour avoir accepté de faire son nid dans un coin qui n'est pas génial pour le surf. Luke et Lily, Hazel et Ty, pour être les meilleurs amis qu'on puisse souhaiter. Et enfin, mon fils, Ben Taylor, qui fut ma source d'inspiration pour le personnage de Hazel, qui est le soleil de ma vie, et que j'aime plus que tout au monde.

Ann Kidd Taylor

Diplômée de la prestigieuse université de Columbia et fille de la romancière Sue Monk Kidd, Ann Kidd Taylor vit dans le sud-ouest de la Floride avec son mari et son fils.

Titre original :

THE SHARK CLUB

Première publication : Viking, New York, 2017

© Ann Kidd Taylor, 2017

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2017

COUVERTURE

Maquette : Louise Cand

Photographie : © Neil Emmerson / robertharding / Plainpicture

ISBN : 978-2-7021-6162-3

www.calmann-levy.fr



Table

Couverture

Page de titre

Dédicace

Exergue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Remerciements

Ann Kidd Taylor

Copyright